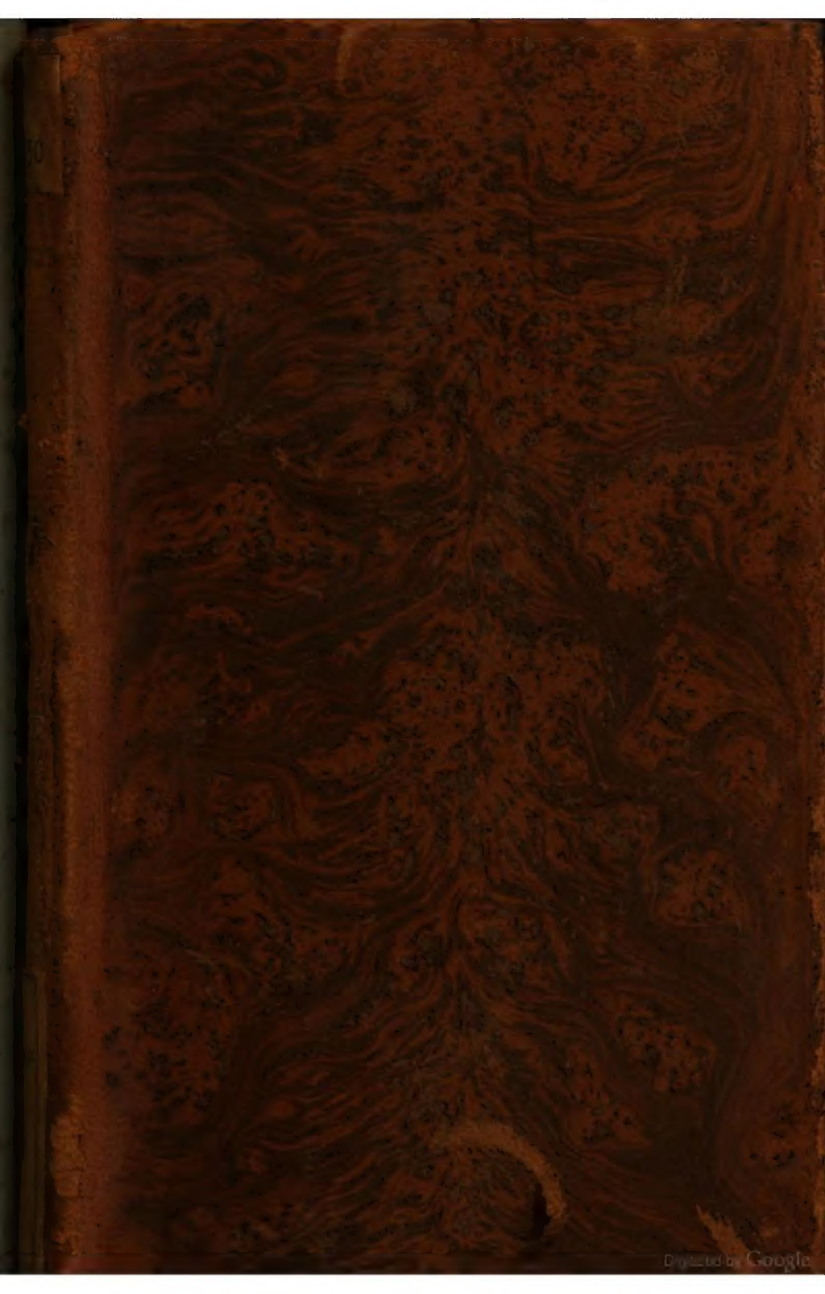

Digitized by Google

4792

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3156
Sala Grande
Scansia 18 Palchetto
N.° d'ord. 14

Palat. XXXVIII-50 (18

Digitized by Google

Digitized by Google

EXERCICES
DE PIÉTÉ.

TOME DIX-HUITIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXERCICES DE PIÉTÉ,

CONTENANT la Vie de Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, tirée des quatre Evangélistes;

ET celle de la très-sainte VIERGE MARIE, MERE DE DIEU, entremêlées de notes historiques et de courtes Réflexions morales.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

TOME DIX-HUITIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE ★ NAPOLI ★
VITTORIO EMANUELE III

A LYON;

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

Digitized by Google

ЗАВОДА
ГАЛОВО

Digitized by Google

PRÉFACE.

APRÈS avoir donné au Public les Vies des Saints, on ne pouvoit guere se dispenser de donner celle de JESUS-CHRIST le Saint des Saints, et celle de la Reine des Saints, la très-sainte Vierge.

Comme un abrégé trop concis déplaît, une Histoire aussi trop longue fatigue; on a tâché d'éviter dans cet Ouvrage ces deux extrémités. Les quatre Evangélistes nous ayant donné un détail précis des Mysteres et des principales actions du Sauveur, et de la très-sainte Vierge sa Mere, on n'a eu garde de suivre d'autres guides; on s'est seulement étudié à réunir en un seul corps d'histoire ce qui ne se

Digitized by Google

trouve que séparément dans tous ces Historiens sacrés, et à imiter la noble simplicité de leur style.

On a profité des lumieres des plus savans Interpretes, pour rendre aisé, et à la portée de tout le monde, ce qu'il y a de plus mystérieux et de plus sublime dans la vie de cet Homme-Dieu ; et sans sortir du caractere historien, on a accompagné la narration des faits de quelques courtes réflexions dogmatiques et morales. Nulle expression, nul terme si obscur dans l'Evangile, dont on n'ait tâché de développer le vrai sens ; et comme toute la vie de JESUS-CHRIST est une preuve sensible de sa divinité, on s'est étudié à en faire sentir toute l'évidence.

Outre les Prophéties dont on voit l'accomplissement dans la personne de JESUS-CHRIST, et les miracles, preuves incontestables de sa divinité, et le miracle permanent qui subsistant

Digitized by Google

encore dans l'établissement miraculeux du Christianisme, n'en est pas une moindre preuve, on a rapporté le témoignage même des Païens, et des plus grands ennemis de notre Religion, qui, malgré leur superstitieuse obstination, ont été contraints, par la force de la vérité, d'avouer que JESUS-CHRIST étoit plus qu'homme.

Tout ce qui a servi d'instrument à la passion et à la mort de JESUS-CHRIST, ayant été consacré par son sang, a trop de rapport avec la vie mortelle de ce divin Sauveur, pour être oublié dans cette Histoire : on en prouve l'authenticité, on en justifie la vénération, on en rapporte les miracles, et on espere que le Lecteur trouvera dans cet Ouvrage un précis de toute la Religion.

On a gardé à peu près la même méthode dans l'Histoire de la très-sainte Vierge que dans celle de JESUS-CHRIST, les figures de l'ancien

Testament, les témoignages éclatans du nouveau, les prophéties touchant l'excellence et les prérogatives de la Mere de Dieu, toutes visiblement accomplies dans la très-sainte Vierge; les sentimens des saints Peres anciens et modernes, le témoignage enfin de toute l'Eglise, son zele, sa dévotion, son culte, tout se trouve réuni sous un seul point de vue, pour donner une idée moins imparfaite de celle dont on fait ici le portrait.

Quelque estime qu'on fasse de plusieurs circonstances particulieres, rapportées dans l'histoire de la très-sainte Vierge, qui a paru dans ces derniers temps, et qu'on regarde comme de pieuses anecdotes, on n'a pas cru devoir se dispenser de la loi qu'on s'est faite de ne rien dire en écrivant cette vie, dont les Historiens sacrés ou les saints Peres ne fussent garans, préférant leur autorité à toutes les inspirations ou révélations postérieures.

On s'est étendu un peu plus au long sur l'immaculée Conception de la Mere de Dieu, parce que de toutes les graces qu'elle a reçues du Seigneur, celle-ci est le privilege favori qui lui fait plus d'honneur, et qu'elle auroit préféré, si c'eût été à son choix, à tous les autres.

On trouve, sur la fin de cette Histoire, le culte singulier que l'Eglise, dès sa naissance a rendu à la Mere de Dieu, et la tendre dévotion qu'elle a eue toujours envers celle en qui elle met toute sa confiance après Dieu; dévotion qui, dans tous les temps, a caractérisé tous les vrais Fideles. Les Fêtes particulieres établies, et le grand nombre de Temples bâtis en son honneur, cette multitude étonnante de pieuses Sociétés sous son nom, et ce concours unanime de tous les Saints à publier ses louanges, et à réclamer son intercession, sont des monumens encore plus augustes de la gloire, de

Digitized by Google

la puissance et des grandeurs de la Mere de Dieu, que tous ceux que lui ont élevé, en reconnoissance de ses bienfaits, les plus grands Monarques de l'Univers ; et c'est par où on finit cette Histoire.

Digitized by Google

APPROBATION

De Monsieur Cohade, Docteur de la Maison et Société de Sorbonne, Vicaire-Général de Monseigneur l'Archevêque, Comte de Lyon, Primat de France.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un livre intitulé : *Exercices de piété pour tous les jours de l'année, etc.*

Ces Exercices de piété pour tous les jours de l'année, que le Révérend Pere Croiset, de la Compagnie de Jesus, si connu et si estimé par ses autres ouvrages, donne ici au public, peuvent passer pour l'ouvrage de piété le plus utile pour toutes sortes de personnes, qui ait encore paru. La politesse et l'onction, si difficiles à réunir, s'y trouvent par-tout, et on peut avec raison les appeller l'Année Chrétienne, parce que cet excellent ouvrage contient les vérités saintes et les saines maximes de la Religion, et qu'il est destiné pour l'instruction, l'édification et le salut de ceux qui en prendront lecture. Les Evangiles et les Epitres Canoniques y sont expliqués avec solidité, piété, netteté ; les Mysteres y sont approfondis, et rendus à la portée de tout le monde ; l'histoire des Saints que l'Eglise révere, est puisée dans des sources pures et véritables. Elle est courte sans être trop abrégée, et elle est écrite avec art. Les Méditations qu'on y trouve sur l'Evangile et le Saint de chaque jour, sont moëlleuses et ne peuvent être que d'une grande utilité ; les Aspirations sont pleines d'onctions, comme tout le reste. Les pratiques de piété sont justes, d'un très-bon goût, et partent d'une personne habile et expérimentée dans la vie spirituelle. Tout y est excellent, et propre à faire de grands fruits. Par ces considérations, j'estime que cet ouvrage mérite l'approbation et l'éloge des Savans, la vénération et l'estime du Public, la reconnoissance et l'action de graces de ceux qui en profiteront. A Lyon, ce 28 novembre 1711.

Signé, COHADE.

Permission du R. P. Provincial.

Je soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus, en la Province de Lyon, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permet au Pere Jean Croiset de la même Compagnie, de faire imprimer un livre intitulé : *Exercices de piété pour tous les jours de l'année, etc.*, qui a été vu et approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie ; en foi et témoignage de quoi j'ai signé la présente. Fait à Lyon, le 6 décembre 1711.

Jean-François de Dortan.

LA

LA VIE
DE NOTRE-SEIGNEUR
JESUS-CHRIST
TIRÉE DES QUATRE
ÉVANGÉLISTES.

JESUS-CHRIST, le Verbe incarné, ou le Verbe fait chair, comme parle saint Jean (*a*), Fils unique de Dieu, vrai Dieu, et comme tel, égal en tout à son Pere, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, le principe et la fin par qui toutes choses ont été faites, et sans lequel, de tout ce qui a été fait, rien n'a été fait : Jesus-Christ, l'auteur et le consommateur de la foi, source unique du salut, principe de toute sainteté, n'est pas seulement le Sauveur et le rémunérateur des Saints ; il en est encore le modele, puisque ceux que Dieu a vus, par sa prescience éternelle, devoir correspondre fidelement à ses graces, il les a prédestinés par sa pure miséricorde, pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit lui-même le premier né entre plusieurs freres, qui, par cette

(a) *Joann.* 1.

conformité, deviennent ses cohéritiers. C'est au mérite de Jesus-Christ que les Saints sont redevables de leur sainteté, puisque nul ne parvient à l'honneur d'être enfant de Dieu que par l'adoption que ce divin Sauveur nous a méritée ; et nul ne mérite l'héritage céleste qu'en imitant ce divin Sauveur, modele parfait de tous les Saints. C'est le tableau de la vie de Jesus-Christ que la vie de tous les Saints nous retrace ; et c'est ce qui nous a obligé, après avoir donné le recueil de la vie de ces Héros du Christianisme, de donner en particulier l'histoire de la vie et de la mort de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

§. I.

Le Mystere de l'Incarnation du Verbe divin.

Le premier homme qui avoit été créé dans l'innocence, ayant abusé de sa liberté, et encouru pour lui et pour toute sa postérité, la disgrace de Dieu par sa désobéissance, avoit perdu pour lui et pour ses descendans, tous les droits que la justice originelle leur donnoit à la félicité ; il étoit devenu l'esclave du démon ; il s'étoit plongé dans ce fond inépuisable de miseres, qui sont les tristes effets du péché originel, et s'étoit attiré ce déluge de maux qui a inondé toute la terre.

Dieu qui de toute éternité avoit prévu cette malheureuse chûte, avoit aussi de toute éternité résolu de la réparer ; mais comme nulle pure créature, quelque parfaite qu'elle pût être, ne pouvoit pleinement satisfaire à la justice divine, à cause de la disproportion infinie qu'il y a entre la satisfaction toujours bornée d'une pure créature, et la majesté infinie d'un Dieu offensé, ce Pere des miséricordes avoit résolu l'Incarnation de la seconde personne de la Trinité adorable,

c'est-à-dire, du Verbe éternel, qui se faisant chair, devenoit Dieu et Homme tout ensemble, et qui seul étoit en état de satisfaire comme Homme, et de pleinement et dignement satisfaire, comme étant tout ensemble Homme-Dieu.

Ce mystere étant si fort au-dessus de l'esprit humain, il étoit nécessaire de le rendre accessible et croyable par des marques sensibles et proportionnées à la portée de l'esprit des hommes: Dieu l'a fait. Comme la prophétie est, de toutes ces marques sensibles, celle qui porte le plus visiblement un caractere de vrai, et qui frappe le plus, Dieu s'en est servi pour apprivoiser, pour ainsi dire, l'esprit humain, et lui rendre croyable ce qui lui étoit incompréhensible; et par une surabondance de conviction, il a bien voulu ajouter à la prédiction la preuve des miracles, autre moyen sûr et sensible de rendre un mystere croyable, un fait incontestable, quelque incompréhensibles qu'ils soient aux lumieres de la raison.

A peine le monde est-il sorti des mains du Créateur, la chûte du premier homme est à peine arrivée, qu'on lui parle déjà d'un Libérateur, d'un Sauveur; on lui montre de loin cet Homme-Dieu, ce Messie, par la puissance duquel la tête du serpent qui l'avoit séduit doit être écrasée, et son esclave recouvrer sa liberté. Quelques siecles se sont-ils écoulés, l'inondation générale a-t-elle fait un nouvel univers, Dieu se souvient de sa parole. Il pense à se faire un peuple agréable à ses yeux; il en choisit un parmi la foule des nations éparses sur la terre; son amour se plaît à faire éclater en lui ses plus grandes miséricordes. Il daigne même traiter, pour ainsi dire, avec ses serviteurs, et dit à Abraham: en votre postérité seront bénis tous les peuples. A cette alliance si saintement jurée, les desseins de Dieu commencent, pour ainsi dire, à se déve-

lopper, et par-tout il semble préluder à la naissance du Messie, de laquelle il prédit et annonce jusqu'aux moindres circonstances. Tous les grands hommes du peuple Juif ne sont pas moins les figures de ce divin Sauveur, que ses peres; ils le tracent chacun en sa façon, et tous ensemble le représentent tel qu'il doit paroître sur la terre. Tous les événemens conduisent à lui; et les hommes, malgré la diversité de leurs vues, malgré l'inconstance de leurs projets, ne font que disposer, sans le savoir, les circonstances préliminaires de sa naissance.

Dieu ne s'est pas contenté de cette prédiction générale; il a envoyé de temps à autre des Prophetes pour annoncer à Israël son Rédempteur; ils marquent le temps précis de son avénement, sa conception miraculeuse dans le sein d'une Vierge, le lieu de sa naissance, et toutes les circonstances de sa vie et de sa mort; et tous en font un portrait si vrai, si juste et si ressemblant, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre.

Le sceptre ne sortira point de Juda (*a*), dit Jacob, près de dix-sept cents ans avant Jesus-Christ; et l'on verra toujours des Capitaines, des Magistrats et des Juges nés de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des peuples. Il est venu en effet ce Messie prédit, et ce n'a été, selon la prédiction, qu'après que le sceptre étoit sorti de Juda, et qu'il n'y avoit plus que des étrangers qui gouvernassent le peuple. L'accomplissement a vérifié la prophétie dans la personne de Jesus-Christ; et en lisant ce qui avoit été prédit, on a reconnu visiblement dans Jesus-Christ le Messie.

La prophétie de Daniel fixe encore plus déterminément l'époque de son avénement, et donne une idée encore plus détaillée des circonstances.

(a) *Gen.* 49.

Dieu a fixé le temps à soixante et dix semaines d'années (*a*), qui font quatre cent quatre-vingt-dix ans, *en faveur de votre peuple et de votre ville*, dit l'Ange Gabriel au Prophete Daniel, *afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les prophéties soient accomplies, et que le Saint des Saints reçoive l'onction sacrée ;* c'est-à-dire, que le Verbe se fasse chair, et soit appellé l'Oint du Seigneur. *Après soixante et deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le doit renoncer ne sera plus son peuple. Un peuple avec son chef* (ce sont les Romains commandés par Tite) *détruira la ville et son sanctuaire ; elle finira par une ruine entiere, et la désolation qui lui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Le Christ confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et à la moitié de la semaine les hosties et les sacrifices anciens seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.*

Cette prophétie étoit si précise et si claire, que quand Jesus-Christ vint sur la terre, tous les Juifs étoient persuadés que le terme de leur délivrance et de leurs espérances, marqué par Daniel, étoit arrivé. Les Docteurs, comme le peuple, étoient dans l'attente ; on comptoit, pour ainsi dire, les heures, et on eût dit qu'on cherchoit des yeux chaque jour celui que le Ciel avoit promis dès la naissance du monde, et qui, selon le calcul du Prophete, devoit paroître dans ces jours. C'est aussi ce qui obligea les Docteurs et le peuple, dès que saint Jean commença à prêcher, à se persuader que ce nouveau Prédicateur pourroit bien être le Messie : *Ne fortè ipse esset Christus.*

(a) *Gen. cap.* 9.

§. II.

Accomplissement des Prophéties dans la personne de Jesus-Christ.

Nul des autres Prophetes qui n'ait annoncé le Messie, nul qui n'ait étalé quelques traits si marqués, si circonstanciés de la naissance, de la vie, de la mort, de la résurrection du Sauveur, qu'on peut dire que son portrait étoit fini plusieurs siecles avant sa naissance.

David, ce Roi Prophete, cet homme, selon le cœur de Dieu, donne dans ses Pseaumes l'histoire prophétique du Messie : et personne qui ne reconnoisse dans la peinture qu'il en fait, l'histoire abrégée de Jesus-Christ. On y voit les promesses de la venue du Rédempteur, de la vocation des Gentils à la foi, de l'établissement de l'Eglise. Le Pseaume 2 regarde uniquement le Messie ; le Prophete y marque la divinité de Jesus-Christ, l'étendue de son empire, sa puissance, la conspiration de ses ennemis, et le châtiment que doivent craindre ceux qui refusent de se soumettre à ses loix. Le troisieme contient une figure de Jesus-Christ dans sa passion. Le vingt-unieme, sa priere sur la croix. Le vingt-septieme, la persécution de l'Eglise. Le trente-unieme, est la figure de J. C. souffrant et glorifié ; et le quarantieme, celle de la trahison du traître Apôtre. Le soixante-septieme, est une prophétie visible de l'avénement de Jesus-Christ, de ses victoires, des mysteres accomplis en sa personne, et de l'établissement de l'Eglise par ses Apôtres. Le soixante-onzieme, prédit l'adoration des Mages. Le quatre-vingt-septieme, est une figure sensible de Jesus-Christ, qui prie son Pere au temps de sa Passion. Dans le quatre-vingt-seizieme, David décrit le second avéne-

ment de Jesus-Christ au jugement universel ; et dans le cent sixieme, la vocation des Gentils, et l'établissement de l'Eglise. Le cent vingt-huitieme, nous représente visiblement l'Eglise victorieuse des persécutions ; et l'on peut dire que tout ce que le Roi Prophete raconte des mauvais traitemens et des persécutions sanglantes qu'il a soufferts de la part de Saül et de son propre fils Absalon, est une allégorie continuelle de ce que Jesus-Christ a souffert de son propre peuple ; et quoique David semble parler de sa propre personne, il est tout visible que ce qu'il dit ne peut s'appliquer qu'à ce divin Sauveur, dont il étoit lui-même la figure. *Foderunt manus meas et pedes meos*, dit-il dans le Pseaume vingt-unieme ; ils m'ont percé les pieds et les mains, et ils ont si violemment tendu mon corps et tiré tous les membres, qu'il seroit aisé d'en compter les os. En ce pitoyable état, ajoute-t-il, je leur suis un doux spectacle, ils repaissent leurs yeux de mes douleurs : enfin, pour ne m'épargner aucun genre de supplice, ils ont partagé à mes yeux mes vêtemens, et ils ont jeté ma robe au sort : *et super vestem meam miserunt sortem.* Il est tout visible que rien de tout cela ne convient au Prophete, et que tout ce Pseaume se doit entendre à la lettre de J. C., que David fait parler sur la croix.

Il n'est pas jusqu'à la ville où devoit naître le Sauveur, qui n'ait été prédite.

Le Prophete Michée, après avoir annoncé à Juda les malheurs qui devoient lui arriver, console son peuple, et lui promet un nouveau libérateur, le Messie qui doit naître à Bethléem d'Ephrat dans la Tribu de Juda (*a*) : *Et tu Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda : ex te enim egredietur qui sit dominator in Israël ; et egressus ejus ab initio, à diebus æternitatis :* et

(a) *Mich.* 3.

vous, Bethléem d'Ephrat, vous êtes petite entre les villes de Juda; et c'est de vous cependant que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement et de toute éternité, quoiqu'il ne paroisse sur la terre que dans le temps. Le Prophete distingue Bethléem d'Ephrat, d'où étoit la famille de David, d'un autre Bethléem qui étoit d'une Tribu différente. Aussi étoit-on si persuadé que c'etoit à Bethléem que devoit naître le Messie, que lorsque le Roi Hérode alarmé à l'arrivée des Mages, demanda aux Prêtres et aux Docteurs de la nation, où devoit naître le Messie, on n'hésita pas de citer cette prophétie, et de répondre, que ce devoit être à Bethléem de Juda.

La prophétie d'Isaïe roule toute sur les circonstances de la vie, de la passion et de la mort de Jesus-Christ, et le portrait qu'il en fait est si ressemblant, que saint Jérôme a eu raison de dire qu'on prendroit Isaïe plutôt pour un Evangéliste qui raconte ce qui est arrivé, que pour un Prophete qui prédit simplement ce qui devoit arriver dans la suite. Il annonce la maniere miraculeuse dont le Messie devoit être conçu (*a*): *Ecce Virgo concipiet et pariet filium*, dit-il, *et vocabitur nomen ejus Emmanuël.* Voici le prodige qui doit arriver : une Vierge concevra, et elle enfantera un Fils qui sera appellé Emmanuël, qui signifie Dieu avec nous.

La peinture qu'il nous fait de la passion de Jesus-Christ dans le chapitre 53, semble être d'après les Evangélistes. *Vidimus eum*, dit-il, *et non erat aspectus :* nous l'avons vu, et il étoit si défiguré, qu'il n'étoit plus connoissable. Les Prophetes voient l'avenir d'une maniere si claire et si positive, qu'ils en parlent souvent comme d'un fait déjà passé. *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas :* tout son corps, depuis

(a) *Mich. cap. 7.*

la plante des pieds jusqu'au haut de sa tête, n'est qu'une plaie ; il a été si maltraité, ajoute-t-il, qu'il nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleurs : *Novissimum virorum, virum dolorum.* Puis, faisant parler le Sauveur : J'ai livré mon corps à ceux qui me frappoient, je n'ai point détourné mon visage de ceux qui m'outrageoient et qui me couvroient de crachats. Reprenant ensuite la parole lui-même : il a pris sur lui, dit-il, nos propres miseres, il s'est chargé volontairement de nos iniquités : *Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras :* il a été couvert de plaies pour nos péchés, il en a voulu subir toute la peine ; mais aussi ce n'est que par son sang répandu que nous avons été guéris : *Cujus livore sanati sumus.* Au reste, continue le Prophete, s'il a été immolé pour nous, c'est bien parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit.* Rien n'a été plus libre que son sacrifice ; aussi n'a-t-il pas même ouvert la bouche pour se plaindre. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, gardant un profond silence, semblable à un agneau muet devant celui qui le tond : *Et quasi agnus coram tondente se obtumescet.* Mais comme malgré les iniquités d'autrui dont il a bien voulu se charger, et dont il est innocent, il est saint, il est juste par excellence, il justifiera par sa mort ce grand nombre de criminels : *Justificabit ipse justus multos ;* et parce qu'il s'est livré à la mort pour l'expiation des péchés, et qu'il a prié pour ceux mêmes qui lui ôtoient la vie, il verra une nombreuse postérité, il régnera dans tout l'univers, et au-delà de tous les siecles : *Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum.* Qui ne connoît le vrai portrait de J. C. mourant dans cette peinture allégorique ?

Tous les autres Prophetes n'ont en vue que Jesus-Christ. Il est le principal objet de cette multitude de prédictions qui étalent les traits les

Digitized by Google

plus marqués de sa vie. Nul des Prophetes qui ne soit comme le Héraut de cet Homme-Dieu, dont ils publient la sainteté et la divinité, en même-temps qu'ils prédisent le temps de sa venue. C'est lui qui est notre Dieu, dit le Prophete Baruch, et nul autre ne subsistera devant lui : *Hic est Deus noster, et non æstimabitur alius adversùs eum.* C'est lui qui a trouvé les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé. Après cela il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes (*a*) : *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* C'est-à-dire, ce Dieu dont la bonté est incompréhensible et la miséricorde infinie, après avoir instruit et préparé son peuple dans l'école des Prophetes, et l'avoir rendu, par ces tableaux allégoriques et ces prédictions multipliées, capable d'un mystere si au-dessus de la portée de l'esprit humain, il s'est rendu visible sur la terre par son Incarnation ; et s'étant fait homme, il a daigné converser familièrement avec les hommes, et se faire semblable à eux.

On peut dire que tout le vieux Testament est une perpétuelle allégorie des mysteres contenus dans le nouveau, et singulièrement de celui de l'Incarnation du Verbe, sous les noms figuratifs de Christ, ou Oint du Seigneur, de Libérateur, de Chef, de Roi, d'Envoyé, de Conducteur, de Messie, de Sauveur. C'est par ces peintures allégoriques que l'Esprit-Saint a voulu apprivoiser, pour ainsi dire, l'esprit humain à une vérité contre laquelle toute sa raison naturellement se révolte, et le rendre capable peu à peu de la foi d'un mystere si fort au-dessus des sens et de la raison.

(a) *Philip.* 2.

Digitized by Google

§. III.

Autres prédictions touchant la venue du Sauveur.

Comme ce n'étoit pas seulement pour les Juifs que le Verbe divin devoit se faire homme, mais encore pour les Gentils, Dieu a voulu, ce semble, faire trouver aussi au milieu même de la Gentilité, des Oracles qui prédisent l'Incarnation du Verbe, la venue du Fils de Dieu, et les principales actions de sa vie. Telles sont les prédictions des Sybilles, citées par les anciens Peres de l'Eglise, lesquelles annonçoient aussi la naissance de Jesus-Christ d'une mere vierge, sa passion, sa mort, sa résurrection miraculeuse, et le jugement universel, qui sont les mysteres les plus frappans et les plus au-dessus de la portée de l'esprit de l'homme. Comme le don de prophétie est un pur don de Dieu indépendant du mérite ou de l'indignité du sujet, comme il paroît dans Balaam et dans Saül, au milieu des Prophetes, il n'est pas impossible que Dieu ait communiqué ce don à quelques-uns des Gentils, selon les desseins adorables de sa providence.

Saint Augustin, ce grand génie supérieur à tant d'autres, rapporte lui-même dans son dix-huitieme livre de la Cité de Dieu (*a*), la prédiction qu'avoit faite de Jesus-Christ la Sybille Erythrée, environ douze cents ans avant la naissance du Sauveur. Ce saint Docteur rapporte la description vive et énergique que cette Prophétesse fait du jugement dernier, en vers acrostiches, sur ces mots : *Jesus Christus, Dei Filius, Salvator.* La peinture qu'elle fait ensuite de la passion du Sauveur, n'est pas moins frappante : voici ses paroles, comme les rapporte

(a) *Aug. l.* 18. *de Civit. Dei, cap.* 3.

saint Augustin, après Lactance et Eusebe de Césarée, qui cite vingt-sept vers de cette même Sybille, qui prédisent la premiere venue du Fils de Dieu pour s'unir à notre nature, et la seconde pour juger le monde.

« Il sera livré, dit-elle, entre les mains im-
» pies de ceux qui n'ont pas voulu le recon-
» noître, (c'est de Jesus-Christ qu'elle parle).
» Ce Dieu sera soufflete par des mains sacri-
» leges, et couvert de crachats empoisonnés
» que ces bouches impures vomiront sur lui. Son
» dos innocent sera déchiré par une grêle de
» coups de fouets, et tout son corps sera meurtri
» de coups, sans qu'il sorte un seul mot de sa
» bouche. Sa tête sera couronnée d'épines, et
» au milieu des plus cruels tourmens, on ne
» lui présentera que du fiel et du vinaigre pour
» étancher sa soif. Nation insensée, tu n'as pas
» voulu reconnoître ton Dieu déguisé sous les
» voiles de l'humanité ; et non-seulement par
» dérision, mais encore par une cruauté inouie,
» tu l'as couronné d'épines, et abreuvé de fiel.
» Le voile du temple se déchirera, et en plein
» midi une sombre nuit se répandra sur la face
» de la terre durant trois heures. Il mourra
» enfin ; mais sa mort durant trois jours pourra
» être appellée un sommeil, puisqu'il ressusci-
» tera après ces trois jours, et sa résurrection
» sera accompagnée de celle de ceux qu'il rap-
» pellera à la vie. » S. Augustin, qui rapporte cette prédiction, ajoute que la Sybille Erythrée vivoit au temps de la fameuse guerre de Troie, c'est-à-dire, douze cents ans avant la naissance du Sauveur du monde.

Dieu ayant donc donné aux hommes le portrait de son fils si long-temps avant qu'il se fît homme, il étoit aisé de ne s'y pas méprendre, quand ce Dieu-homme paroîtroit. Le rapport si visible, et la conformité si parfaite entre la maniere dont

le Messie devoit naître, vivre et mourir, selon la peinture qu'en avoient faite les Prophetes, et la maniere dont Jesus-Christ est né, dont il a vécu sur la terre, et dont il est mort ; cette conformité, dis-je, auroit pu suffire pour bannir toute perplexité, tout doute ; cependant, pour surabondance de manifestation et de preuve, Jesus-Christ a voulu démontrer sa mission, sa toute-puissance et sa divinité, par les miracles les plus frappans et les plus incontestables, dont toute sa vie n'est qu'un tissu.

Après une attente de quatre mille ans, le temps prescrit par l'ordre de Dieu, et marqué par les Prophetes pour la venue du Messie, étant arrivé, et tous les Juifs étant dans l'espérance de voir tous les jours, selon leur calcul, paroître le Rédempteur qui étoit depuis si long-temps l'objet des vœux et des promesses, on vit naître celui qui devoit être son précurseur, Jean-Baptiste, cet homme merveilleux, dont la voix, selon Isaïe, devoit se faire entendre dans le désert, et dire tout haut (*a*) : *Préparez la voie du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu, car sa gloire va se manifester, et toute chair verra l'accomplissement de ce qui a été promis :* cet Ange mortel, duquel Dieu avoit dit par la bouche du Prophete Malachie (*b*) : *Voici, j'envoie mon Ange* qui préparera la voie devant moi : enfin, ce nouveau Prophete, et plus que Prophete, qui ne devoit point annoncer le Messie comme à venir, ainsi qu'avoit fait tous les autres, mais qui devoit le montrer comme déjà présent, comme il fit lorsqu'en voyant Jesus-Christ, il s'écria : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde :* et lorsque dans une autre occasion il dit (*c*) : *Il y a une personne au milieu de vous, que vous ne connoissez point ; c'est lui qui*

(a) *Isa.* 40. (b) *Malac.* 3. (c) *Joan.* 1.

Digitized by Google

doit venir après moi, quoiqu'il soit avant moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers.

On sait tout ce qui se passa de merveilleux dans la conception de Jean-Baptiste, dont l'Ange Gabriel annonça le ministere de Précurseur du Messie, en annonçant à Zacharie, que malgré son grand âge et la longue stérilité d'Elisabeth son épouse, il auroit un fils qu'il appelleroit Jean.

§. IV.

La Conception de Jesus-Christ.

Elisabeth étoit dans le sixieme mois de sa grossesse, lorsque l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu à Nazareth pour annoncer la conception et la naissance miraculeuse de Jesus-Christ, à celle qui avoit été choisie de toute éternité pour être sa mere, sans cesser d'être vierge. Marie, dit saint Bernard, s'immoloit à son Dieu dans la ferveur de la plus sublime contemplation, lorsque l'Ange lui apparut tout éclatant de lumiere; cet Envoyé du ciel, plein de respect et de vénération pour celle qu'il regardoit déjà comme Reine du ciel et de la terre, lui dit: je vous salue, vous qui êtes pleine de grace, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. La vue d'un Ange sous la forme d'un homme, jointe à l'éloge magnifique qu'il venoit de faire de sa vertu, causa à la plus pure et à la plus humble des Vierges, une surprise mêlée de frayeur qu'elle ne put dissimuler, et elle ne savoit ce que vouloit dire cette sorte de salut si extraordinaire. L'Ange, qui s'en apperçut: ne craignez point, Marie, lui dit-il, car vous êtes trop chérie de Dieu pour rien craindre: je viens vous annoncer de sa part que vous allez devenir la mere d'un Fils qui sera

grand en toutes manieres, puisqu'il sera en même-temps le Fils unique du Très-haut. Comme votre Fils, il descendra de David, puisque vous êtes vous-même de cette royale maison : mais ce n'est point par le droit de succession qu'il doit monter sur le trône ; la couronne qui lui est destinée ne sera pas de la même nature que celle des Rois de la terre, laquelle finit avec eux ; sa Royauté qu'il tiendra de Dieu son Pere, n'aura point de fin ; il régnera sur tous les peuples de l'univers ; ses sujets seront les véritables descendans de Jacob, et les seuls héritiers des promesses faites à tous les saints Patriarches ; tout ce que les Prophetes ont prédit du Messie, s'accomplira en lui, et par la justesse de ses rapports entre la prédiction et les événemens, nul qui ne puisse le reconnoître.

Marie, qui préféroit la virginité qu'elle avoit vouée, à tout ce qu'il y avoit de plus flatteur et de plus brillant, faisant réflexion à la maniere dont elle vivoit avec saint Joseph son époux, dit à l'Ange, qu'elle ne comprenoit pas comment ce grand mystere pourroit s'accomplir en elle, qui ayant consacré, dès ses premieres années, sa virginité à son Dieu, sembloit ne pouvoir pas devenir mere. L'Ange qui s'attendoit bien qu'elle lui proposeroit cette difficulté, lui déclara alors tout le mystere : ce Fils adorable, lui dit-il, dont vous serez la mere dans le temps, n'aura point d'autre pere que celui dont il est né avant tous les siecles. Vous n'aurez point d'autre Epoux que le Saint-Esprit, qui étant la vertu toute puissante du Très-haut, formera dans vous le fruit que vous devez porter, et à qui vous donnerez le nom de Jesus, c'est-à-dire, Sauveur, après que vous l'aurez mis au monde. Ne craignez donc rien, Vierge très-sainte, loin que l'éclat de votre virginité soit obscurci en devenant mere du Fils de Dieu elle en deviendra plus brillante

et plus pure ; et pour vous faire voir que rien n'est impossible, ni même difficile à l'égard de Dieu, voilà que votre cousine Elisabeth, qui naturellement à l'âge où elle est, ne devroit point avoir d'enfans, est cependant devenue grosse d'un fils, après avoir été stérile jusqu'à sa vieillesse ; et celle qu'on croyoit de voir mourir dans sa triste stérilité, est à présent au sixieme mois de sa grossesse. Après cet éclaircissement, Marie comprenant qu'elle pouvoit être mere sans cesser d'être vierge, pénétrée du plus vif sentiment de reconnoissance, de soumission et d'humilité, dit à l'Ange : *Voici la Servante du Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi*, quelque indigne que je sois d'une si grande grace.

L'Ange ayant reçu cette réponse qui remplissoit le ciel et la terre de la plus douce joie, prit congé d'elle et disparut. Au même moment, le Saint-Esprit venant d'en haut dans son sein, et la vertu du Tout-puissant se répandant sur elle comme une ombre ; opéra en elle le grand mystere auquel il l'avoit préparée dès le premier instant de son immaculée Conception, et forma de son plus pur sang le corps du plus beau des hommes, et créa l'ame la plus parfaite qui fût jamais. Au même temps la seconde personne de l'adorable Trinité, le Verbe divin s'unit substantiellement à l'un et à l'autre, et par cette union hypostatique de la nature humaine avec la nature divine dans la personne du Verbe, se fit l'Homme-Dieu Jesus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme, tout ensemble, Fils de Dieu, consubstantiel à son Pere, vrai Fils de Marie, laquelle devint dès-lors véritablement mere de Dieu : à ce moment tous les Anges adorerent celui aux mérites duquel ils devoient leur persévérance dans la grace : les hommes eurent un Rédempteur, et le monde un médiateur tout-puissant entre Dieu et les hommes, un Sauveur. Au reste, quoiqu'il

ne soit parlé ici que de l'opération du Saint-Esprit dans cet ineffable mystere, cette production miraculeuse fut également l'ouvrage des trois Personnes divines ; mais on attribue particulièrement au Saint-Esprit les ouvrages où la charité et la miséricorde éclatent davantage, tel qu'est celui-ci.

§. V.

La Sainte Vierge fait une visite à Sainte Elisabeth.

Cependant la Sainte Vierge ayant appris de l'Ange même la grâce singuliere que le Seigneur avoit faite à sa cousine sainte Elisabeth, résolut de l'aller voir pour se réjouir avec elle, et pour obéir à l'inspiration divine qui la portoit à faire cette visite, moins par une pure bienséance, que par un motif de charité ; visite qui devoit être si avantageuse au Précurseur, selon les desseins de la divine Providence. Elle partit sur l'heure, et se rendit par les montagnes de Judée à la ville d'Hebron, où demeuroit Elisabeth ; sa présence opéra des merveilles en faveur de la mere et du fils : l'enfant de six mois qu'Elisabeth portoit dans son sein, fut éclairé d'une lumiere surnaturelle, qui lui fit connoître celui et celle qui le visitoient, et il fut sanctifié sur l'heure : le tressaillement surnaturel qu'il eut fut la marque de sa joie et de son respect. La mere s'en apperçut : et en même-temps remplie elle-même de l'Esprit-Saint, elle connut le mystere ineffable de l'Incarnation, et toutes les merveilles que Dieu avoit opérées dans celle qui lui faisoit l'honneur de lui rendre visite. Aussi, transportée d'admiration et de joie, à peine eut-elle ouï la voie de Marie, qu'elle s'écria par un saint transport (*a*) : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me peut

(a) *Luc.* 1.

venir ce bonheur, que la mere de mon Seigneur me visite ! car au moment que j'ai entendu votre voix, lorsque vous m'avez saluée, l'enfant que je porte a tressailli de joie dans mes flancs. Oh ! que vous êtes heureuse d'avoir cru au Seigneur ; car tout ce qui vous a été dit de sa part ne manquera pas de s'accomplir en vous.

Ces louanges si bien fondées n'enflerent point le cœur de la plus humble des Vierges ; elle ne put pas dissimuler les graces extraordinaires que Dieu lui avoit faites ; mais elle sut lui en rapporter toute la gloire en reconnoissant son indignité (*a*) : « Mon ame, s'écrie-t-elle, par un » saint enthousiasme, mon ame célebre les » grandeurs du Seigneur, qui a opéré en moi » de si grandes choses ; qu'à lui seul en soit » toute la gloire ; je ne puis y penser que mon » cœur ne tressaillisse de joie au souvenir d'un si » insigne bienfait. Dieu a daigné arrêter ses yeux » sur la bassesse de sa plus petite servante, et » c'est ce qui va donner sujet à tous les peuples » d'admirer et d'exalter mon bonheur dans tous » les siecles à venir. C'est ainsi que Dieu prend » plaisir, pour ainsi dire, d'humilier les Grands » du monde, et de les réduire à la derniere » misere, tandis qu'il comble de biens et de » gloire ce qu'il y a de plus pauvre et de plus » abject : je serai un exemple illustre de cette » vérité dans tous les siecles, aussi-bien que » de la vérité des promesses qu'il avoit faites à » Abraham notre pere, et à toute sa postérité. »

La sainte Vierge demeura près de trois mois avec sa cousine, et après avoir sanctifié toute la maison de Zacharie par sa présence et ses saints entretiens, elle partit pour s'en retourner à Nazareth : dans le temps qu'Elisabeth étoit prête de faire ses couches.

Personne n'ignore les merveilles qui arriverent

(a) *Luc.* 1.

à la naissance du saint Précurseur ; la joie et l'admiration furent générales , et chacun se disoit l'un à l'autre : que pensez-vous que sera cet enfant ? Mais ce qu'ils ne savoient pas fut révélé à Zacharie , qui , étant rempli du Saint-Esprit , connut le mystere de l'Incarnation , et la part que son fils devoit avoir à ce mystere ; et ayant recouvré la parole le jour même que le saint Précurseur fut circoncis , le premier usage qu'il en fit , fut de publier tout haut un Cantique d'admiration , de louange et d'actions de graces , dans lequel , en annonçant le ministere de son fils , il annonçoit aussi la naissance prochaine du Messie. Ainsi s'accomplit à la lettre ce que les Prophetes Isaïe et Malachie avoient prédit touchant le Précurseur ; et il est évident que dans Jean - Baptiste se trouve encore un des caracteres des mieux marqués de ce Précurseur du Messie.

Pendant que le bruit des merveilles qui étoient arrivées à la naissance de saint Jean se répandoient dans tout le pays des montagnes de Judée , la sainte Vierge qui étoit retournée à Nazareth , méditoit en silence jour et nuit le mystere sacré que Dieu avoit opéré en elle ; son humilité ne lui avoit pas permis de déclarer à saint Joseph ce que le Saint-Esprit tenoit encore caché à ce chaste époux , lorsqu'il s'apperçut lui - même de la grossesse de sa chaste épouse. Dieu voulut , ce semble , que saint Joseph ignorât jusqu'alors ce qui se passoit dans la sainte Vierge , afin que l'apprenant , la surprise fût une preuve visible de la miraculeuse conception du Fils , et de l'incomparable virginité de la Mere. L'étonnement de saint Joseph fut d'autant plus grand , que connoissant mieux que personne la haute sainteté de la sainte Vierge , et n'ignorant pas le vœu qu'elle avoit fait de perpétuelle virginité , il n'avoit garde de la soupçonner d'adultere : il étoit

bien plutôt porté, dit saint Bernard, à croire qu'elle dût être cette Vierge fortunée dont parloit Isaïe, qui devoit enfanter le Messie. Il le crut, dit le saint Docteur, et ce fut par un sentiment d'humilité et de respect, semblable à celui qui fit dire depuis à saint Pierre : éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur (*a*), que saint Joseph pensa à s'éloigner de la sainte Vierge. Je n'avance pas ceci comme venant de moi, ajoute le saint Abbé, c'est le sentiment des Saints Peres.

Le chaste époux cependant ne savoit à quoi se déterminer : la renvoyer, c'étoit la diffamer, et il ne se croyoit pas assez saint pour rester avec elle. Dans cette perplexité, un Ange lui apparut, et lui dit : Joseph, souvenez-vous que vous êtes de la maison de David, de laquelle doit naître le Messie promis, et ne croyez point que ce soit sans dessein que le Seigneur vous ait donné Marie pour épouse, qui est de la même race royale que vous : sachez donc que l'enfant dont elle est grosse, et qu'elle a conçu miraculeusement par la vertu du Saint-Esprit, est le Sauveur du monde, le Fils unique du Pere Eternel, le Messie promis ; et Dieu vous a choisi pour en être durant son enfance, le tuteur, le nourricier, et en ce sens le pere : ne craignez donc point de rester avec Marie, votre épouse, vous êtes le gardien de son honneur et de sa virginité ; si elle n'eût point eu d'époux elle n'eût pas pu, sans se décrier, être mere. Vous donnerez à l'enfant le nom de Jesus, pour faire connoître aux hommes que c'est lui qui doit les sauver, et qu'il vient pour s'offrir en sacrifice pour l'expiation des péchés de tous les hommes.

Saint Joseph instruit de ce grand mystere, et de la dignité de l'emploi que le Ciel lui destinoit, ne regarda plus la sainte Vierge que comme la

(a) *Hom. 2. sup. Missus est.*

Digitized by Google

mere du Rédempteur ; sa tendresse pour elle augmenta avec sa vénération, et le choix que Dieu avoit fait de lui, pour être l'époux de la mere de Dieu, ne servit qu'à le rendre encore plus saint et plus humble.

§. VI.

La Naissance de Jesus-Christ.

Cependant la sainte Vierge étoit au neuvieme mois de sa grossesse, lorsqu'on publia un Edit d'Auguste César, qui ordonnoit que l'on fît le dénombrement exact de tous les sujets de l'Empire, et qu'on en dressât un état. Cyrinus, qui commandoit dans la Syrie, eut ordre de faire le dénombrement des Juifs ; car, quoique la Judée ne fût pas encore tributaire, ni mise au nombre des provinces de l'Empire, Auguste regardoit déjà les Juifs comme ses Sujets, et le Roi Hérode étoit regardé lui-même comme son esclave. Pour éviter la confusion dans ce dénombrement, on ordonna que tous les chefs de famille se rendissent à la ville d'où sa famille étoit originaire, pour se faire écrire sur les registres publics, et pour payer la capitation générale qu'on avoit imposée. Auguste n'avoit en tout cela que des vues d'avarice et d'ambition ; mais la Providence divine disposoit ainsi les choses, afin que Joseph et Marie, étant obligés de se rendre à Bethléem, le Messie vînt au monde dans cette ville, où il étoit prédit qu'il devoit naître.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine et de fatigues que la sainte Vierge, prête d'accoucher, et saint Joseph firent ce voyage. Comme tous ceux de la famille de David s'y étoient rendus, selon la teneur de l'Edit, toutes les hôtelleries étoient remplies, outre que l'état pauvre de Marie et de Joseph les fit rebuter de bien des gens. Ne trou-

vant point où loger dans la ville, ils se virent contraints de se retirer dans une grotte ou caverne creusée dans le roc, attenante à une hôtellerie qui étoit auprès d'une des portes de la ville en dehors, et qui servoit d'étable à cette hôtellerie. Ce fut là le lieu que le Maître souverain du ciel et de la terre choisit pour naître. Tout devoit être extraordinaire à la naissance d'un Homme-Dieu : les Princes de la terre, purs hommes tout comme les plus vils de leurs sujets, ont besoin de naître dans de superbes palais, afin que l'éclat et la magnificence du lieu relevent la foiblesse naturelle de leur naissance, laquelle, sans cette pompe extérieure, n'auroit rien qui la distinguât de la naissance du moindre des sujets; mais un Dieu homme n'a pas besoin d'un éclat étranger, il est lui-même toute sa majesté, toute sa gloire; le trône le plus superbe et l'étable la plus abjecte, le plus magnifique palais et la plus pauvre crêche sont d'un même prix à ses yeux: il paroît même plus convenable qu'un Homme-Dieu devant naître sur la terre, naquît dans un lieu qui ne prêtât rien à l'idée que nous devons avoir de son infinie grandeur et de sa majesté divine.

Ce fut donc dans cette grotte qui servoit de retraite a des animaux, que la sainte Vierge sentant sur le minuit que le terme de ses couches étoit arrivé, enfanta Jesus-Christ, sans souffrir la moindre douleur, et sans cesser d'être la plus pure des Vierges : ce fut l'an depuis la création du monde 6000, depuis le déluge, 2957, depuis la naissance d'Abraham 2015, depuis Moïse et le temps que le peuple d'Israël sortit de l'Egypte 1510, depuis que David fut oint et sacré Roi 1032, la soixante-cinquieme, selon la prophétie de Daniel; dans la cent quatre-vingt-quatorzieme Olympiade, l'an depuis la fondation de Rome 752, la quarante-deuxieme année de l'Empire d'Octavien-Auguste, tout l'univers jouissant d'une pro-

fonde paix, au sixieme âge du monde ; ce fut, dis-je, en ce jour fortuné, qui étoit le 25 du mois de Décembre, et qui est le point fixe de l'ere ou époque chrétienne, que naquit à Bethléem Jesus-Christ, le Messie promis, le Roi, le souverain Maître du ciel et de la terre, le Sauveur du monde, notre Pere, notre Juge, notre Rédempteur, notre salut.

Quelque obscure, selon le monde, que fût cette naissance, elle fut cependant publiée sur l'heure, et dans le pays voisin, et chez les peuples éloignés. Dieu envoya ses Anges annoncer la naissance du Messie à quelques Bergers qui veilloient aux environs de Bethléem à la garde de leurs troupeaux, tandis qu'il faisoit paroître aux Mages d'Orient un nouvel astre qui leur annonçoit la même naissance. Un Ange tout éclatant d'une lumiere éblouissante, parut tout-à-coup aux Bergers; ils en furent d'abord effrayés, mais cet Esprit céleste qui les avoit effrayés par son éclat, les rassura bientôt par ces paroles : Ne craignez rien, leur dit-il, je ne viens point vous annoncer rien de fâcheux ; je suis envoyé de Dieu pour vous apprendre une nouvelle qui doit être pour vous et pour tout le peuple, le sujet de la plus douce joie ; je viens vous dire que ce Messie, ce Sauveur si long-temps désiré, si long-temps attendu, vient de naître dans la ville de David ; c'est le Christ, votre Seigneur et votre Dieu, qui vient pour vous rendre éternellement heureux ; vous le trouverez dans une étable, emmaillotté et couché fort pauvrement, faute de berceau, dans une crêche : voilà les marques que je vous donne pour le reconnoître, et vous ne sauriez vous y méprendre. Les sentimens intérieurs que vous inspirera sa présence, vous feront bien sentir que l'enfant à qui vous allez rendre vos hommages, est votre Sauveur et votre Dieu.

A peine l'Ange avoit cessé de parler, qu'aussi-

tôt une troupe nombreuse de la milice céleste se mit à chanter les louanges de Dieu, et à dire tout haut : Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes qui ont le cœur droit et une sincere volonté de lui plaire; et en même temps, et ce concert de voix, et la lumiere céleste, tout disparut. Alors ces fortunés Bergers transportés de la plus douce joie qu'on puisse ressentir sur la terre, allons, s'écrierent-ils, allons jusqu'à Bethléem, et voyons cette merveille que Dieu vient de faire, et qu'il a bien daigné nous manifester. Ils y courent, et étant entrés dans l'étable, ils y trouvent Marie et Joseph, avec le divin enfant qui étoit couché dans une crêche. Voyant alors de leurs propres yeux tout ce que l'Ange leur en avoit dit, ils se répandent en bénédictions, en louanges. Le divin Enfant attire d'abord tous leurs regards; ils se prosternent à ses pieds, ils l'adorent comme leur Dieu, leur libérateur, leur Sauveur, comme le Messie; leurs sentimens s'expliquent par leurs larmes. Revenus ensuite de leur admiration, ils racontent d'une maniere simple et naïve tout ce qui leur étoit arrivé, et deviennent les premiers prédicateurs, pour ainsi dire, du Messie. Marie voulut savoir jusqu'aux moindres circonstances de cette apparition; elle s'informa de tout, et après que les Bergers se furent retirés, elle n'occupa son esprit et son cœur que de ces merveilles.

Par la loi de Moïse, les enfans mâles devoient être circoncis huit jours après leur naissance, selon le commandement que Dieu en avoit fait à Abraham; et c'étoit dans cette cérémonie légale qu'on leur donnoit un nom. Ce huitieme jour étant venu, quoique le Fils de Dieu fût véritablement dispensé de cette loi, il voulut cependant s'y soumettre; s'étant chargé de nos péchés, il voulut prendre les marques de pécheur, quoiqu'il fût l'innocence même. Il fut donc circoncis selon la coutume,

coutume, et reçut le nom de Jesus, qui signifie salut de Dieu, et Sauveur; nom adorable, que Dieu son pere lui avoit donné par le ministere de l'Ange, avant même qu'il eût été conçu dans le sein de sa mere; nom auguste, qui renferme en abrégé tous les mysteres de notre rédemption; nom divin, qui ne remplit toute sa véritable signification que dans la personne adorable du Sauveur du monde; nom au-dessus de tout nom, auquel tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou; nom tout-puissant, en vertu duquel se sont faits et se font les miracles les plus éclatans; nom incomparable, puisqu'il n'y en a point d'autres sous le ciel, en vertu duquel nous devions être sauvés; c'est le premier de Janvier que ce Sauveur du monde se soumit à la loi de la Circoncision, qu'on peut appeller le grand mystere de ses humiliations, le gage primitif de notre salut, la consommation de l'ancienne loi, et comme les arrhes et le sceau de la nouvelle alliance.

Cependant le bruit de la naissance du Messie ne s'étant répandu sourdement qu'autour de Berhléem, par tout ce qu'en avoient publié les Bergers, il n'avoit pas fait grande impression sur l'esprit même du simple peuple, lorsqu'on vit arriver à Jérusalem les Mages: c'étoient, selon l'opinion la plus commune et la plus universellement reçue dans l'Eglise, de petits souverains, dont les états étoient situés vers l'Orient, à l'égard de la Judée: le peuple de leur pays les respectoit infiniment, et les considéroit comme les dépositaires de la religion et des sciences; ils s'appliquoient sur-tout à l'astronomie. Il est vraisemblable qu'ils vinrent de l'Arabie heureuse, qui avoit été habitée par les enfans qu'Abraham avoit eu de Cetura sa seconde femme, et qu'ils descendoient de Jecthan, pere de Saba, et de Madian, pere d'Epha; en quoi s'accomplit ce qu'avoit prédit le

Roi Prophete, lorsque parlant du Messie, (*a*) il dit que les Rois d'Arabie et de Saba viendroient lui offrir des présens pour gage de leur fidélité; et le Prophete Isaïe avoit prédit la même chose, en disant qu'on viendroit de Madian, d'Epha et de Saba sur des chameaux, pour rendre hommage au Messie, en lui offrant de l'or, de la myrrhe et de l'encens.

§. VII.

Les Mages viennent adorer Jesus-Christ.

Au moment donc que le Sauveur vint au monde, au moment que les Anges annonçoient sa naissance aux Bergers, une nouvelle étoile paroissant miraculeusement dans les Cieux, l'annonçoit aux Rois Mages: ces Princes habiles dans l'astronomie, et instruits des prédictions du Prophete Balaam, duquel on croit que descendoient ces Mages, voyant ce nouveau phénomene, plus éclairés d'ailleurs par une lumiere intérieure, que par celle qui brilloit à leurs yeux, ils ne douterent point que cette étoile miraculeuse ne fût celle que Balaam assuroit devoir paroître à la naissance de ce divin Roi des Juifs, qui devoit naître pour le salut des hommes. Comme ils étoient voisins, trois s'étant communiqués mutuellement ce qu'ils pensoient du nouveau phénomene qui paroissoit, ils convinrent de partir tous trois ensemble sans délai, et d'aller rendre au nouveau Roi des Juifs leurs hommages. Ils ne se furent pas plutôt mis en chemin, qu'ils s'apperçurent que l'étoile leur servoit de guide: en effet, elle les conduisit droit à Jérusalem; mais ils furent bien surpris de voir disparoître l'étoile à leurs yeux, dès qu'ils furent arrivés à cette capitale. Ils se rendent au palais, et demandent où étoit le nouveau Roi des Juifs qu'ils venoient

(a) *Psal.* 71.

adorer, et dont ils avoient vu l'étoile. Hérode ayant appris de leur bouche cette aventure, en fut alarmé; mais dissimulant sa frayeur, il mande chez lui sur l'heure même les Prêtres et les plus qualifiés des Docteurs de la loi; et ne doutant point qu'un Roi dont le ciel annonçoit la naissance, ne dût être le Messie promis, d'autant mieux qu'on savoit bien que le temps de sa venue, selon la supputation des prophéties, étoit arrivé, Hérode demanda d'abord aux Docteurs assemblés, où devoit naître le Messie: tous répondirent que ce devoit être à Bethléem, selon la prédiction du Prophete Michée. Cependant ce Prince se défiant de la vision de ces étrangers, et craignant que s'il se joignoit à eux pour aller rendre ses devoirs à un enfant, dont il étoit encore incertain si ce seroit le vrai Messie, il ne s'exposât à la risée du public, il se contenta de dire aux Mages que, selon leurs écritures, le Messie devoit naître dans la petite ville de Bethléem, qui n'étoit qu'à deux lieues de Jérusalem, et qu'il leur conseilloit de s'y rendre au plutôt, et de lui en donner incessamment des nouvelles. Mais avant que de les laisser partir, ce Prince fourbe et aussi cruel qu'ambitieux, qui avoit déjà formé le dessein impie de se défaire de ce divin Enfant, qui devoit être Roi, s'il étoit le Messie, tire les Mages à part, leur fait plusieurs questions, les prie sur-tout de lui dire en quel temps précisément l'étoile avoit commencé de paroître; et feignant un grand empressement lui-même pour être sûr de la naissance du grand Libérateur si attendu des Juifs: Allez, leur dit-il à Bethléem, informez-vous, selon votre sagesse, de tout ce qui regarde cet enfant, et revenez au plutôt, je vous prie, pour m'en donner des nouvelles, afin que je lui aille moi-même rendre mes hommages avec toute ma cour.

Dès que les Mages eurent pris congé de ce

Prince dissimulé, et qu'ils se furent remis en chemin, Dieu leur rendit leur premier guide : l'étoile qui avoit disparue à leurs yeux, dès qu'ils alloient entrer à Jérusalem, leur apparut de nouveau au moment qu'ils en sortirent, et elle les conduisit droit à Bethléem. Il est aisé de comprendre quelle fut leur joie quand ils revirent l'étoile, qui ne s'arrêta que sur la pauvre maison où étoit celui qu'ils cherchoient. Ils y entrent, et ils y trouvent celui que le Ciel leur avoit annoncé. L'Enfant Jesus étoit entre les bras de sa mere : il n'avoit rien au dehors qui le distinguât des autres enfans, mais la même lumiere intérieure qui leur avoit fait connoître ce que l'étoile signifioit, leur fit aisément découvrir, à travers ce foible extérieur, l'auguste majesté et la suprême dignité de ce Dieu fait homme. Pleins d'une vive foi, ils se prosternent tous trois devant lui, et l'adorent comme le maître souverain de l'univers et le Sauveur des hommes; et comme c'étoit l'usage du pays, de ne se présenter jamais devant les grands les mains vuides, ils lui offrent ce qu'ils avoient de précieux dans leur pays, de l'or, de l'encens et de la myrrhe : présens mystérieux, qui non-seulement vérifioient à la lettre ce que les Prophetes avoient prédit du Sauveur, mais par lesquels la royauté suprême, la divinité adorable et la sacrée humanité de Jesus-Christ étoient mystérieusement reconnues. C'est ainsi que ce divin Sauveur, qui n'étoit pas seulement venu pour le salut des Juifs, mais encore pour celui des Gentils, après avoir manifesté par l'apparition faite aux Bergers, la prédilection qu'il avoit eue pour la synagogue, voulut par la vocation et l'adoration des Rois Mages, sanctifier les prémices de la gentilité.

Cependant lorsque ces saints Rois pensoient s'en retourner par Jérusslem, un Ange envoyé de Dieu les avertit durant le sommeil de prendre une autre route, et de se donner bien de garde de

Digitized by Google

retourner vers le tyran, dont il leur découvrit les mauvais desseins et la ruse. Le sentiment le plus commun parmi les saints Peres, est que les Mages arriverent à Bethléem le treizieme jour après la naïssance du Sauveur du monde. Il ne faut pas plus de temps pour venir de l'Arabie; et d'ailleurs il est certain qu'ils ne l'y eussent pas trouvé s'ils fussent arrivés beaucoup plus tard.

Cependant le Prince Hérode ne voyant point revenir ces Princes étrangers, crut que n'ayant point trouvé le prétendu Roi qu'ils étoient venu adorer, ils avoient eu honte de paroître à la Cour, pour ne pas passer pour des visionnaires; et il se sut bon gré de ne les avoir pas accompagnés : il eut sans doute persévéré dans sa croyance, si les merveilles qui arriverent peu de jours après ne l'eussent détrompé.

La Ste. Vierge et saint Joseph, qui avoient si ponctuellement observé le précepte de la Circoncision, ne furent pas moins fideles à observer deux autres commandemens de la loi, dont l'un regardoit les meres, un certain nombre de jours après leurs couches; et l'autre, les enfans premiers nés : le premier ordonnoit que les femmes demeureroient quarante jours après leurs couches sans entrer dans le Temple, si elles avoient accouché d'un garçon, et quatre-vingts si c'étoit une fille; que ces jours étant écoulés, elles iroient offrir dans le Temple un agneau et une tourterelle ou un pigeonneau, pour remercier Dieu de son heureux accouchement, et par cette oblation la mere étoit délivrée de toute impureté légale; que si elle étoit pauvre, elle offroit une tourterelle ou un pigeonneau à la place d'un agneau; et le Prêtre l'ayant offert devant le Seigneur, elle étoit purifiée.

Le second précepte regardoit le fils premier né, que les parens étoient obligés d'offrir et de consacrer au Seigneur, ou de le racheter à

prix d'argent s'il n'étoit point de la Tribu de Lévi, seule destinée au service de l'Autel et du Temple. Tout mâle qui naîtra le premier, sera tenu pour chose consacrée au Seigneur, dit la loi. Dieu avoit fait ce commandement aux Israélites après qu'il eut fait mourir les premiers nés de l'Egypte, pour forcer Pharaon de mettre le peuple Juif en liberté; et c'étoit pour qu'ils n'oubliassent jamais cet insigne bienfait, qu'il leur avoit fait ce précepte : et parce que tout ce qui étoit consacré au Seigneur devoit lui être immolé, Dieu se contentoit qu'on lui offrît en sacrifice les premiers nés des animaux, et qu'on rachetât à prix d'argent les enfans qui n'étoient point destinés au service du Temple.

Il est certain que la loi de la Purification ne regardoit point la sainte Vierge, puisqu'elle étoit devenue mere, et avoit enfanté sans cesser d'être Vierge; cependant, quelque humiliante à la plus pure des Vierges que fût cette loi, elle voulut s'y soumettre, comme son Fils, l'innocence même, s'étoit librement soumis à la loi humiliante de la Circoncision.

§. VIII.

La Purification de la Ste. Vierge après ses couches, ou la Présentation de Jesus au Temple de Jérusalem.

Les quarante jours étant donc accomplis, elle se rend à Jérusalem; et portant son Fils entre ses bras, elle entre dans le Temple, offre au Seigneur deux pigeonneaux, comme la loi l'ordonnoit aux pauvres, au rang desquels la sainte Vierge se met. Il est vrai, disent les Peres, qu'ayant l'avantage de présenter à Dieu dans la personne de son Fils, l'Agneau sans tache, il n'eût pas été convenable d'offrir en même-temps,

et l'Agneau qui en étoit une simple figure, et la réalité. Cependant il fallut racheter à prix d'argent, selon la loi, celui qui étoit venu pour racheter le monde ; et Marie donna cinq sicles, qui font environ cinq ou six livres de notre monnoie. Toute cette cérémonie légale ne fut, pour ainsi dire, que l'écorce du mystere ; le sacrifice du fils et de la mere étoit tout intérieur ; le Sauveur s'offroit au sacrifice de la croix, et il s'offroit par les mains de sa mere, comme si n'ayant point voulu se faire homme sans le consentement de sa mere, il n'eût point voulu s'offrir en sacrifice sur la croix pour le salut des hommes sans son consentement. Aussi reconnoît-on deux sacrifices que fit en ce jour la mere de Dieu, dans une seule cérémonie ; le premier, comme Vierge par sa Purification légale ; le second, comme mere par la présentation de son Fils, qui s'engageoit dès-lors à mourir sur la croix pour notre salut.

A peine la sainte Vierge portant l'enfant Jesus entre ses bras, étoit entrée dans le Temple, qu'un vénérable vieillard, nommé Siméon, y arriva : c'étoit un saint homme qui soupiroit depuis long-temps après la venue du Rédempteur ; l'Esprit-Saint dont il étoit rempli, lui avoit donné une secrette assurance de voir avant sa mort le Messie : ce fut aussi ce même Esprit-Saint qui l'ayant conduit dans le Temple, lui révéla que l'enfant qu'il voyoit entre les bras de cette jeune femme, étoit le Sauveur. Alors le saint vieillard saisi d'un transport de joie et d'amour, accompagné du sentiment de la plus vive reconnoissance, prenant l'enfant entre ses bras, levant les yeux au ciel, s'écria : C'est à cette heure, Seigneur, que vous n'avez qu'à disposer de votre serviteur ; je mourrai en paix, selon la promesse que vous m'en avez faite. Je n'ai plus rien à désirer, et mes yeux n'ont plus

rien à voir sur la terre après avoir vu le Sauveur de l'univers. Vous l'avez destiné pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme l'objet de leur respect et de leur amour. Il doit être la lumiere des nations, et la gloire d'Israël votre peuple. Joseph et Marie étoient dans une admiration profonde en voyant ce qui se passoit; lorsque le saint vieillard s'adressant à eux, les félicita sur le bonheur qu'ils avoient d'avoir pour fils le Sauveur du monde, les bénit, et dit à Marie sa mere, que quoique ce divin enfant ne fût venu au monde que pour le salut de tous les hommes, plusieurs par leur faute ne profiteroient pas du bienfait de la rédemption, et qu'au lieu d'un Sauveur bienfaisant, ils ne trouveroient en lui qu'un Juge sévere : loin d'être reçu avec honneur de ceux qui l'ont souhaité avec tant d'empressement, il deviendra l'objet de leur haine mortelle; il sera contredit, maltraité, persécuté : et vous-même, quoique vous soyez la plus heureuse des meres, vous serez aussi la plus affligée; vous aurez part à ses douleurs, les outrages qu'on fera à votre cher Fils seront pour vous comme autant de coups de poignard qu'on vous enfoncera dans le sein; vous l'offrez aujourd'hui à Dieu comme une victime qui doit s'immoler un jour pour le salut du monde; vous aurez bonne part à ce dur sacrifice, et tout ce qu'il souffrira sur son corps, vous le souffrirez dans votre cœur.

Il survint dans le même temps une sainte veuve nommée Anne, âgée de quatre-vingt-quatre ans, qui avoit le don de prophétie, et qui étoit la plus grande partie du temps dans le Temple, passant ses jours dans le jeûne et dans la priere, répandant son cœur devant Dieu jour et nuit. Voyant l'enfant Jesus, elle connut qui il étoit, par la même lumiere intérieure qui l'avoit fait connoître à Siméon; elle se répandit à l'instant

en louanges sur ce divin enfant, et en actions de graces au Seigneur, de la grace qu'il faisoit au monde, en lui donnant enfin un Sauveur en sa personne; et elle ne cessa de parler de la merveille qu'elle avoit vue à tous ceux qui attendoient comme elle la rédemption d'Israël.

La sainte Vierge et saint Joseph s'étant acquittés de tout ce qui étoit ordonné par la loi, ils s'en retournerent à Nazareth qui étoit le lieu de leur demeure; ils n'y resterent pas longtemps. Les persécutions contre ce divin Sauveur, prédites par le saint Vieillard, ne tarderent pas d'être vérifiées. Tout ce qui venoit d'arriver dans le Temple se répandit bientôt dans Jérusalem; on ne parloit par-tout que de ces prédictions qui sembloient ne convenir qu'au Messie. Ce bruit parvint jusqu'à la cour; Hérode en fut frappé; et ajustant ce qui venoit d'arriver avec ce qu'il avoit appris des Mages, il ne douta point que ces étrangers ne l'eussent joué. Toute sa cruauté se ralluma alors, et son ambition furieusement alarmée, voyant que son premier dessein avoit échoué, lui fit prendre sur l'heure la barbare résolution de faire égorger tous les jeunes enfans au-dessous de deux ans, sûr de ne pas manquer d'envelopper dans ce massacre général celui qui seul faisoit le sujet de sa crainte. Mais que peut toute l'industrie contre les desseins de la providence de Dieu!

L'Ange du Seigneur avertit en songe saint Joseph du barbare dessein de ce Roi impie; et lui ordonna de prendre sur l'heure et la mere et l'enfant, et de se retirer précipitamment en Égypte, où il demeureroit jusqu'à ce qu'il reçût ordre de revenir. Joseph ne délibéra pas un moment; il partit la nuit même, et demeura avec l'enfant Jesus et la mere, dans cette terre étrangere jusqu'après la mort du tyran. La sainte Vierge et saint Joseph parfaitement instruits du

Digitized by Google

mystere, ne furent point surpris de cette fuite; ils étoient trop bien préparés à toutes sortes d'événemens.

L'ancienne tradition des Grecs, applaudie par saint Athanase et par Sozomene, dit qu'au moment que le Sauveur entra en Egypte, toutes les idoles du pays furent renversées et devinrent muettes, sans qu'on sût alors la cause de cet accident. On crut que ce fut dans la ville d'Hermopolis que s'arrêta la sainte famille; et on montre encore aujourd'hui, entre le Caire et Héliopolis, un lieu nommé Matara, où il y a une fontaine dans laquelle on prétend que la sainte Vierge a lavé les langes qui servoient à l'enfant Jesus; et ce lieu est encore aujourd'hui en singuliere vénération aux Chrétiens, et même aux infideles.

La retraite du Sauveur et son séjour en Egypte sanctifierent cette fortunée région, qui devint dans la suite le séjour des Saints, et la retraite de tant de milliers d'illustres Anachorettes.

§. IX.

La fuite du Sauveur en Egypte, et le massacre des saints Innocens.

Cependant à peine l'enfant Jesus étoit arrivé en Egypte, qu'Hérode, par la plus horrible barbarie qui fût jamais venue dans l'esprit d'un tyran, fit égorger sans pitié dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour, tous les enfans mâles au-dessous de l'âge de deux ans. Hérode pensant que l'étoile n'avoit pu paroître que quelque temps après la naissance de l'enfant, il résolut de faire périr tout ce qui étoit né environ deux ans auparavant l'apparition de l'étoile, croyant par ce moyen de ne pas manquer celui que les Mages étoient venus adorer. Le savant Salmeron dit que

le nombre de ces innocentes victimes immolées à l'honneur du Sauveur naissant, fut d'environ quatorze mille. Le tyran ne survécut pas long-temps à cette cruelle boucherie : le sang de tous ces saints Innocens fumoit encore lorsqu'Hérode se sentit saisi d'une maladie inouïe jusqu'alors ; il sortit de son corps une fourmilliere innombrable de vers, qui se nourrissant de sa chair réduite en pourriture, le dévoroient par leurs morsures ; et il exhaloit une puanteur si insupportable, que ne pouvant plus se supporter lui-même, il voulut plusieurs fois se tuer pour se délivrer de ses douleurs. Une chaleur lente qui ne paroissoit point au dehors, dit Joseph, le brûloit et le dévoroit ; il avoit une faim si violente que rien ne pouvoit le rassasier ; ses intestins étoient pleins d'ulceres, qui lui causoient de si violentes coliques, et ces coliques de si horribles douleurs, que jamais criminel ne souffrit un plus cruel supplice ; tout son corps, jusqu'à son visage, fourmilloit de vers, et cette corruption générale exhaloit une odeur si puante, qu'on ne pouvoit en approcher. Ce fut après avoir été rongé des vers tout vivant, que ce Prince, aussi cruel qu'impie, mourut en désespéré, un ou deux mois après le carnage des saints Innocens, étant tombé malade le même jour qu'il fit faire cet horrible massacre.

Le tyran étant mort, Dieu en fit incontinent porter la nouvelle à saint Joseph par un Ange, qui lui apparoissant en songe, lui dit de se lever, et de prendre l'enfant et la mere pour s'en retourner avec eux dans la terre d'Israël ; parce que ceux qui en vouloient au divin enfant n'étoient plus en vie. Joseph obéit : mais ayant appris en chemin qu'Archelaüs, fils d'Hérode, avoit succédé à son pere, craignant que ce Prince n'eût hérité de ses ombrages et de sa cruauté, il n'osa point s'arrêter dans le voisinage de Jérusalem ;

Digitized by Google

et par un nouvel ordre du ciel il se retira à Nazareth ; afin que ce qui avoit été prédit du Sauveur par les Prophetes, dit l'Historien sacré, s'accomplît ; c'est-à-dire, qu'il seroit appellé Nazaréen, quoiqu'il ne fût pas né dans cette ville.

Quoique les Evangélistes ne nous disent rien de l'enfance du Sauveur, il est aisé de comprendre qu'elle ne fut ni moins admirable, ni moins merveilleuse que le reste de sa vie mortelle. La raison n'avoit pas eu besoin du secours des années pour se développer dans celui qui étoit essentiellement la sagesse increée : enfant d'âge, Jesus-Christ ne le fut jamais selon l'esprit; dès le premier instant de sa conception, Jesus étoit ce germe divin, cette fleur céleste, ce rejeton de la tige de Jessé, sur lequel, comme dit le Prophete, reposoit l'esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; sa sagesse non plus que sa raison ne dépendoient ni de l'éducation, ni de l'âge. Le Verbe divin, en s'unissant à la nature humaine, avoit bien voulu s'assujettir à ses loix, mais non pas à ses défauts ; il a bien voulu être enfant quant au corps, mais son ame ne se sentit jamais des foiblesses de l'enfance ; dans ce premier âge, il possédoit tous les trésors de la sagesse divine, et ces trésors étant infinis, ils ne pouvoient avoir d'accroissement ; Jesus-Christ non-seulement en tant que Dieu ne pouvoit rien acquérir de nouveau, mais en tant qu'homme il ne pouvoit croître ni en lumieres, ni en perfections, ni en graces, parce que cet homme étoit Dieu ; il pouvoit seulement donner des marques de sagesse et de science plus ou moins sensibles, en proportionnant à l'âge l'usage de ses trésors : ainsi, quand l'Evangile dit que l'enfant Jesus croissoit en âge, en sagesse et en grace, il ne dit autre

Digitized by Google

chose si ce n'est que le Sauveur plein de sagesse et de grace, en faisoit paroître davantage, à mesure que son corps devenoit plus grand et plus fort, et qu'il croissoit en âge. Cependant, quoique jeune, il est bien sûr qu'il ne fit jamais rien paroître dans ses paroles et dans ses actions qui tînt de l'enfance; tout étoit dans la derniere perfection dans ce divin Enfant : toutes ses pensées, tous les mouvemens de son cœur étoient autant de sacrifices de louanges qu'il offroit jour et nuit à Dieu son Pere; et Dieu étoit plus honoré par la moindre de ses actions dans ce premier âge, qu'il n'auroit pu l'être, sans comparaison, par le sacrifice de toutes les créatures ensemble. C'étoit dans ce jeune Enfant que Dieu trouvoit toutes ses complaisances, Jesus en étoit l'unique objet; et comme un des principaux motifs du mystere ineffable de l'Incarnation du Verbe divin, étoit de rendre à Dieu un culte digne de lui, et de suppléer par-là à l'impuissance où est l'homme d'honorer cet Etre suprême, Jesus-Christ a voulu être enfant pour suppléer à l'imbécillité d'un âge naturellement incapable d'aimer Dieu. Tout étoit saint, tout étoit noble, majestueux et d'un mérite infini dans cet auguste Enfant, en qui tout étoit divin; et quoique ses actions fussent proportionnées à son âge, comme elles tiroient tout leur mérite de la dignité infinie de sa personne adorable, elles étoient l'objet des délices de Dieu même, dont il étoit le fils bien-aimé. C'est ce qui a inspiré à tant de Saints la dévotion d'honorer l'enfance, pour ainsi dire, du Sauveur, avec une piété plus marquée; et c'est sans doute pour témoigner combien cette dévotion lui étoit agréable, que ce divin Sauveur a apparu à tant d'ames choisies, sous la figure d'un enfant.

§. X.

L'Enfant Jesus, au milieu des Docteurs, dans le Temple de Jérusalem.

Cependant quelque éloignée de Jérusalem que fût la ville de Nazareth, la sainte Vierge et saint Joseph étoient trop religieux observateurs de la loi pour ne s'y pas trouver tous les ans à la fête de Pâque : dès que Jesus-Christ eut atteint l'âge de douze ans, il voulut les y accompagner. Le voyage étoit au moins de trente lieues ; mais comme la sainte Vierge et saint Joseph savoient de quel esprit il étoit animé, ils consentirent aisément qu'il fît avec eux ce voyage. Après que les jours de la fête furent passés, Joseph et Marie reprirent le chemin de Nazareth en la compagnie de ceux qui étoient venus avec eux à la fête. Quoiqu'ils ne perdissent jamais de vue ce cher fils, Dieu permit que Jesus s'arrêta dans Jérusalem sans qu'ils s'en apperçussent : ils marcherent tout un jour, pensant toujours qu'il seroit dans la troupe ; mais le soir étant arrivés à Berée, à trois lieues et demie de Jérusalem, ils furent fort surpris de ne le pas trouver dans la compagnie. Tout est mystérieux dans la vie de Jesus-Christ. Bede, saint Epiphane, saint Bernard croient que dans ces voyages les hommes alloient par troupes, séparés des femmes ; et que saint Joseph et la sainte Vierge étant l'un dans une bande, et l'autre dans une autre, ils crurent aisément que l'Enfant Jesus, qui par la prérogative de son âge, pouvoit aller indifféremment avec l'une des deux, étoit sans doute dans l'une ou l'autre troupe ; saint Joseph le croyant avec Marie sa mere, et Marie le croyant avec son cher époux. Le soir, comme toutes les bandes se rassembloient, on s'apperçut de son abscence :

il est aisé de s'imaginer qu'elle fut alors leur inquiétude et leur douleur. Dès la pointe du jour, la sainte Vierge et saint Joseph retournerent sur leurs pas : le lendemain, qui étoit le troisieme jour depuis leur départ de Jérusalem, ils le trouverent au milieu d'un grand nombre de Docteurs, assis dans une de ces galeries ou de ces salles qui étoient autour du Temple, dans lesquelles les Docteurs de la loi avoient coutume de s'assembler et de tenir leurs conférences : là, ce divin Enfant enseignoit les maîtres autant par sa modestie et par sa douceur, par la sagesse et la subtilité de ses demandes, que par la solidité et la justesse de ses réponses ; toute l'assemblée étoit dans l'admiration, et l'on se demandoit si c'étoit un enfant qui parloit, ou un Ange.

La sainte Vierge, moins surprise que les autres de cette sagesse prématurée, parce qu'elle le connoissoit mieux qu'eux, ne put s'empêcher de lui témoigner la peine où les avoit mis son absence : Mon fils, lui dit-elle, pourquoi en avez vous usé ainsi avec nous ? voilà que nous vous cherchions tout affligés votre pere et moi ; voulant lui faire entendre que s'il leur en eût dit un mot, ils se seroient fait un plaisir de l'attendre. *Vous ne deviez point être en peine de moi*, répond le Sauveur, vous pouviez juger que n'étant point avec vous, je serois dans le Temple ; car vous n'ignorez pas que je dois m'employer au service de mon Pere en toute rencontre, et chercher en tout sa gloire préférablement à tout autre devoir. Jesus-Christ faisoit assez entendre par là qu'il n'étoit pas simplement fils de Marie, qu'il étoit encore fils unique de Dieu le Pere ; mais ceux qui étoient présens ne le comprirent pas. La sainte Vierge le comprit bien ; aussi l'Evangéliste ajoute qu'elle conservoit tout cela en sa mémoire pour le méditer à loisir.

Jesus étant sorti du Temple après avoir laissé

tous les Docteurs dans une extraordinaire admiration, revint avec Marie et Joseph dans la petite ville de Nazareth, où il voulut vivre dans l'obscurité, sans qu'on ait rien su en particulier des grandes actions de sa vie cachée ; on sait seulement qu'il rendoit une obéissance exacte à Marie et à Joseph ; et qu'à mesure qu'il croissoit en âge il faisoit paroître plus de maturité et de sagesse, comme si son ame infiniment sainte et toujours unie à la personne du Verbe, eût pu faire de nouveaux progrès et croître en graces et en mérites devant Dieu, comme il en faisoit aux yeux des hommes, au génie et à la portée desquels il s'accommodoit.

Il est surprenant que le fils de Dieu n'étant venu sur la terre que pour glorifier son pere, en travaillant au salut des hommes, il ait passé la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité : pendant tout ce temps-là, n'eût-il pas pu parcourir l'univers, instruire les hommes par sa doctrine, les édifier par ses exemples, les convaincre par ses miracles, et les attirer à la connoissance du vrai Dieu par toutes ces voies ? La boutique d'un artisan étoit-elle une demeure digne du Sauveur des hommes ? Une vie cachée et inconnue devoit-elle être la vie du Messie ? et une si longue retraite convenoit-elle à un Homme-Dieu ? Il le faut bien, puisque celui qui est la sagesse même, et qui ne fait rien qu'avec une prudence consommée, l'a jugé ainsi.

Qui est-ce qui avoit plus à cœur la gloire de son Pere que le fils de Dieu ? et qui connoissoit mieux que lui les moyens les plus propres de la procurer ? Le salut des hommes n'étoit-il pas la fin de son Incarnation ? et ignoroit-il que la conversion de l'univers devoit être son ouvrage ? Il falloit donc qu'une vie pauvre, humble et obscure jusqu'à l'âge de trente ans, fût plus glorieuse à Dieu que les plus éclatantes merveilles ; il falloit

que l'ouvrage de notre salut demandât ce silence, cette retraite et cette obscurité de vie durant ce temps. Que cette vérité confond visiblement notre fausse prudence ! Qui de nous n'eût pas pensé le contraire ? Dieu cependant pense et agit autrement : mais que de mysteres et que de leçons dans cette vie cachée de Jesus ! Le Pere Eternel veut être glorifié par la vie obscure de son fils, et le fils de Dieu préfere cette obscurité de vie à toutes les merveilles d'une vie éclatante. Que cela nous apprend clairement que la perfection et le mérite ne consistent pas à souffrir de grandes choses pour Dieu, mais à ne vouloir et à ne faire que ce qui lui plaît.

A la vérité Jesus-Christ glorifioit autant son Pere dans la boutique de Nazareth, par les plus vils emplois auxquels il s'appliquoit, qu'il fit depuis dans la Judée par ses prédications et par l'éclat de ses miracles : il n'avoit pas besoin d'un grand théâtre pour faire de grandes choses ; ses actions les plus ordinaires et les moins éclatantes étoient toutes d'un mérite infini qu'il tiroit de son propre fonds. L'Evangéliste dit seulement que durant tout ce temps-là Jesus étoit soumis à Joseph et à Marie : *et erat subditus illis*, renfermant la généralité de ses éminentes vertus sous le seul nom de soumission et d'obéissance. Il est constant que Jesus-Christ possédoit toutes les vertus dans un souverain degré de perfection, et qu'il en faisoit les actes durant cette vie cachée ; l'Historien sacré prétend tout dire, en disant qu'il étoit parfaitement soumis : *et erat subditus illis*.

Mais pourquoi un Homme-Dieu choisit-il une vie pauvre, vile et obscure, ne tenant qu'à lui de vivre dans l'abondance et dans l'éclat ? C'est parce qu'il est Homme-Dieu ; nulle condition ne convenoit mieux au Messie : un Homme-Dieu n'avoit pas besoin d'un mérite emprunté, ni d'une vertu étrangere ; venu dans le monde pour le

Digitized by Google

spiritualiser, le secours des sens, des biens terrestres, et d'un éclat tout matériel, eût nui à son dessein ; sa majesté divine ne pouvoit pas, pour ainsi dire, se faire mieux sentir que dans une condition roturiere ; tout ce qui flatte l'ambition d'un cœur charnel ne devoit point avoir de part à l'établissement d'une religion toute surnaturelle ; c'est proprement dans les humiliations que sa vertu paroît toute divine, et l'on peut dire que l'obscurité de la condition qu'il a choisie, rend, pour ainsi parler, plus visible aux hommes sa divinité.

§. XI.

La Prédication de saint Jean, Précurseur de Jesus-Christ.

Enfin le temps étant venu où celui qui étoit la lumiere qui éclaire quiconque vient au monde, devoit sortir de cette vie cachée, on vit paroître son Précurseur ; ce fut l'an quinzieme de l'empire de Tibere, l'an trente de Jesus-Christ, et trente et demi de saint Jean, que cet homme extraordinaire, ce Prophete et plus que Prophete, que l'écriture avoit appellé l'Ange du Seigneur, destiné à préparer les voies du Messie et à annoncer la venue de celui dont il n'étoit que le Précurseur et le héraut ; ce fut, dis-je alors, que Jean-Baptiste, qui avoit vécu jusqu'alors dans le désert, sortit de la solitude et vint sur les bords du Jourdain, prêchant un Baptême de Pénitence, qui ne donnoit point la rémission des péchés, mais qui disposoit les hommes à la recevoir, n'étant que la figure de celui que Jesus-Christ devoit instituer dans la suite. Faites pénitence, crioit-il, car le royaume du Ciel est proche : il en donnoit lui-même l'exemple le premier par sa vie austere ; il étoit vêtu d'un cilice fait de poil de chameau, qu'il tenoit serré autour de ses reins avec une

ceinture de cuir, ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage.

Le nouveau Prédicateur fut bientôt suivi : tout le pays vint à lui, et les peuples touchés du repentir de leurs péchés, les confessoient et recevoient en foule son baptême. Sa réputation s'étant répandue dans toute la Judée, tout l'orient étant persuadé que les jours du Messie étoient arrivés, la plupart de ceux qui venoient l'entendre crurent qu'il pourroit bien être lui-même le Messie. On lui demanda s'il étoit celui qu'ils attendoient ; il répondit qu'il ne l'étoit point, qu'il baptisoit simplement dans l'eau, pour disposer le peuple à la pénitence, et préparer les voies à celui dont il n'étoit pas digne de délier seulement les souliers; qu'au reste ce Messie si fort attendu alloit venir, que c'étoit lui qui leur donneroit le baptême de l'Esprit saint et de la charité la plus ardente, par lequel leur ame seroit purifiée de tout péché ; qu'au reste il tenoit déjà le van à la main pour nettoyer son aire et pour jeter la paille inutile dans le feu qui ne s'éteint point : c'étoit bien faire en peu de mots le vrai portrait du Sauveur du monde.

Tandis que tout le monde venoit à Jean pour être baptisé, Jesus vint aussi de Nazareth pour recevoir ce baptême. Saint Jean, éclairé intérieurement d'une lumiere surnaturelle, quoiqu'il ne l'eût jamais vu, sut bien le distinguer dans la foule ; il connut que celui qui venoit à lui pour être baptisé, étoit le Messie promis dont il avoit déjà annoncé la venue. Pénétré alors du plus profond respect, et d'une secrette confusion à la vue d'une humilité si frappante, il refusa d'abord de baptiser celui qui étoit l'Agneau sans tache. Eh quoi ! lui dit-il, vous venez à moi pour être baptisé ; n'est-ce pas de vous que je dois moi-même recevoir le baptême ? Cette espece de contestation ne fut pas longue. Laissez-moi faire maintenant

Digitized by Google

cet acte d'humilité, lui répond le Sauveur, il est à propos que je paroisse publiquement parmi les pécheurs, puisque j'en ai pris la ressemblance; je dois au public cet exemple avant que de lui en faire des leçons; nous devons vous et moi remplir tous les devoirs de la justice, et pratiquer ce qu'il y a de plus parfait. Toute réplique eût été superflue; Jean obéit, et baptisa celui qui l'avoit sanctifié lui-même dans le sein de sa mère Elisabeth.

L'humilité surprenante de ce divin Sauveur fut bientôt relevée; à peine étoit-il sorti de l'eau, que s'étant mis en prieres sur le bord du Jourdain, le Ciel s'entrouvrit, le Saint-Esprit descendit visiblement sur lui en forme de colombe, et on entendit une voix qui venoit d'en haut, et qui disoit: Vous êtes mon fils bien aimé, c'est en vous que je trouve mes délices. Ce ne fut pas une véritable colombe qui parut; le Saint-Esprit voulut seulement se rendre sensible sous cette figure, symbole de la grande innocence de celui qui, étant l'innocence même, avoit bien voulu se confondre avec les pécheurs.

Ce fut là comme une déclaration publique de l'arrivée du Messie, et le témoignage authentique de sa mission. Aussi, au lieu de retourner à Nazareth, l'Esprit-Saint dont il étoit animé, le mena dans la solitude. Jesus se retira dans le désert pour y être tenté par le démon, et pour remporter sur le démon une illustre victoire; comme si le fils de Dieu n'eût point voulu commencer les exercices de sa vie publique qu'après avoir vaincu l'ennemi qui tenoit les hommes esclaves depuis le péché d'Adam.

§. XII.

Jesus-Christ dans le Désert.

Jesus étant dans le désert, y passa quarante jours et quarante nuits sans manger et sans boire. Ce jeûne de quarante jours, avant la prédication de l'Evangile, avoit été figuré par le jeûne de Moïse, pendant les quarante jours qui précéderent la promulgation de l'ancienne loi. Un jeûne si extraordinaire et si visiblement au-dessus des forces de la nature, alarma tout l'enfer : l'esprit des ténebres se doutoit bien par des conjectures toutes mieux fondées, qu'un homme d'une vie si pure, si exemplaire, si sainte, qui étoit capable de passer quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, pourroit bien être le fils de Dieu et le Messie ; il n'eût pas même osé le tenter si Jesus, après un jeûne si rigoureux, n'eût voulu sentir la faim, et tomber même dans une foiblesse extrême, pour enhardir par là le tentateur, lui laissant accroire que cet homme, quelque extraordinaire qu'il parût, n'étoit qu'un homme sujet aux mêmes infirmités que les autres hommes, et qu'il pourroit bien être sujet aussi aux mêmes passions. Enhardi par cette opinion, le démon se présentant à lui sous une forme humaine : il me paroît que vous êtes le fils de Dieu, lui dit-il ; si cela est, ajouta-t-il, que ne changez-vous ces pierres en pain pour remédier à la foiblesse extrême où vous a réduit votre jeûne ? Jesus voulant le laisser toujours dans le doute où il étoit de sa divinité, se contenta de lui répondre par ces paroles de l'Ecriture : ce n'est pas le pain seul qui fait vivre l'homme, mais toute parole qui sort de la bouche de Dieu ; c'est-à-dire, une obéissance parfaite à tout ce que Dieu commande : (*a*) ainsi, le Sauveur dit depuis, que sa

(a) *Joan. 4.*

Digitized by Google

nourriture est l'accomplissement de la volonté de son Pere qui l'a envoyé.

Ce piege grossier ayant si mal réussi, le démon crut qu'il seroit plus heureux en le tentant du côté de la présomption et de la vaine gloire, qui est de toutes les tentations la plus délicate, et souvent la plus à craindre pour ceux qui semblent être au-dessus des plaisirs sensuels. Le Sauveur ayant bien voulu que le démon le tentât, lui permit de le transporter au haut de la balustrade qui régnoit autour du toit du Temple de Jérusalem. Les Interpretes ne doutent point qu'une des vues du démon, par cet enlèvement, ne fût de faire passer le fils de Dieu pour sorcier, en le transportant par les airs aux yeux de tout le monde, et en le portant sur le haut du Temple aux yeux de tout Jérusalem ; mais il est certain que Jesus se rendit invisible sans que le démon s'en apperçût : là il eut l'insolence de lui dire que s'il étoit le fils de Dieu bien-aimé, comme une voix venue du Ciel l'avoit publié sur le bord du Jourdain après son baptême, il devoit en donner là une preuve éclatante, qui confirmeroit ce qu'on avoit ouï : jetez-vous d'ici en bas, lui dit-il, vous n'avez rien à craindre, car cette même Ecriture que vous citez, dit que Dieu a chargé ses Anges du soin de la personne de son Fils, pour qu'ils veillent à sa conservation, et qu'ils le portent entre leurs mains de peur que son pied ne heurte contre quelque pierre : mais Jesus répartit, que cette même Ecriture disoit en termes formels : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.*

Une réponse si précise et si sage couvrit de confusion le tentateur : mais il ne se rebuta pas. Cet esprit superbe, fier du pouvoir que Dieu lui donnoit de transporter à son gré cet homme si saint et si merveilleux, osa encore le transporter sur le sommet d'une des plus hautes montagnes, et de-là lui montrant une immense étendue de

pays sur tout l'horison : tous ces Royaumes, toutes ces terres sont à moi, lui dit cet imposteur ; je regne et je suis adoré chez tous ces peuples, aux seuls Juifs près ; on m'offre de l'encens et des victimes chez toutes les nations ; tous ces états sont en ma disposition, et j'en fais part à ceux qui me servent ; je vous donnerai tout cela si vous vous prosternez pour m'adorer. A une proposition si insolente et si impie, Jesus prenant un ton de maître, lui dit avec indignation : Retire-toi, Satan, c'est-à-dire, ennemi de Dieu et des hommes, et sache qu'il est écrit : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.* Ces paroles furent un coup de foudre pour le tentateur : couvert de confusion, il disparut ; et les Anges s'étant rendus auprès du Sauveur, ils lui servirent à manger après un si long jeûne. Jesus-Christ ayant voulu nous apprendre par-là, que la victoire des tentations est toujours suivie des faveurs célestes : la tentation est toujours accompagnée du secours de la grace, et la fidélité dans la tentation est toujours récompensée sur le champ d'une nouvelle grace et de quelque nouvelle faveur du Ciel. On est surpris que le Sauveur ait permis au démon de le porter et transporter dans l'air ; mais le pouvoir que Jesus-Christ donna depuis aux bourreaux sur sa personne, est aussi surprenant que celui qu'il donne ici à cet esprit malin.

Pendant que le Sauveur étoit dans le désert, Jean-Baptiste, qui étoit allé au-delà du Jourdain, prêchoit avec éclat la pénitence ; sa maniere de vie austere, sa sainteté et sa prédication, confirmerent l'opinion qu'on avoit que Jean pourroit bien être le Messie : les principaux des Juifs lui envoyerent une députation de Prêtres et de Lévites pour lui demander s'il étoit le Christ ; Jean répondit que non : on lui dit s'il étoit Elie, ou du moins un Prophete ; il répondit : je ne suis ni l'un ni l'autre. Qui êtes vous donc, répartirent

Digitized by Google

les députés ? Et si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni Prophète, pourquoi baptisez-vous ? Je suis, leur dit le Saint, celui dont Israël a parlé, lorsque voyant en esprit, que le Messie et celui qui étoit envoyé pour le faire connoître et le montrer, il dit : *J'entends la voix de celui qui crie dans le désert : préparez le chemin au Seigneur, faites-lui des sentiers droits, comblez les vallées, applanissez les montagnes, pour voir le salut qui vient de Dieu.* Je suis donc cette voix qui ne cesse de crier dans ce désert : purifiez vos cœurs par le baptême de la pénitence, humiliez-vous, redressez vos voies par la réformation de vos mœurs, et par-là préparez-vous à recevoir celui qui est le salut lui-même : pour moi, si je baptise, ce n'est qu'avec l'eau ; mais vous avez déjà au milieu de vous, quoique vous ne le connoissiez pas, celui que vous attendez, et dont je suis le Précurseur ; c'est lui qui seul purifie l'ame en remettant les péchés.

§. XIII.

Le Baptême de Jesus-Christ, qui commence à avoir des Disciples.

Cependant le fils de Dieu étant sorti de sa solitude, vint auprès de l'endroit où Jean baptisoit ; Jean le voyant venir, dit tout haut au peuple qui étoit assemblé autour de lui : Voyez-vous celui qui vient, en leur montrant Jesus (a) *Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui efface les péchés du monde ; voilà celui dont je vous ai dit : Il vient après moi un Sauveur qui est avant moi. Je ne le connoissois point ; mais celui qui m'a envoyé baptiser m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit, est le fils de Dieu ; et ayant vu descendre le Saint-Esprit sur lui sous la figure d'une colombe,*

(a) *Joan.* 1,

je

je l'ai reconnu, et je rends témoignage que c'est là le fils de Dieu. EGO VIDI, ET TESTIMONIUM PERHIBUI QUIA HIC EST FILIUS DEI. C'est ainsi que le saint Précurseur remplissoit les devoirs de son ministere.

Le lendemain, Jesus passant sur le soir par le même endroit, saint Jean, qui venoit de congédier ceux qui étoient venu l'entendre, ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il dit en présence de deux de ses disciples, qui s'étoient arrêtés : *Voilà l'Agneau de Dieu.* Les deux disciples entendant dire à leur Maître que Jesus étoit l'Agneau de Dieu, comprirent bien que Jesus étoit le Messie; ils le suivirent, et lui ayant demandé où il logeoit, l'accompagnerent jusqu'au logis. Sa conversation les confirma bientôt dans leur idée, et dès le premier entretien ils reconnurent qu'ils avoient trouvé le Sauveur : l'un des deux nommé André, tressaillant de joie, quitte pour un moment Jesus-Christ, et vient avertir son frere Simon qu'il avoit trouvé le Messie : (a) *Invenimus Messiam.* Les deux freres vinrent sur l'heure même rejoindre le Sauveur, qui regardant Simon, sur qui il avoit déjà ses desseins: vous avez porté jusqu'ici le nom de Simon fils de Jonas, lui dit-il, mais désormais vous vous nommerez Cephas, qui signifie Pierre. Par cette distinction, saint Pierre eut l'avantage d'être mis le premier au nombre des disciples de Jesus-Christ; puisque ce fut à lui que le Sauveur adressa d'abord la parole, et qu'il le destina dès-lors, par une prédilection bien marquée, à être le chef de son Eglise, son Vicaire en terre, et la pierre sur laquelle tout l'édifice devoit porter. Les deux freres passerent le reste du jour et peut-être une partie de la nuit avec le Sauveur, et ils reconnurent bientôt qu'il avoit les paroles de la vie éternelle.

Le jour suivant, comme Jesus s'en retournoit

(a) *Joan.* 1.

à Nazareth, accompagné de ses trois premiers disciples, (on ignore le nom du compagnon de saint André,) il rencontra Philippe, qui étoit de Bethsaïde, d'où étoient aussi les deux freres Pierre et André ; le Sauveur lui dit de le suivre, et Philippe ne délibéra pas un moment. Celui-ci ayant rencontré peu après Nathanaël, qu'on croit être saint Barthelemi : mon cher ami, lui dit-il, nous avons trouvé celui qui nous est promis par les Prophetes et par Moïse, c'est Jesus de Nazareth. De Nazareth, repart Nathanaël, peut-il sortir quelque chose de bon ? c'est comme s'il disoit, selon le sentiment de quelques saints Peres : vous me dites que Jesus de Nazareth est le Messie, et n'est-ce pas de Bethléem que le Messie doit venir ? le Sauveur peut-il venir de cette ville de Galilée ? Viens seulement, repart Philippe, et tu verras toi-même ce qui en est. Nathanaël le suit ; Jesus le voyant approcher : voilà, dit-il, un vrai Israélite. Nathanaël surpris de cet accueil : Maître, d'où me connoissez-vous, lui dit-il ? Je vous connoissois, répond le Sauveur, avant même que Philippe vous appellât, et je sais avec quelle ferveur vous demandiez à Dieu sous le figuier qu'il vous fît connoître le Messie. La grace éclairant alors ce nouveau disciple : ah ! je vois bien, Seigneur, s'écria-t-il, que vous êtes le fils de Dieu, vous êtes le Roi d'Israël prédit par les Prophetes : (a) *Tu es filius Dei, tu es Rex Israel.* Cette confession cependant ne valut pas à Nathanaël ce qu'une semblable valut depuis à Pierre ; peut-être que le principe n'en étoit pas si surnaturel.

(a) *Joan.* 1.

Digitized by Google

§. XIV.

Le premier Miracle que fait Jesus-Christ en public.

Jusqu'ici le fils de Dieu n'avoit rien fait d'éclatant aux yeux des hommes, et les cinq disciples qui s'étoient attachés à lui n'avoient été attirés que par les liens secrets de la grace, et par la vertu toute-puissante de sa parole et l'onction de ses entretiens, lorsqu'étant arrivé à Nazareth, il fut invité avec sa mere et ses disciples à une noce qui se faisoit à Cana, petite ville de Galilée, peu éloignée de Capharnaüm. Jesus-Christ ne faisoit jamais rien que dans des vues et par des motifs surnaturels; tout étoit perfection dans ses actions les plus ordinaires: invité à la noce, il voulut bien s'y trouver. Au milieu du repas le vin ayant manqué, la sainte Vierge qui étoit placée à table auprès de lui, s'appercevant de l'embarras où se trouvoient ceux qui avoient soin du festin, et voulant épargner à ceux qui les avoient invités la confusion que leur alloit procurer ce manque de prévoyance, fit connoître simplement au Sauveur l'envie qu'elle avoit qu'il se servît en cette occasion de sa toute-puissance pour pourvoir miraculeusement à ce pressant besoin: Femme, cela nous intéresse peu vous et moi, lui répond Jesus. (Le mot de femme dont Jesus se servit en cette occasion, n'est pas un terme de hauteur, et encore moins de mépris; *Mulier* étoit un terme de politesse et de respect chez les Hébreux: comme chez les François celui de *Madame*.) Mon temps n'est point encore venu; c'est-à-dire, sans votre priere je n'aurois pas commencé si-tôt à me manifester au monde par des miracles publics. La Sainte Vierge n'avoit pas besoin d'une réponse plus positive; elle savoit trop bien que son fils

Digitized by Google

ne savoit rien lui refuser, et qu'il suffisoit qu'elle lui témoignât son inclination pour être exaucée sur l'heure ; aussi appella-t-elle les domestiques, et leur dit de faire ponctuellement tout ce que Jesus leur diroit. Or, il y avoit là six cuvettes de pierre, c'est-à-dire de cette espece d'albâtre qui se creuse et se manie même au tour fort aisément : ces cuvettes étoient fort en usage chez les Juifs ; on s'en servoit pour laver les vases à boire, les couteaux et autres choses dont on se servoit à table ; comme aussi pour ceux qui vouloient se laver les mains et le visage, ce qu'on appelloit la purification des Juifs : ces cuvettes tenoient chacune deux ou trois metretes, c'est-à-dire, soixante ou quatre-vingts pintes d'eau. Jesus dit à ceux qui servoient, de remplir d'eau ces cuvettes ; et cette eau fut à l'instant changée en un vin excellent. Ce fut là le premier de ces miracles éclatans dont toute la vie du Sauveur fut depuis un tissu merveilleux.

Dans la vie de Jesus-Christ tout est leçon, tout est mystere : c'est à la priere de la très-sainte Vierge que le Sauveur fait le premier de ses miracles, et la transsubstantiation de l'eau en vin par ce premier miracle, est la figure de celui qu'il devoit faire à la fin de sa vie, et qui devoit se renouveller continuellement jusqu'à la fin des siecles dans l'adorable Eucharistie, par la transsubstantiation du pain et du vin en son corps et en son sang. Le bruit de cette merveille se répandit bientôt dans tout le pays voisin.

Capharnaüm qui n'étoit éloigné de Cana que de deux ou trois lieues, retentit d'abord des louanges qu'on donnoit au nouveau Prophete. Capharnaüm étoit une ville fort marchande sur la mer de Tibériade, à l'endroit où elle reçoit le Jourdain. Jesus-Christ y fit son principal séjour, et cette ville devint bientôt le théâtre de ses prédications et de ses merveilles. Cependant comme

Digitized by Google

la fête de Pâque approchoit, il se rendit à Jérusalem, et alla droit dans le Temple ; il y trouva dans le parvis ou portique de Salomon, une espece de foire où l'on vendoit des animaux pour les sacrifices ; on y voyoit des changeurs assis à leur bureau, qui prêtoient de l'argent à gros intérêt, ou sous caution, à ceux qui en manquoient pour acheter les choses nécessaires pendant la fête. Le Sauveur indigné de cette profanation que les Prêtres avoient laissé introduire, et dont ils tiroient un gros profit, animé d'un vif zele pour la gloire de son Pere, ayant fait comme un fouet de petites cordes, il chassa du temple tous les animaux, jeta par terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables : pour ceux qui vendoient des pigeons, il leur dit : ôtez cela d'ici, et ne faites point de la maison de mon pere une maison de trafic. Qu'auroit fait le Seigneur, dit ici le vénérable Bede, s'il avoit vu qu'on se querellât dans le Temple, et qu'on s'y abandonnât à des ris dissolus, qu'on y tînt des discours frivoles, lui qui en chassa ceux qui achetoient de quoi y faire des sacrifices ! Mais qu'auroit-il fait s'il avoit vu les irrévérences et les profanations que nous y voyons aujourd'hui !

La soumission avec laquelle on reçut cette correction de la part d'une personne qui sembloit n'avoir aucun droit de faire un acte si éclatant d'autorité, et qui ne s'étoit point encore manifestée par des miracles, a paru aux saints Peres un miracle singulier ; il est vrai que cet homme si peu connu jusqu'alors, devint dès-lors l'admiration de toute la Judée.

Tout le temps que Jesus-Christ demeura à Jérusalem, ne fut qu'un enchaînement de merveilles : les maladies les plus incurables disparoissoient devant lui ; les démons ne pouvoient tenir en sa présence, nul possédé qui ne fût délivré au moindre signe de sa volonté : les flots s'endurcissoient

Digitized by Google

sous ses pieds ; la mer, les vents, les tempêtes, tout obéissoit à sa voix ; les cieux, la terre, les enfers, tout plioit, tout étoit soumis à ses ordres ; au moindre de ses commandemens, toute la nature oublioit son harmonie, ses regles et ses loix : ce n'étoit point en Officier subalterne qu'il commandoit à toutes les créatures, ni même en ministre du Très-Haut ; c'étoit en maître souverain, et d'une pleine puissance absolue ; c'étoit en Dieu-Homme qu'il agissoit ; c'étoit en son propre nom qu'il ressuscitoit les morts et qu'il guérissoit les malades : il ne prioit pas en faisant ces prodiges, il commandoit : tous les miracles qu'il opéroit avoient un caractere d'une souveraine autorité qui lui étoit personnelle ; ce pouvoir suprême ne lui étoit point étranger : il parloit la langue des hommes, mais il agissoit en Dieu. Un Elie, un Elizée et plusieurs autres grands Prophetes avoient fait des miracles, mais ils avoient bien fait voir en les faisant qu'ils n'étoient que des ministres de l'autorité souveraine. Jesus-Christ seul agit de sa propre autorité dans tout ce qu'il fait de merveilleux : *Levez-vous*, dit-il aux morts, *c'est moi qui vous le commande : soyez guéris*, dit-il à ceux qui alloient expirer, *c'est moi qui vous le dis ;* et au lieu que les Anges même se contentent de dire au monde : que le Seigneur exerce sur toi son empire ; Jesus-Christ qui les chassoit des corps en son propre nom, parle d'une maniere bien plus précise : *Sors de ce corps, esprit malin, c'est moi qui te l'ordonne.* Il n'est pas même jusqu'aux moindres de ses disciples, à qui ces esprits superbes n'obéissent, dès qu'ils le leur commandent au nom de Jesus-Christ.

§. XV.

Les Merveilles que Jesus-Christ opere démontrent qu'il est le Messie promis.

Toutes ces merveilles portoient un caractere trop marqué du Messie, pour ne pas faire juger à tout le monde que Jesus-Christ étoit celui qu'on attendoit; les démons mêmes en sortant des corps, publioient qu'il ne pouvoit y avoir que le fils de Dieu qui pût avoir sur eux tant d'empire; il n'y avoit que les Docteurs de la loi et les Prêtres, qui tous charnels, s'imaginoient que le Messie promis devoit ramener et accroître leur ancienne splendeur, qu'il devoit subjuguer leurs ennemis à la maniere des conquérans de la terre, qu'il devoit répandre sur les héritiers de Jacob la gloire avec les richesses temporelles, dompter les Gentils à main armée, abattre Rome fiere de ses victoires, et partager sa dépouille entre les enfans de Juda: prévenus de cette erreur, ils ne voulurent jamais se rendre à de si pressans témoignages. Sourds à la voix de tant de prodiges, ils étoient rebutés par l'air humble, pauvre et modeste de Jesus-Christ, et encore plus par la sainteté de sa doctrine, qui ne leur promettoit que les biens spirituels; et voilà ce qui alluma dans eux cette envie et cette haine mortelle qu'ils eurent toujours depuis contre le Sauveur, et cette opiniâtre obstination à le prendre pour un faux Prophete; mais tous ne furent pas si aveugles ni si malins.

Durant le peu de séjour que Jesus fit à Jérusalem, il s'y fit beaucoup de disciples. Entre ceux qui crurent en lui, il y eut un des Pharisiens qui composoient le Sanhedrin ou grand Conseil, homme d'esprit et de probité, nommé Nicodeme, considérable parmi les Juifs, autant par sa naissance que par sa probité: celui-ci frappé de tant

de merveilles que le Sauveur opéroit tous les jours aux yeux de tout le monde, résolut de se faire son disciple ; mais sachant la jalousie et la haine que ceux de sa secte, et même les Docteurs de la loi avoient conçue contre Jesus-Christ, il n'osoit pas se déclarer hautement pour lui, et le respect humain l'empêchoit de paroître son disciple : il le vint donc trouver la nuit, et lui dit ingénuement : Maître, nous ne saurions douter que vous ne soyez envoyé de Dieu pour nous instruire, car nul ne peut faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. C'est par respect humain que ce Chef des Juifs prend le temps de la nuit pour aller trouver Jesus-Christ ; et c'est là l'écueil ordinaire des personnes distinguées dans le monde, et souvent même du petit peuple : combien de gens craignent de paroître chrétiens, par un pur respect humain.

Le Sauveur ménageant en bon pere la timidité et la foiblesse de ce disciple encore imparfait, le reçut avec bonté, et voulut bien l'éclairer et l'instruire lui-même : je suis envoyé, lui dit-il, pour apprendre aux hommes la voie du ciel ; mais pour entrer dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire, pour faire profession du christianisme, il faut être régénéré, et vivre d'une vie toute nouvelle. Nicodeme prenant cette régénération et cette nouvelle naissance dans un sens matériel et à la lettre : comment un homme déjà vieux, repond-il, peut-il renaître ? Jesus-Christ lui fit entendre que cette régénération étoit toute spirituelle, et qu'elle se fait dans le baptême par l'infusion du Saint-Esprit, qu'elle rend l'homme spirituel, de charnel qu'il étoit par sa premiere naissance ; qu'il n'y avoit rien, au reste, qui dût paroître impossible dans ce renouvellement spirituel, que le Saint-Esprit se communique à qui il lui plaît : et quoique cela se fasse d'une maniere invisible, sans qu'on sache par quelle voie il entre dans un

Digitized by Google

cœur, cependant il sait bien se faire entendre et se faire sentir; et c'est ainsi que se fait cette régénération spirituelle.

Quoique Nicodeme eût de l'esprit, élevé cependant jusqu'alors dans une école qui donnoit tout aux sens, il avoit de la peine à comprendre une doctrine toute spirituelle: le Sauveur lui dit alors qu'il étoit honteux à un Docteur de la loi d'ignorer des choses qui sont si clairement marquées dans l'écriture. Après tout, ajoute Jesus-Christ, vous êtes inexcusables, vous autres Pharisiens, de ne pas au moins vous en rapporter à mon témoignage, puisque je ne vous dis rien dont je ne sois parfaitement instruit; mais il n'est pas surprenant que vous refusiez de me croire quand je parle le langage du ciel, vous qui refusez de me croire sur les choses les plus palpables, et qui sont à la portée de tout le monde; si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle le langage de la terre, comment me croirez-vous quand je parle le langage du ciel?

Ce divin maître ayant préparé ainsi cet esprit encore si novice dans la science des Saints, il lui donna une notion fort claire de sa divinité, de son incarnation et de la nécessité de sa mort pour le salut des hommes: vous devez me croire, ajouta-t-il, parce que quelque sublime que soit ma doctrine, elle est vraie, puisque je l'ai puisée moi-même dans le sein de la Divinité. Personne n'est monté au ciel que celui qui en est descendu; il n'y a que le fils de l'homme qui puisse vous instruire parfaitement des choses du ciel, puisqu'étant vrai fils de Dieu, il n'y a que lui qui y ait été: c'est lui qui, sans quitter le ciel où il est toujours par sa divinité, s'est rendu visible sur la terre, et s'est fait homme pour apprendre aux hommes les vérités du salut. Je sais, continua-t-il, que ces vérités étant si fort au-dessus de la portée de l'esprit humain, trouvent à pré-

Digitized by Google

sont peu d'esprits dociles, et que ce ne sera que par ma mort que les hommes ouvriront les yeux à la vérité; car comme Moïse éleva en haut le serpent d'airain dans le désert par l'ordre de Dieu, en l'attachant au haut d'une perche, pour être à tous ceux qui le regarderoient un remede assuré contre la morsure des serpens, il faut aussi que le fils de l'homme, dont ce serpent mystérieux étoit la figure, soit élevé de la même maniere, c'est-à-dire, qu'il soit attaché à la croix, pour guérir des blessures du péché, et par conséquent pour guérir l'aveuglement spirituel dont le péché est la principale cause, et pour sauver ceux qui croiront en lui; car Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Voilà la fin que mon pere s'est proposée en envoyant son fils : il pouvoit condamner les hommes aux justes peines que méritoient leurs péchés; cependant il ne m'a envoyé que pour les mettre tous en état de se sauver; en sorte que si quelques-uns se perdent, ils ne se perdront que par leur faute, et contre la volonté sincere que Dieu a de les sauver tous. Qui est-ce qui est plus inexcusable que celui qui en plein midi se précipite dans la fosse pour n'avoir pas voulu ouvrir les yeux à la lumiere? cette lumiere qui éclaire quiconque vient au monde, est venue, elle luit, et cependant les hommes aiment mieux les ténebres que la lumiere : faut-il être surpris si leur aveuglement volontaire les précipite dans le dernier malheur? Ce fut là comme un abrégé bien précis de toute la religion et de sa doctrine : Nicodeme en comprit toute la sainteté; il s'attacha inviolablement à Jesus-Christ, et ne douta plus que ce ne fût le Messie.

§. XVI.

Saint Jean rend témoignage à Jesus-Christ.

Le Sauveur étant sorti de Jérusalem après la fête finie, vint avec ses disciples sur le bord du Jourdain : il est probable qu'il leur donna lui-même le nouveau baptême, dont celui de Jean n'étoit que l'ombre, et il leur laissa le soin de baptiser ceux qui venoient à lui de toutes parts. Les disciples de Jean qui baptisoient toujours à Ennon auprès de Salim, vinrent lui dire que Jesus baptisoit aussi de l'autre côté du fleuve, et que tout le monde couroit à lui : Je m'en réjouis, répond le Précurseur, il est bien juste qu'on quitte le ruisseau pour aller à la source ; je n'ai rien que je n'aye reçu de lui ; (*a*) il est l'époux, et je ne suis que le paranymphe, c'est-à-dire, l'ami de l'époux qui lui amene l'épouse : il faut qu'il croisse, ajoute-t-il, et moi que je diminue ; vous me rendez témoignage vous-mêmes que j'ai dit : ce n'est point moi qui suis le Christ, mais je suis envoyé devant lui ; ne dois-je pas être bien aise qu'il soit reconnu pour ce qu'il est, et que tout le monde le suive ? il est descendu du Ciel, et je ne suis sorti que de la terre ; celui qui vient du Ciel est au-dessus de tout, et son langage est tout céleste ; celui qui vient de la terre est terrestre, et son langage l'est aussi ; celui qui vient du Ciel est au-dessus de tous ; quelque sublime, quelque supérieure à nos foibles lumieres que soit sa doctrine, il doit être cru, puisqu'il ne dit que ce qu'il a vu et ce qu'il a oui. Malheur à qui ne recevra point son témoignage ; car celui que Dieu a envoyé dit les mêmes choses que Dieu, parce que Dieu ne lui communique pas son esprit avec réserve. Le Pere aime le Fils, et il lui a mis toutes choses entre les mains ; celui qui croit au fils possede la vie éternelle ;

(*a*) *Joan.* 4.

Digitized by Google

mais celui qui refuse de croire en lui, sera éternellement maudit de Dieu, et la colere de Dieu ne se retirera point de dessus lui.

Tel fut le témoignage public et authentique que Jean rendit de la divinité de Jesus-Christ à tous ses disciples, peu de jours avant sa prison ; car ce héraut de la vérité et de la justice, ne pouvant s'empêcher de crier contre le scandale public que donnoit Hérode Antipas, qui avoit épousé Hérodiade sa belle-sœur, du vivant même de son frere Philippe ; cette femme impie jura la perte du saint Prédicateur, et fit tant par ses sollicitations auprès d'Hérode, que quoique ce Prince respectât Jean-Baptiste, il le fit arrêter, sous prétexte qu'il attiroit trop de monde à son baptême ; mais la véritable raison étoit que saint Jean disoit hautement qu'il n'étoit pas permis à Hérode d'avoir pour femme sa belle-sœur, au grand scandale du public.

Cependant le fils de Dieu sachant la mauvaise volonté qu'avoient déjà contre lui les Pharisiens, et prévoyant qu'ils pourroient porter Pilate, Gouverneur de la Judée, à le faire arrêter sous le même prétexte, puisqu'il venoit encore plus de monde l'entendre qu'il n'en étoit jamais venu pour entendre saint Jean, (*a*) il sortit de la Judée, et retournant en Galilée par la Samarie, il s'assit de lassitude sur le bord d'un puits qu'on appelloit la fontaine de Jacob, à quelques cents pas de la ville de Sichar, aujourd'hui Naplouse ; mais la lassitude avoit moins de part à ce délassement que le zele du salut des ames.

§. XVII.

La conversion de la Samaritaine.

Le Sauveur attendoit là une femme d'assez basse condition, mais grande pécheresse, qui devoit venir à ce puits pour tirer de l'eau ; en effet, pendant que les disciples du Sauveur alloient

(a) *Joann. 4.*

acheter à la ville de quoi manger, cette femme vint puiser de l'eau ; elle étoit de la secte des Samaritains, ennemis déclarés des Juifs ; ces deux nations avoient l'une pour l'autre une haine réciproque. Jesus lui ayant demandé à boire, elle reconnut aisément qu'il étoit Juif, et lui dit qu'elle étoit fort surprise qu'un Juif demandât à boire à une femme Samaritaine : Si vous connoissiez le don que Dieu vous fait, et qui est celui qui vous demande à boire, lui dit le Sauveur avec sa douceur et sa modestie ordinaires, peut-être que vous lui auriez demandé vous-même la premiere de quoi étancher votre soif, et il vous auroit donné une eau vive. Cette femme prenant ces paroles à la lettre, Seigneur, lui dit-elle, vous n'avez pas avec quoi puiser, et le puits est profond, d'où avez-vous donc une eau vive ? est-ce que vous êtes plus puissant que Jacob notre pere qui nous a donné ce puits ? Quiconque boit de l'eau de ce puits, repart le Sauveur, aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Donnez-moi donc de cette eau, Seigneur, repart cette femme, afin que je n'aye plus soif, et que je ne sois plus obligée de venir ici puiser. Allez, lui dit Jesus, appeller votre mari, et revenez. Je n'ai point de mari, répond la femme. Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari, répliqua le Sauveur ; car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas le vôtre. A ces paroles, cette femme rougit ; et voulant détourner adroitement un discours qui ne lui plaisoit point : je crois, lui dit-elle, que vous êtes Prophete ; mais puisque vous êtes si éclairé, dites-moi, je vous prie : puisque nos peres les Patriarches ont adoré sur le mont Garizin où nous avons notre Temple, d'où vient que vous autres Juifs vous vous opiniâtrez à dire que Dieu veut être

adoré dans le Temple de Jérusalem ? Jesus, sans prendre le change, saisit cette occasion de lui apprendre une grande vérité, et de la préparer aux lumieres de l'Evangile ; Femme, lui dit-il, le temps est venu que vous n'adorerez plus le Pere ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem ; Dieu étant esprit et vérité, il veut être adoré en esprit et en vérité de tout le monde ; ce culte n'est point attaché à un lieu particulier ; Dieu étant par-tout, par-tout il veut que nous lui rendions nos hommages ; il est prêt de recevoir par-tout nos respects et nos vœux. Cette femme admirant toujours plus la sagesse et la science profonde de celui qui lui parloit : je sais, reprit-elle, que le Messie doit venir, et lorsqu'il sera venu, il nous instruira et éclairera tous nos doutes. Alors Jesus lui dit, qu'il étoit lui-même le Messie, et qu'on n'en devoit point attendre d'autre que celui qui lui parloit.

En ce temps-là les disciples arrivent, bien étonnés de le trouver en conversation avec cette femme, laquelle se rendant aux impressions de la grace, laisse là sa cruche, retourne en diligence dans la ville, et dit tout haut aux habitans, qu'elle avoit trouvé un homme qui lui avoit dit tout ce qu'elle avoit fait de plus secret, et qu'elle ne doutoit point que ce ne fût le Messie. Cependant les disciples le pressoient de prendre quelque nourriture ; mais il leur dit que sa nourriture étoit de faire la volonté de celui qui l'avoit envoyé, et d'accomplir son ouvrage. En même temps on vit venir en foule ceux de Sichar pour voir ce nouveau Prophete ; sa seule présence les frappa, ils sentirent pour lui un sentiment de vénération extraordinaire, et le prierent instamment contre leur coutume, de vouloir bien faire quelque séjour chez eux. Le Sauveur y passa deux jours, et par ses discours, il alluma si bien la foi dans leurs cœurs, que plusieurs crurent en lui, et disoient à cette femme : ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons, car

nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Sauveur du monde, le Messie que nous attendons.

§. XVIII.

Le Sauveur prêche à Nazareth.

Après avoir demeuré deux jours à Sichar, ou Sichem, le Sauveur vint à Nazareth avec ses disciples. Le bruit des merveilles qu'il avoit opérées à Jérusalem et en Galilée, dont la plupart avoient été témoins, le faisoient regarder par-tout comme un homme extraordinaire, à qui toute la nature obéissoit. Il n'y eut que ceux de Nazareth, qu'on regardoit comme sa patrie, qui verifierent le proverbe qui dit: que nul Prophete n'est honoré en son pays. Le samedi suivant, Jesus vint à la Synagogue, selon sa coutume; s'étant levé pour lire, on lui présenta le livre du Prophete Isaïe; il l'ouvrit, et tomba sur cet endroit : (a) *L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, c'est pourquoi il m'a donné l'onction, et m'a envoyé prêcher aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur accablé de tristesse, pour annoncer la liberté aux captifs, et le recouvrement de la vue aux aveugles, pour délivrer ceux qui sont dans l'oppression, pour publier l'heureuse année du Seigneur, et le jour auquel on fera justice.*

Ayant lu cet endroit, il replia le livre, qui étoit un rouleau de vélin, à la maniere des anciens, et commença à leur montrer que cette écriture étoit accomplie en sa personne : il parla avec tant de grace et d'onction, et d'une maniere si persuasive et si divine, qu'il n'y eût personne qui n'avouât que jamais homme n'avoit mieux parlé.

Cependant la qualité de Sauveur et de Messie qu'il s'étoit donnée, révolta bien des gens : Eh quoi ! disoient-ils, n'est-ce pas là le fils de Joseph? ignorons-nous la bassesse de sa condition? se peut-

(a) *Luc* 4. *Isaïe* 61.

Digitized by Google

il faire que le fils d'un pauvre artisan soit le Messie? est-ce là l'idée que nous ont donné nos peres d'un envoyé de Dieu, qui doit être le salut de son peuple, et qui doit rétablir le Royaume d'Israël? Ces pensées qu'ils se communiquoient les uns aux autres, commencerent à indisposer contre lui des cœurs déjà aigris par une maligne jalousie. Le Sauveur, à qui rien n'étoit caché, connoissant leur mauvaise disposition, prévint et leurs murmures et leurs plaintes : Vous allez sans doute me dire, leur dit-il, cet ancien proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même; si vous êtes si puissant en œuvres, comme on le dit par-tout, et comme vous voulez nous le faire accroire, tirez-vous vous-même de l'état pauvre où vous vivez, tirez vos parens de la misere, faites en faveur de vos concitoyens les merveilles que vous avez faites chez les étrangers, et ne méprisez pas vos compatriotes : et moi je vous répondrai par un autre proverbe, que nul Prophete n'est bien venu chez lui : soyez aussi dociles et aussi bien disposés à recevoir ma doctrine que l'ont été ceux de Capharnaüm, et je ferai chez vous de semblables merveilles.

Ces avis salutaires, et ses sages instructions qu'ils prirent pour des reproches, acheverent de révolter ces mauvais cœurs; ils le chasserent tumultueusement de la Synagogue; et la multitude le poursuivant hors de la ville, qui étoit bâtie sur le penchant d'une montagne, ils résolurent de le précipiter; mais Jesus sans s'émouvoir, traversa tranquillement au milieu de cette populace furieuse, sans que personne osât l'insulter, soit qu'il se fût rendu invisible, comme quelques interpretes l'ont cru, soit que par un effet de sa toute-puissance, comme il est plus probable, il eût ôté à ces gens forcenés le pouvoir d'exécuter leur mauvais dessein, les ayant rendu comme immobiles. Le Sauveur quittant Nazareth, se retira à Cspharnaüm où il fit depuis son plus long

séjour, et où il commença d'annoncer son Evangile, cette heureuse nouvelle qui devoit combler de toute sorte de bonheur les hommes qui ont le cœur droit, ainsi que les Anges l'avoient publié au moment de sa naissance.

Jesus-Christ passant par la ville de Cana, il vit venir à lui un Officier du Roi, qui le vint prier de guérir son fils qui étoit dangereusement malade à Capharnaüm : le Sauveur l'assura que son fils se portoit bien; l'Officier le crut, et il trouva, quand il fut de retour chez lui, que la fievre avoit quitté le malade à la même heure que Jesus avoit dit qu'il se portoit bien. Mais la Judée et la Galilée n'étoient pas le seul sujet de sa mission, quoiqu'elles fussent le théatre de ses miracles : le fils de Dieu étoit venu pour le salut de tous les hommes; il étoit temps de se choisir des ouvriers pour une si abondante moisson, et de former des disciples qui pussent porter la lumiere de l'Evangile par toute la terre. Se promenant un jour pour ce dessein sur le rivage de la mer de Tiberiade, il vit les deux freres, Simon et André, qui jetoient leurs filets en mer, car ils étoient pêcheurs; il leur dit : suivez-moi, je vous ai destinés pour une autre sorte de pêche; ce ne seront plus des poissons que vous prendrez désormais, mais des hommes. A ces mots, les deux freres qui jusqu'alors s'étoient contentés de l'aller voir quelquefois, sans quitter ni leur métier ni leur famille, quitterent tout sur l'heure, et s'attacherent à Jesus-Christ pour toujours. A quelques pas delà le Sauveur vit deux autres freres, Jacques et Jean, qui avec leur pere Zébédée raccommodoient leurs filets; il leur dit à tous deux de le suivre; leur obéissance fut aussi parfaite que prompte, et ayant laissé leurs filets et leur pere dans la barque, ils ne quitterent plus Jesus-Christ.

Le samedi suivant, le Fils de Dieu étant à Capharnaüm, se rendit dans la Synagogue; on ne

sauroit dire avec quelle admiration il y fut écouté; car, dit saint Marc, il instruisoit comme un homme qui a l'autorité, et non pas comme simple Docteur. Jesus parloit en Maître, et pendant que chacun l'écoutoit comme un oracle, un homme possédé du démon vint à la porte, et se mit à crier : qu'avons-nous à faire avec vous, Jesus de Nazareth ? Etes-vous venu pour nous détruire ? Je sais que vous êtes le Saint de Dieu, le Messie; laissez-nous en paix. Jesus le menaçant, lui dit : tais-toi, et sors de cet homme. Le démon ayant jeté le possédé au milieu de l'assemblée, sortit de son corps sans lui faire du mal. Toute la ville ayant été témoin de cette merveille, le bruit s'en répandit bientôt dans tous le pays.

§. XIX.

Nouveaux Miracles.

A chaque pas, nouveau miracle : au sortir de la Synagogue, il entre dans la maison de Simon Pierre, trouve sa belle-mere dangereusement malade, et lui rend sur l'heure même une santé si parfaite, qu'elle se leve et leur sert à manger. Sur le soir, dès que la solemnité du Sabbat fut passée, on vit à la porte du logis un nombre prodigieux de malades et de possédés qui étoient venus des environs chercher auprès de lui le soulagement dans leurs miseres : Jesus leur impose les mains à tous, et tous s'en retournent chez eux dans une santé parfaite. Le lendemain à la pointe du jour, s'étant retiré seul dans un lieu désert, il fut averti par ses disciples qu'une foule de gens le cherchoient pour avoir la consolation de le voir et de l'entendre. En effet, il vit arriver sur l'heure cette multitude affamée de sa parole; il les consola, il les instruisit; puis les congédiant, il leur dit que n'ayant pas été envoyé pour un peuple seul, il falloit qu'il

allât annoncer le Royaume de Dieu, c'est-à-dire, la nouvelle loi et les voies du salut à bien d'autres. Ayant quitté Capharnaüm, il parcourut la Galilée, prêchant, guérissant les malades, ressuscitant les morts, délivrant les possédés, faisant du bien par-tout où il passoit, et portant par-tout le caractere de Fils de Dieu et de Messie.

A son retour, étant arrivé près du lac de Génézareth, il se trouva tellement accablé par la foule qui le suivoit, qu'il fut obligé d'entrer dans la barque de Simon Pierre, d'où il enseignoit le peuple; l'ayant congédié, il dit à Pierre d'avancer dans un endroit plus profond, et de mettre ses filets en mer pour faire pêche. Hélas ! Seigneur, lui répond Pierre, nous avons fatigué toute la nuit sans rien prendre, mais puisque vous me l'ordonnez, je jetterai le filet. L'ayant fait, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet en rompoit; il fallut que ceux qui étoient dans l'autre barque vinssent les aider; jamais pêche si abondante; on emplit les deux barques, en sorte qu'elles alloient presque à fond. Pierre frappé de cette merveille, se jette aux pieds de Jesus, et saisi d'un transport d'amour, d'humilité et de respect, s'écrie : (a) *Eloignez-vous de moi, Seigneur*, le Saint de Dieu, le Tout-puissant, le Maître de toute la nature, *parce que je suis un pécheur*. Jesus charmé de ce sentiment d'humilité, lui dit : ne craignez rien, car comme je vous ai déjà dit, ce ne sont plus désormais des poissons que vous prendrez, mais des hommes, et cette pêche dont celle-ci est la figure, sera toute miraculeuse; tous ceux qui sont venus avant moi ont travaillé en vain toute la nuit, il n'y aura que vous et tous ceux que j'enverrai, qui ayez le pouvoir de gagner à Dieu tout le monde. C'est ainsi que le Sauveur formoit son disciple pour en faire le chef visible de son Eglise, dont cette barque et cette

(a) *Luc.* 5.

Digitized by Google

pêche étoient la figure; et c'est, ce me semble, pour cela que l'Evangéliste dit que c'étoit la barque de Pierre, sans faire mention de son frere André, de Jacques et de Jean ses compagnons.

Peu de jours après, un lépreux ayant apperçu le Sauveur, se prosterne devant lui en lui disant : Seigneur, vous pouvez me délivrer de ma lepre, si vous le voulez : je le veux, répond le Sauveur, sans attendre une plus longue priere, je le veux, soyez-en délivré; et au moment tout son corps fut sans tache.

Jesus étant de retour à Capharnaüm, on ne le sut pas plutôt arrivé, que toute la maison fut remplie de monde; il s'y trouva plusieurs Pharisiens et Docteurs de la loi, qui étoient venus de Jérusalem pour l'entendre. A peine avoit-il commencé à parler, qu'on vit paroître à ses pieds un paralytique que quatre hommes qui le portoient, n'ayant jamais pu fendre la presse, s'étoient avisés de monter au haut de la maison sur la terrasse, et de le descendre par le toit avec son lit. Jesus admirant leur foi, dit au paralytique : *Mon fils, vos péchés vous sont remis* (*a*). Les Pharisiens et les Scribes qui étoient présens, en furent scandalisés. Quel homme est-ce là qui blasphême, disoient-ils en eux-mêmes, car qui peut remettre les péchés que Dieu seul ? Jesus voyant leur pensée : pour vous faire voir, leur dit-il, par la guérison de ce paralytique, que j'ai le pouvoir de remettre les péchés, et qu'il m'est aussi facile de dire : vos péchés vous sont remis, que de dire à un homme perclus de tout le corps, levez-vous et marchez sur l'heure; afin que vous sachiez que j'ai ce pouvoir, qui véritablement n'appartient qu'à Dieu seul, comme vous le pensez : *Levez-vous*, dit-il au paralytique, *je vous le commande, emportez votre lit, et allez-vous-en chez vous.* Cet homme se leve, charge son lit sur son dos, et s'en va chez lui, publiant les

(a) *Luc.* 5.

grandeurs de Dieu, et lui rendant mille actions de graces. Alors tout le monde fut saisi d'étonnement à la vue d'un fait si merveilleux, et chacun s'écrioit : un homme qui peut remettre les péchés, et qui, pour prouver ce pouvoir, guérit à nos yeux un paralytique, ne peut être que le Christ fils de Dieu. Ce miracle ne fut pas seulement publié dans le pays, le bruit s'en répandit bientôt par toute la Syrie, et l'on venoit à lui par troupe de toutes parts.

La moisson croissant, il fallut augmenter le nombre des ouvriers : Matthieu, surnommé Lévi, étoit un Publicain ; c'est-à-dire, receveur ou commis aux impôts établis sur les Juifs par les Romains ; profession fort décriée dans toute la Judée : le Sauveur l'ayant vu assis dans son bureau, lui dit de le suivre : Matthieu se leve à l'instant, laisse à ses sous-commis son emploi, quitte tout pour suivre Jesus-Christ ; et afin de rendre sa conversion publique, le prie à venir manger chez lui. Tout est leçon, tout est mystere, comme on a déjà dit, dans la vie de Jesus-Christ. Ce divin Sauveur, pour faire voir qu'il étoit venu singulierement pour les pécheurs, accepte cette invitation, dîne chez son nouveau disciple, et veut bien que ce soit en compagnie de plusieurs Publicains. Les Pharisiens ne manquerent pas d'en être scandalisés. Jesus l'avoit prévu ; et comme ils en murmuroient assez haut, il leur dit que ce n'étoit point ceux qui se portoient bien qui avoient besoin de médecin, mais les malades. Sachez donc, ajouta-t-il, que ce ne sont pas les justes que je suis venu appeller à la pénitence, mais les pécheurs : *Non veni vocare justos, sed peccatores, ad pœnitentiam* (*a*).

Cependant la réputation du Sauveur augmentoit tous les jours ; on parloit par-tout avec admiration de la sainteté de sa vie, de la sagesse de ses ré-

(a) *Luc.* 5. 32.

ponses, de la pureté, de la haute spiritualité de sa doctrine, de l'éclat étonnant de ses miracles, et tout le monde avouoit que comme la lumiere du soleil fait disparoître en plein jour tous les autres astres, la sainteté et les merveilles de Jesus-Christ effaçoient tout ce qui avoit páru de merveilleux et d'extraordinaire avant lui. Mais ce qui faisoit l'admiration de tout le monde, faisoit naître la jalousie et irritoit la bile des Prêtres, des Scribes et des Pharisiens : cette race de viperes (*a*), comme les appelle le Sauveur, austeres, modestes, religieux même aux yeux des hommes, et dans le fond superbes et remplis d'hypocrisie et d'iniquité, ne pouvoient voir sans dépit le contraste frappant que faisoit la sainteté éclatante de la vie de Jesus, avec la dissolution et l'irrégularité de la leur. Le peuple qui sentoit cette différence, n'avoit plus que du mépris pour eux, et eux ne s'étudioient plus qu'à trouver un prétexte de décrier Jesus-Christ dans l'esprit du peuple. Un nouveau miracle que fit le Sauveur un jour de Sabbat, leur parut une belle occasion pour exhaler leur bile, et pour le décrier.

§. XX.

La guérison du Paralytique, etc.

Jesus-Christ étant allé à Jérusalem pour la fête de Pâque, (c'étoit la seconde depuis sa prédication) entra dans le lieu où étoit la piscine : c'étoit un réservoir d'eau près du parvis du Temple, où se trouvoit toujours un grand nombre de malades, qui attendoient que l'Ange du Seigneur eût remué l'eau, parce que le premier qui descendoit dans cette piscine immédiatement après ce mouvement de l'eau, étoit guéri sur l'heure. Il y avoit là un paralytique, qui depuis trente-huit ans attendoit qu'on l'y plongeât le premier, et il n'avoit point

(a) *Matth.* 23.

trouvé jusqu'alors une main charitable qui lui rendît ce service. Jesus le voyant, fut touché de compassion, et lui dit : levez-vous, prenez votre lit et marchez ; aussitôt cet homme se leve, et prenant son lit, se mit à marcher. Or, comme c'étoit un jour de Sabbat, on se récria fort contre la prétendue transgression du précepte ; mais il répondit que celui qui l'avoit guéri le lui avoit ordonné. Il n'en fallut pas davantage pour faire un crime au Sauveur, d'un miracle qui prouvoit si visiblement et sa sainteté et sa toute-puissance. Les Pharisiens sur-tout, choqués de ce qu'en toute occasion le Sauveur les démasquoient, firent grand bruit, disant hautement que celui qui fait un miracle le jour du Sabbat, viole le précepte ; et que celui qui viole le précepte de la loi, ne sauroit être chéri de Dieu. Le Sauveur fit sentir la contradiction de ce raisonnement, en faisant voir que Dieu ne sauroit approuver la transgression de la loi par des miracles ; il eut même bientôt une occasion de confondre encore plus sensiblement la malignité de ces injustes censeurs.

Un jour du Sabbat, étant entré dans la Synagogue, un homme qui avoit une main desséchée et percluse, se présenta à lui : les Pharisiens et les Scribes étoient fort curieux de voir si le jour du Sabbat il oseroit encore guérir ce malade. Jesus voyant dans leur cœur ce qu'ils pensoient, fit approcher cet homme, et s'adressant à ces malins censeurs, leur demanda s'il étoit permis de faire des guérisons le jour du Sabbat. Nul n'osant répondre, Jesus leur dit : y a-t-il quelqu'un parmi vous qui ne retirât sa brebis le jour du Sabbat, si elle étoit tombée dans une fosse ? Et comment osez-vous nier qu'il soit, à plus forte raison, permis ce jour-là de faire du bien à son prochain ? Puis, faisant approcher ce pauvre homme : étendez votre main, lui dit-il ; il l'étendit, et elle redevint aussi saine que l'autre.

Étant dans la Synagogue un autre jour de Sabbat, il vit une femme que l'esprit malin tenoit si courbée depuis dix-huit ans, qu'elle ne pouvoit pas seulement lever la tête. Jesus l'ayant fait approcher : femme, lui dit-il, vous êtes délivrée de votre infirmité ; et aussitôt elle fut redressée. Le Chef de la synagogue, iudigné de ce que Jesus avoit fait cette guérison le jour du sabbat, dit au peuple d'un ton aigre et chagrin : il y a six jours pour le travail dans la semaine, venez donc ces jours-là vous faire guérir, et non pas le jour du sabbat, où toute œuvre servile est interdite. Le Sauveur encore plus indigné d'une remontrance si mal placée : hypocrite, dit-il, s'adressant à lui, qui de vous ne tire de l'étable son bœuf et son âne, et ne les mene boire le jour du sabbat ? Et cette fille d'Abraham, que Satan, comme vous voyez, tenoit comme liée depuis dix-huit ans, il ne falloit pas, selon vous, la délier le jour de la fête ? Ce discours, dit l'Evangéliste, fit rougir de honte tous ses ennemis, tandis que tout le peuple témoignoit sa joie et publioit avec admiration ses merveilles.

Ce fut à l'occasion de ces miracles que Jesus déclara positivement qu'il étoit le fils de Dieu, égal en tout à son pere. « Le fils, (*a*) dit-il en pleine » Synagogue, ne peut rien de lui-même, il ne » fait que ce qu'il voit faire à son pere, et tout » ce que fait son pere, il le fait aussi ; jugez si » ce qu'il fait peut être répréhensible : sachez » donc que le pere aime le fils, qu'il lui commu- » nique toutes les choses qu'il fait lui-même, et » qu'il lui en communiquera de plus grandes que » ne sont celles-ci, afin que vous les admiriez ; » car comme le pere ressuscite les morts et leur » donne la vie, le fils aussi donne la vie à qui il veut ; » le pere ne juge personne, mais il donne au fils » le pouvoir de tout juger, afin que tous hono- » rent le fils comme ils honorent le pere ; au

(a) *Joan.* 5.

» reste,

Digitized by Google

» reste, celui qui n'honore point le fils, n'honore
» point le pere qui l'a envoyé. En vérité, je vous
» le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit
» à celui qui m'a envoyé, il a la vie éternelle, et
» n'encoure point la condamnation, mais il a passé
» de la mort à la vie. Le temps vient, et il est
» déjà venu, où les morts entendront la voix du
» fils de Dieu; et ceux qui l'auront entendue, re-
» cevront la vie ; (le Sauveur parle là de la con-
» version des pécheurs et des Gentils) car comme
» le pere a la vie en lui-même, aussi a-t-il donné
» au fils d'avoir la vie en lui-même. Que cela ne
» vous surprenne point : car le temps approche
» que tous ceux qui sont dans le tombeau enten-
» dront la voix du fils de Dieu, et ceux qui auront
» fait de bonnes actions ressusciteront pour vi-
» vre ; au lieu que ceux qui en auront fait de mau-
» vaises ressusciteront aussi, mais pour être con-
» damnés à mort. Au reste, si je rends seul té-
» moignage de moi, mon témoignage pourroit ne
» vous paroître pas légitime ; mais il y en a un
» autre qui rend témoignage de moi, et je sais
» qu'il dit vrai. Vous avez interrogé Jean, et il a
» rendu témoignage à la vérité ; cependant ce n'est
» pas de l'homme que j'emprunte un témoignage,
» j'ai un témoignage au-dessus de celui de Jean :
» outre que les œuvres que je fais témoignent
» assez que je suis envoyé du Pere, le Pere même
» qui m'a envoyé, a rendu lui-même témoignage
» de moi. Lisez avec attention les écritures, et
» vous trouverez que tout ce qu'elles ont dit du
» Messie s'accomplit en moi. Ne pensez point
» que ce soit moi qui doive vous accuser devant
» mon Pere : vous avez un autre accusateur, et
» c'est Moïse même, en qui vous espérez ; car si
» vous croyiez Moïse, peut-être me croiriez-vous
» aussi, puisque c'est de moi qu'il a écrit tout ce
» que vous lisez.

» Vous vous scandalisez de ce que j'ai guéri les

» malades le jour du sabbat (*a*), et de ce que mes
» Disciples pressés de la faim le jour du sab-
» bat, (*a*) arrachent quelques épis, et les égrainent
» et froissent dans leurs mains pour trouver dans
» leurs grains quelque légere nourriture : n'avez-
» vous pas lu que David dans le besoin mangea les
» pains qui avoient été offerts au Seigneur, quoi-
» que cela ne fût pas permis aux Laïques ? Les
» Prêtres mêmes et les autres Ministres dans le
» Temple ne violent-ils pas le repos du sabbat
» dans les diverses fonctions de leur ministere ?
» Si donc la loi qui interdit ce jour-là tout travail,
» ne regarde point les Prêtres qui sont occupés au
» service du Temple, elle regarde encore moins
» mes Disciples, que la nécessité de me suivre et
» leur application aux fonctions évangéliques em-
» pêchent de pourvoir par avance à leurs besoins
» pour le jour du sabbat, certainement je suis
» bien plus que le Temple : sachez donc que je
» suis le maître de la loi du sabbat, et que je puis
» en dispenser tout comme mon Pere en dispense.»

§. XXI.

Le choix que Jesus-Christ fait des douze Apôtres.

A la vérité Jesus-Christ ne pouvoit pas, ce semble, déclarer plus positivement, et en termes plus clairs, qu'il étoit le Messie promis, qu'il étoit le fils de Dieu, qu'il étoit Dieu, égal en tout à Dieu son pere, ni le prouver plus invinciblement que par les miracles qu'il faisoit en confirmation de cette grande vérité ; tout le monde le comprit assez ; mais cette grande vérité ne fit pas le même effet dans l'esprit de tout le monde. Les Pharisiens, les Prêtres et les Docteurs de la loi, toujours prévenus de leur fausse idée de Messie,

(a) *Matth.* 12.
(b) *Marc.* 2.

au lieu de reconnoître le Messie dans la personne de Jesus-Christ, sortirent de l'assemblée le cœur plus aigri contre lui que jamais; et dès-lors livrés à leur passion, jurerent de le perdre. Le fils de Dieu connoissant leur mauvaise volonté, se retira vers la mer de Tibériade, suivi d'une multitude innombrable de malades, à qui il rendit à tous, sur l'heure même, la santé : puis s'étant retiré seul avec ses disciples sur la montagne, il en choisit douze (*a*), à qui il donna le nom d'Apôtres, qui signifie envoyés, délégués, parce qu'il les destinoit pour prêcher son Evangile par tout le monde, et pour le porter à toutes les nations de la terre.

Ces douze premiers Ministres, pour ainsi dire, de Jesus-Christ, dont Pierre étoit le Chef, *Princeps Apostolorum*, furent Simon, surnommé Pierre; André son frere, Jacques et Jean, fils de Zébédée; Philippe et Barthelemi, qu'on croit être Nathanaël; Thomas et Matthieu, Jacques fils d'Alphée, et Jude son frere, dit Thadée, Simon le Cananéen, et Judas Iscariote, qui trahit depuis le Sauveur. Tels furent ces premiers Officiers que Jesus choisit pour lui conquérir tout l'univers, pour être les colonnes inébranlables de l'Eglise et la lumiere du monde; tous gens grossiers, timides, ignorans, d'un esprit épais, d'un cœur lâche et tout matériel; gens pauvres, sans éducation, sans lettres, sans nom; tous gens tirés de la lie du peuple; et ces hommes si contemptibles, si pauvres, si ignorans, ont converti à la foi toutes les nations, ont conquis à Jesus-Christ toute la Grece, tout l'Empire Romain, tout l'univers; et ils ont fait toutes ces merveilles au seul nom de Jesus-Christ, sans armes, sans secours, sans appui, sans sortir jamais de leur état humble, pauvre et abject; et tout cela en prêchant une doctrine supérieure à toutes les lumieres de la raison, et une morale toute opposée aux inclinations naturelles du cœur hu-

(a) *Luc.* 6.

main, ennemie des sens, et toute contraire aux désirs de l'amour propre. Imaginez une preuve plus claire, plus convaincante, plus irréfragable, plus frappante de la divinité de Jesus-Christ, et de la vérité de la Religion Chrétienne.

Comme le Sauveur descendoit du haut de la montagne, avec ses Apôtres et plusieurs de ses Disciples, un d'eux lui demanda (*a*) la permission d'aller donner la sépulture à son pere ; c'est-à-dire, de l'aller assister dans sa vieillesse, et de lui rendre les derniers devoirs à sa mort : *Suivez-moi*, lui répond Jesus, *et laissez les morts ensevelir leurs morts ; pour vous, allez annoncer le Royaume de Dieu.* Par le terme de morts, le Sauveur entendoit dans un sens figuré les gens du siecle ; belle leçon pour les personnes religieuses qni tiennent encore aux liens de la chair et du sang : celle qui suit n'est pas moins instructive. Un de ses Disciples lui ayant dit : Seigneur, je vous suivrai, mais permettez-moi de me défaire auparavant de ce qui est dans ma maison. Jesus lui répondit : *Nul homme qui met la main à la charrue, et regarde derriere lui, n'est propre pour le Royaume de Dieu ;* voulant faire entendre par là que, pour le suivre véritablement, il faut oublier même tout ce qu'on étoit, tout ce qu'on avoit dans le monde.

Le Sauveur étant arrivé au bas de la montagne, guérit tous les malades qui l'attendoient dans cette plaine, à la vue du monde infini qui s'y étoit assemblé. Comme un de ses plus grands soins étoit d'instruire et de former ceux qui devoient être la lumiere du monde et le sel de la terre, ayant congédié tout ce peuple, Jesus se retira avec ses Apôtres et ses Disciples dans un lieu champêtre ; là s'étant assis sur un tertre, et les ayant fait asseoir autour de lui, il leur découvrit les trésors de la science du salut, et toute la sainteté de sa doctrine. Il commença par leur apprendre en quoi con-

(a) *Luc.* 9.

siste la véritable félicité, même dès cette vie, sachant bien que l'inclination la plus naturelle à l'homme, c'est de vouloir être heureux.

§. XXII.

Les Béatitudes de ce monde sont annoncées par Jesus-Christ au nombre de huit.

1.° Heureux, leur dit-il, les pauvres volontaires, parce que par ce renoncement à tout, le Ciel est à eux. 2.° Heureux ceux qui ont de la douceur envers tout le monde, qui souffrent tout, et de tous avec patience, parce qu'ils posséderont la terre des vivans, dont la Terre promise n'étoit que la figure. 3.° Heureux ceux qui sont dans l'affliction, et qui se nourrissent du pain de larmes, parce que leurs larmes se changeront un jour en une source intarissable de la plus douce joie. 4.° Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car certainement ils seront pleinement rassasiés. 5.° Heureux ceux qui exercent les œuvres de miséricorde, car on usera d'une grande miséricorde envers eux. 6.° Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu, et par la lumiere d'une vive foi dans ce monde, et par la lumiere de la gloire dans l'autre. 7.° Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique, car ils jouiront eux-mêmes de la paix du cœur, et Dieu les traitera comme ses enfans. 8.° Heureux enfin ceux qui souffrent persécution pour la justice (*a*), car le royaume des cieux est à eux. Oui, mes chers enfans, continue le Sauveur, soyez persuadés que vous ne serez jamais plus heureux que quand vous serez plus maltraités pour l'amour de moi par les hommes; le monde étant l'ennemi déclaré du Maître, ne le sera pas moins des disciples. Je

(a) *Matth. 5, Luc. 6.*

Digitized by Google

vous le dis, tous ceux qui voudront vivre dans la piété, et selon l'esprit et les maximes de mon Evangile, souffriront persécution.

La vertu sera bien exercée dans le monde, continua-t-il; on regardera les gens de bien comme des gens inutiles et incommodes; on n'aura pour eux que du mépris, ils seront rejetés des compagnies, on les chargera d'injures; leur retenue, leur humilité passera pour bêtise, leur recueillement pour mélancolie, leur patience pour stupidité; ils seront l'objet de la raillerie, on n'oubliera rien pour les décrier; on n'épargnera pas même la calomnie; mais sachez que, pourvu qu'on soit fidele à mon service, on goûtera des douceurs ineffables dans tous ces amers exercices de patience, et au milieu de toutes ces injustes persécutions, et il n'y aura de gens véritablement heureux sur la terre que mes serviteurs fideles; au lieu que les chagrins, les pleurs, le désespoir et l'éternelle ignominie seront l'apanage des mondains: puis levant la voix: malheur à vous, dit-il, riches du monde, heureux du siecle, gens de bonne chere et de plaisir, parce qu'après une poignée de jours passés dans une joie fausse, tumultueuse, superficielle, vous ne pouvez vous attendre qu'à une éternité de malheurs.

Jusqu'ici le Sauveur avoit parlé pour tout le monde en général; ici s'adressant à ses Apôtres et à ses Disciples en particulier: pour vous que je puis appeller mes amis, souvenez-vous, leur dit-il, que vous êtes le sel de la terre et la lumiere du monde. Le Docteur doit préserver les peuples de la corruption des mœurs; quel malheur s'il venoit lui-même à se corrompre! il doit éclairer; quel malheur si cette lumiere souffroit quelque éclipse! ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai tirés de la foule, et qui vous ai destinés pour aller faire du fruit, et un fruit qui soit de durée durant toute l'éternité. Au

reste, si le monde vous hait (*a*), sachez que j'en ai été haï avant vous; si vous eussiez été du monde, le monde aimeroit ce qui seroit à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Le serviteur n'est pas plus grand que son maître : s'ils m'ont persécuté, vous épargneront-ils!

Je suis bien aise de vous prévenir; vous serez persécutés pour l'amour de moi (*b*) de toutes les manieres; on se saisira de vous, on vous maltraitera, vous livrant aux Synagogues, vous emprisonnant, vous traînant devant les Rois et devant les Gouverneurs, à cause de mon nom; et cela vous arrivera, afin que vous me serviez de témoins dans tous les siecles : ne craignez rien cependant, et mettez-vous bien dans l'esprit de ne point songer par avance comment vous devez répondre; car je vous donnerai des paroles et une sagesse à quoi tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer : toutes les puissances de la terre et de l'enfer se déchaîneront contre vous; vous serez livrés par vos peres et vos meres, par vos freres, par vos parens, par vos amis; on s'imaginera rendre service à Dieu de vous ôter la vie; cependant rassurez-vous, il ne se perdra pas un cheveu de votre tête, j'en sais le nombre, et j'aurai soin de vous. Je vous ai voulu prévenir, afin que quand tout cela vous arrivera, vous ne soyez point effrayés, vous souvenant de ma parole, et étant sûrs de mon secours.

§. XXIII.

Le précis de la Morale Chrétienne.

Pendant que le Sauveur instruisoit ainsi ses Apôtres, l'assemblée avoit extrêmement grossi,

(a) *Joan.* 15.
(b) *Luc.* 21.

Digitized by Google

par le concours du peuple qui venoit de toute part en foule pour entendre ses instructions : ainsi, s'adressant à tous ceux qui l'écoutoient : ne croyez point vous autres, leur dit-il, que je sois venu (*a*) pour abolir la loi et les prophéties ; le ciel et la terre périront plutôt qu'elles manquent d'être accomplies, et c'est pour les accomplir que je suis venu au monde ; je suis venu pour accomplir cette loi selon son esprit et dans toute sa perfection, qu'on avoit jusqu'ici ignorée.

Les Scribes et les Pharisiens font profession d'observer cette loi, et leur apparente régularité impose ; mais si votre vertu ne surpasse la leur, vous n'entrerez jamais dans le Royaume de mon Pere. On s'est contenté jusqu'ici d'avoir horreur de l'homicide, et moi je vous dis que la moindre parole injurieuse est un péché. Le sacrifice le plus estimable sera rejeté s'il y a la moindre froideur dans le cœur de celui qui l'offre. L'adultere est un grand crime ; et moi je vous dis qu'on s'en rend coupable par un seul desir criminel. La moindre pensée impure doit être rejetée ; j'ajoute que le plus léger consentement à cette pensée est un péché mortel. La pureté que j'exige est une vertu si délicate que le trop grand hâle la fane, et le moindre souffle la ternit. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le ; c'est-à-dire, si ce que vous avez de plus précieux et de plus cher vous est une occasion de péché, retranchez-le, fuyez-le, faites-en sans délai le sacrifice, quoiqu'il en coûte. Eloignez-vous de toutes les occasions dangereuses ; celui qui aime le péril y périra. Tout divorce est proscrit. Les vains juremens sont autant défendus que le parjure. Ne jurez jamais ni par le ciel, ni par la terre, ni par aucune créature ; la vérité n'a pas besoin de tant d'étaies : contentez-vous de dire simplement :

(a) *Matth.* 5.

oui cela est, non cela n'est pas ; car ce qui se dit de plus vient d'un mauvais principe.

Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil (*a*), et dent pour dent ; et moi je vous dis de ne point faire de résistance si on vous maltraite ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre ; abandonnez même votre manteau à celui qui veut plaider pour avoir votre robe ; et qui que ce soit qui vous presse de faire mille pas pour son service, faites-en deux mille de plus pour l'amour de lui ; tellement je veux que la charité et la douceur fassent votre caractere.

On vous a dit jusqu'ici : vous aimerez celui avec qui vous avez quelque liaison, et vous haïrez votre ennemi ; pour moi je vous dis : aimez même vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient ; ce n'est point assez de ne leur vouloir point de mal, il faut encore leur faire du bien et les prévenir par vos bons services ; car pour aimer ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? les Publicains en font autant ; et si vous ne saluez que vos freres, que faites-vous d'extraordinaire ? les païens même ne le font-ils pas ? Imitez en cela la conduite de votre Pere céleste, et tâchez autant que votre foiblesse vous le permettra, d'arriver à ce qu'il y a de plus parfait, de plus élevé dans la vertu.

Dire seulement de bouche qu'on pardonne le tort qu'on nous a fait, et l'injure qu'on a reçue, c'est un pur compliment qui peut imposer aux hommes, mais non pas à Dieu, qui veut qu'on pardonne du fond du cœur ; et souvenez-vous que le pardon des injures qu'on a accordé à ses freres est, pour ainsi dire, la regle et la mesure de celui qu'on attend de Dieu. Au reste, la charité que vous devez avoir pour tout le monde, doit bannir tout jugement téméraire et tout soupçon ; c'est à

(a) *Matth.* 5.

Dieu seul qu'appartient tout jugement, c'est empiéter sur ses droits que de se constituer juge des sentimens des autres ; nul homme ne doit juger de l'intention. Ne faites jamais rien par respect humain, et encore moins par vaine gloire ; ce n'est pas seulement à pure perte alors qu'on travaille, tout ce qu'on fait par vanité mérite châtiment : ainsi, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite ; Dieu n'agrée, Dieu ne récompense que ce qu'on fait pour l'amour de lui.

Fuyez toute ostentation dans vos bonnes œuvres ; on fait mal dès qu'on fait parade du bien. Ne faites rien pour être vu et estimé des hommes ; l'hypocrisie est une double impiété. Aimez la priere ; mais priez avec humilité, avec confiance, avec ferveur et avec respect. Ses Apôtres lui ayant demandé qu'il leur apprît à prier, ainsi que Jean l'avoit appris à ses Disciples, il leur dit : quand vous avez à prier, voici la priere que vous devez faire.

Notre Pere qui êtes dans le ciel (*a*), que votre nom soit sanctifié, que votre regne arrive, que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel : donnez-nous aujourd'hui le pain nécessaire à notre subsistance ; et remettez-nous nos dettes, comme nous le faisons nous-mêmes à nos débiteurs ; et ne nous exposez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. Au reste, lorsque vous priez, n'imitez point les hypocrites, qui aiment à prier debout dans les Synagogues et aux carrefours, afin d'être vus des hommes ; je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, lorsque vous aurez à prier, entrez dans votre chambre, et fermant la porte sur vous, priez votre pere secrétement ; et votre Pere qui voit ce qui est secret, vous en récompensera.

(a) *Matth.* 6.

Que la priere soit accompagnée du jeûne ; c'est-à-dire, de la mortification, et elle sera efficace ; mais dans votre mortification n'imitez point les hypocrites, qui affectent de paroître pâles et défaits par l'abstinence. Ayez toujours un visage gai et serein quand vous jeûnez. N'ambitionnez point la condition des riches et des heureux du siecle ; la convoitise est la racine de toutes sortes de maux. Ne vous amassez point des trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout, et où les voleurs creusent et dérobent ; et quand même vous mettriez vos trésors à couvert des accidens et de la pillerie, qu'en emporterez-vous dans le tombeau ? Amassez-vous des trésors dans le ciel ; car là où est votre trésor, là est aussi votre cœur. Soyez riches en vertus, en bonnes œuvres ; toutes les richesses de ce monde ne sont proprement que des épines qui piquent, la vertu seule est le véritable trésor.

§. XXIV.

Suite de la Morale de Jesus-Christ.

Servez Dieu avec ferveur et avec fidélité, et ne vous mettez point en peine de plaire ou de déplaire au monde, vous n'avez rien à attendre de lui. Nul ne peut servir deux maîtres ; et souvenez-vous que vous n'avez point d'autre souverain maître que Dieu ; servez-le avec confiance, et soyez sûrs que celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui fait croître les lis de la campagne, ne vous oubliera pas dans vos besoins. Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît.

Excusez vos freres, ayez pour eux de l'indulgence si vous voulez qu'on en ait pour vous. Chose étrange, celui qui ne voit point une

poutre, pour ainsi dire, dans son œil, voit souvent une paille dans celui de son frere; on épluche scrupuleusement les moindres imperfections du prochain, on releve jusqu'aux moindres défauts, on voit jusqu'aux moindres atômes, on a un zele ardent et quelquefois inquiet, on crie éternellement à la réforme, et l'on se passe tranquillement à soi-même les plus grossiers défauts. Hypocrites, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et après vous songerez à ôter la paille de l'œil de votre frere; que votre zele commence toujours par la réformation de vos mœurs.

Au reste, n'oubliez jamais que de la même mesure dont vous vous serez servi pour les autres, on s'en servira pour vous : tout ce que vous voulez donc que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux. Gardez-vous bien de vous défier jamais de la bonté de votre Pere céleste, adressez-vous sans cesse à lui avec confiance, ne craignez point que votre importunité le rebute; au contraire, il ne differe souvent d'accorder ce qu'on lui demande, que pour avoir le plaisir d'être importuné. Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; heurtez, et on vous ouvrira. Que si on ne vous accorde pas toujours ce que vous demandez, c'est que vous demandez souvent ce qui doit vous être nuisible; un bon pere ne donnera jamais une pierre à un enfant qui lui demande du pain.

Je n'ignore pas, ajouta-t-il, que dans la pratique de ces maximes si salutaires, vous trouverez des difficultés; je suis bien aise de vous en avertir, et de vous donner en même-temps les moyens de les vaincre. La premiere, c'est l'exemple du plus grand nombre de ceux qui, se disant mes Disciples, ne suivront rien moins que mes maximes et mes loix : mais que le grand

Digitized by Google

nombre ne soit jamais votre regle, car la porte est large, et le chemin spacieux qui mene à la perdition ; et voilà le chemin que suit le plus grand nombre. Au contraire, le chemin qui mene à la vie est étroit, et je n'oserois vous dire combien petit sera le nombre de ceux qui prendront cette route. Qu'étroite est la porte (*a*) et étroit est le chemin qui mene à la vie ! et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée ! Vous comprenez assez que c'est de la loi évangélique, dont je viens de vous expliquer en abrégé la morale et les maximes, que je veux parler. J'ai beau assurer que mon joug est doux (*b*) et mon fardeau léger, mes maximes ne seront pas du goût des mondains, et bien des gens trouveront ma morale trop austere : cependant il n'y a point d'autre voie qui mene au ciel ; toute autre route plus aisée, plus large, égare ; et voilà pourquoi le nombre des Elus de Dieu est si petit (*c*). Sur cela quelqu'un ayant dit : Seigneur, y a-t-il si peu de gens qui se sauvent ? le Sauveur éluda de répondre, de peur, ce semble, de les effrayer ; il se contenta de lui dire : efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car je vous le dis, plusieurs chercheront à entrer, mais ils ne le pourront, pour s'être trop égarés.

L'autre danger que vous devez éviter, et contre quoi vous devez être en garde, ce sont les faux Prophetes, ces hypocrites ; gardez-vous de ces loups ravissans déguisés en brebis, qui sous un extérieur modeste et composé, qui ne respire que la simplicité et la douceur, tendront des pieges à votre simplicité et à votre innocence : les uns, flattant la cupidité et l'amour-propre, s'efforceront de justifier la voie large, par l'exemple de la multitude et par de faux raison-

(a) *Matth.* 7.
(b) *Matth.* 13.
(c) *Luc.* 13.

nemens, pour vous y faire entrer; les autres, faisant parade d'un faux zele, et vous imposant par des dehors séduisans et mortifiés, s'efforceront de rétrécir encore la voie étroite, et rendre le salut plus difficile qu'il n'est, et par-là rebuter bien des gens, en liant des fardeaux pesans et qui ne se peuvent porter (*a*), et les mettant sur les épaules des autres, tandis que ces hypocrites ne veulent pas même les pousser du doigt. Cependant, quelque déguisés qu'ils soient, vous les connoîtrez à leurs œuvres; un méchant arbre ne sauroit porter de bons fruits. Souvenez-vous que ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux. Je ne jugerai point des hommes selon leur système, mais selon le mien; je ne reconnoîtrai pour miens que ceux qui auront fait la volonté de mon Pere, en vivant selon mes maximes et mon esprit; le jour du jugement démasquera tous ces faux Prophetes, tous ces hypocrites. Je sais que bien des gens me diront en ce jour-là: Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? N'est-ce pas en votre nom que nous avons prêché avec succès, dirigé avec fruit, enseigné avec éclat? N'est-ce pas en votre nom que nous avons fait de si éclatantes conversions, un si grand nombre de bonnes œuvres et de miracles? Et alors je leur dirai ouvertement: je ne vous ai jamais connus pour mes véritables disciples; retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité, vous avez cherché votre gloire dans vos meilleures actions, et nullement la gloire de mon Pere; vous avez prêché plutôt votre doctrine que la mienne; vous avez démenti par votre conduite la sainteté de la morale que vous étaliez avec faste. A la vérité, j'ai tiré ma gloire de vos travaux; mais

(a) *Matth.* 7.

Digitized by Google

comme ce n'a pas été pour moi que vous avez travaillé, ce n'est pas de moi que vous devez attendre la récompense. Vous avez travaillé à pure perte, dès-lors que vous n'avez cherché que votre intérêt, que vous n'avez suivi que votre inclination, et que vous n'avez fait que votre propre volonté dans votre ministere.

Tel fut cet admirable sermon que Jesus fit sur la montagne et ailleurs, et qu'on a cru devoir réunir ici pour abréger cette histoire; c'est-là le précis de cette divine doctrine du Sauveur, inconnue jusqu'alors à tous les hommes. Ni Patriarches anciens, ni Prophetes si éclairés n'avoient pu faire cette découverte; leur vue étoit trop bornée pour monter si haut; il n'y avoit que celui qui l'avoit puisée dans le sein de Dieu même, qui pût la rendre intelligible. Une morale si sainte, si pure, si parfaite, si sublime, ne pouvoit s'apprendre qu'à l'école du fils de Dieu. Il faudroit transcrire mot à mot tout l'Evangile, si l'on vouloit rapporter ici toute la doctrine sacrée de Jesus-Christ; de même que si l'on vouloit rapporter toutes les merveilles que Jesus-Christ a faites durant sa vie mortelle, les livres qu'il en faudroit écrire, comme dit saint Jean, ne sauroient être contenus dans tout le monde entier.

§. XXV.

Autres Miracles de Jesus-Christ.

Le Sauveur étant descendu de la montagne, où il venoit d'instruire ses disciples et tout le monde qui s'y étoit assemblé, un lépreux vint se jeter à ses pieds: Jesus lui dit de se lever, et il se leva net de sa lepre. Ensuite, comme il entroit à Capharnaüm, il fut prié par les principaux Juifs de la ville de guérir un malade qui étoit à l'extrémité: c'étoit le valet d'un Centu-

rion, c'est-à-dire, d'un officier Romain qui commandoit à cent soldats; il étoit Gentil, mais il aimoit les Juifs, et il leur avoit fait même bâtir une Synagogue. Jesus se mit en chemin pour aller chez lui; mais l'Officier vint lui-même au-devant de Jesus, et lui dit (*a*): Seigneur, ne vous incommodez point, car je ne mérite pas que vous entriez chez moi, aussi ne me suis-je pas même jugé digne d'aller vous trouver; mais dites un mot, et mon valet sera guéri. Cette vive foi plut au Sauveur, et se tournant vers le peuple qui le suivoit: en vérité, leur dit-il, je n'ai pas trouvé tant de foi en Israël. Hélas, ajouta-t-il, combien d'étrangers auront part à l'héritage céleste, dont ceux qui devoient être les premiers héritiers en qualité d'enfans, seront privés! Puis s'adressant au Centurion: allez, lui dit-il, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru; et à l'heure même on vint dire à l'Officier que son valet jouissoit d'une santé parfaite.

Quelques-uns des disciples de Jean-Baptiste lui ayant demandé pourquoi ses disciples ne jeûnoient point, pendant qu'eux passoient leur vie dans le jeûne: voudriez-vous, leur dit-il, que les amis de l'époux soient dans l'affliction, tandis que l'époux est avec eux? Mais un jour viendra que l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront, et leur jeûne sera bien plus austere que le vôtre.

Peu de jours après, Jesus allant dans la ville de Naïm, trouva à la porte de la ville le convoi d'un jeune homme qu'on portoit en terre: c'étoit un fils unique, dont la mere désolée, qui l'accompagnoit, étoit veuve. Le Sauveur touché de compassion pour elle: ne pleurez point, lui dit-il; puis s'approchant du cercueil, il le toucha de la main, et dit au mort: jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne. Aussi-tôt le mort se mit en son séant, et commença à parler;

(*a*) *Luc.* 7.

Digitized by Google

Jesus l'ayant pris par la main, le rendit plein de vie à sa mere. On ne peut dire quelle fut l'admiration de tous ceux qui étoient présens : a-t-on jamais rien vu de pareil, se disoient-ils, saisis d'une sainte frayeur ! Fût-il jamais un si grand Prophete ! Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans tout le pays ; nul qui ne voulût voir et entendre ce faiseur de miracles.

Les disciples de saint Jean étant venus trouver leur maître dans sa prison, lui raconterent toutes ces merveilles ; et l'étonnement où ils étoient fit bien voir au saint Précurseur que, quoiqu'il leur eût si clairement dit plusieurs fois que Jesus étoit le Messie, ils n'en étoient pas encore persuadés ; aussi voulut-il qu'ils allassent eux-mêmes s'en convaincre. Les disciples de Jean étant donc venus trouver le Sauveur : Jean-Baptiste, lui dirent-ils, nous a envoyés pour savoir de vous si vous êtes celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre.

Le Sauveur qui étoit entouré d'un grand peuple, ne leur répondit point d'abord ; il guérit cependant en leur présence tous les malades qui étoient venus à lui, et fit à leurs yeux un grand nombre de miracles ; puis s'adressant aux disciples de Jean : allez rapporter à votre maître, leur dit-il, tout ce que vous venez de voir ; dites-lui que les aveugles voient, que les boiteux marchent droit, que les lépreux deviennent nets, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, et que, heureux quiconque ne se scandalisera point à mon sujet, c'est-à-dire, quiconque ne doutera point de ma divinité, en me voyant en apparence homme comme les autres ; heureux ceux qui demeureront fermes dans la foi, quand ils me verront opprimé par mes ennemis, baffoué, couvert de crachats, rassasié d'opprobres ; heureux enfin ceux que mes souffrances ne rebuteront point, et à qui mes

Digitized by Google

humiliations et ma mort ne seront point un sujet de scandale. Le Sauveur fit ensuite un magnifique éloge de saint Jean, reprochant vivement aux Pharisiens, qui étoient présens, le peu d'impression qu'avoient fait sur eux les paroles et les exemples de ce saint homme.

§. XXVI.

La conversion de la femme pécheresse, et les paraboles qu'il propose au peuple.

Quoique le Sauveur n'épargnât point ces hypocrites, il n'oublioit rien cependant pour les gagner et pour les convertir, jusqu'à manger chez eux quand ils l'en prioient, et qu'il prévoyoit le fruit de cette aimable complaisance.

Etant un jour à table chez Simon le Pharisien, une femme fort décriée dans la ville pour ses mœurs, l'y vint chercher, pénétrée d'un vif repentir de ses crimes, que les exhortations de ce divin Sauveur avoient excité dans son cœur: comme Jesus étoit couché sur un lit de table, à la maniero du pays, elle se tenant derriere, aux pieds de Jesus, ne cessoit de les arroser de ses larmes, elle les essuyoit avec ses cheveux, les baisoit, et répandoit sur eux l'huile de parfum qu'elle avoit dans un vase d'albâtre; ce que voyant le Pharisien qui avoit invité Jesus, il disoit en lui-même: si c'étoit là un Prophete, il sauroit sans doute qui est celle qui lui baise les pieds (*a*). Le Sauveur qui pénétroit sa pensée, lui fit bien voir que rien ne lui étoit caché; et prenant la parole, il fit l'apologie de cette illustre pénitente, par une allégorie qui faisoit comprendre au Pharisien que la parfaite contrition de cette pécheresse, dont elle donnoit des preuves si éclatantes, rendoit son ame extrêmement agréa-

(a) *Luc.* 7.

ble à Dieu. Beaucoup de péchés lui sont remis, ajouta-t-il, parce qu'elle a beaucoup aimé ; puis se tournant vers cette femme, allez, lui dit-il, votre foi vous a sauvée, tous vos péchés vous sont remis, allez en paix. Cette rémission des péchés donna beaucoup à penser à tous ceux qui étoient à table. Qui est cet homme-ci, disoient-ils en eux-mêmes, qui remet ainsi les péchés ? La conversion de cette femme, jusqu'alors pécheresse, fut si parfaite, qu'elle devint dès-lors une des plus ferventes disciples du Sauveur ; et ce fut elle qui depuis le suivit par-tout, jusqu'aux pieds de la croix sur le Calvaire.

Ce fut après cette insigne conversion que le Sauveur, accompagné de ses Apôtres, parcourut la plupart des villes et des villages de la Galilée, annonçant par-tout le royaume de Dieu, enseignant la voie du salut, et confirmant par-tout la sainteté de sa doctrine par un nombre infini de miracles ; s'accommodant au génie du pays, il ne parloit guere au peuple qu'en paraboles.

Il se servit de celle du semeur, pour expliquer les différens effets de la parole de Dieu, par rapport aux différentes dispositions de ceux qui l'écoutoient. De celle de (*a*) l'ivraie qui, semée par malice parmi le bon grain, signifie les méchans qu'on souffre dans le champ du Seigneur avec les bons, mais qu'on sépare ensuite pour être jetée au feu avec la paille. La parabole de la graine de sénevé qui, quoique la plus petite des graines, pousse si haut, qu'elle devient la plus grande de toutes les plantes, sur laquelle les oiseaux du ciel viennent se percher, nous propose la figure d'une ame véritablement humble ; celle du levain qui se répand dans toute la pâte, et la fait lever, signifie la pureté d'intention ; comme la perle fine, pour laquelle le

(a) *Matth.* 13.

Digitized by Google

négociant donne tout son bien, et le trésor caché, sont la figure du salut éternel, pour lequel l'homme doit sacrifier tout ce qu'il a au monde. Voulant faire sentir les funestes effets de la rechûte dans le péché, il se servit de la parabole du fort armé, qui ayant été chassé d'une maison, revient avec de plus grandes forces, y rentre à main armée, s'y fortifie, et n'en est plus chassé.

La parabole des conviés au festin, qui refusent de s'y trouver, sur de frivoles prétextes; l'un, pour aller voir sa nouvelle maison de campagne; l'autre, pour aller essayer cinq paires de bœufs qu'il avoit achetés; celui-ci, sur son mariage; celui-là, sur son commerce et d'autres embarras: cette parabole, dis-je, dépeint assez visiblement l'indifférence de ceux qui s'éloignent de la sainte Table, et qui, par leur attachement à la terre, se rendent indignes du banquet des noces de l'Agneau. La parabole de l'enfant prodigue est une des plus détaillées et des plus circonstanciées; aussi fait-elle le portrait naturel d'une ame qui s'éloigne de Dieu, et elle décrit toutes les démarches du pécheur dans tous les déréglemens de sa vie; mais elle représente aussi tous les ressorts de la divine miséricorde, les voies admirables dont Dieu se sert pour convertir le pécheur, et avec quelle bonté il le reçoit, dès qu'il revient à lui.

Que ce soit une histoire que celle du (*a*) mauvais riche, comme le croient la plupart, ou une simple parabole, comme le pensent quelques autres, rien ne fait mieux sentir les malheurs infinis des heureux du siecle qui vivent dans l'oubli de Dieu, ni les avantages d'une vie humble et souffrante, quand elle est animée d'une patience chrétienne. Enfin, le Sauveur voulant donner une image sensible de son Eglise (*b*):

(a) *Luc.* 16. (b) *Matth.* 13.

le royaume des cieux, disoit-il, est semblable à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons, bons et mauvais, qu'on sépare après sur le rivage, mettant les bons à part dans des vaisseaux, et jetant dehors les méchans. Ainsi séparera-t-on au jour du jugement les Elus de Dieu d'avec les réprouvés. C'est ainsi que le Sauveur s'accommodant à la portée d'un peuple tout terrestre et grossier, il leur rendoit sensibles les vérités les plus spirituelles; et par ces comparaisons simples et familieres, il leur développoit les mysteres les plus cachés; et ce fut alors que s'accomplissoit ce qu'avoit dit de lui le Prophete: je vous parlerai par figures (*a*): *Aperiam in parabolis os meum.*

Jesus ayant congédié les troupes, monta dans une barque avec ses disciples, pour passer de l'autre coté du lac. A peine avoient-ils pris le large, qu'il s'éleva une grande tourmente sur la mer, en sorte que les vagues couvroient la barque. Jesus dormoit cependant; les disciples effrayés du danger, le réveillent en criant (*b*): Seigneur, sauvez-nous, nous sommes perdus. Gens de peu de foi, leur répond le Sauveur, pourquoi avez-vous peur? Quand vous êtes avec moi, qu'avez-vous à craindre? Il paroît bien par votre crainte que vous ne me connoissez qu'à demi; puis se levant, il commanda aux vents et à la mer, et à l'instant il se fit un grand calme. Alors tous s'écrierent: quel homme est ceci, que les vents et la mer lui obéissent. Etant arrivés à terre, il délivra deux possédés furieux qui crioient: Jesus, fils de Dieu, pourquoi venez-vous ici nous tourmenter avant le temps? L'un des deux étoit possédé d'une légion de démons qui, contraints par son ordre de sortir du

(a) *Psal.* 77.
(b) *Matth.* 8.

Digitized by Google

corps de cet homme, lui demanderent la permission d'entrer dans un troupeau de pourceaux qui passoient là, il le leur permit, et à l'instant ces animaux se précipiterent dans la mer, où ils périrent. Belle figure de ce qui arrive au pécheur impénitent. Peu après, une femme malade d'une perte de sang, depuis douze ans, fut guérie sur le champ, en touchant seulement le bord de sa robe. En même-temps vint un des chefs de la Synagogue, nommé Jaïre, qui se jeta à ses pieds, le suppliant d'entrer dans sa maison, parce qu'il n'avoit qu'une fille âgée de douze ans, qui se mouroit. Le Sauveur voulut bien y aller; mais à mi-chemin on vint dire à Jaïre que sa fille étoit morte, et qu'il falloit épargner à Jesus la peine d'aller plus loin. Mais le Sauveur consolant ce pere affligé, ne craignez point, lui dit-il, croyez seulement en moi, et votre fille est sauvée. Etant arrivé au logis, il trouva tout en pleurs; il en fut touché : ne pleurez point, dit-il, la fille n'est pas morte, elle dort seulement; c'est-à-dire, elle n'est pas morte pour long-temps; l'état où elle est ne doit être regardé que comme un sommeil, dont il m'est aussi facile de la faire sortir, qu'il est aisé à tout homme de réveiller une personne qui dort. Comme on savoit bien que la fille étoit morte, on se moquoit de lui; cependant Jesus ayant fait sortir de la chambre tous ces pleureurs et ces pleureuses à gage, avec tous les joueurs d'instrumens qui, selon l'usage du pays, se trouvoient dans les cérémonies des funérailles, pour jouer des airs lugubres, ou pour empêcher qu'on entendît les pleurs. Jesus ne voulut avoir avec lui que le pere et la mere de la fille, et ses trois disciples favoris, Pierre, Jacques et Jean. Alors la prenant par la main, il dit à haute voix : fille, levez-vous. A ces mots la fille se leve en aussi bonne santé que si elle n'eût point

Digitized by Google

été malade ; et Jesus commanda qu'on lui donnât à manger. Les cris d'allégresse succéderent aux pleurs ; toute la ville retentit des bénédictions qu'on donnoit au Sauveur ; et une si éclatante merveille fut bientôt divulguée.

§. XXVII.

La Mission des septante-deux Disciples.

La moisson croissant tous les jours, Jesus fit entendre à ses disciples le besoin qu'il avoit d'ouvriers pour cultiver un champ qui depuis si long-temps étoit en friche. Ayant déjà choisi ses douze Apôtres, qui répondoient aux douze Tribus, comme si le Sauveur avoit voulu choisir un Apôtre pour chaque Tribu, il voulut choisir encore soixante et douze disciples, pour travailler sous les Apôtres ; et dans ce nombre on trouve six disciples pour chaque Tribu, comme Moïse avoit choisi soixante et douze personnes, six par chaque Tribu, pour partager avec lui le poids des affaires. Les ayant assemblés autour de lui (*a*) : allez, leur dit-il, dans tout le pays ; voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups (*b*) : ne portez avec vous ni bourse, ni sac, ni souliers ; c'est-à-dire, comme dit saint Matthieu (*c*), n'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnoie dans votre bourse. Le dessein du Sauveur n'est pas d'obliger ses Apôtres et ses Disciples à aller nus pieds, ni de leur interdire l'usage d'un bâton pour s'appuyer ; le contraire paroît dans saint Marc. Il veut seulement leur faire entendre avec quel esprit de pauvreté, de mortification, de désintéressement, de dénuement et de confiance les ouvriers du Seigneur

(a) *Luc.* 10.
(b) *Cap.* 10.
(c) *Cap.* 6.

Digitized by Google

doivent travailler à sa vigne, toujours prêts à se mettre en chemin, sans faire provision de tout ce qui leur seroit nécessaire pour vivre commodément durant leurs excursions évangéliques ; il veut qu'ils aillent en équipage de simples voyageurs, sans porter des vivres dans des sacs, sans se charger d'armes, ce qu'il entend par le terme de bâton, ni de meubles inutiles ; sans avoir ni souliers ni habits à changer, parce que Dieu pourvoit toujours aux besoins de ceux qui ne cherchent dans les ministeres de charité que sa gloire et le salut des ames, ne voulant point à son service des ouvriers sensuels et délicats.

Sur le chemin, ajouta-t-il, ne saluez personne ; c'est-à-dire ne vous arrêtez point en chemin à rendre des visites inutiles, ou à faire de vains complimens. En quelque maison que vous entriez, commencez par dire : la paix soit sur cette maison ; et s'il y a là un enfant de paix, c'est-à-dire, une personne craignant Dieu et dans les dispositions chrétiennes, votre paix s'arrêtera sur lui, sinon elle reviendra sur vous. Par le mot de paix on entend, selon le langage de l'Ecriture, un souhait de toutes sortes de bénédictions. Demeurez au reste dans la même maison, buvant et mangeant de ce qui s'y trouve, et en quelque ville que vous entriez, si on vous y reçoit, mangez de ce qu'on vous servira : un véritable pauvre ne s'avise pas de demander ce qui seroit le plus de son goût, et il ne refuse point ce qu'on lui donne. Guérissez au reste les malades qui seront-là, et dites-leur : le Royaume de Dieu, c'est-à-dire, le salut est proche de vous, profitez des secours que vous avez.

Le Sauveur ayant ainsi instruit ses soixante et douze disciples, il les envoya annoncer le Royaume de Dieu dans les bourgs et villages voisins, où ils prêcherent avec grand zele. Ils travaillerent avec succès et revinrent pleins de joie : Seigneur, disoient-ils,

disoient-ils, en votre nom, les démons mêmes nous sont soumis, et nous guérissons miraculeusement les malades. Jesus découvrant dans eux une complaisance un peu trop naturelle, voulut corriger tout ce qu'il y voyoit de plus défectueux : je voyois Satan, leur dit-il, qui tomboit du Ciel comme la foudre; leur faisant entendre que le plus noble et le plus parfait des Anges s'étoit perdu par l'orgueil; que quelque saint, quelque chéri de Dieu qu'on soit, on doit être humble, et quelques merveilles qu'on fasse, quelque succès qu'on ait, on doit se croire un serviteur inutile. Voilà que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpens et sur les scorpions, et sur toutes les forces de l'ennemi, ajouta-t-il, sans que rien puisse vous résister ni vous nuire (*a*); cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits se soumettent à vous, ces purs dons ne donnent pas du mérite; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits au Ciel; c'est-là le seul véritable sujet de joie.

A l'heure même, dit saint Luc, Jesus eut un transport de joie qui venoit du Saint-Esprit; et levant les yeux vers le Ciel : je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la terre, s'écria-t-il, de ce que vous avez caché ces choses aux savans et aux sages du monde, et que vous les avez révélées aux petits. Tout m'a été mis entre les mains par mon Pere; et nul ne sait qui est le Fils, que le Pere, ni qui est le Pere, que le Fils, et celui à qui le Fils voudra bien le révéler. Puis se tournant vers ses disciples : heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, mes enfans, leur dit-il, car je vous assure que beaucoup de Prophetes et de Rois ont desiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont pas entendu. Sur cela un Docteur de la Loi se leva à dessein de le

(a) *Luc.* 10.

sonder : Maître, lui dit-il, que ferai-je pour être sauvé ? Jesus lui répondit : qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? qu'y lisez-vous ? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, repart le Docteur, de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. *Vous avez bien répondu*, lui dit Jesus : *faites cela, et vous vivrez.* Le Docteur voulant savoir si par ce nom de prochain Jesus comprenoit les étrangers, ou seulement les freres, lui dit : et qui est mon prochain ? Sur quoi le Sauveur lui rapporta la parabole d'un homme qui étant tombé entre les mains des voleurs, et ayant été blessé et laissé demi-mort sur la place, ne fut secouru ni par un Prêtre, ni par un Lévite qui avoient passé sans lui donner aucun secours ; mais par un Samaritain charitable, qui en ayant eu compassion, en avoit pris grand soin, et avoit pansé lui-même ses plaies, faisant bien voir par cet exemple, que l'amour du prochain doit être un amour universel, un amour efficace, et non pas un amour de nationalité, ni de pur compliment.

§. XXVIII.

Jesus rassasie avec cinq pains et deux poissons plus de cinq mille personnes.

Cependant Jesus ayant appris qu'Hérode avoit fait mourir saint Jean, et sachant ce qu'on disoit de lui à la Cour de ce Prince, il monta sur une barque avec ses disciples, et ayant traversé le lac de Génézareth, il vint aborder en un lieu fort solitaire, vis-à-vis de Bethsaïde. Mais quelque désert que fût le lieu, on y vit arriver bientôt une foule de peuple ; plus de cinq mille personnes avoient marché à pied presque tout un jour pour le venir trouver, et il leur falloit faire autant de chemin pour retourner chez eux, sans avoir pris

aucune nourriture. Après que le Sauveur les eut instruits, et qu'il eut guéri les malades, les disciples voyant qu'il se faisoit tard, lui dirent : Seigneur, congédiez ce peuple, afin qu'ils aillent dans les villages voisins s'acheter de quoi manger; mais Jesus leur dit : il n'est pas besoin qu'ils y aillent, donnez-leur vous-mêmes de quoi manger. Nous n'avons ici, répondirent-ils, que cinq pains et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? du pain pour deux cents deniers d'argent, (cette somme peut se réduire à cinquante francs de notre monnoie,) ne suffiroit pas pour que chacun en eût un petit morceau, ajouta Philippe. Jesus se fit apporter ces cinq petits pains et ces deux poissons, et les ayant bénis, il les fit distribuer à tout ce peuple ; tout le monde mangea, et fut rassasié, et on remporta douze corbeilles pleines de morceaux qui resterent.

Un miracle si éclatant frappa si fort le peuple, que chacun s'écrioit : c'est ici le Prophete qui doit venir dans le monde. On pensoit même à l'enlever et à le faire Roi ; mais Jesus ayant connu leur dessein, il s'enfuit une seconde fois sur la montagne tout seul. Sur le soir, ses disciples étant montés dans une barque, ils passerent la mer pour aller à Capharnaüm. Cependant un grand vent venant à souffler, la mer s'éleva ; et les Apôtres n'ayant pu à force de rames aborder, ils se crurent perdus, tellement la tempête étoit violente. Le Sauveur connut dans sa solitude et leur crainte et le danger, et il ne tarda pas de remédier à l'un et à l'autre.

Vers les quatre heures du matin, il alla à eux marchant sur la mer. Les Apôtres voyant un homme qui marchoit sur l'eau, en furent effrayés, croyant voir un fantôme. La frayeur leur fit jeter un grand cri ; mais Jesus les rassura : ne craignez rien, leur dit-il, c'est moi. Seigneur, s'écria alors Pierre, si c'est vous, commandez-moi de

vous aller trouver en marchant sur les eaux moi-même ? Venez, lui dit Jesus. Aussitôt Pierre descend de la barque, et marche hardiment sur l'eau pour aller à lui ; mais le vent s'étant renforcé, il eut peur, et commençant à enfoncer : ah ! Seigneur, sauvez-moi, s'écria-t-il, j'enfonce. Jesus le prenant par la main : homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi avez-vous douté ? Tant il est vrai qu'on enfonce, qu'on va se perdre sous les yeux de Jesus-Christ même, dès que l'on doute, dès que la foi devient chancelante, dès qu'elle s'affoiblit. Jesus ne fut pas plutôt monté avec Pierre dans la barque, qu'à l'instant le vent tomba et la mer devint calme. Tous ces prodiges firent ouvrir les yeux aux disciples, qui n'avoient pas même jusqu'alors fait assez de réflexions sur le miracle des cinq pains : ils commencerent à être véritablement frappés de toutes ces merveilles, et à reconnoître pour fils de Dieu celui qui en étoit l'auteur : s'étant donc jetés à ses pieds, ils l'adorerent.

On n'eut pas plutôt débarqué sur la terre de Génézareth, en deça du lac, que le bruit se répandit dans tout le pays, de l'arrivée du grand Prophete ; ce qui fut cause que par-tout où Jesus paroissoit, on lui amenoit de toutes parts des malades dans des lits portatifs, on les exposoit hors des maisons, et on le prioit de permettre seulement qu'ils touchassent le bord de sa robe ; et tous ceux qui la touchoient étoient sur l'heure parfaitement guéris.

Calvin sentant bien combien tous ces faits merveilleux condamnent visiblement ses erreurs et le mépris qu'il fait des reliques des Saints et de leur culte, il ne se contente point d'accuser de superstition ceux de Génézareth, il a encore l'insolence et l'impiété de condamner la condescendance de Jesus-Christ, en ce qu'il souffroit qu'on attribuât à ses habits sacrés une vertu miraculeuse qui

n'étoit propre qu'à sa personne sacrée, et qu'en touchant le bord de sa robe, on espérât d'être guéri.

Le peuple, que le Sauveur avoit miraculeusement rassasié de cinq pains, étoit en peine de savoir ce qu'il étoit devenu : ils avoient vu entrer les Apôtres dans la barque, et ils savoient que Jesus ne s'y étoit pas embarqué ; aussi furent-ils fort surpris quand ils apprirent qu'il étoit à l'autre bord du lac avec ses Apôtres, sans savoir comment il y étoit allé. On ne douta point qu'il ne fût allé à Capharnaüm, et d'abord tous s'y rendirent ; l'ayant trouvé, ils lui dirent : Maître, quand êtes-vous venu ici ?

Le Sauveur, sans s'arrêter à répondre à une curiosité assez inutile, leur dit : (*a*) *Ce n'est pas pour avoir vu des miracles que vous me cherchez, mais à câuse des pains dont vous avez mangé, et parce que vous avez été rassasiés.* Le fils de Dieu, par ce petit reproche, leur manifestoit quelle étoit leur disposition intérieure, et combien le motif de leur empressement étoit intéressé. Au lieu de regarder mes miracles comme les ouvrages d'un Dieu et comme des preuves éclatantes que je suis le Messie, vous n'y envisagez que le profit temporel qui peut vous en revenir ; vous ne me suivez que par des vues grossieres et charnelles. Au nombre de plus de cinq mille personnes, vous avez tous été rassasiés de cinq pains, ce miracle vous a frappés ; et voyant que vous ne manquez de rien en me suivant, vous me cherchez avec empressement, mais vous ne me croyez pas plus pour cela le fils de Dieu et le Messie ; ces pains matériels, miraculeusement multipliés, vous ont rassasiés, vous les avez trouvés d'un goût exquis ; et voyant que sans travailler vous trouvez auprès de moi votre nourriture corporelle, vous ne cherchez autre chose en me suivant. Croyez-

(a) *Joan. 6.*

moi, ayez des motifs plus purs et moins intéressés : le pain que je vous ai donné nourrit votre corps ; souhaitez-en un plus précieux et plus divin, qui soit la nourriture de votre ame (*a*) : *Faites en sorte*, leur dit-il, *d'avoir un aliment, non qui se corrompe, mais qui se conserve jusque dans la vie éternelle, et que le fils de l'Homme vous donnera ; car le Pere, lui qui est Dieu*, ajouta-t-il, *l'a marqué de son sceau*. C'est de lui-même, de son propre corps que Jesus-Christ parle ici sous le nom de *pain* et d'*aliment*, comme il le dit encore plus clairement dans la suite : le Pere, lui qui est Dieu, l'a marqué de son sceau, c'est-à-dire, il lui a communiqué tout son pouvoir, en lui communiquant substantiellement sa nature divine ; comme s'il disoit : étant Dieu comme mon Pere, je suis aussi puissant que lui ; ainsi, ne soyez pas surpris si je puis faire cette merveille, qui consiste à vous donner pour nourriture ma propre chair et mon propre sang.

Ceux qui l'écoutoient lui demanderent d'abord ce qu'ils avoient à faire pour mériter un si insigne bienfait : ce que vous avez à faire, répond le Sauveur, c'est que vous ayiez une foi vive, c'est que vous croyiez à ma parole ; c'est que vous croyiez en celui que mon Pere a envoyé, et que vous soyez persuadés que je suis le Messie, et que quelque élevée que soit au-dessus des sens et de la raison humaine, la merveille que je dois faire, vous soumettiez aveuglément toutes vos lumieres naturelles à celles de la foi.

Le fils de Dieu, qui connoissoit pafaitement tout ce qui se passoit dans le fond des cœurs, avoit bien eu raison de dire à ceux qui l'écoutoient, qu'ils n'estimoient ses miracles que par rapport aux avantages qu'ils en tiroient, et qu'ils ne l'en croyoient pas plus fils de Dieu et le Messie ; car ils eurent l'imprudence de lui demander

(a) *Joan.* 5.

quelles étoient ses œuvres par quoi ils dussent croire qu'il étoit le fils de Dieu : quel miracle faites-vous, lui dirent-ils, qui nous oblige de croire si aveuglément à vos paroles ? Il est vrai que vous avez nourri plus de cinq mille personnes avec cinq pains, et cela un seul jour ; mais Moïse en a nourri pendant quarante ans plus de six cent mille avec la manne qui tomboit du Ciel ; pourriez-vous faire quelque chose de plus que Moïse ? Sur quoi Jesus leur repartit (*a*) : *En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est point Moïse qui vous a donné le pain céleste, mais c'est mon Pere qui vous donne*, en ma personne, *le vrai pain céleste ; car le pain de Dieu est celui qui vient du Ciel, et qui donne la vie au monde.*

Donnez-nous donc toujours de ce pain-là, s'écrièrent-ils : alors Jesus s'expliquant encore plus clairement sur le mystere de la divine Eucharistie, qui étoit le principal objet de tout ce discours : c'est moi, leur dit-il, qui suis le pain de vie ; celui qui vient à moi, qui croit à ma parole, qui croit en moi, n'aura point faim et n'aura jamais soif. *Mais je vous l'ai dit*, ajouta-t-il, *vous m'avez vu, et cependant vous ne croyez point ;* vous m'avez vu faire des miracles, vous les admirez, vous êtes ravi d'aise de trouver auprès de moi la guérison de vos maladies, et le soulagement dans tous vos maux temporels, et voilà tout ; car vous ne cherchez pas autre chose. Mes miracles vous frappent, mais vous rendent-ils plus dociles à ma parole ? font-ils naître en vous une véritable foi, sans laquelle mes plus grands bienfaits vous seront inutiles ? *Cependant c'est la volonté de mon Pere qui m'a envoyé*, ajouta-t-il, *que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle.*

C'est ainsi que le fils de Dieu préparoit ces esprits matériels et charnels au plus spirituel et

(a) *Joan.* 6.

au plus merveilleux de tous les mysteres; mais ce peuple indocile et grossier, loin de se rendre aux vérités que le Sauveur leur rendoit sensibles par des faits si merveilleux, *ils murmuroient contre lui, parce qu'il avoit dit* (a) *: je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel ;* et ils disoient : n'est-ce pas là Jesus, le fils de Joseph, dont nous connoissons le pere et la mere ? comment dit-il donc, je suis descendu du ciel ? Tant il est vrai que l'homme animal ne conçoit point ce qui est de l'esprit de Dieu ; que les effets les plus admirables de sa toute-puissance, de sa sagesse et de son amour infini, sont souvent une folie à son égard, et qu'il n'y peut rien comprendre. *Jesus leur répondit alors :* ne murmurez point les uns avec les autres ; personne ne peut venir à moi si le Pere qui m'a envoyé ne l'attire. Le Sauveur avoit prévenu leur incrédulité et leurs murmures, et par ses miracles qui démontroient clairement sa toute-puissance et sa divinité, et par ses paroles, en leur déclarant que sans la foi ils ne comprendroient rien à sa doctrine. Il leur dit donc ici que le mystere de l'Eucharistie qu'il leur promet d'instituer, étant si au-dessus des sens et de toute raison humaine, il n'y a que ceux qui ne se roidissent point contre les impressions de la grace, qui sont dociles, et qui ne ferment point les yeux aux lumieres de la foi, qui puissent comprendre ce grand mystere. Ignorez-vous, leur dit-il, qu'il est écrit dans les Prophetes : ils seront tous disciples de Dieu-même, ils seront tous dociles à la voix de Dieu ? *Et erunt omnes dociles Dei* (b). Il faut de la docilité, il faut une foi simple, humble et soumise dans l'école de Dieu ; sans cette foi il n'y a qu'aveuglement, qu'erreur, que mort durant et après cette vie.

Vous me dites que vos peres ont mangé de la

(a) 1. *Cor.* 2.
(b) *Joan.* 6.

Digitized by Google

manne dans le désert; il est vrai, mais ils n'ont pas laissé que de mourir; cette manne n'a pas pu ni les préserver de la mort dans le temps, ni leur procurer la vie éternelle. Il n'y a que moi, à proprement parler, qui puisse les préserver de la mort, parce que je suis le pain de vie: je donnerai à ceux qui croiront en moi la vie de l'ame, qui sera un gage sûr de leur résurrection bienheureuse et de l'immortalité de leur corps. C'est ici proprement le seul pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange avec les dispositions nécessaires, ils ne meurent point de la mort de l'ame: ce pain divin dont je vous parle, sera pour les bons, c'est-à-dire, pour ceux qui, animés d'une vive foi, le mangeront en état de grace, un gage sûr et comme les arrhes d'une vie bienheureuse et éternelle; il sera aussi pour les méchans qui manqueront de foi, ou qui ayant la foi, le mangeront en état de péché mortel, un gage de leur éternelle damnation.

§. XIX.

Jesus-Christ déclare positivement sa présence réelle dans le Sacrement de l'Eucharistie.

Jesus-Christ ayant ainsi préparé à ce grand mystere de l'Eucharistie les esprits matériels et grossiers des Juifs, commence à leur parler clairement et sans figure de la manducation véritable et réelle de son corps: les paroles dont il se sert sont si expresses et si positives, que les Juifs, quoiqu'accoutumés à un style métaphorique et figuré, selon le génie et l'usage du pays, ne purent s'empêcher de les prendre dans le sens propre et littéral, tant il étoit clair que Jesus-Christ parloit en ceci sans métaphore et sans figure; ce qu'ils n'avoient pas fait lorsque le Sauveur avoit dit qu'il étoit la véritable vigne, *Ego*

sum vitis vera ; qu'il etoit la porte de la bergerie, *Ego sum ovium ostium :* qu'il étoit le bon Pasteur, *Ego sum Pastor bonus ;* qu'il étoit la lumiere du monde, *Ego sum lux mundi ;* enfin, qu'il étoit la vie, la vérité et la voie, *Ego sum via, veritas et vita :* aussi, nul des Juifs alors qui osât se récrier contre toutes ces propositions ; ils voyoient assez qu'il parloit dans un sens figuré et par métaphore : mais quand il dit ici qu'il est le pain vivant qui est descendu du Ciel : *Ego sum panis vivus qui de cælo descendi ;* quand il dit que sa chair est véritablement une nourriture, et que son sang est véritablement un breuvage, *Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus ;* quand il dit que le pain qu'il doit leur donner, c'est sa chair, *Panis quem ego dabo, caro mea est ;* et que s'ils ne mangent la chair du fils de l'homme, et s'ils ne boivent son sang, ils n'auront point en eux la vie, et qu'il le dit d'une maniere si positive, si assurée, qu'il y ajoute même une espece de serment : *Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis ;* quand, dis-je, il parle de cette manducation réelle de son corps, il le fait d'une maniere si claire, si positive, si expresse qu'il n'eût pas pu s'expliquer plus clairement, ni dire en des termes plus formels, plus propres, ni plus énergiques, que le pain qu'il leur donnoit à manger étoit réellement et sans figure son propre corps, sa chair et son sang : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.*

Les Juifs entrerent bien dans la pensée du Sauveur ; ils comprirent que Jesus-Christ ne parloit point dans un sens figuré, mais d'une manducation propre et réelle ; aussi se dirent-ils les uns aux autres : comment cet homme-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? Si Jesus-Christ n'eût dit que ce que les hérétiques de ces derniers temps

lui font dire, qu'il n'eût parlé que de la manducation par la foi, et qu'il n'eût voulu dire autre chose, si ce n'est que ce pain étoit la figure de son corps, et non pas sa chair même, connoissant ce que ses auditeurs pensoient, sachant ce qui les révoltoit, et entendant même leurs murmures, pouvoit-il les laisser dans une erreur que ses propres paroles avoient fait naître ? pouvoit-il se dispenser de leur dire qu'ils ne devoient pas prendre pour la réalité ce qu'il ne leur disoit qu'en figure ? pouvoit-il se dispenser d'adoucir et de modifier ses expressions et ses termes ? n'y étoit-il pas même obligé ? cependant il fait tout le contraire, il les confirme dans leur opinion, il se sert de termes encore plus forts et plus clairs, et il ajoute une maniere de parler qu'il n'employoit que quand il vouloit dire quelque chose qui méritoit une particuliere attention, et qu'il vouloit mieux faire entendre : En vérité, en vérité je vous le dis, et je ne saurois trop vous le dire, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, cette chair et ce sang qui composent réellement mon corps, vous n'aurez point la vie en vous. Et par une surabondance de manifestation de sa pensée et du vrai sens de ses paroles, il ajoute immédiatement, *Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage ; et celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous ;* c'est-à-dire, vous ne persévérerez pas long-temps en état de grace. *Je suis le pain de vie. Vos peres ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; si quelqu'un mange de ce pain-ci, il vivra éternellement ; et le pain que je vous donnerai, c'est ma chair : Panis quem ego dabo, caro mea est, pro mundi vita ;* c'est

le même corps qui doit être immolé sur la croix pour le salut de tout le monde.

Remarquez que c'est ainsi que Jesus-Christ parle, et qu'il répond à ceux qui venoient de lui témoigner la peine qu'ils avoient de croire que le pain qu'il vouloit leur donner à manger fût sa propre chair; et qui lui avoient fait connoître qu'ils ne pouvoient pas s'imaginer que son propre corps, que sa propre chair pût jamais être donnée à manger, qu'elle pût jamais être véritablement une nourriture, et qui en murmuroient. Que les hérétiques de ces derniers temps nous disent comment Jesus-Christ eût dû s'exprimer, de quels autres termes plus clairs, plus propres, plus formels il eût dû se servir pour nous dire que la divine Eucharistie contenoit réellement son corps; et que c'étoit sa propre chair que nous mangerions dans ce Sacrement; qu'il nous donnoit réellement sa propre chair à manger; en un mot, qu'il pensoit de cette merveilleuse manducation, comme pense, comme croit l'Eglise Catholique.

Il paroît bien par tout ce discours de Jesus-Christ, par les termes propres, expressifs et naturels dont il se sert, par le tour et les expressions qu'il emploie, et par les fréquentes répétitions des mêmes termes, combien il avoit à cœur ce grand mystere, et combien il craignoit qu'on ne s'imaginât que par les termes de sang et de chair, de boire et de manger, il parloit dans un sens figuré et par métaphore, en parlant d'un mystere et d'un prodige où tous les sens et la raison humaine même se révoltent, et dans lequel l'esprit humain se perd. Ceux qui l'écoutoient le prirent bien aussi dans le sens propre et selon la réalité; ils comprirent que ce n'étoit point dans un sens figuré que Jesus-Christ vouloit leur donner sa propre chair à manger et son propre sang à boire; et ce fut aussi ce qui obligea quelques-uns de ses disciples, non pas des soixante et douze, mais

seulement de ceux qui jusqu'alors le suivoient ordinairement, de s'écrier : ce discours est dur, et qui peut l'écouter ? *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?*

Comme ce n'étoit point en particulier et en secret que le Sauveur expliquoit ce mystere, mais publiquement dans Capharnaüm et en pleine Synagogue, il trouva bien des incrédules qui penserent alors, comme les hérétiques le pensent aujourd'hui, que cette doctrine touchant l'Eucharistie étoit insoutenable, et que Jesus-Christ l'entendant dans le sens propre et non pas figuré, elle révoltoit les sens et la raison ; mais Jesus sachant par lui-même qu'ils en murmuroient (*a*), leur dit : cela vous choque-t-il ? mais pensez-vous qu'il me soit plus difficile de vous donner réellement mon corps à manger, que de l'élever moi-même visiblement dans le ciel par ma toute-puissance ? cependant vous verrez de vos yeux ce prodige ; pourquoi ne voulez-vous pas croire cet autre miracle ? *Croyez-moi*, ajouta-t-il, *c'est l'esprit qui vivifie* (b), *la chair n'est d'aucun usage ;* elle ne sert même, si on l'écoute, qu'à jeter dans l'erreur. Sachez donc que *ce que je vous ai dit est esprit et vie.* Je suis la voie qui ne peut vous égarer, la vérité qui ne peut vous tromper, la vie qui est éternelle : je suis la voie qui conduit à la vérité, je suis la vérité qui donne la vie. La voie des sens conduit à l'erreur, et l'erreur donne la mort à l'ame. Dans ce mystere, si on n'écoute que la chair, c'est-à-dire, une raison toute humaine et charnelle, si l'on ne consulte que les sens, tout choque, tout rebute : il faut s'élever au-dessus des sens et de la raison même par la foi, et c'est à la faveur des lumieres toutes spirituelles de la foi qu'il faut regarder ce mystere. C'est l'esprit qui vivifie, car le juste vit de la foi :

(a) *Joan.* 6.
(b) *Joan.* 6.

Digitized by Google

au contraire, le pécheur et l'hérétique plongés dans l'erreur, pour ne s'élever jamais au-dessus de la chair et des sens, sont dans un état de mort, parce que la chair, ainsi que la lettre, tue.

C'est dans ce sens que le Sauveur dit quelque temps après à Pierre : ce n'est point la chair et le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Pere qui est dans le Ciel. Jesus-Christ, en disant que c'est l'esprit qui vivifie, et que la chair n'est d'aucun usage, ne disoit point que sa chair unie hypostatiquement à la divinité, qu'il vouloit nous donner pour nourriture de l'ame, ne servoit de rien ; il ne parloit que de notre maniere de concevoir toute charnelle et matérielle, qui est incapable de nous faire comprendre ce que la toute-puissance de Dieu peut faire ; et c'est dans ce même sens que saint Paul disoit depuis que la lettre tue, et l'esprit vivifie (*a*), et que l'homme animal ne connoît point ce qui est de l'esprit de Dieu.

Jesus-Christ connoissoit parfaitement tout ce que pensoient les Capharnaïtes, qui n'ayant qu'une intelligence toute charnelle, s'imaginoient que le Sauveur vouloit leur donner sa chair à manger, et son sang à boire, de la même maniere qu'on boit et mange ce qui sert de nourriture au corps. Ils s'imaginoient, disent les saints Peres, que Jesus-Christ vouloit leur donner matériellement sa chair à manger par morceaux ; et voilà ce qui les obligeoit à se récrier et à dire : *ce discours est dur, et qui peut l'entendre !* C'est ce qui obligea le fils de Dieu à leur dire que la chair en elle-même, séparément de la divinité et de l'esprit qui vivifie, ne serviroit de rien. C'est comme s'il disoit : la chair humaine séparée de la divinité, telle qu'est celle de tous les purs hommes, est une viande corporelle qui fait horreur, qui n'est propre qu'à la pourriture, et qui ne peut servir de nourriture qu'aux sauvages et aux bêtes carna-

(*a*) 2. *Cor.* 3. 1. *Cor.* 2.

cieres ; mais mon corps que je prétends vous donner pour nourriture, est une chair unie substantiellement à la divinité ; aussi doit-elle être la nourriture de l'ame, à laquelle elle donne la vie éternelle : mais pour qu'elle nourrisse l'ame et lui donne la vie, il ne faut pas la séparer de l'esprit qui vivifie, c'est-à-dire, de la foi. Les Juifs de Capharnaüm qui étoient scandalisés du mystere de l'Eucharistie, regardoient Jesus-Christ comme un pur homme, et ils ne regardoient point le mystere de l'Eucharistie avec les yeux spirituels de la foi. Le fils de Dieu leur dit donc que ce qu'il leur avoit dit étoit esprit et vie, et qu'ils ne devoient pas l'entendre d'une maniere grossiere et charnelle, comme ils se l'étoient d'abord imaginé ; que c'étoit de l'ame que sa chair unie à la divinité devoit être la nourriture spirituelle, et non pas du corps ; et que, quoique sa chair dût être réellement et véritablement donnée pour être mangée, ce seroit cependant d'une maniere toute miraculeuse, sous les apparences du pain ; en sorte que cette manducation n'auroit rien qui rebutât les hommes, mais qu'elle ne profiteroit qu'à ceux qui auroient une foi vive et un cœur pur.

§. XXX.

Le mystere de l'Eucharistie rebute quelques Disciples de Jesus-Christ, et ils deviennent apostats.

Cet éclaircissement cependant n'empêcha point que quelques-uns de ceux qui avoient été jusque-là les disciples du Sauveur, ne trouvassent encore cette doctrine et cette vérité trop dure ; comme ils ne comprenoient point que Jesus-Christ fût fils de Dieu, et qu'ils ne le regardoient que comme un pur homme, ils ne voulurent jamais croire qu'il pût faire ce qu'il disoit.

Quelque zele qu'eût le Sauveur pour leur salut, il n'eut garde de modifier en rien sa doctrine sur ce mystere, sachant bien qu'il n'avoit rien dit que de vrai ; il se contenta de dire, en gémissant sur leur incrédulité, qu'il n'ignoroit point qu'il y en avoit parmi eux qui ne croyoient point : car il avoit toujours eu connoissance, ajoute saint Jean, de ceux qui ne croyoient point, et de celui en particulier qui le livreroit. (Il parloit du traître Judas qui manquoit de foi, et qu'on peut regarder comme le chef et le pere de tous les hérétiques qui nient la présence réelle de Jesus-Christ dans le Sacrement adorable de la divine Eucharistie.) C'est pour cela que Jesus ajouta que personne ne pouvoit venir à lui, s'il ne lui avoit été donné par son pere. La foi est une grace ; mais c'est une vérité de foi qu'on peut résister à la grace ; et c'est ce que ne prouve que trop l'exemple du malheureux Judas, et de ces incrédules disciples qui se retirerent, et ne suivirent plus le Sauveur. Cette désertion des disciples, après même l'éclaircissement que Jesus-Christ venoit de leur donner, est une preuve évidente qu'ils prirent toujours ses paroles pour une promesse de leur donner réellement son corps à manger et son sang à boire. Si les choses n'eussent dû se passer qu'en figure dans ce mystere, la bonté et même la justice du Sauveur demandoient, comme on a déjà dit, qu'il les détrompât, puisque leur erreur et leur crime n'eût été que de prendre les paroles de leur maître dans le sens qu'elles devoient naturellement avoir : ne le pas faire, c'étoit leur tendre un piege dans lequel tout homme de bon sens, tout homme sage devoit donner. Quelle impiété de croire Jesus-Christ capable d'une telle malice ! Ce bon pasteur qui court après les brebis qui se sont égarées, qui les charge sur ses épaules pour les ramener dans la bergerie, eût-il pu les en faire sortir lui-même en les trompant volontairement !

Cette désertion de plusieurs de ses disciples affligea sensiblement ce divin Sauveur : il le témoigna assez, lorsque s'adressant à ses Apôtres et aux autres disciples qui étoient demeurés fideles, il leur dit : ne voulez-vous point aussi vous retirer, vous autres (*a*) ? *Numquid et vos vultis abire !* Alors Simon Pierre prenant la parole pour tous, et jugeant de la disposition intérieure des autres par la sienne : à qui irions-nous, lui dit-il ? vous avez les paroles de la vie éternelle ; c'est-à-dire, vous ne nous enseignez rien, vous ne nous dîtes rien qui ne soit vrai, quelque surprenant, quelque incroyable, quelque incompréhensible qu'il paroisse ; vous êtes le Tout-puissant et la vérité même, et votre doctrine seule peut nous procurer la vie éternelle, le salut éternel.

Quelques jours après, Jesus allant du côté de Tyr et de Sidon avec ses Apôtres, trouva sur le chemin une femme Cananéenne qui venoit à lui en criant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est maltraitée du démon (*b*). Les Juifs donnoient le nom de Cananéens et de Phéniciens à ceux de Tyr et de Sidon, et parce qu'ils descendoient des anciens Cananéens, et parce que ces deux villes étoient dans la Phénicie. Jesus faisant semblant de ne la pas entendre, ne lui répondit rien ; cependant elle ne cessoit point de crier. Les Apôtres fatigués de ses cris, dirent au Seigneur : Maître, renvoyez cette femme, qui crie sans cesse après nous et nous importune. Je ne suis envoyé qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël, qui sont perdues, leur répond le Sauveur, et elle étant payenne, n'est pas de ma bergerie. Cette femme, sans se rebuter, s'avance, et se jetant aux pieds de Jesus-Christ : Seigneur, lui dit-elle, ayez pitié de moi. Jesus lui répondit d'un ton un peu sec : il n'est pas raisonnable de prendre

(a) *Joan.* 6.
(b) *Matth.* 15.

Digitized by Google

le pain des enfans et de le jeter aux chiens. Il est vrai, répliqua-t-elle ; mais du moins ne refuse-t-on pas aux chiens les miettes qui tombent de la table de leur maître ? Alors le Sauveur charmé de la foi et de la persévérance de cette femme étrangere, lui dit : femme, votre foi est grande ; que ce que vous souhaitez s'accomplisse : et dès ce moment sa fille fut délivrée du démon qui la tourmentoit.

Cependant comme toute la vie de Jesus-Christ n'étoit qu'une suite continuelle de miracles, on ne voyoit sur les chemins par où il passoit, que gens perclus de leurs membres, qu'aveugles, que sourds, que muets, que malades ; et tous étoient guéris sur le champ : car il sortoit de lui, dit saint Luc (*a*), une vertu qui les guérissoit tous. Il nourrit encore miraculeusement avec sept petits pains et quelques petits poissons, plus de quatre mille personnes qui le suivoient depuis trois jours ; et arrivant à Bethsaïde, il rendit la vue à un aveugle, en lui mettant les doigts sur les yeux. Les Pharisiens et les Saducéens ne cherchant qu'à lui tendre des pieges, lui demanderent qu'il fît devant eux quelque nouveau prodige dans l'air ; mais le Sauveur, après leur avoir reproché leur incrédulité et leur hypocrisie, jetant un profond soupir, répéta ce qu'il avoit déjà répondu autrefois à une pareille demande : cette nation perverse et infidelle, dit-il, demande un prodige, et il n'y aura point de prodige pour elle que celui du Prophete Jonas ; c'est-à-dire, que celui dont le Prophete Jonas a été la figure : car l'engloutissement du Prophete, sa sortie du ventre de la baleine, après y avoir demeuré trois jours, marquoient la mort de Jesus-Christ, le temps que son corps devoit rester dans le tombeau, et le miracle de sa résurrection glorieuse.

(a) *Luc.* 6.

§. XXXI.

Saint Pierre ayant confessé que Jesus-Christ étoit le Fils de Dieu, devient le Chef visible de l'Eglise.

Le Sauveur étant allé aux environs de Césarée de Philippe, située vers la source du Jourdain, il demanda à ses Apôtres en chemin faisant, ce qu'on pensoit de lui dans la Judée après tant de miracles : les uns croient, lui dirent-ils, que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité, les autres disent que vous êtes Elie, les autres Jérémie ou quelqu'un des Prophetes. Et vous, leur dit Jesus, qui dites-vous que je suis ? alors Pierre prenant la parole : vous êtes le Christ (*a*), le Fils du Dieu vivant, répondit-il. Jesus lui repartit : vous êtes heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Pere qui est dans le ciel. Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié aussi dans le ciel. Il défendit ensuite à ses Disciples, de dire à qui que ce fût qu'il étoit Jesus le Christ ; sans doute, de peur que cette opinion ne fût un obstacle à sa passion, et à la mort qu'il avoit résolu de subir pour le salut des hommes.

C'est pour cela qu'il commença dès-lors à déclarer à ses mêmes Disciples qu'il devoit souffrir beaucoup dans Jérusalem, de la part des Anciens, des Scribes et des Princes des Prêtres qu'il y seroit mis à mort, mais qu'il ressusci-

(a) *Matth.* 16.

Digitized by Google

teroit le troisieme jour. Sur quoi Pierre l'ayant pris en particulier, lui dit avec son ingénuité et sa ferveur ordinaire : Ah ! Seigneur, à Dieu ne plaise qu'on vous traite jamais si indignement ; non, cela ne vous arrivera point. Jesus se tournant vers lui : retirez-vous de devant moi, lui dit-il, vous parlez en ministre de Satan, vous m'êtes un sujet de scandale, et il ne tiendroit pas à vous que je n'accomplisse point l'ouvrage de la rédemption des hommes, pour lequel mon Pere m'a envoyé.

Ce fut à cette occasion que Jesus dit non-seulement à ses Disciples, mais à tous ceux qui voudroient le suivre, que qui voudroit marcher sur ses pas, devoit renoncer à soi-même (*a*), prendre sa croix et le suivre ; car qui voudra sauver sa vie, c'est-à-dire, chercher ses plaisirs et ses aises, la perdra, et qui l'aura perdue pour moi par la mortification ou par le martyre, la retrouvera. Aussi que sert à un homme, ajouta-t-il, de gagner tout l'univers, s'il vient à se perdre ? et que donnera-t-il en échange pour soi-même ? Si quelqu'un veut être mon Disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive : c'est par les humiliations et par les souffrances que je veux sauver le monde ; on ne sauroit me suivre que par la même voie. Au reste, ajouta-t-il, celui qui aura honte de moi, et qui rougira de mon Evangile, j'aurai honte de lui quand je viendrai dans l'éclat de ma gloire. Puis, levant la voix : je vous le dis en vérité, s'écria-t-il, quelques-uns de ceux qui sont ici présens ne mourront point qu'ils ne voient plein de majesté, brillant de lumiere, et revêtu de l'éclat de sa gloire, celui que vous voyez maintenant si humble et si semblable aux autres hommes, et pour ainsi dire, dans l'obscurité. Il parloit sans doute de sa

(a) *Matth.* 16.

résurrection glorieuse, ou peut-être même de sa transfiguration, dont Pierre, Jacques et Jean furent les témoins.

§. XXXII.

La Transfiguration de Jesus-Christ.

En effet, six jours après, Jesus prit avec lui ses trois Disciples favoris (*a*), et les mena sur une haute montagne, qu'on croit être le Thabor, dans la Galilée, proche de la grande plaine d'Esdrelon et du torrent de Cison, à deux petites lieues de Nazareth, vers l'orient; elle est fort haute, et quoique la cime paroisse d'en-bas se terminer en pointe, il y a néanmoins au haut une plaine d'environ une demie-lieue, sur laquelle l'Impératrice sainte Hélene, fit bâtir depuis une magnifique Eglise avec trois petites Chapelles, pour représenter les trois Tabernacles que saint Pierre y avoit désiré. Le Sauveur ayant donc mené ses trois Apôtres sur le sommet de cette montagne, se mit en prieres, et tout-à-coup il se transfigura en leur présence; son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits devinrent blancs comme de la neige. En même-temps Moïse et Elie parurent à ses côtés, s'entretenant avec lui de la mort qu'il devoit bientôt souffrir à Jérusalem. Les trois Disciples voyant la gloire qui environnoit leur divin Maître, en furent éblouis. Pierre alors transporté de joie, et comme tout hors de lui-même, s'écria: ah! Seigneur, qu'il est bon pour nous d'être ici! dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse les enveloppa, et tout-à-coup il sortit de la nuée une voix qui dit (*b*): *C'est-là mon fils bien-aimé, en qui je*

(a) *Matth.* 17.
(b) *Luc.* 9.

trouve toutes mes délices, écoutez-le. A ces paroles, les Disciples saisis d'une sainte frayeur se prosternerent le visage contre terre ; mais un moment après, tout cet éclat s'étant éteint, et Moïse et Elie ayant disparu, Jesus s'approchant, les rassura et leur dit : levez-vous. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus tout seul, qui leur défendit de dire à personne ce qu'ils venoient de voir, jusqu'après sa résurrection, tant il étoit attentif à éloigner et à prévenir tout ce qui auroit pu retarder sa passion, ou en être un obstacle.

Le Sauveur se transfigura, disent les saints Peres, 1.° pour accomplir la promesse qu'il avoit faite à ses Disciples, de leur faire voir un échantillon de l'éclat de sa gloire et de sa majesté, et pour les affermir dans la créance où ils etoient qu'il étoit le Messie ; 2.° pour les prémunir contre le scandale de sa passion et de sa mort. Comme Moïse représente la loi, et Elie les Prophetes, le fils de Dieu voulut que ces deux grands personnages parussent dans sa transfiguration, pour montrer à ses Apôtres que la loi et les Prophetes lui rendoient témoignage, et se terminoient dans sa personne.

Pendant que le Sauveur étoit sur la montagne, bien des gens s'étoient assemblés dans la plaine, où ils l'attendoient. Dès qu'il parut, un homme se jetant à ses pieds, le pria de délivrer son fils unique qui étoit lunatique ; c'est-à-dire, épileptique, et possédé d'un démon furieux qui étoit sourd et muet : je l'ai présenté à vos Disciples, ajouta-t-il, et ils n'ont pu le guérir. Jesus en reprochant à ses Disciples leur peu de foi, en exigea beaucoup de celui qui lui demandoit ce miracle : si vous pouvez croire, lui dit-il, tout est possible pour celui qui croit. Aussitôt le pere de l'enfant s'écria, les larmes aux yeux : je crois, Seigneur, fortifiez mon peu

de foi. Alors Jesus menaça le démon, et lui dit (a) : *Esprit sourd et muet, sors du corps de cet enfant, et n'y entre plus : je te le commande.* A ces paroles le démon en sortit, jetant de grands cris, et l'agitant avec beaucoup de violence, laissa l'enfant demi-mort ; mais Jesus l'ayant pris par la main le rendit en parfaite santé à son pere. Les Disciples, qui, avant l'arrivée du Sauveur, avoient exorcisé le possédé, mais inutilement, lui demanderent en particulier pourquoi ils n'avoient pas pu chasser eux-mêmes ce démon : c'est à cause de votre peu de foi, leur répondit-il ; vous n'avez encore qu'une foi foible et chancelante, ces sortes de miracles demandent une foi vive, une confiance parfaite, et outre cette foi, beaucoup de piété et de mortification : car je vous le dis, ajouta le Sauveur, je vous le dis en vérité, si votre foi égaloit seulement un grain de sénevé, c'est-à-dire, une foi pure et très-vive ; car il faut prendre la comparaison, non pas de la petitesse d'un grain de sénevé, mais de la vertu de cette graine, qui quoique petite en volume, devient pourtant un arbre. Si donc, dit le Sauveur, votre foi égaloit seulement un grain de sénevé, vous n'auriez qu'à dire à cette montagne, (il parloit du Thabor) passez d'ici là, et elle y passeroit, et rien ne vous seroit impossible.

§. XXXIII.

Jesus-Christ prédit sa mort à ses Disciples, et leur fait une importante leçon d'humilité.

Cependant le Sauveur préparoit ses Disciples au scandale que devoit leur causer sa mort dont le temps approchoit ; et saisissant toutes les occasions qui se présentoient de les prévenir sur

(a) *Marc.* 9.

tout ce qu'il devoit souffrir à Jérusalem, il leur en faisoit des peintures bien vives (*a*) : Le fils de l'homme, leur disoit-il, sera livré entre les mains des hommes ; on le fera mourir, et après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisieme jour : mais ils ne comprenoient pas ce qu'il disoit, ajoute l'Evangéliste, prenant sans doute cette prédiction dans le sens figuré et pour une métaphore ; car ils ne pouvoient pas s'imaginer que ce que Jesus-Christ leur disoit de sa passion, de sa mort ignominieuse et de sa résurrection, pût jamais arriver dans la réalité : ils craignoient même de l'interroger, craignant peut-être aussi qu'il ne leur en dît trop pour leur rendre certain un événement qui les auroit trop affligés, et dont la seule pensée leur causoit des alarmes.

Etant arrivés à Capharnaüm, il demanda à ses Disciples de quoi ils s'étoient entretenus en chemin. Personne n'osa répondre, parce qu'ils avoient disputé qui d'entr'eux étoit le plus grand, c'est-à-dire, qui occuperoit la premiere place dans le regne du Messie, ne pouvant se défaire de ces idées toutes terrestres dont les Juifs se repaissoient, croyant toujours que le regne du Messie seroit sur la terre dans l'abondance, dans la splendeur et dans l'éclat ; mais le Sauveur voulut bien avec sa bonté et sa douceur ordinaire, corriger leurs fausses idées, et leur dit (*b*) : Si quelqu'un veut être le premier dans mon royaume, qu'il soit le dernier de tous, et le serviteur de tous ; le plus grand titre de grandeur chez moi, c'est l'humilité la plus profonde ; plus on est humble, plus on sera grand. Puis prenant un petit enfant, il le mit au milieu d'eux, et après l'avoir embrassé pour montrer sa tendresse pour les ames humbles, il leur dit (*c*) : *Si vous*

(a) *Marc.* 9.
(b) *Marc.* 9.
(c) *Matth.* 18.

ne

Digitized by Google

ne changez, c'est-à-dire, si vous ne prenez des sentimens bas et humbles de vous-mêmes, bien différens de ceux que vous avez eus jusqu'ici, et si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux : quiconque donc se fera petit comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le Royaume céleste.

Jesus-Christ allant ensuite à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte qui étoit fort célebre parmi les Juifs, ainsi nommée, parce que c'étoit le cinquantieme jour après Pâques, (en mémoire du cinquantieme jour depuis la sortie d'Egypte, auquel la loi leur fut donnée sur le mont Sinaï) les Samaritains chez qui le Sauveur passoit avec ses Disciples, lui refuserent l'entrée d'une de leurs villes : Jean et Jacques, fils de Zebedée, choqués de ce refus, prierent Jesus-Christ de leur permettre de faire descendre le feu du ciel sur cette ville, comme avoit fait autrefois Elie en un cas pareil ; mais le Sauveur les reprit de leur zele trop amer, leur disant que la douceur devoit toujours accompagner le zele.

§. XXXIV.

Jesus-Christ instruit ses Disciples par plusieurs paraboles.

Cependant Jesus ne cessoit d'instruire ses Disciples en particulier et le peuple en public, leur expliquant d'une maniere aisée et familiere les mysteres de la Religion et les principaux points de sa morale ; et cela tantôt par des expositions simples et naturelles des grandes vérités, tantôt par des comparaisons familieres à la portée de chacun, et plus souvent par des paraboles.

Voulant leur faire entendre qu'il faut toujours

être en garde contre les surprises de la mort, et qu'il faut toujours veiller, toujours être alerte, enfin, qu'il faut être toujours prêt à aller paroître devant Dieu, parce que l'heure de la mort est incertaine; il leur fit la parabole du serviteur vigilant, qui est toujours prêt d'ouvrir à son maître à quelque heure qu'il vienne; celle du pere de famille, qui est toujours en garde contre les artifices et les surprises des voleurs; et celle des dix Vierges, dont cinq trop indolentes, ne s'avisant de pourvoir à l'huile de leurs lampes qu'à l'arrivée de l'Epoux, sont rejetées pour n'avoir pas été plus diligentes, tandis que les cinq autres plus sages, ayant de bonne heure pourvu à tout, se trouvent en état de recevoir l'Epoux à quelque heure qu'il vienne.

Voulant leur faire sentir combien une vie pauvre, humiliée et souffrante est préférable à une vie molle, délicieuse et enivrée des prospérités, il leur proposa l'exemple du Lazare et du mauvais Riche. Voulant confondre ceux qui présument d'eux-mêmes, comme s'ils étoient des Saints, il leur représente deux hommes qui montent en même temps au Temple pour prier; l'un (*a*) Pharisien, et l'autre Publicain : celui-là se tenant debout avec fierté, au lieu de prier Dieu humblement, lui fait un grand étalage de ses prétendues bonnes œuvres, dont il fait parade, et a même une compassion insultante de ce pauvre Publicain, qu'il regarde comme indigne de paroître devant Dieu, et qu'il estime au-dessous de lui de cent coudées; au lieu que ce même Publicain se regardant comme le plus grand des pécheurs, frappe sa poitrine, et n'osant pas même lever les yeux au Ciel, se contente de dire : mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi : aussi celui-ci qui, entrant dans le Temple, étoit peut-être plus grand pécheur que le Pharisien, en sort justifié; au lieu

(a) *Luc.* 18.

que le Pharisien, qui étoit entré plus innocent que le Publicain, en sort plus criminel et plus coupable.

La parabole du serviteur (*a*) qui devoit dix mille talens, et n'ayant pas de quoi payer, trouvé un maître, qui par pitié lui remet gratuitement la dette, tandis que ce méchant serviteur traite avec la derniere cruauté un de ceux qui servoient avec lui, lequel ne lui devoit que cent deniers d'argent; cette parabole, dis-je, condamne bien visiblement la dureté qu'on a pour ses freres, tandis qu'on exige toute l'indulgence des autres pour soi : et pour faire voir qu'on peut par la ferveur mériter autant en peu de temps auprès de Dieu que ceux qui ont vieilli à son service, il leur proposa la parabole des (*b*) ouvriers qui n'étant venus au travail qu'à la derniere heure, reçoivent le même salaire que ceux qui avoient travaillé dès la pointe du jour. La parabole des talens que les deux serviteurs fideles et industrieux avoient si bien fait valoir, et que le (*c*) troisieme serviteur timide et fainéant avoit enfoui; montroit assez combien il importe de ne rendre pas inutiles les talens que Dieu nous a donnés, et les graces qu'il nous a faites par sa miséricorde : enfin celle du figuier qu'on veut couper, parce qu'il ne porte point de fruit, est une figure bien sensible d'une vie stérile en bonnes œuvres, et fait assez voir à quoi on doit s'attendre quand on ne porte que des feuilles sans fruits.

Mais comme le temps de sa passion approchoit, le Sauveur avoit soin de leur faire en paraboles le portrait du crime énorme que commettoient ceux qui, par la plus horrible impiété, lui préparoient le plus ignominieux et le plus cruel de tous les supplices, qui devoit aussi attirer la plus horrible vengeance de Dieu sur toute la nation.

(a) *Matth.* 18.
(b) *Matth.* 20.
(c) *Matth.* 25.

Un pere de famille, leur dit-il (*a*), loua sa vigne à des vignerons; le temps de cueillir les fruits étant venu, il envoya ses serviteurs aux vignerons pour prendre des fruits de sa vigne; mais les vignerons s'en étant saisis, battirent l'un, tuerent l'autre, et en assommerent à coups de pierres plusieurs. Il en envoya encore d'autres en plus grand nombre que les premiers, qui ne furent pas mieux traités, enfin il leur envoya son propre fils, disant: ils auront du moins du respect pour mon fils unique; mais les vignerons voyant le fils, dirent entr'eux, celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage; alors s'en étant saisis, ils le chasserent de la vigne et le firent mourir. Quand le maître de la vigne viendra, ajouta-t-il, que fera-t-il à ces misérables vignerons? il les fera périr misérablement, et il louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront bon compte. Les Pharisiens qui étoient présens, comprirent bien que cette parabole regardoit toute la nation, ils comprirent que les Chefs du peuple, Scribes, Pharisiens, Prêtres, c'étoient ces méchans vignerons, à qui le Seigneur avoit donné le soin de sa vigne; que les serviteurs que le pere de famille avoit envoyés en différens temps, étoient les Prophetes qu'ils avoient fait mourir la plupart, et que le fils du pere de famille étoit Jesus lui-même, dont ils avoient déjà juré la perte. Loin de profiter de cette leçon allégorique, ils chercherent à se saisir de lui; mais ils craignirent le peuple, qui le regardoit du moins comme le plus grand des Prophetes. Ils n'oublierent rien dès-lors pour lui tendre des pieges: ils lui demanderent à dessein (*b*) s'il étoit permis de payer le tribut à César. Jesus voyant leur méchanceté: hypocrites, leur dit-il, pourquoi cherchez-vous à me surprendre? Montrez-moi une

(a) *Matth.* 21.
(b) *Matth.* 22.

piece de monnoie. Jesus leur demanda de qui étoit la figure et le nom écrit au-dessus : de César, lui dirent-ils. Alors il leur dit : rendez donc à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu, et par-là vous accomplirez les loix de la justice.

§. XXXV.

La douceur de Jesus-Christ à l'égard de la femme adultere, et la malice des Juifs pour le rendre odieux.

Ce piege ayant échoué, ils lui en tendirent un autre; leur dessein étoit de le rendre odieux et de le convaincre d'ambition, en l'engageant malicieusement à faire un acte d'autorité et de juridiction, qui en révoltant tout le Sanhédrin ou grand Conseil des Juifs, en auroit fait, selon eux, un criminel d'Etat; ce qui n'auroit pas manqué de lui attirer l'indignation du peuple. Jesus étant dans le parvis du Temple, les Scribes, de concert avec les Pharisiens, lui amenerent une (*a*) femme qu'on avoit surprise en adultere, et l'ayant mise au milieu de l'assemblée : Maître, dirent-ils au Sauveur, on vient de surprendre cette femme en adultere : or, Moïse, comme vous savez, nous a ordonné dans la loi, de lapider ces sortes de femmes. Que dites-vous là-dessus? C'étoit pour le sonder qu'ils disoient cela, afin de pouvoir l'accuser, ajoute l'Evangéliste. Mais Jesus, au lieu de répondre, se courbant, écrivoit sur la terre avec le doigt. On croit que ce que le Sauveur écrivoit sur le sable, insinuoit aux accusateurs de la femme adultere ce qui devoit les faire rougir, et de quoi ils étoient eux-mêmes coupables. Comme ils insistoient, demandant toujours une réponse, Jesus se redressa, et leur

(*a*) *Joan.* 8.

dit : que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle, et se courbant encore, il continuoit d'écrire sur le sable. Ils n'eurent garde de répliquer ; mais tout honteux, en voyant sans doute ce que Jesus écrivoit, et confondus par les remords de leur propre conscience, sans dire mot, ils s'en allerent tous, l'un après l'autre, de sorte qu'il ne resta que Jesus et la femme qui étoit au milieu du peuple. Alors Jesus se redressant, lui dit : femme, où sont les gens qui vous accusoient ? Personne ne vous a-t-il condamné ? Personne, Seigneur, dit-elle. Le Sauveur connoissant la vive contrition qu'elle avoit de son péché : ni moi aussi, lui dit-il, je ne vous condamnerai point ; allez, et ne péchez plus désormais. Que cette conduite douce et charitable du Sauveur est une belle leçon pour ces durs et séveres prétendus Docteurs, qui veulent toujours faire descendre le feu du Ciel sur la tête du pécheur, et qui lient des fardeaux pesans qui ne se peuvent porter, et les mettent sur les épaules des autres, tandis qu'ils ne voudroient pas seulement les pousser eux-mêmes du bout des doigts.

Quand c'est la passion qui fait agir, on ne se rebute pas aisément. Les Pharisiens et les Scribes avoient été bien des fois confondus par le Sauveur ; n'importe, ils revinrent encore à la charge : ils lui demandent malicieusement, au milieu d'une foule de gens, s'il étoit permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque sujet que ce fût. Il leur répondit que le mariage étoit indissoluble de son institution, et qu'un homme ne pouvoit renvoyer sa femme, hors le cas d'adultere ; et prenant occasion de là de leur parler du mérite de la chasteté, il releva l'éclat, le prix et les avantages admirables de cette incomparable vertu, peu connue et encore moins estimée des Juifs ; mais qui seroit bientôt guérie et cultivée par ceux qui suivroient sa doctrine. Tous, ajouta-t-il, ne comprennent pas

Digitized by Google

cette morale ; l'homme animal goûte peu les vérités toutes spirituelles. La chasteté est un don de Dieu ; heureux ceux qui recevront ce don, et qui le conserveront toute leur vie. Qui peut comprendre cela, ajouta-t-il, le comprenne; voulant faire entendre que la chasteté n'étoit pas un précepte, mais seulement un conseil dont les hommes charnels étoient peu capables.

Au même temps une personne s'approchant, lui dit : Maître (*a*), qu'ai-je de bon à faire pour obtenir la vie éternelle ? Gardez les commandemens, lui répond le Sauveur. Et quels, repart le jeune homme ? Vous ne ferez point d'homicide, lui dit Jesus, vous ne commettrez point d'adultere, vous ne déroberez point, vous ne direz point de faux témoignage ; honorez votre pere et votre mere ; de plus, aimez votre prochain comme vous-même ; et vous n'ignorez pas combien vous devez aimer Dieu. J'ai gardé tous ces préceptes dès ma jeunesse, répond le jeune homme ; que me manque-t-il encore pour être parfait ? Si vous voulez être parfait, lui dit Jesus, allez vendre ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; après quoi, venez et suivez moi. Le Sauveur faisoit alors le portrait de l'état religieux, qui devoit être un des plus précieux ornemens de son Eglise. Ce jeune homme ayant entendu ces paroles, s'en alla tout triste, car il possédoit de grands biens, tant ce sacrifice lui parut difficile. Alors Jesus dit à ses disciples : je vous le dis en vérité, difficilement un riche entrera dans le Ciel ; et il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un homme riche entre dans le Royaume des Cieux. C'étoit un proverbe commun parmi les Juifs. Ils disoient de même d'un éléphant, pour marquer qu'une chose étoit naturellement impossible, ou extraordinairement difficile. Les dis-

(a) *Matth.* 19.

ciples furent fort étonnés de ce discours, et dirent : qui pourra donc être sauvé ? Mais Jesus se tournant vers eux, leur dit : cela est impossible à l'égard des hommes, mais tout est possible à l'égard de Dieu. Sur quoi Pierre prenant la parole, lui dit (*a*) : voilà que nous avons tout quitté nous autres, et que nous vous avons suivi ; qu'y aura-t-il donc pour nous ? Jesus leur répondit : je vous dis en vérité, qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et vous jugerez les douze Tribus d'Israël ; et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, tous ses plus proches parens et ses héritages, recevra le centuple, même dès cette vie, et possédera la vie bienheureuse durant toute l'éternité.

Jesus-Christ parle ici de son dernier avénement, conformément à l'idée qu'avoient les Juifs du regne du Messie ; ils l'attendoient comme un Roi puissant qui devoit rendre à la nation son premier éclat : c'est pourquoi Jesus-Christ se représente lui-même sur un trône, et il établit les Apôtres comme les premiers de sa cour. Il ne fait mention que de douze Tribus, parce qu'elles renfermoient toute la nation ; et sous cette nation, il entend tous les hommes. Comme par le centuple, même dès cette vie, il entend cette paix de l'ame, qui est si fort au-dessus des sens, ces consolations intérieures, ces bénédictions spirituelles et temporelles même, dont sont comblés ceux qui ayant tout quitté pour Dieu, suivent Jesus-Christ, et vivent selon son esprit, ses conseils et ses maximes.

Cependant le nombre de ceux qui croyoient en lui, augmentoit tous les jours, et la jalousie et la haine des Prêtres, des Scribes et des Pharisiens, devenoient tous les jours plus aigres et

(*a*) *Matth.* 19.

Digitized by Google

plus ardentes. Le Sauveur étant venu au Temple, les Pharisiens l'entreprirent encore, mais ils furent bientôt confondus. Jesus ayant dit (*a*) qu'il étoit la lumiere du monde, et que ceux qui le suivent marchent toujours dans un grand jour, les Pharisiens lui dirent : vous rendez témoignage de vous-même, votre témoignage ne doit pas être reçu. Il leur répondit : quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est légitime, parce que je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez d'où je viens ni où je vais : vous jugez selon la chair, c'est-à-dire, que vous ne consultez que les apparences : vous n'écoutez que vos passions dans le témoignage que vous portez des autres. C'est moi qui rends témoignage de moi-même, parce que je sais qui je suis, et que mon pere qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi par mes miracles, et par la puissance qu'il me donne en confirmation de la vérité de mes paroles. Où est votre pere, dirent alors les Pharisiens ? Vous ne savez ni qui je suis, ni qui est mon pere, leur répond Jesus ; si vous saviez qui je suis, si vous vouliez vous rendre aux preuves que je vous donne de ma divinité, vous sauriez aussi qui est mon pere et où il est.

Ce fut dans cette partie du Temple fort fréquentée, où étoient placés différens sieges ou trônes, pour recevoir les offrandes du peuple, et qu'on appelloit le trésor, que le Sauveur fit cette déclaration de sa divinité, en présence de tout le peuple. Les Pharisiens et les Scribes eussent bien voulu l'arrêter, mais il n'y eut personne qui osât mettre la main sur lui, dit l'Evangéliste, parce que le temps qu'il avoit fixé pour son sacrifice, n'étoit pas encore venu.

(a) *Joan.* 8. 9.

Digitized by Google

§. XXXVI.

Le témoignage que Jesus-Christ rend de sa Divinité.

Quelques jours après, le Sauveur leur prédisant leur malheureuse destinée, à cause de leur opiniâtre incrédulité : *Je m'en vais*, leur dit-il, *et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché*, pour n'avoir pas voulu ouvrir les yeux à la lumiere, pour n'avoir pas voulu reconnoître en moi le Messie ; car si vous ne croyez que c'est moi, ajouta-t-il, certainement vous mourrez dans votre péché. Qui êtes-vous, reprirent les Juifs ? *Je suis*, leur répondit-il, *avant toutes choses, celui qui vous parle ;* c'est-à-dire, moi qui vous parle, je suis le principe et le créateur de toutes choses ; je suis ce que je vous ai dit que j'étois ; c'est-à-dire, le Fils de Dieu ; je suis la lumiere du monde, le pain de vie, le Messie si ardemment désiré et si long-temps attendu ; je suis le Sauveur du monde. J'aurois bien des choses à dire de vous, et sur quoi vous condamner ; mais quand vous aurez élevé le fils de l'homme, vous connoîtrez alors qui je suis, et vous saurez que je vous ai dit vrai. Jesus-Christ parle ici de sa mort sur la croix : vous connoîtrez après ma mort, dit-il, que je suis Dieu ; que dans tout ce que je fais, j'agis de concert avec mon Pere, et que votre souverain malheur sera de n'avoir pas voulu connoître ce que je suis.

Sur ce discours, dit l'Historien sacré, plusieurs crurent en lui ; et Jesus s'adressant à eux : si vous demeurez attachés à ma parole, vous serez effectivement mes disciples, vous connoîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. Comment nous dites-vous : vous serez affranchis, lui dirent-ils, puisqu'étant les descendans d'Abraham, nous

Digitized by Google

ne fûmes jamais esclaves ? Jesus leur répondit : sachez que quiconque péche est esclave du péché ; si vous êtes les enfans d'Abraham, faites des actions d'Abraham ; mais maintenant pourquoi cherchez-vous à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité, laquelle j'ai appris de Dieu même ? Ce n'est point ainsi qu'Abraham a agi. Sur quoi quelques-uns de l'assemblée lui dirent : nous avons un seul pere, qui est Dieu. Si Dieu étoit votre pere, reprit Jesus, vous m'aimeriez sans doute, parce que je suis né de Dieu, et que j'en suis venu ; car ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais c'est lui qui m'a envoyé : d'où vient que vous ne sauriez écouter mes paroles et entrer dans ce que je vous dis ? Vous ne croyez que ce que le pere du mensonge vous suggere : mais pour moi, si je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui de vous, ajouta-t-il, me convaincra de mensonge et de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est enfant de Dieu écoute les paroles de Dieu ; ce qui fait que vous ne les écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas enfans de Dieu. Si quelqu'un obéit à ma parole, il ne mourra jamais. Nous voyons bien maintenant, dirent les Juifs, que vous êtes un démoniaque : Abraham est mort, les Prophetes sont morts aussi ; et vous dites : si quelqu'un obéit à ma parole, il ne mourra jamais. Etes-vous plus grand qu'Abraham notre pere ? Abraham votre pere, reprit Jesus, a eu de l'empressement pour voir le jour de ma venue ; il le vit, et il en eut de la joie. Quoi ! dirent les Juifs, vous n'avez pas seulement cinquante ans, et vous avez vu Abraham notre pere ? Jesus leur repartit : en vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant la naissance d'Abraham. Cet aveu les révolta ; ils prirent des pierres pour lui jeter ; mais Jesus se cacha, c'est-à-dire, se rendit invisible, et passa ainsi au milieu d'eux en sortant du Temple, ne

se dérobant alors à la fureur de ses ennemis, que pour se livrer lui-même à toute leur rage, quand son temps de souffrir seroit venu.

Mais un des miracles du Sauveur, qui fit le plus de bruit, fut quand il rendit la vue à un homme né aveugle ; aussi les Pharisiens mirent-ils tout en œuvre pour lui en ôter la gloire, ou du moins pour l'obscurcir.

§. XXXVII.

Jesus-Christ rend la vue à un homme né aveugle.

Jesus en passant, vit un homme qui étoit né aveugle ; c'étoit le jour du Sabbat : ses disciples lui demanderent si cet homme étoit né aveugle en punition de son péché ou de celui de ses parens. Ni l'un ni l'autre, répond le Sauveur, mais Dieu l'a permis ainsi pour faire éclater sa toute-puissance, et manifester par ce miracle la gloire de son propre fils. Tant que je suis au monde, ajouta-t-il, je suis la lumiere du monde, et on n'a qu'à ouvrir les yeux, et à voir les œuvres que je fais, pour savoir qui je suis. Puis il cracha à terre, et ayant détrempé de la terre avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle, et lui dit : allez vous laver dans le bain de Siloë, ce qui signifie l'envoyé ; ce bain étoit formé des eaux d'une fontaine qui couloit au pied de la colline de Sion. Or, comme le nom de Siloë ou d'envoyé est un des noms que l'Ecriture donne au Messie, il est visible que ce ne fut pas sans mystere que le Sauveur envoya l'aveugle à cette fontaine, pour apprendre que c'est lui qui nous régénere dans les eaux du Baptême, et qui guérit par sa grace notre aveuglement spirituel. L'aveugle obéit, et à peine eut-il lavé ses yeux, qu'il vit clair. Cette fontaine qui sort du mont

Digitized by Google

Sion dans Jérusalem, se voit encore; et l'on dit que les Turcs vont se laver de ses eaux, pour se guérir du mal d'yeux.

Cette merveille fit grand bruit. L'aveugle qui demandoit l'aumône à la porte du Temple, étoit connu de bien des gens : on ne pouvoit croire que ce fût le même; lui cependant disoit à tout le monde : c'est moi, vous ne vous trompez point; et il racontoit tout haut comment cet homme appellé Jesus lui avoit rendu la vue. Les Pharisiens furent bientôt avertis de ce qui faisoit l'admiration de toute la ville, celui qui en étoit le sujet leur fut présenté. Ils l'interrogerent, le questionnerent, et voulurent apprendre de lui jusqu'aux moindres circonstances de ce qui s'étoit passé. C'étoit un jour de Sabbat que Jesus avoit fait ce miracle, ce qui fit dire à quelques-uns des Pharisiens : cet homme qui n'observe point le Sabbat, ne vient point de la part de Dieu (a); mais les autres ne pouvoient comprendre comment un méchant homme auroit pu faire un si grand prodige, et il y avoit sur cela de la division entr'eux. Ils demanderent à l'aveugle ce qu'il en pensoit lui-même : pour moi, répondit-il, je le crois un grand Saint, un homme envoyé de Dieu, un Prophete.

Tout cela les inquiétoit trop; ils aimerent mieux n'en rien croire jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parens. Le pere et la mere ayant paru : est-ce là, leur dirent-ils, votre fils que vous dites être né aveugle? Comment donc voit-il maintenant? Eux qui craignoient ces chefs du peuple, et qui savoient la résolution qu'ils avoient prise de chasser de la Synagogue, et d'excommunier quiconque reconnoîtroit Jesus pour le Christ, répondirent simplement : nous savons bien que c'est là notre fils, et qu'il

(a) *Jean*, 6.

est né aveugle ; mais nous ne savons pas d'où vient qu'il voit présentement, nous ne savons pas non plus par qui ses yeux ont été ouverts; interrogez-le, il a assez d'âge, qu'il parle lui-même sur ce qui le touche. Les Juifs donc firent venir, pour la seconde fois, celui qui avoit été aveugle, et ils lui dirent : rends gloire à Dieu ; (les Juifs se servoient de cette formule, quand ils exigeoient le serment de quelqu'un, et qu'ils l'obligeoient de prendre Dieu à témoin qu'il diroit la vérité) rends donc gloire à Dieu, lui dirent-ils ; nous savons que cet homme est un pécheur, un méchant homme. Je ne sais s'il est méchant, leur répond cet homme, ce que je sais, c'est que j'étois aveugle, et que je vois maintenant. Sur cela ils lui demanderent de nouveau comment il lui avoit rendu la vue, et il leur répondit : je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu, d'où vient que vous voulez que je le redise ? Avez-vous aussi envie vous autres d'être de ses disciples ? Ils s'emporterent alors contre lui, et en le maudissant ils lui dirent : soyez-le vous-même son disciple ; pour nous, nous sommes disciples de Moïse, nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci, nous ne savons de quelle part il vient.

C'est quelque chose d'admirable, repart cet homme, que vous ne sachiez pas de quelle part il vient, ni qui il est, et que cependant il ait ouvert mes yeux et m'ait rendu la vue ! Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un sert Dieu et lui obéit, c'est celui-là que Dieu exauce : depuis le commencement des siecles on n'a point entendu dire que personne ait rendu la vue à un homme né aveugle ; si celui-ci ne venoit de la part de Dieu, il ne pourroit rien faire de ce qu'il fait.

Une réponse si sage les mit encore plus de mau-

ed by Google

vaise humeur : Tu n'es que péché dès le ventre de ta mere, lui dirent-ils, et tu te mêles de faire le docteur et de nous faire ici des leçons, et ils le chasserent. Jesus ayant appris qu'ils l'avoient mis dehors, et l'ayant rencontré, lui dit : croyez-vous au Fils de Dieu ? Et qui est-il, Seigneur, répondit-il, ce fils de Dieu, afin que je croie en lui. Jesus lui dit alors : vous l'avez vu, et c'est lui-même qui vous parle. Alors cet homme s'écria: je crois, Seigneur ! Et se jetant à ses pieds, il l'adora. Le Sauveur adressant alors la parole à tous ceux qui étoient présens : je suis venu au monde, dit-il, pour faire justice, c'est-à-dire, pour manifester un secret impénétrable de la divine Providence, qui, quoiqu'étonnant, ne laisse pas d'être juste, puisqu'il est fondé sur l'endurcissement volontaire des méchans. Je suis venu afin que ceux qui sont aveugles voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. Les Gentils qui sont dans les ténebres, ouvriront un jour les yeux à la lumiere ; et les Juifs qui sont dans la lumiere, fermeront les yeux et vivront dans une sombre nuit. Les Prêtres, les Pharisiens et les Docteurs de la loi qui sont si éclairés, seront aveuglés au milieu même de leurs lumieres ; et les plus simples de parmi le peuple, qui ont le cœur droit et l'esprit plus docile, seront éclairés de la lumiere de la foi et de la vérité.

Le jugement que Jesus dit qu'il vient faire, et la justice qu'il vient rendre, se prennent ici pour la condamnation que fait Jesus-Christ des Juifs présomptueux et endurcis, et pour la grace qu'il accorde aux Gentils, qui doivent entrer dans l'Eglise, tandis que les Juifs en seront exclus par leur orgueil et leur présomptueuse incrédulité ; ainsi Jérémie, ainsi Isaïe, ainsi le saint vieillard Siméon l'avoient prédit en parlant du Messie. Les Pharisiens comprirent bien que cette terrible menace les regardoit. Sommes-nous donc aussi

des aveugles nous autres, dirent-ils ? Si vous étiez aveugles, leur répond Jesus, vous seriez sans péché ; mais maintenant que vous dites, nous voyons clair, votre péché subsiste ; les lumieres mêmes et la science que vous vous vantez d'avoir, font votre condamnation et rendent votre infidélité inexcusable. Comme s'il eût voulu dire, dit saint Augustin, si vous sentiez votre aveuglement, vous auriez recours au Médecin, mais vous demeurez pécheurs, parce qu'étant sages et saints à vos propres yeux, vous ne croyez point avoir besoin de personne qui vous éclaire et vous sanctifie.

§. XXXVIII.

La parabole du bon Pasteur est un nouveau témoignage de sa divinité.

Le Sauveur ayant ainsi confondu la sotte vanité de ces superbes qui se mêloient de conduire les autres, lorsqu'ils vivoient eux-mêmes dans un si pitoyable aveuglement, il leur proposa sous la parabole du Pasteur et des brebis, les trois caracteres différens de trois sortes de personnes qui s'engagent dans le gouvernement des ames. Il leur dit donc qu'il y en a qui, au lieu d'entrer dans la bergerie par la porte, comme le vrai Pasteur (*a*), y entrent par quelque breche ou par d'autres endroits, comme des voleurs pour voler, pour égorger et pour perdre ; et il leur expliqua cette énigme, en leur disant qu'il étoit lui-même cette porte par laquelle il faut entrer dans la conduite du troupeau. Il nous représente en même temps l'Eglise comme une bergerie dans laquelle on ne peut entrer que par lui ; et les fideles, comme des brebis dont il est le pasteur et le pere.

Il y en a d'autres, ajouta-t-il, qui étant entrés par la porte, conduisent les brebis avec un esprit

(a) *Joan.* 10.

de mercénaires, en sorte que s'aimant uniquement eux-mêmes, ils les abandonnent dès qu'ils voient venir le loup. Enfin, il y a de bons et légitimes pasteurs qui entrent, à la vérité, par la porte, en se faisant ouvrir par le portier; ils connoissent les brebis, et les brebis les connoissent à la voix : ceux-ci en prenant grand soin, les conduisent dans de bons pâturages, et les aiment jusqu'à exposer leur vie pour elles dans l'occasion. Le Sauveur s'appliqua ensuite toutes les qualités de ces derniers, et fit voir qu'il étoit le bon Pasteur par excellence, puisqu'il étoit venu donner sa vie pour ses ouailles, et la donner bien volontairement, puisque personne ne pouvoit la lui ravir malgré lui; et que quand il l'auroit donnée, il la reprendroit lui-même, sans que personne pût l'en empêcher. Il déclara enfin que ceux qui étoient venus avant lui, et qui s'étoient attribué l'autorité et le nom de Messie, ne l'étoient point, n'ayant nulle des qualités du bon Pasteur: qu'au reste, les Juifs n'étoient pas les seules brebis pour lesquelles il vouloit donner sa vie; qu'il y en avoit d'autres, à savoir les Gentils, qu'il falloit qu'il amenât dans sa bergerie; et que de tous ceux d'entre les uns et les autres qui écouteroient sa voix, qui croiroient en lui, il ne se feroit qu'un troupeau, dont lui-même seroit l'unique Pasteur.

Ce discours du Sauveur excita encore une nouvelle division parmi ses auditeurs : les uns disoient qu'il étoit possédé du démon; les autres soutenoient que ce n'étoit point là le discours d'un démoniaque, et que le démon n'ouvroit pas les yeux des hommes nés aveugles, et ne chassoit point les autres démons des corps des possédés (*a*).

Peu de temps après, durant la solemnité du renouvellement du Temple, qui se célebroit en

(a) *Joan.* 10.

hiver, Jesus se promenant dans le portique de Salomon, les Juifs s'assemblerent autour de lui, et lui dirent : jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le nous nettement. Il y a déjà long-temps que je vous parle, leur dit-il, et vous ne croyez pas : les choses que je fais au nom de mon pere vous disent assez nettement qui je suis ; mais vous ne croyez ni à mes paroles, ni à mes œuvres. Ce que m'a donné mon pere est au-dessus de toutes choses, et personne ne peut rien arracher de ses mains. Les saints Peres entendent ces paroles de la nature et de la puissance divine que le pere donne au fils par sa génération éternelle ; et comme les Juifs avoient demandé au Sauveur qu'il leur dît nettement s'il étoit le fils de Dieu, et Dieu lui-même, il leur répond nettement, en leur disant : *Mon pere et moi nous sommes une même chose*, une même nature, une même essence ; nous avons une même puissance, même sagesse, même éternité, même vertu. Le Sauveur ne pouvoit pas donner une déclaration plus claire ni plus expresse de sa divinité. Les Juifs le comprirent bien aussi, et ils ne crurent pas pouvoir donner un autre sens à ces paroles ; c'est ce qui les porta à vouloir le lapider. Jesus leur dit alors : j'ai fait à vos yeux beaucoup de bonnes actions et bien des prodiges par la vertu de mon pere ; pour laquelle de ces actions et de ces merveilles me lapidez-vous ? Ce n'est point pour une bonne action que nous vous lapidons (*a*), répond ce tas de Pharisiens et de Scribes, c'est parce qu'étant homme, vous vous faites passer pour Dieu.

Le Sauveur n'a garde de rétracter ou d'affoiblir la proposition qu'il venoit de faire ; il la confirme même par un raisonnement qui ne souffre point de replique, et qui confond la

(*a*) *Joan.* 10.

malignité du cœur et de l'esprit de ces malins censeurs. Les Prophetes, leur dit-il, sont appellés Dieu dans l'Ecriture, parce que la parole de Dieu leur a été adressée et confiée : à plus forte raison le Verbe de Dieu est-il Dieu lui-même. Il est évident par tout ce que je fais, que j'ai été sanctifié, c'est-à-dire, engendré de toute éternité par mon pere, et par lui envoyé dans le temps au monde, pour être le Messie ; et vous osez dire que je blasphême, *parce que j'ai dit, je suis le fils de Dieu* (a). Si je ne fais pas des œuvres de fils de Dieu, d'un Homme-Dieu, de Messie, ne me croyez point, et dites que je suis un imposteur et que je blasphême : mais si j'en fais, et que vous ne vouliez pas me croire, croyez-en mes œuvres, afin que vous connoissiez et que vous voyiez que le pere est en moi et que je suis en lui, et que mon pere et moi nous sommes une même chose.

Mais le cœur répand trop d'influence sur nos pensées et nos jugemens, pour laisser voir la vérité à ceux que la passion aveugle. Les Pharisiens et les Scribes confondus, n'en étoient pas moins incrédules, et leur haine contre le Sauveur croissoit avec leur indocilité : ils eussent bien voulu l'arrêter ; mais ils craignoient quelque émotion populaire ; et Jesus qui ne vouloit pas prévenir son heure, se retira de leurs mains. La malice des Pharisiens cependant ne put pas empêcher que plusieurs de ceux qui l'avoient ouï, ne crussent en lui, et qu'ils ne le vinssent trouver au-delà du Jourdain, où il s'étoit retiré, et ne se déclarassent ses disciples. Jean, disoient-ils, n'a point fait de miracles, et Jesus en fait plusieurs ; d'ailleurs, tout ce que Jean a dit de cet homme-ci, s'est trouvé véritable. Nous devons donc croire aussi sur sa parole, qu'il est le Messie, et nous attacher à lui. Les miracles

(a) *Joan.* 10.

de Jesus-Christ et le témoignage de Jean, étoient deux preuves simples, mais convaincantes; il falloit être aussi aveuglés par la passion, que l'étoient les Scribes et les Pharisiens, pour ne se pas rendre à des témoignages si clairs et si sûrs.

§. XXXIX.

Jesus-Christ loge chez Marthe, et démasque l'hypocrisie des Pharisiens.

Le fils de Dieu passant avec ses disciples par Béthanie, logea chez Marthe, sœur de Marie et de Lazare, que Jesus honoroit de son estime et de son amitié : il y fut reçu avec joie; et pendant que Marthe étoit fort empressée à préparer tout ce qu'il falloit pour traiter son divin hôte, sa sœur se tenoit assise aux pieds de Jesus, et écoutoit avec avidité ses saintes instructions. Marthe ayant de la peine de pourvoir à tout, se plaignit au Sauveur de ce que sa sœur la laissoit toute seule dans l'embarras, et le pria de lui ordonner de la venir aider, et de ne la pas laisser travailler toute seule; mais Jesus justifiant la piété de Marie et son choix (*a*) : Marthe, Marthe, lui dit-il, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses; après tout, une seule chose est nécessaire, Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. Le Sauveur ne condamnoit point l'hospitalité que Marthe exerçoit avec tant de charité envers lui et envers ses disciples; il condamnoit seulement l'inquiétude et le trouble que cause un trop grand empressement; mais il lui préféroit le zele de sa propre perfection et le soin du salut, qui est certainement la seule chose indispensablement nécessaire, et préférable à tout autre soin, quel-

(*a*) *Luc.* 10.

que louable qu'il soit. Les Pharisiens murmuroient fort contre eux de ce que Jesus s'étoit mis à table sans s'être lavé les mains. Le Sauveur qui pénétroit toutes leurs plus secretes pensées, prit cette occasion pour démasquer leur hypocrisie, et leur faire sentir les illusions grossieres dont ils se repaissoient.

Vous autres Pharisiens, leur dit-il d'un ton de maître, vous avez grand soin de nettoyer le dehors de la coupe et du plat, et la propreté extérieure fait en partie votre caractere, tandis que vous avez l'ame souillée de mille péchés, dont vous vous mettez peu en peine; votre cœur est plein de rapines et d'iniquité; et pourvu que vos mains soient lavées, vous êtes tranquilles (*a*). Insensés que vous êtes, ignorez-vous que Dieu ne fait cas que de l'innocence et de la netteté intérieure, et que, quand le cœur est corrompu, la netteté extérieure ne fait qu'un sépulcre blanchi. Vous prônez vos prétendues bonnes œuvres; vous faites parade de vos jeûnes, de vos aumônes et de votre apparente régularité. Hypocrites que vous êtes, que gagnez-vous par cette ostentation de vertu? l'estime des hommes, et voilà toute votre récompense. Hélas! vous êtes peu estimés des hommes, et vous êtes réprouvés de Dieu.

Malheur à vous, ajouta-t-il, qui, contens de payer la dîme (*b*) des fruits de votre jardin, violez la loi dans ce qu'elle a de plus important, et négligez de rendre justice aux hommes, et d'aimer Dieu : vous devez faire ces choses là, et ne pas omettre celles-ci. Malheur à vous, qui vous faites un scrupule des moindres choses, et qui commettez les plus grands crimes sans remords; semblables à des gens qui ont peur d'avaler un moucheron, et avalent sans peine, pour ainsi

(*a*) *Luc.* 11.
(b) *Luc.* 11.

dire, un chameau. Vous aimez à avoir les premieres places dans les assemblées, et à être salués dans les lieux publics; et sous prétexte de vos longues prieres, vous vous croyez en droit d'opprimer la veuve et l'orphelin, et de commettre mille injustices.

Les Docteurs de la loi virent bien que ces reproches retomboient sur eux; un d'entr'eux prenant la parole : Maître, lui dit-il, vous nous déshonorez aussi nous-mêmes par ces reproches. Mais le Sauveur ne les épargna pas plus que les autres, et il prononça aussi malheur sur eux, parce qu'ils imposoient aux autres un joug qu'ils n'auroient pas voulu eux-mêmes toucher du bout du doigt, et que n'entrant point dans le ciel, ils vouloient aussi en fermer l'entrée aux autres. Il leur reprocha que ces ornemens magnifiques dont ils enrichissoient les tombeaux des Prophetes que leurs peres avoient fait mourir, ne laissoient pas d'être les marques de l'approbation qu'ils donnoient aux crimes de leurs ancêtres (*a*); puisqu'en persécutant ceux qui leur disoient la vérité, ils faisoient bien voir qu'ils étoient les enfans de ceux qui avoient fait mourir les Prophetes. Aussi, finit-il, en leur disant : achevez de remplir la mesure de l'iniquité de vos peres. Et il ajouta cette menace terrible : je vais donc vous envoyer des Prophetes, des Sages et des Interpretes de la loi; vous ferez mourir les uns, vous crucifierez les autres; il y en aura que vous flagellerez dans vos Synagogues et que vous poursuivrez de ville en ville, afin que tout le sang innocent, qui a été répandu par vos peres, retombe sur vous : je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur le peuple d'aujourd'hui. Puis levant la voix : Jérusalem, Jérusalem, dit-il, qui fais mourir les prophetes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés du Seigneur, combien

(a) *Matth.* 23.

de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ; (Jérusalem se prend ici pour toute la nation Juive). Voilà que votre maison va demeurer déserte, c'est-à-dire, votre Ville et votre Temple vont être la proie de vos ennemis, qui en feront une affreuse solitude.

§. XL.

Jesus-Christ prédit encore la ruine entiere de Jérusalem, figure de ce qui doit précéder le dernier jugement, et il exhorte ses Disciples à être fideles.

Peu de jours après, Jesus étant sorti du Temple, s'en alloit, lorsque ses disciples s'approcherent de lui pour lui en faire considérer les bâtimens et la magnificence ; mais il leur dit alors en gémissant : voyez-vous bien tout cela ? je vous le dis en vérité, il ne restera pas pierre sur pierre, pas une qui ne soit renversée. Cette Prophétie fut accomplie à la lettre, après la prise de Jérusalem par les Romains, quarante ans après la mort du Sauveur du monde.

Jesus s'étant assis sur le mont d'Oliviers, ses disciples lui demanderent quand tout ce qu'il venoit de prédire arriveroit, et quel seroit le signe de sa venue, et de la consommation des siecles. Le Sauveur ne jugea pas à propos de satisfaire leur inutile curiosité ; il se contenta de leur faire une peinture vive et frappante de la ruine de Jérusalem ; et à l'occasion de cette désolation générale de la nation Juive, en punition du crime qu'ils auront commis, le Sauveur leur fit un précis des signes terribles et des affreux malheurs qui doivent précéder le dernier jugement, dont la ruine entiere de Jérusalem (a) et tous ses malheurs n'étoient qu'une foible figure.

(a) *Matth.* 24.

La fin des siecles, leur dit-il, étant arrivée au temps que Dieu a déterminé dans ses décrets éternels, on verra un bouleversement général dans toute la nature, laquelle s'armera, pour ainsi dire, pour venger le Créateur du mépris qu'on aura fait de sa toute-puissance et de sa bonté. Alors un tas de faux Prophetes étaleront par-tout leurs artifices malins pour séduire, s'il étoit possible, jusqu'aux Elus; tout sera dans une horrible confusion; ce ne sera par-tout que semences de guerre, que division, que révolte; les nations s'éleveront contre les nations, et la paix sera bannie même des familles: on ne verra plus que spectres, que phénomenes effrayans, que présages funestes: les vivans n'auront plus que des visages de morts, et le monde ne sera plus habité dans ces jours de tribulation, que de squelettes, jusqu'à ce que les secousses fréquentes et violentes de la terre qui s'ouvrira de toute part, fasse assez sentir que toute la masse va se dissoudre: le courroux horrible de la mer se fera entendre par le bruit de ses flots, qui s'élevant en montagnes, ne présenteront aux yeux que d'affreux précipices: le ciel tout en feu ne montrera plus aucun astre brillant, tout sera éteint, et cette nuit profonde, entremêlée de foudres et d'un feu que la main du tout-puissant aura allumé, annoncera, pour ainsi dire, les funérailles du monde: les pleurs, les gémissemens, les cris de désespoir de tous les hommes, et les hurlemens effrayans de tous les animaux, feront assez sentir que c'est ici la fin du monde: ce ne seront là cependant que les annonces, et comme le prélude du jugement dernier. Figurez-vous, s'il est possible, quelle sera la consternation des hommes à la vue de cet épouvantable bouleversement de l'univers. Heureux alors, non les Grands, non les Rois de la terre, à qui leur puissance ne sera plus d'aucun secours, mais les justes,

justes, qui seront rassurés par leur innocence, lorsqu'ils verront paroître sur les nues, avec une grande puissance, et dans une grande majesté, le fils de l'homme précédé de sa croix, comme de son étendard, sous lequel se rangeront tous ceux qui, s'étant enrôlés dans la milice du Sauveur, seront morts à son service; alors tous les hommes étant ressuscités, paroîtront devant son tribunal pour y être jugés, et pour y entendre la sentence, sans appel, de leur éternelle destinée.

Au regard du jour et de l'heure de cet épouvantable événement, qui que ce soit, excepté mon pere, n'en a connoissance; ce moment est caché même aux Anges : pour vous, ne vous mettez pas en peine de le savoir, mais seulement de vous y préparer par une vie innocente et riche en bonnes œuvres.

Jesus-Christ connoissoit ce moment, non-seulement en tant que Dieu, mais encore en tant qu'Homme-Dieu, cette connoissance étant due à son humanité, à cause de l'union substantielle avec la nature divine. Jesus-Christ veut seulement marquer qu'il n'avoit pas été envoyé pour apprendre aux hommes ce mystere, mais pour leur enseigner les moyens d'en prévenir les malheurs : aussi leur ayant recommandé d'être en garde contre tant de faux Prophetes, qui n'oublieront rien pour séduire les fideles par leurs belles paroles et par leurs faux miracles, il les exhorte à veiller sans cesse, pour n'être pas surpris.

Il leur dit ensuite qu'étant établis les Intendans de sa maison, pour distribuer à son peuple la nourriture de la divine parole, ils devoient s'acquitter fidellement de ce devoir, ne faisant pas comme l'économe insensé, qui voyant que son maître ne revient point, dissipe en débauches le bien qui lui a été confié, ne se sert de l'autorité qu'il a sur les autres serviteurs que pour les maltraiter; et mérite par cette conduite déréglée,

d'être précipité avec les hypocrites et les infideles dans ce lieu de peines, où il n'y a que pleurs et grincemens de dents ; que puisque le souverain Juge doit venir, sans les avertir du jour et de l'heure, ils veillassent toujours, comme un pere de famille veilleroit s'il savoit l'heure et la nuit où l'on doit venir voler sa maison : que connoissant la volonté de leur maître, ils seroient d'autant plus coupables, s'ils ne l'accomplissoient pas, et que plus on leur confioit, plus grand aussi seroit le compte qu'ils auroient à rendre : qu'au reste, après avoir fait tout ce qui leur auroit été commandé, loin de s'en élever et de s'applaudir, ils se regardassent comme des serviteurs inutiles. Il les avertit en même temps, qu'en s'acquittant avec fidélité de leur ministere, ils ne s'attendissent point à être bien venus des hommes, qu'ils n'en devoient attendre que du mépris ; mais que Dieu, pour lequel seul ils devoient travailler, seroit seul aussi leur récompense.

Le Sauveur continuant toujours de parcourir les lieux qui étoient (*a*) au-delà du Jourdain à l'égard de la Judée, se voyant suivi d'un grand peuple, se tourna vers eux, et leur dit : celui qui vient à moi, et qui ne hait pas son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, ne peut-être mon disciple, non plus que celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, et ne me suit point. Le Sauveur n'entend point ici une aversion, une haine formelle, par haïr son pere et sa mere ; il entend, être disposé à tout sacrifier pour l'amour de lui. Le mot *haïr* signifie ici, comme dans d'autres endroits de l'Ecriture, aimer moins ; c'est comme s'explique saint Matthieu (*b*) : *Celui qui aime son pere ou sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi.* Le Sauveur établit même le

(a) *Luc.* 14.
(b) *Matth.* 10.

Digitized by Google

fondement du salut dans ce renoncement général affectif de toutes choses. Ainsi, quiconque d'entre vous, dit-il, ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple; comme s'il disoit: c'est en vain qu'on s'engage à me suivre, si on ne dégage son cœur de l'amour des choses de la terre, et si on n'est disposé à se priver de tout ce qu'on a de plus cher, dés que cela peut être un obstacle à la grande et unique affaire du salut.

§. XLI.

Jesus-Christ déclare qu'il est venu singulièrement pour les pécheurs, et il donne de salutaires avis à ses Disciples.

Cependant les Scribes et les Pharisiens ne pouvant souffrir la bonté et la douceur avec laquelle le Sauveur se laissoit approcher de toutes sortes de gens, des Publicains et des gens de mauvaise vie, ce qui choquoit fort ces orgueilleux hypocrites, toujours prêts à dire: ne vous approchez pas de moi, je suis pur et net; pour les confondre, Jesus leur demanda: si un homme (*a*) qui a cent brebis, n'en laisse pas quatre-vingt-dix-neuf pour courir après la centieme qui s'est égarée; et si l'ayant trouvée, il ne la rapporte pas tout joyeux sur ses épaules, invitant tous ses amis à prendre part à sa joie: comme aussi, si une femme qui, de dix pieces d'argent, en a perdu une, n'allume pas la lampe, ne balaye pas la maison, et ne la cherche pas avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée, et si l'ayant trouvée, elle ne se fait pas une fête d'avoir trouvé ce qu'elle avoit perdu. Ainsi je vous dis, ajouta-t-il, qu'il y a dans le ciel une joie singuliere de la conversion d'un seul pécheur.

Jesus-Christ proposa une autre parabole à ses

(a) *Luc.* 15.

disciples, et il leur fit une leçon qui lui donna lieu de confondre l'avarice des Pharisiens, comme il avoit déjà confondu leur orgueil et leur envie. Il dit donc à ses Apôtres qu'un homme riche avoit un Intendant qu'il fit venir pour lui rendre compte de son administration, et pour lui ôter son emploi, sur les plaintes qu'on faisoit de sa conduite. Ce Receveur se voyant sur le point d'être réduit à la mendicité, s'avisa, pour se faire une ressource après la perte de son emploi, d'appeler tous les débiteurs de son maître l'un après l'autre, et de les décharger d'une partie de leurs dettes, permettant à celui qui devoit cent barils d'huile, de [illegible]rendre son obligation, et d'en faire une de cinquante ; à celui qui devoit cent mesures de froment, d'en faire une de quatre-vingt, et ainsi des autres. Jesus-Christ apprit à ses disciples à imiter, non l'injustice, mais l'adresse et l'industrie de ce Receveur, en leur faisant comprendre combien les enfans du siecle sont plus industrieux et plus habiles dans leurs affaires temporelles que les enfans de lumiere, c'est-à-dire, que les fideles dans l'affaire importante du salut. Il leur recommanda ensuite à être fideles et ponctuels observateurs des moindres préceptes, leur faisant sentir que c'est dans cette fidélité, dans les moindres choses que paroît la plus grande vertu.

Il ajouta que le monde étoit plein de scandales, qu'il étoit nécessaire qu'il en arrivât; mais que malheureux est celui par qui le scandale arrive : qu'au reste, ce soin qu'on doit avoir pour s'éloigner de tout ce qui peut nous être un sujet de scandale, ne devoit pas étouffer dans le cœur la charité qu'on doit avoir pour les personnes qui les causent. Sur quoi il donna à ses disciples d'excellentes regles pour corriger celui qui fait mal, et pour lui pardonner l'offense qu'on en a reçue : si votre frere vous a offensé, leur dit-il,

allez le trouver, et reprenez-le avec douceur, sans qu'il y ait que vous et lui, afin de le gagner, s'il se peut, par cette conduite pleine de charité et de sagesse : que si la correction secrette ne lui sert de rien, il est bon de la réitérer devant deux ou trois personnes sages et discretes ; et si cela est encore inutile, avertissez-en les Supérieurs, et déférez-le à l'Eglise ; s'il n'écoute pas même la voix de l'Eglise, regardez-le comme un infidele, comme un excommunié. Sur cela Pierre lui ayant demandé combien de fois on devoit pardonner les offenses reçues, Jesus lui dit que le pardon devoit être accordé autant de fois qu'on recevoit d'offenses : je ne vous dis pas, ajouta-t-il, de pardonner jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois, c'est-à-dire, à chaque fois qu'on reçoit une injure. Ces deux expressions ne marquent point un nombre déterminé. Saint Pierre demandoit si un homme à qui on a souvent pardonné, ne se rend pas indigne de pardon. Jesus-Christ veut que nous pardonnions autant de fois qu'on nous offense.

En passant par un village (*a*), Jesus vit venir à lui dix lépreux, qui s'étant arrêtés loin de lui, s'écrierent : *Jesus, notre Maître, ayez pitié de nous.* Le Sauveur leur ordonna de s'aller présenter aux Prêtres ; ils obéirent, et en y allant ils se trouverent nets. Jesus-Christ leur faisoit assez entendre par ces paroles qu'ils seroient guéris en chemin, puisqu'ils ne devoient s'aller présenter aux Prêtres qu'étant déjà nets, afin que ceux-ci prononçassent sur leur guérison. L'un d'eux qui étoit Samaritain, et par conséquent étranger à l'égard des Juifs, revint aussi-tôt sur ses pas en glorifiant Dieu, et se jetant aux pieds de Jesus, le visage contre terre, lui rendit mille actions de graces de la santé qu'il lui avoit rendue. Jesus-Christ voulant faire remarquer combien la conduite des Gentils

(a) *Luc.* 17.

Digitized by Google

à son égard, étoit différente de celle du peuple Juifs : tous les dix, dit-il, n'ont-ils pas été guéris? et où sont les neuf autres? Il ne s'est trouvé parmi eux que cet étranger qui soit revenu rendre gloire à Dieu; et il lui dit : levez-vous, allez, car votre foi vous a sauvé; voulant dire sans doute par-là, qu'outre sa guérison, sa reconnoissance envers son Sauveur lui avoit mérité la grace de devenir son disciple.

Les Sadducéens, hérétiques Juifs, qui ne croyoient point la résurrection, crurent embarrasser le Sauveur, en lui faisant une question captieuse (*a*) : Maître, lui dirent-ils, une femme qui auroit eu successivement jusques à sept maris; au temps de la résurrection, duquel des sept sera-t-elle la femme? Vous êtes dans l'erreur, leur répondit le Sauveur, en ayant la même idée de l'autre vie que de celle-ci; au temps de la résurrection, il n'y aura ni maris ni femmes, mais on sera comme les Anges de Dieu dans le Ciel.

§. XLII.

Jesus-Christ ressuscite le Lazare.

De tous les miracles que Jesus-Christ a fait, on peut dire qu'il n'en fut point de plus frappant, ni qui fit plus de bruit, que la résurrection du Lazare.

Lazare étoit un homme de distinction parmi les Juifs; il demeuroit à Béthanie, bourg de Judée, près de Jérusalem, avec ses sœurs Marthe et Marie, tous disciples du Sauveur, qui aimoit cette sainte famille, et avoit quelquefois logé chez eux en passant. Lazare étant tombé dangereusement malade, ses sœurs en donnerent avis à Jesus par un exprès, en lui envoyant dire seu-

(a) *Matth.* 22.

Digitized by Google

lement que (*a*) *celui qu'il aimoit étoit malade.* Jesus ayant appris cette nouvelle, il répondit que cette maladie n'étoit pas pour qu'il mourût, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en fût glorifié. Il demeura encore deux jours au même lieu, qu'on croit être Bethabara. Après ces deux jours, il dit à ses disciples : retournons en Judée. Eh quoi ! Maître, lui dirent-ils, il y a si peu que les Juifs vouloient vous lapider, et vous voulez retourner en un pays où on a juré votre perte ! Jesus leur fit entendre qu'on n'entreprendroit rien contre lui, que quand il le permettroit ; puis il leur dit : notre ami Lazare dort, mais je vais pour l'éveiller. S'il dort, répondirent-ils, il en réchappera. Jesus appelloit la mort du Lazare un sommeil, parce qu'il savoit bien qu'il ne lui en coûteroit pas plus de le ressusciter, que de réveiller un homme qui dort et qui est plein de vie. Alors Jesus leur dit ouvertement : Lazare est mort, et je suis bien aise, pour l'amour de vous, de ne m'y être pas trouvé, afin que votre foi devienne plus parfaite. Le Sauveur n'arriva à Béthanie que quatre jours après que le Lazare eut été enterré. Comme Béthanie étoit près de Jérusalem, plusieurs personnes étoient venues de cette Capitale, pour consoler les deux sœurs sur la mort de leur frere. Marthe apprenant que Jesus arrivoit, court au-devant de lui hors du bourg, et fondant en larmes (*b*) : *Seigneur*, lui dit-elle, *si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort ; mais je sais que vous êtes tout-puissant*, et voilà ce qui me console. *Votre frere ressuscitera*, lui dit Jesus. Marthe lui répondit : je sais qu'il ressuscitera au dernier jour dans le temps de la résurrection. Je suis la résurrection et la vie, repartit Jesus ; celui qui croit en moi vivra, quand même il seroit mort ; et quiconque croit en moi

(a) *Joan.* 11.
(b) *Joan.* 11.

ne mourra point pour toujours. Croyez vous cela? Oui, Seigneur, répondit-elle, *je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.* Ce qu'ayant dit, elle courut avertir sa sœur Marie, et lui dit à l'oreille : le maître est arrivé, il vous demande. A cette parole Marie se leve, et va trouver Jesus hors du bourg où Marthe l'avoit rencontré; tous ceux qui étoient au logis avec elle la suivirent, s'imaginant qu'elle alloit pleurer au tombeau de son frere.

Dès qu'elle fut arrivée au lieu où Jesus étoit, elle se jette à ses pieds, et lui dit en pleurant : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort. Jesus voyant pleurer les deux sœurs et les Juifs qui étoient venus avec elles, en fut attendri; il répandit même quelques larmes. Sur quoi les Juifs se disoient les uns aux autres : voilà à quel point il l'aimoit. Quelques-uns même dirent : hé quoi! lui qui a rendu la vue à un homme né aveugle, ne pouvoit-il pas empêcher celui-ci de mourir? Le Sauveur demanda alors où c'étoit qu'on l'avoit enterré, non qu'il l'ignorât, lui à qui rien n'étoit caché, mais il vouloit qu'on fît attention à tout, pour qu'on fût plus frappé du miracle. Prenez la peine de venir, lui dit-on, et vous le verrez. Jesus étant venu au lieu de la sépulture, (c'étoit un endroit creusé dans le roc, et on avoit mis par-dessus une pierre; car les sépulcres des Juifs étoient ordinairement des especes de grottes creusées dans le roc ou faites de maçonnerie, dont l'entrée se fermoit avec une grosse pierre; il y avoit dans ces grottes plusieurs petites cellules ou réduits propres à recevoir chacune un corps. La maniere d'ensevelir chez les Juifs étoit de couvrir la tête et le visage d'un linge que les Latins et les Grecs appelloient Suaire; on enveloppoit le reste du corps d'un drap qu'on serroit ensuite avec plusieurs bandes depuis les épaules jusqu'aux pieds.) Jesus étant donc

Digitized by

venu au lieu de la sépulture, ordonna qu'on ôtât la pierre qui la fermoit. Marthe lui dit alors : Seigneur, il ne sauroit manquer de sentir mauvais, car il y a quatre jours qu'il est enterré. Ne vous ai-je pas dit, repart Jesus, que si vous croyez, vous verrez Dieu glorifié. On ôte donc la pierre : il veut qu'on ouvre le sépulcre, dit saint Ambroise, afin que tout ceux qui étoient présens connussent bien, par la puanteur du cadavre, qu'il étoit déjà à demi pourri. Alors Jesus levant les yeux au Ciel, il dit tout haut : *Mon pere* (a) *je vous rends graces de m'avoir exaucé : pour moi, je savois bien que vous m'exaucez toujours ; mais ce que j'ai dit, c'est à cause du monde qui est présent, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé.* Le Sauveur, disent les saints Peres, leve les yeux aux Ciel, et s'adresse à Dieu son pere, afin qu'on ne pût l'accuser d'user de sortileges, et de faire un si grand miracle au nom du démon. Il lui rend graces de ce qu'il l'a écouté, avant même qu'il l'eût prié ; et il ajoute qu'il sait bien que son pere l'exauce toujours, pour montrer, dit saint Chrysostôme, qu'il n'est pas comme les autres Prophetes, qui ont besoin d'employer les prieres auprès de Dieu pour faire des actions miraculeuses, mais qu'il les fait par sa propre puissance. Il parle comme si la chose étoit faite, parce qu'il est sûr que comme il ne peut vouloir que ce que veut son pere, son pere aussi ne sauroit ne pas vouloir ce que lui veut ; ce qui prouve évidemment l'unité de volonté et de puissance. Le Sauveur ajoute que ce qu'il a dit, il ne l'a dit qu'afin que ceux qui sont présens sachent bien et croient qu'il est le véritable Messie, envoyé par son pere céleste avec qui il n'a qu'une même volonté. On remarque que le fils de Dieu a toujours soin de bien persuader au peuple qu'il n'est en rien inférieur à son pere ; s'il le prie et

(a) *Joan.* 11.

Digitized by Google

s'il parle quelquefois comme homme, et en cette qualité comme inférieur à son pere, il mêle toujours dans sa priere quelques traits qui montrent son égalité.

Le Sauveur ayant dit ces paroles, s'écria d'un ton de voix fort haut (*a*) : *Lazare, venez dehors.* A ces mots, le mort sort du sépulcre, avec les bandes qui lui lioient les pieds et les mains, et avec le linge qui lui couvroit le visage. Ce fut ici un second miracle, sans lequel il n'étoit pas possible qu'un homme, quelque ressuscité, quelque plein de vie qu'il fût, pût sortir du sépulcre, ayant les pieds liés et collés l'un contre l'autre, et les mains attachées à ses côtés : aussi Jesus-Christ le fit bien entendre, en ordonnant qu'on le déliât pour le laisser marcher.

Jamais prodige si surprenant ; c'étoit bien là une démonstration visible de la toute-puissance et de la divinité de Jesus-Christ ; rien ne prouvoit plus invinciblement qu'il étoit le Messie : aussi à cette conviction les Juifs présens ne purent s'empêcher de le reconnoître pour tel. Ils avoient vu Lazare mort et enseveli depuis quatre jours ; le cadavre qui sentoit mauvais, étoit à demi corrompu, ils avoient eux-mêmes ôté la pierre qui fermoit le sépulcre, et au seul commandement que Jesus fait au mort de sortir du tombeau, Lazare sort lié encore et serré par les bandes, et enveloppé de ses linges mortuaires. On le délie en leur présence, ils le délient eux-mêmes. Lazare revenu de l'autre monde, Lazare ressuscité, ouvre les yeux, il voit, il parle, il se jette aux pieds de Jesus-Christ, il l'adore, et peu de jours après on le voit à table en bonne compagnie, et plus de soixante ans après il prêche l'Evangile aux Marseillois, et convertit presque toute cette célebre ville ; et enfin il a le bonheur de donner son sang et sa vie pour celui qui l'avoit

(a) *Joan.* 11.

Digitized by Google

tiré du tombeau. Un miracle si frappant, si évident, convertit un grand nombre de Juifs qui en furent les témoins oculaires. Le bruit de ce prodige fut bientôt répandu par-tout ; plusieurs mêmes de ceux qui en avoient été témoins coururent à Jérusalem, et allerent raconter aux Prêtres, aux Scribes et aux Pharisiens, la merveille que Jesus venoit de faire ; et ce miracle devint le sujet ordinaire de tous les entretiens.

§. XLIII.

Les Juifs tiennent conseil contre le Sauveur, et concluent à le faire mourir.

La résurrection du Lazare étoit, pour ainsi dire, un miracle vivant, et chacun pouvoit par ses propres yeux s'en convaincre : tout Jérusalem retentit des louanges qu'on donnoit à Jesus, qu'on n'appelloit plus que le Messie ; et à la vérité il étoit bien difficile de ne pas le reconnoître à ces traits. Cependant les Prêtres, sur-tout les plus qualifiés, les Pharisiens et les Scribes, bien informés par eux-mêmes de la vérité du fait, s'assemblerent pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. Il étoit plus clair que le jour, qu'un homme qui se dit être le vrai fils de Dieu et le Messie, qui le prouve par les plus grands miracles, et en qui se vérifie tout ce que les Prophetes ont prédit du fils de Dieu, doit être reconnu pour tel ; il n'y avoit pas autre chose à conclure, il est vrai : mais quand c'est la passion qui domine, quand la jalousie et la haine ont saisi le cœur et l'esprit, on est furieux, on est aveugle, on ne raisonne plus ; c'est ce qu'on voit visiblement dans toute la conduite que tiennent à l'égard de Jesus-Christ les Pharisiens et les Princes des Prêtes ; ils conviennent tous du principe, ils sont tous convaincus des faits, et

concluent tous qu'il faut se défaire d'un homme si morveilleux, en qui tout le monde reconnoît tous les traits et le caractere du Messie. Voici quelle fut la délibération et la conclusion de cette impie assemblée.

Cet homme dit positivement qu'il est fils de Dieu, qu'il est le Christ, qu'il est le Messie : pour le prouver, il opere au nom de Dieu son pere les miracles les plus inouis, jusqu'à ressusciter des morts enterrés depuis quatre jours, à demi pourris, et dont on ne peut pas supporter la puanteur du cadavre. Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui, et les Romains qui nous ont déjà subjugués et rendus comme leurs tributaires, acheveront de nous détruire, se saisiront de cette ville et détruiront notre nation. Alors l'un d'eux nommé Caïphe, étant Grand-Prêtre cette année-là, leur dit, vous n'y entendez rien, ne voyez-vous pas qu'il est de votre intérêt qu'un homme seul meure pour tout le peuple, et que la nation ne périsse pas toute entiere ? Il disoit mieux qu'il ne prétendoit dire : sa pensée étoit qu'il valoit bien mieux sacrifier Jesus, en le faisant mourir sans autre sujet que parce qu'il attiroit par ses miracles trop de gens après lui, lesquels pourroient le reconnoître un jour pour Roi, et donner occasion par-là aux Romains de ruiner le pays et le temple ; qu'ainsi il valoit mieux sacrifier un seul homme que tout un peuple, et par sa mort prévenir la ruine de toute la nation.

C'étoit-là ce que vouloit dire Caïphe, mais Dieu donnoit un autre sens à ce qu'il disoit. Caïphe parla par son propre esprit en politique ; mais il parla en même-temps par l'esprit de Dieu en Prophete, en qualité de Grand-Prêtre, déclarant qu'il falloit que Jesus mourût, non-seulement pour sauver la nation Juive, mais encore pour le salut de tout le genre humain (*a*) :

(a) *Jean.* 11.

Expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. La délibération étant faite, les Pharisiens et les Prêtres ne penserent plus, depuis ce jour-là, qu'à trouver le moyen de le faire mourir, et donnerent secrètement leurs ordres pour qu'on s'en saisît, quelque part qu'il fût. Le Sauveur, à qui rien n'etoit caché, et qui selon les décrets éternels, ne vouloit être immolé qu'à la Fête de Pâques, ne se montra plus en public, et il se retira dans la ville près du désert, aux environs de Betel; où il demeura près de deux mois avec ses Apôtres, qu'il préparoit au scandale de sa passion et de sa mort.

La solemnité de Pâque étant proche, durant laquelle Jesus devoit consommer, par le sacrifice de sa vie, le grand ouvrage de notre rédemption, il se disposa à la mort avec joie, et se mit en chemin pour aller à Jérusalem, avec un visage serein qui marquoit le désir ardent qu'il avoit de donner sa vie pour le salut des hommes. Il voulut aller par la Samarie, et il arriva à une ville de la province, où on ne voulut point le recevoir, parce qu'on reconnut qu'il alloit à Jérusalem; l'antipathie des Samaritains pour les Juifs étant toujours plus vive. Les deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, indignés de l'affront qu'on faisoit à leur maître, lui dirent: Seigneur (*a*), voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel, qu'il les consume, pour vous venger de l'affront qu'ils vous font? Mais le Sauveur, qui nous vouloit apprendre que l'esprit de ses véritables Disciples devoit être un esprit de charité et de douceur, et que tout zele dur et amer, sous quelque prétexte que ce soit, est un faux zele, se tournant vers eux, les reprit: vous ne savez pas, leur dit-il, par quel esprit vous devez agir; le Fils de l'homme n'est pas venu pour ôter la

(a) *Luc.* 9.

Digitized by Google

vie, mais pour la donner ; il n'est pas venu pour perdre les pécheurs, mais pour les sauver et leur faire miséricorde, et sachez que je veux la miséricorde, et non pas la vengeance (*a*) ; *car je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs.* Ainsi, il passa outre, et ils allerent loger dans un autre Bourg.

§. XLIV.

Jesus-Christ prédit sa mort et toutes les circonstances de sa Passion.

Cette joie et cette assurance qui paroissoient jusques sur le visage de Jesus-Christ, n'étoient pas de même dans le cœur des Apôtres ; ils étoient tous dans une morne tristesse, dans la crainte de ce qui devoit arriver. Le Sauveur s'en apperçut, et voulant les prévenir pour les encourager, il les prit à part, et leur dit : Mes chers enfans, nous allons enfin à Jérusalem, où tout ce que les Prophetes ont prédit du Fils de l'homme sera accompli ; car il y sera livré aux Princes des Prêtres et aux Docteurs de la loi, qui le condamneront à la mort, et le livreront aux Gentils, pour être traité avec dérision, pour être flagellé et couvert de crachats ; et après qu'on l'aura flagellé et traité de la maniere la plus indigne, on le mettra à mort. Je vous ai déjà prédit tout cela plusieurs fois, afin que quand vous le verrez arriver, vous sachiez que rien n'arrivera que je n'eusse bien prévu, et qu'il ne tenoit qu'à moi de l'éviter ; mais si je le souffre, c'est parce que je l'ai bien voulu, et que c'est moi, conformément à la volonté de Dieu mon pere, qui ait voulu racheter les hommes par une mort si ignominieuse. L'événement de cette prediction, que vous verrez s'accomplir

(*a*) *Matth.* 9.

bientôt jusqu'aux moindres circonstances, doit vous répondre de la vérité de celle que je vais vous faire : c'est que je ressusciterai glorieux et triomphant trois jours après être mort sur la Croix : l'assurance que je vous donne de ma résurrection doit vous prémunir contre le scandale de ma mort ; et la claire connoissance que j'ai de l'une et de l'autre, doit vous être une preuve évidente de ma divinité, quelque frappante que soit l'opposition et la contrariété qui vous paroît être entre une telle passion et une telle mort ; et la qualité de Messie. L'Evangile nous assure que les Apôtres ne comprirent pas plus cette troisieme prédiction que les deux premieres.

Au même temps Salomé (*a*), mere de Jean et de Jacques, s'approcha de lui, et le pria de vouloir bien promettre à ses deux fils (*b*) les deux premieres places dans son Royaume. Le Sauveur ne fit point de réponse à la demande un peu ambitieuse de cette femme ; mais s'adressant à ses enfans qui la faisoient parler, il leur dit : vous ne savez ce que vous demandez ; mon Royaume n'est pas tel que vous vous imaginez ; les premieres places ne se donnent pas à la simple faveur, mais au mérite, et c'est par les souffrances, les humiliations et les croix qu'on doit les mériter : pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? (cette expression, qui se trouve souvent employée dans l'Ecriture, étoit fort en usage chez les Juifs pour marquer les souffrances et les afflictions). Nous le pouvons, répondirent les deux freres. Il paroît que cette réponse, loin de venir de leur présomption, venoit d'un attachement sincere et d'un amour tendre qu'ils avoient pour Jesus-Christ ; aussi les assura-t-ils qu'ils auroient part à son calice ;

(a) *Luc.* 18.
(b) *Matth.* 20.

Digitized by Google

que pour le rang et la place qu'ils devoient avoir dans le Royaume, ils devoient en laisser la disposition à la bonté de Dieu.

La petite ambition de ces deux Apôtres déplut aux autres dix, et ils en conçurent quelque indignation. Le Sauveur, qui connoissoit le fond de leurs cœurs, et qui vouloit guérir cet orgueil, qui rendoit les uns ambitieux, et les autres jaloux, les appella, et leur apprit qu'ils ne devoient pas ressembler aux Grands du monde, qui n'aiment que la prééminence, qui dominent avec empire sur leurs sujets; qu'à son service, il falloit au contraire que celui qui voudroit être grand parmi eux, fût le serviteur de tous les autres, à l'exemple du Fils de l'homme, qui n'étoit pas venu pour être servi, mais pour servir et pour racheter les ames par sa mort.

§. XLV.

Le Sauveur loge chez Zachée. On croit qu'il va faire paroître le regne de Dieu. Judas condamne la dévotion de Magdeleine.

Le Sauveur continant son voyage, arrive à Jérico, et rend la vue à deux aveugles. Il y avoit dans la ville un homme nommé Zachée, chef des Publicains et fort riche, qui depuis long-temps avoit grande envie de voir Jesus-Christ: comme la foule l'en empêchoit, parce qu'il étoit de petite taille, il courut devant et monta sur un sycomore, en un lieu où le Sauveur devoit passer. Jesus y passa en effet, et levant les yeux, il le vit et lui dit: Zachée, descendez vîte, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui chez vous. Zachée descend aussi-tôt et le reçoit chez lui avec une joie extrême. Pendant que bien des gens disoient en murmurant: eh quoi, il est logé chez un homme si décrié par

ses usures ? Jesus leur fit bien voir par le changement miraculeux qu'il opéra dans le cœur de ce Publicain, qu'il étoit entré comme un médecin dans la maison d'un malade pour le guérir ; car Zachée, converti sur le moment, vint se jeter aux pieds du Sauveur, et lui dit : Seigneur, dès ce moment, je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, je lui en rends quatre fois autant. Alors le Sauveur, plein de joie d'avoir ramené cette brebis égarée : c'est aujourd'hui, s'écria-t-il, un jour de salut pour cette maison ; et si Zachée avoit été regardé jusqu'ici par les Juifs comme un étranger et un païen, il est devenu par la foi un des enfans d'Abraham aussi-bien qu'eux.

Quelques-uns de ceux qui l'écoutoient avec admiration, crurent que le règne glorieux du Messie, tel qu'ils se le figuroient, alloit paroître bientôt, et que Jesus allant à Jérusalem, pourroit bien, à la fête de Pâque prochaine, établir ce Royaume dont il avoit si souvent parlé ; car ils ne pouvoient se défaire des préjugés dont ils étoient tous occupés sur la personne et sur le regne temporel du Messie. Le Fils de Dieu, qui connoissoit leurs pensées, leur fit une parabole qui faisoit entendre que le temps où il devoit faire paroître sa puissance n'étoit pas encore venu ; que son Royaume n'arriveroit qu'après avoir été lui-même maltraité par ses propres sujets, qui ne l'auroient pas voulu reconnoître pour le Messie ; qu'après qu'on aura exercé la même cruauté sur ses serviteurs, c'est-à-dire, sur ses Disciples qu'il leur aura envoyés ; enfin, que ce sera proprement au jugement dernier, qui sera le grand jour et des récompenses et des vengeances, que brillera aux yeux de tous les hommes toute sa majesté.

Après ce discours, Jesus se mit en chemin pour aller à Jérusalem, six jours avant la fête

de Pâque. Etant arrivé à Béthanie, où il avoit ressuscité depuis peu Lazare, frere de Marthe et de Marie, Simon, surnommé le lépreux, pour avoir sans doute été guéri de la lepre par le Sauveur, le pria à souper : Lazare fut un des conviés, et Marthe voulut servir à table. Durant le repas, Marie, sœur de Lazare et de Marthe, vint répandre sur les pieds de Jesus une huile de senteur (*a*) d'un nard excellent et de grand prix, puisque ce qu'elle en répandit aussi sur sa tête fut estimé cent et cinquante livres : toute la maison fut embaumée. Judas, ce traître Apôtre, en murmura assez haut, disant, à quoi bon cette profusion et cette dépense ; ne valoit-il pas mieux vendre cette précieuse liqueur et nous en donner l'argent pour le distribuer aux pauvres ? ce n'est pas qu'il se mît fort en peine des pauvres ; ajoute l'Historien sacré, mais c'est que c'étoit un voleur ; et comme il étoit chargé de la bourse commune, où on mettoit les aumônes qu'on leur faisoit pour leurs besoins et pour les distribuer aux pauvres, il eût voulu avoir entre les mains le prix de ce parfum, pour en satisfaire son avarice. Comme le Sauveur vit que quelques-uns de ses disciples même sembloient désapprouver ce que Marie venoit de faire pour lui faire honneur, quoique cela se pratiquât d'ordinaire dans les repas parmi les Juifs, le Sauveur prit sa défense et fit son éloge : pourquoi faites-vous de la peine à cette femme, leur dit-il ? c'est une bonne œuvre qu'elle vient de faire ; elle a prévenu le jour de ma sépulture, en parfumant par avance mon corps. Vous ne manquerez jamais de pauvres à qui vous puissiez faire la charité, vous en aurez toujours avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours visiblement sur la terre ; et sachez que ce que Marie vient de faire sera connu et loué

(*a*) *Matth.* 26.

par-tout où mon Evangile sera prêché. Cependant, beaucoup de gens ayant su à Jérusalem l'arrivée de Jesus à Béthanie, y vinrent pour le voir, et pour voir Lazare qu'il avoit ressuscité : tout cela alluma la bile des Princes des Prêtres et des Pharisiens, et ils penserent même à faire mourir Lazare, parce que sa résurrection étoit une preuve bien éclatante de la divinité de Jesus-Christ, qui lui attiroit tous les jours de nouveaux disciples.

Le lendemain, Jesus partit de Béthanie, et lorsqu'il fut proche du Bourg de Bethphagé, situé au pied du mont Olivier, à demi-lieue de Jérusalem (*a*), il dit à deux de ses disciples, allez à ce village qui est devant vous, vous y trouverez une ânesse, et auprès d'elle son ânon qui n'a encore porté personne ; déliez-là et me l'amenez ; et si ceux à qui ils appartiennent vous demandent ce que vous voulez en faire, vous leur répondrez seulement que le Seigneur en a besoin. Or tout ceci se fit, dit l'Evangéliste (*b*), afin que tout ce qui avoit été prédit du Messie s'accomplît, et en particulier cette parole du Prophete Zacharie : dites à la fille de Sion; c'est-à-dire, à Jérusalem : voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui porte le joug. Les disciples obéirent ponctuellement à cet ordre, et la chose s'étant passée comme il le leur avoit prédit, ils lui amenerent l'ânon et l'ânesse, et ayant mis leurs manteaux dessus en forme de housse, Jesus monta dessus.

§. XLVI.

L'entrée de Jesus-Christ dans Jérusalem.

Plusieurs interpretes croient que Jesus monta d'abord sur l'ânesse pour épargner l'ânon, qui

(a) *Matth.* 21.
(b) *Matth.* 21.

étant encore jeune, eût eu de la peine à le porter tout le chemin, et que le Sauveur changea de monture et monta sur l'ânon quand il fut près de la ville. Le Prophete en effet dit (*a*) : *Voici vôtre Roi qui vient à vous, ce Roi juste qui est le Sauveur; il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et l'ânon de l'ânesse.* Tout est mystérieux dans la Passion de Jesus-Christ, tout porte un caractere de vérité et d'évidence jusques dans les moindres circonstances, et tout démontre en lui le Messie et sa divinité.

Cependant le peuple qui étoit venu à Jérusalem pour la fête, et qui avoit appris la miraculeuse résurrection de Lazare, de ceux mêmes qui avoient été témoins de ce miracle, ayant su que Jesus y venoit, prit des branches de palmier, et s'en alla en grande foule, au-devant de lui, en criant : *Hosanna Filio David;* c'est-à-dire, salut et gloire au fils de David; vive le Roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur. La joie et la vénération du peuple étoient si grandes, que les uns étendoient leurs manteaux et leurs surtouts le long du chemin, et les autres coupant des branches d'arbres, les jetoient par où il passoit. Lorsqu'on approchoit de la ville, les disciples, poussés d'un transport de joie à la vue de cette gloire que recevoit leur Maître, joignirent leur chant d'alégresse à ceux du peuple, et se mirent à louer Dieu de toutes les merveilles qu'ils avoient vues, en disant à haute voix : *Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur; paix sur la terre, et gloire dans le ciel.* Tout le peuple, tant ceux qui marchoient devant le Sauveur que ceux qui le suivoient, joignant leurs acclamations à celles des disciples, on entendoit retentir de tous côtés : *Hosanna*, gloire au fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; *Hosanna*, salut et gloire au plus haut des Cieux.

(a) *Zach.* 9.

Les Princes des Prêtres, les Scribes et les Pharisiens ne purent voir sans dépit les honneurs extraordinaires qu'on rendoit à un homme dont ils avoient conspiré et conclu la perte ; et ils se disoient les uns aux autres ; vous voyez que nous ne gagnons rien, voilà que tout le monde court après lui : il y en eut même quelques-uns d'eux qui s'étant mêlés parmi le peuple, ne purent cacher leur indignation ; et ils dirent à Jesus : Maître, faites taire vos Disciples ; mais il leur répondit avec sa douceur ordinaire : je vous assure que quand ils se tairoient, les pierres parleroient plus haut qu'eux.

Dès que le Sauveur apperçut la ville de Jérusalem, il ne put retenir ses larmes, pensant aux malheurs qui devoient arriver sur cette malheureuse ville et sur toute la nation, en punition de leur étrange obstination à ne vouloir pas reconnoître le Messie. Les larmes qu'il versa furent accompagnées de cette plainte amoureuse : O ville malheureuse, qui jusqu'ici n'a pas voulu connoître ce qui devoit faire ton bonheur ! pourquoi as-tu depuis si long-temps fermé les yeux à la lumiere? ah ! si du moins tu les ouvrois en ce jour, qui est pour toi un jour de grace et de paix ; en ce jour où la voix du peuple, et même celle des enfans, t'invite à reconnoître et à recevoir ton Sauveur et ton Pere ! mais tu es aveugle, et tu le veux être : sache donc, ville infortunée, que Dieu qui connoît ton aveuglement volontaire, te visitera dans sa fureur ; sache que le temps de ta ruine est proche : tu verras, dans peu d'années, tes ennemis qui t'assiégeront, et te serreront de toute part, et qui t'ayant forcée à te rendre, feront un horrible massacre de tes habitans, raseront tes murs, mettront tout à feu et à sang dans la ville, et ruineront de fond en comble tous tes superbes bâtimens, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre ; c'est ainsi que Dieu te visitera dans sa

Digitized by Google

fureur, pour ne l'avoir pas voulu recevoir quand il t'a visité en Sauveur et en Pere. Jesus-Christ faisoit bien voir par ces paroles qu'il étoit plus sensible aux malheurs de Jérusalem qu'aux acclamations de ce peuple. A son arrivée, toute la ville fut émue, et chacun demandoit : qui est donc celui-ci ? et les troupes dont il étoit accompagné répondoient : eh quoi, vous ne savez pas que c'est Jesus de Nazareth, ce grand Prophete si puissant en parole et en œuvre ? Les Juifs ne furent pas les seuls à faire paroître leur empressement.

Quelques Gentils de ceux qui étoient venus pour adorer Dieu (*a*) au jour de la fête, ne témoignerent pas un moindre desir de le voir. Il est probable que ces Gentils étoient pour la plupart Prosélytes, et songeoient à embrasser le Judaïsme, ou du moins qu'ils croyoient et adoroient un seul Dieu : ils s'adresserent d'abord à Philippe, lui témoignant l'envie qu'ils avoient de voir Jesus-Christ. Philippe le dit à André, et tous deux en avertirent leur Maître. Jesus, qui se préparoit à mériter par sa mort le salut des Gentils aussi-bien que des Juifs, répondit à ces deux Apôtres, que l'heure étoit venue qu'il alloit être glorifié ; et que comme le grain de froment ne porte du fruit qu'après qu'il est mort dans la terre où on l'a jeté, de même sa mort seroit la semence d'une grande moisson ; que les fideles qui en seroient le fruit, apprendroient à son exemple à haïr leur vie en ce monde, afin de la conserver pour l'autre ; et qu'en marchant sur ses traces, ils arriveroient au séjour des bienheureux.

Le Sauveur voulant prévenir la pensée qu'on pourroit avoir que les humiliations et la mort n'avoient rien eu pour lui d'amer et de terrible, et qu'étant Dieu, il avoit émoussé la pointe de la douleur, et dissipé toutes les frayeurs de la

(*a*) *Joan.* 12.

Digitized by Google

mort, il voulut bien les ressentir, même sans adoucissement ; il excita volontairement en son ame une agitation des plus vives qui lui fit dire : j'ai maintenant l'esprit dans le trouble, et que dirai-je ! mon Pere, délivrez-moi de cette heure-là (*a*). Puis, comme pour se rassurer lui-même ; mais ajouta-t-il, c'est pour cette heure même que je suis venu. Le trouble que le Sauveur fait ici paroître à la vue de sa passion, lui étoit entierement libre, aussi-bien que celui qu'il fit paroître peu de jours après dans le jardin des Oliviers, dit un savant interprete ; la conformité parfaite qui se trouvoit entre la volonté humaine et la volonté divine de Jesus-Christ, ne diminuoit point la vivacité du sentiment que devoit produire dans la partie inférieure l'idée d'une mort cruelle ; et ce sentiment n'étoit point non plus opposé à la soumission qu'il avoit aux ordres de son Pere, auxquels il avoit lui-même librement souscrit ; aussi, ajouta-t-il : mon Pere, glorifiez votre nom ; comme s'il eût dit : puisque vous voulez que ma mort serve à votre gloire, je ne demande que l'accomplissement de votre volonté. Alors on entendit une voix du ciel, qui dit : *Je l'ai déjà glorifié, et je le glorifierai encore*, par les merveilles que vous avez déjà opérées, et par celles que vous opérerez à l'avenir.

§. XLVII.

Le Sauveur prédit la conversion des Gentils à la Foi.

Ceux qui étoient présens, et qui avoient entendu cette voix, dirent, les uns, que c'étoit un coup de tonnerre ; les autres, que c'étoit un Ange qui lui avoit parlé. Mais il leur dit : cette voix n'est point pour moi, mais pour vous.

(a) *Joan.* 12.

Et pour marquer les effets que devoit opérer la mort qu'il enduroit sur la croix ; c'est maintenant, ajouta-t-il, qu'on va faire justice au monde, qui jusqu'ici sembloit insulter impunément à Dieu ; c'est maintenant que le Prince de ce monde va être chassé, et l'empire qu'il avoit usurpé sur l'esprit et le cœur des hommes, détruit, et par l'abolition de l'idolâtrie, et par la vocation des Gentils à la foi : et je vous déclare, continua-t-il, que quand je serai élevé de terre (sur la croix), j'attirerai tout à moi, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares ; je n'aurai point acception de personne ; le ciel sera ouvert à tous les hommes : nul peuple qui soit exclus de l'alliance du Seigneur ; et comme je vais mourir pour le salut de tous les hommes, nul homme qui ne puisse avoir part au bienfait de la rédemption. Or, il disoit cela, dit l'Evangéliste, pour faire entendre de quel genre de mort il avoit à mourir. Les Juifs le comprirent bien ; c'est ce qui leur fit dire, comment il accordoit la mort du Fils de l'Homme, avec ce que l'Ecriture disoit que le Christ devoit demeurer éternellement : et comment dites-vous, ajouterent-ils, qu'il faut qu'on éleve le Fils de l'Homme ? quel est ce Fils de l'Homme ? Sur quoi le Sauveur leur répondit, qu'ils avoient encore la lumiere avec eux pour un peu de temps : marchez donc, leur dit-il, tandis que vous avez la lumiere, car il n'est plus temps de marcher ni d'agir quand il est nuit ; pendant que vous avez la lumiere, profitez-en ; comme s'il eût dit : j'ai désormais peu de temps à vivre avec vous ; profitez de la facilité que ma présence vous donne de vous sauver : le moment va venir que ceux qui n'auront pas voulu croire en moi seront abandonnés à leurs ténebres et à leur volontaire aveuglement.

Jesus ayant dit ceci, se retira et se déroba d'eux,

d'eux, jugeant bien qu'après tant de miracles opérés inutilement à leurs yeux, il étoit inutile de leur en dire davantage. Ceci se passa dans le Temple, d'où il avoit chassé en arrivant, ceux qui le profanoient par un indigne trafic. Le soir même Jesus s'en retourna à Béthanie avec ses douze Apôtres ; le lendemain matin il revint à Jérusalem ; en chemin, s'étant approché d'un figuier, et n'y ayant point trouvé de fruit, il le maudit, quoique ce ne fût point le temps des figues. L'arbre sécha sur l'heure ; ce qui lui fit dire à ses Apôtres, qui en parurent surpris, que c'étoit-là une figure qui devoit leur faire entendre que le fidele ne devoit jamais être sans fruit. Etant entré dans le Temple, il se vit entouré de bien des gens, parmi lesquels étoient plusieurs Pharisiens et Scribes, qui ayant entendu la parabole qu'il proposa alors, des Conviés à la noce du fils du Roi, lesquels s'excuserent tous de l'honneur que le Roi leur faisoit ; celle du Maître, qui distribue de l'argent à ses serviteurs pour le faire valoir, et qui punit si sévérement le serviteur paresseux et infidele, pour n'avoir pas fait valoir la somme reçue ; enfin, ayant ouï tout ce que Jesus dit du jugement dernier, et de la terrible sentence du souverain Juge, ils virent bien que c'étoit d'eux que Jesus parloit ; ils se voyoient dépeints dans la plupart de ses paraboles : crevant de dépit, ils eussent bien voulu l'arrêter, mais ils n'oserent pas s'en saisir, craignant d'être maltraités par le peuple. Comme son heure étoit venue, il ne se cachoit plus d'eux : il paroissoit le jour dans le Temple, et le soir il se retiroit sur le Mont Olivier, passant la nuit en prieres.

§. XLVIII.

Les Juifs délibérerent sur les moyens de se saisir de Jesus-Christ.

Cependant, deux jours avant la fête de Pâques, c'est-à-dire, le Mercredi, les ennemis du Sauveur, qui étoient tous les Chefs de la Synagogue, des Scribes et des Pharisiens, s'assemblerent dans la salle du Grand-Prêtre Caïphe; ils tinrent conseil pour délibérer entr'eux comment ils feroient pour s'en saisir. On peut dire que la fureur et l'acharnement qu'avoient les Chefs de la Synagogne, les Docteurs de la loi et les Pharisiens, à faire mourir Jesus-Christ, n'étoient pas seulement l'effet de leur jalousie et de leur malice, c'étoit encore l'effet de leurs remords. Quelque maligne, quelque vive que fût leur aversion et leur haine contre le Sauveur du monde, parce qu'il les avoit peu ménagés, et qu'en les démasquant, il avoit mis dans tout leur jour leurs déréglemens, leur orgueil et leur hypocrisie, cependant cette multitude prodigieuse de merveilles dont ils avoient été les témoins, l'accomplissement des prophéties, touchant le Messie, si visible dans la personne et dans la conduite de Jesus-Christ, l'époque du temps, et la ressemblance parfaite qu'ils voyoient malgré eux entre Jesus de Nazareth et le portrait que les Prophetes avoient fait du Messie; tout cela, malgré leur chagrin, les faisoit douter que cet homme, si puissant en paroles et en œuvres, ne fût véritablement le Fils de Dieu, comme lui-même l'assuroit. Pour calmer les troubles de leur conscience et pour se tranquilliser, ils s'étoient imaginé que s'ils pouvoient venir à bout de l'arrêter et de le faire mourir sur la croix, ce seroit une preuve visible que Jesus étoit un

imposteur, bien loin d'être le Messie, sur la fausse persuasion où ils étoient que le Messie ne pouvoit pas mourir d'une mort ignominieuse, lui qui devoit régner éternellement ; et c'est pour cela que voyant le Sauveur prêt à expirer sur la croix, ils lui disoient en l'insultant : si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix : s'il est le Messie, qu'il descende maintenant de la croix, et nous allons croire en lui.

§. XLIX.

Judas trahi son divin Maître pour la somme de trente deniers.

Les Princes des Prêtres, les Scribes et les Pharisiens étant donc assemblés chez Caïphe, ils conclurent qu'il falloit se saisir de Jesus et le faire mourir ; mais comme ils craignoient le peuple, qui étoit plein de vénération pour lui, ils résolurent de laisser passer la fête de Pâques, de peur de quelque tumulte et de quelque émotion populaire, dans un temps où toute la ville étoit pleine d'étrangers, qui n'avoient pas moins de vénération pour lui que les habitans même. Mais le Sauveur, dont l'Agneau Paschal, depuis si long-temps, étoit la figure, avoit déterminé de mourir le jour de Pâque : c'est pour cela qu'il permit que le Démon, chef invisible de la conspiration, et qui avoit le même dessein qu'eux, fît naître un incident qui les détermina à ne pas différer l'exécution de leur entreprise. Le Démon s'étoit rendu maître de l'ame de l'impie Judas, l'un des douze : ce traître vint se présenter à l'assemblée, et offrit de leur livrer sûrement son divin Maître, moyennant une somme d'argent. Charmés d'une occasion si favorable à leur dessein, à laquelle ils ne s'attendoient pas, ils lui promirent trente pieces

Digitized by Google

d'argent, qui font de notre monnoie environ cinquante livres ; c'étoit le prix ordinaire d'un esclave ; et ce fut à ce vil prix que le souverain Maître du ciel et de la terre voulut être vendu ; et alors s'accomplit ce qu'avoit dit le Prophete Jérémie : ils ont reçu trente pieces d'argent, le prix qu'a été prisé celui que des enfans d'Israël ont mis à prix. On ne doute point que ce passage, que saint Matthieu cite (*a*), n'ait été malicieusement supprimé par les Juifs, parce que leur crime y étoit trop marqué ; il se trouve pourtant encore dans quelques anciens manuscrits échappés à leur malice, en ces termes : *Alors Jérémie dit à Phassur*, Phassur étoit l'un des Prêtres de Jérusalem, Capitaine ou Intendant du Temple, qui ne pouvant souffrir que Jérémie prédît si positivement la ruine de Jérusalem et la désolation de la Nation Juive, le fit arrêter et traiter comme on traite les faux Prophetes ; c'est à ce Phassur que Jérémie dit : *Il y a long-temps que vous et vos peres vous opposez à la vérité, mais vos enfans qui viendront après vous, commettront un crime encore plus énorme que le vôtre, parce qu'ils mettront à prix celui qui n'a point de prix, et qu'ils feront souffrir celui qui guérit les malades et qui pardonne les péchés ; et ils recevront les trente pieces d'argent, qui ont été le prix qui a été donné par les enfans d'Israël, pour celui qu'ils ont acheté.*

Le lendemain, qui étoit le jeudi, veille de sa mort, Jesus n'entra point le matin dans la ville de Jérusalem : il resta sur le mont d'Olivier, où il entretint fort au long de sa mort ses Apôtres, et leur donna plusieurs salutaires instructions, sur-tout touchant la charité mutuelle qu'ils devoient avoir entr'eux ; il se contenta d'y envoyer Pierre et Jean, pour préparer tout ce qui étoit nécessaire pour Pâque : Allez-

(a) *Matth.* 26.

vous-en, leur dit-il, dans la ville, vous trouverez en entrant un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le, et là où il entrera, dites au maître du logis que je veux faire la Pâque chez lui avec mes Disciples ; il vous montrera une grande chambre haute, toute meublée, toute prête ; préparez-nous-là tout ce qu'il faut. Pierre et Jean firent tout ce qu'il leur avoit ordonné, et sur le soir Jesus se rendit à ce lieu avec tous ses Apôtres.

§. L.

Jesus-Christ fait la Cene, lave les pieds à ses Apôtres, et institue la divine Eucharistie.

L'heure étant venue, il se mit à table. Ce divin Sauveur leur témoigna alors le désir extrême qu'il avoit toujours eu de faire avec eux cette Pâque, qui seroit la derniere, puisque sa mort alloit mettre fin à toutes les cérémonies légales ; ajoutant que depuis le premier moment de sa vie il soupiroit après celui-ci, où il devoit s'immoler à son Pere pour le salut de tout le genre humain. Au milieu du repas, le Sauveur se voyant sur le point d'achever sa carriere, et de quitter pour un temps ses Apôtres, voulut leur donner un exemple d'humilité, et guérir, par une action d'éclat, leur esprit de la fausse idée qu'ils s'étoient faite de la grandeur et des dignités de son Royaume (*a*), et en même-temps leur faire comprendre avec quelle pureté ils devoient approcher dans la suite du divin Sacrement qu'il vouloit bientôt instituer.

Il se leve de table, quitte ses vêtemens, c'est-à-dire, sa grande robe ou veste, qui en Orient sert d'habit de dessus, et il prend un linge qu'il met devant lui en forme de tablier ; et ayant versé de l'eau dans un bassin, il commence à laver les

(a) *Joan.* 13.

Digitized by Google

pieds de ses Apôtres. Cet exemple d'humilité les frappa ; saint Pierre sur-tout ne put pas se résoudre à se laisser laver les pieds par son divin Maître : non, Seigneur, lui dit-il, je ne souffrirai jamais que vous me laviez les pieds. Jesus lui répondit : ce que je fais, vous ne le comprenez pas maintenant, mais vous le comprendrez dans la suite. Jesus-Christ vouloit faire comprendre à ses Disciples, avec quelle pureté il faut approcher du mystere de l'Eucharistie ; et c'est ce que saint Pierre et les autres Apôtres comprirent, lorsque Jesus-Christ institua ce divin Sacrement. Saint Pierre s'obstinant toujours, et ne pouvant voir le Sauveur à ses pieds, Jesus lui dit que, s'il ne lui lavoit les pieds, il ne le reconnoîtroit plus pour son Disciple. Si cela est, lui dit le saint Apôtre, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. Alors le Sauveur lui dit : celui qui sort du bain n'a besoin que de se laver les pieds, car il est entierement net ; aussi êtes-vous nets, mais non pas vous ; car il savoit bien qui étoit celui qui devoit le livrer. Jesus-Christ vouloit marquer par-là que les Apôtres, à l'exception de Judas, n'étoient coupables d'aucun péché grief, et qu'ils n'avoient besoin que d'être purifiés de leurs imperfections.

Après que Jesus eut fait cette leçon à ses Apôtres, et qu'il leur eut donné un si grand exemple d'humilité et de charité, dont il leur recommanda la pratique, il reprit sa robe, et s'étant remis à table, il leur déclara qu'il alloit être trahi et livré à ses ennemis par un de ceux qui étoient à table avec lui. Cette parole les surprit et les affligea extrêmement ; et tous consternés, chacun s'écria (*a*) : Maître, est-ce-moi ? Il leur répondit : celui qui me livrera est à table avec moi. Pour le fils de l'Homme, il va à la mort, parce qu'il l'a bien voulu, et selon ce qui a été

(a) *Matth.* 26.

déterminé de lui dans les Ecritures, c'est-à-dire, selon ce qui a été prédit par les Prophetes. Mais malheur à celui par qui il sera livré, car il vaudroit mieux pour lui qu'il ne fût jamais venu au monde.

Mais quand on est arrivé à un certain point de malice, on regarde les plus grands crimes de sang froid, et on se durcit contre les plus fortes impressions de la grace. Judas eut l'impudence de demander lui-même au Sauveur si c'étoit lui qui le livreroit. Jesus lui répondit tout bas : c'est vous-même. Il est probable que les Apôtres n'entendirent point ces paroles, ou qu'ils ne purent jamais s'imaginer que quelqu'un d'eux pût être jamais capable d'un crime si noir.

Cependant on continua le repas, et sur la fin du souper, Jesus qui, en leur lavant les pieds, les avoit comme préparés au Sacrement qu'il devoit instituer sur l'heure même, et dont l'Agneau Paschal étoit la figure, non content d'avoir donné aux hommes des marques si visibles de sa tendresse, voulut, la veille de sa mort, leur donner une preuve encore plus sensible de l'amour le plus extraordinaire qui fût jamais.

C'étoit la coutume dans cette cérémonie de la Cene et de l'Agneau Pascal, d'avoir sous la nape un pain sans levain, que le pere de famille coupoit en autant de morceaux qu'il y avoit de personnes à table, et qu'il distribuoit à chacun selon son rang. Le Sauveur ayant pris ce pain, le bénit, c'est-à-dire, le consacra; et levant les yeux au ciel, rendit graces à Dieu son pere; puis l'ayant rompu, il le distribua à ses Disciples, disant : *Prenez et mangez ; ceci est mon corps* (*a*). C'étoit aussi une pratique ordinaire à la fin de ce repas, de boire tous l'un après l'autre du vin qui étoit dans une coupe qui leur

(a) *Matth.* 26.

Digitized by Google

étoit présentée par le même pere de famille. Jesus prenant la coupe, et l'ayant bénie de même comme il avoit fait le pain, la donna à ses mêmes Disciples, en disant : *Buvez-en tous ; car ceci est mon sang qui fait le Testament nouveau, et qui sera répandu pour tous les hommes, afin que les péchés soient remis ;* c'est-à-dire, par lequel je fais aujourd'hui une alliance nouvelle : je vous le donne à boire maintenant ce sang dans cette coupe, sous l'apparence du vin, et dans peu d'heures je le répandrai, à la vue de tout le monde, sur une croix pour la rémission des péchés, et pour le salut de tous les hommes ; et parce que je veux que la mémoire de ma mort subsiste jusqu'à la fin des siecles, je vous donne le pouvoir et je vous ordonne de faire vous-mêmes ce que je fais. Par-là le sacrifice de mon corps et de mon sang sur la croix, par lequel mon pere est infiniment honoré, se renouvellera tous les jours par ce Sacrement, qui, sous les apparences du pain et du vin, en est la représentation réelle et substantielle ; et par-là aussi je serai réellement avec vous en tout temps, jusqu'à la consommation des siecles, quoique je ne paroisse pas visiblement.

Jesus-Christ exécute ici ce qu'il avoit promis si positivement autrefois à ses Disciples, quand il leur disoit qu'il leur donneroit à manger sa propre chair, et son propre sang à boire, non pas d'une maniere grossiere et dégoûtante, comme l'avoient compris les Capharnaïtes ; non un corps mis en pieces, et sa chair toute sanglante coupée par morceaux, mais son vrai corps, son corps réel et son véritable sang, sous les apparences du pain et du vin.

Digitized by Google

§. LI.

Judas sort pour livrer son divin Maître. Jesus ayant donné ses dernieres instructions à ses Apôtres, et ayant prédit à saint Pierre qu'il le renonceroit la nuit même, va faire sa priere dans le jardin des Oliviers.

Le traître Judas ayant mis le comble à son iniquité par cette communion sacrilege, et le démon s'étant saisi de son ame, il se détermina à exécuter son impie dessein ; et le Sauveur ayant dit qu'il iroit passer la nuit en prieres sur le mont Olivier, le traître sort dans le moment brusquement de la salle, et va dire aux chefs de la Synagogue qu'on n'a qu'à lui donner main forte ; que c'est le temps de se saisir de Jesus sûrement et sans bruit.

Le Sauveur ne l'ignoroit pas, il ne témoigna rien cependant ; et après avoir fini la Cene par le Cantique par où on terminoit ce repas, (c'étoit une priere particuliere, tirée, à ce qu'on croit, du Pseaume 113 et des suivans, que les Juifs récitoient après avoir célébré la Pâque ;) (*a*) il sortit de la maison avec ses Apôtres, pour se retirer avec eux sur la montagne des Oliviers. Durant le chemin, ce divin Sauveur n'oublia rien pour préparer ses chers Disciples à tout ce qui devoit arriver, et sur-tout contre le scandale de sa mort : je vous serai à tous cette nuit, leur dit-il, une occasion de scandale et de chûte ; car il est écrit : je frapperai le Pasteur, et les brebis seront dispersées ; mais quand je serai ressuscité, je me rendrai en Galilée avant vous, et alors vous comprendrez tout ce mystere. Il prédit ensuite à Pierre, qui protestoit de ne le vouloir jamais abandonner, quoi qu'il arrivât,

(a) *Zach*, 13.

qu'avant que le coq chantât cette nuit même (a), il le renonceroit trois fois, niant qu'il l'eût jamais connu. Puis il leur fit entendre à tous qu'il leur étoit utile qu'il les quittât, afin de leur envoyer le Saint-Esprit. Il les exhorta à garder tous ses commandemens, et sur-tout celui de la charité fraternelle. Il leur prédit encore les persécutions qu'on leur feroit ; mais il les assura qu'il leur donneroit la grace de les souffrir, non-seulement avec patience, mais encore avec joie. Enfin, après avoir fait une tendre priere à son Pere, et en faveur de ses Apôtres, qu'il lui recommandoit en particulier, et en faveur de tous les hommes en général ; après avoir déclaré que le monde seroit toujours son ennemi, et que le démon étant vaincu et désarmé par sa mort, il substitueroit à sa place l'esprit du monde, pour faire continuellement la guerre aux Fideles ; (on peut voir toute cette admirable priere qu'il fit à son Pere, dans le chapitre dix-sept de l'Evangile selon saint Jean) ; Jesus passa le torrent de Cédron qui coule au pied du mont Olivier, et il vint avec ses Apôtres dans une espece de métairie nommée Genthsemany, où il y avoit un jardin dans lequel il passoit ordinairement la nuit en prieres. Il dit à ses Apôtres d'y rester et d'y passer une partie de la nuit en oraison, pour demander à Dieu la fidélité et la persévérance.

Jesus prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, entra plus avant avec eux dans cette solitude. S'étant éloigné d'eux d'environ d'un jet de pierre, il commença à être saisi de frayeur, d'ennui et d'une tristesse mortelle. Il voulut bien le témoigner à ses trois Disciples favoris, en leur disant (b) : *Je suis dans une tristesse mortelle ; attendez ici, et veillez avec moi.* Le Sauveur

(a) *Matth.* 26.
(b) *Matth.* 26.

pouvoit aisément se délivrer de cette crainte, de cette excessive frayeur, de cette accablante tristesse : ces mouvemens lui étoient libres, son ame jouissant de la béatitude et voyant Dieu intuitivement ; mais pour nous témoigner l'excès de son amour, et combien notre salut lui coûtoit, et aussi pour la consolation de ses serviteurs, il voulut sentir en lui-même tout ce que l'approche de la mort cause naturellement d'amertume et de frayeur à tous les hommes, et leur apprendre par son exemple ce qu'ils devoient faire en cet état.

Jesus voyant que ses Disciples étoient accablés de sommeil, se retira à l'écart ; là il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : *Mon Pere, que ce calice passe loin de moi, s'il est possible ; qu'il en soit néanmoins, non comme je le veux, mais comme vous le voulez.* Il semble que le Sauveur n'oublie rien pour que, tout Homme-Dieu qu'il est, il ressente ce tas affreux d'opprobres et d'humiliations, et souffre toutes les horreurs de la mort, comme s'il n'étoit qu'un pur homme. Il n'ignoroit point que sa mort étoit résolue dans les décrets éternels ; il y avoit souscrit lui-même volontairement ; aussi la volonté humaine n'est point ici opposée à la volonté divine ; il laisse seulement paroître la répugnance naturelle que tout homme a pour les souffrances, selon l'appétit naturel ; après quoi la partie supérieure et raisonnable déclare sa conformité et sa soumission entiere à la volonté divine.

Le Sauveur fit durant trois fois cette même priere, toujours avec la même résignation, malgré la même répugnance. Etant venu vers ses trois Disciples, et les ayant trouvés endormis, il se plaignit à eux amoureusement du peu de part qu'ils sembloient prendre à sa tristesse. Quoi ! vous dormez, leur dit-il, n'avez-vous donc pu veiller une heure avec moi ! Veillez

et priez, afin de n'être point engagés dans la tentation; véritablement l'esprit est fort, mais la chair est foible; comme s'il eût voulu leur dire : vous vouliez tous mourir avec moi, il n'y a que quelques heures; et quand vous me voyez comme à l'agonie, vous n'avez plus ni ferveur ni courage, mais vous vous endormez. Quand on ne voit la mort que de loin, on la brave; mais quand il faut payer de sa personne, la foiblesse de la chair l'emporte souvent sur la force de l'esprit. Si on ne demande à Dieu, par la priere, qu'il nous fortifie contre la crainte de la mort, on succombe.

Saint Luc rapporte (*a*) qu'il vint un Ange du Ciel qui le fortifia. Jesus-Christ trouvoit en lui-même toute sa force et sa consolation, et il n'avoit pas besoin du ministere d'un Ange pour se rassurer contre les approches de la mort. Il voulut cependant recevoir cette consolation, comme il a voulu s'abandonner à la crainte et à la tristesse, pour nous apprendre, par son exemple, à vaincre nos répugnances et à attendre de Dieu le secours dans le besoin. Il veut qu'un Ange vienne le fortifier dans cette agonie ou combat intérieur qu'il sentoit entre la résignation et la répugnance, comme il avoit voulu que les Anges vinssent lui servir à manger dans le désert, après son jeûne et sa victoire sur le tentateur. Tout est leçon dans la vie de Jesus-Christ, tout est instruction, tout est mystère.

§. LII.

L'agonie de Jesus-Christ dans le Jardin des Olives, où il est livré aux soldats par le traître Judas.

L'accablement où Jesus se trouvoit dans ce triste état, par la vive représentation de sa mort ignominieuse sur la croix, de ses humiliations,

(a) *Luc.* 22.

de ses souffrances, le réduisit comme à l'agonie, et lui causa une agitation si violente dans son corps, qu'il en sortit une sueur dont les gouttes étoient mêlées et teintes de sang, qui découloit jusqu'à terre ; ce qui fut l'effet de la plus vive douleur et de la plus mortelle tristesse qui fût jamais ; il voulut bien nous faire voir par-là que sa divinité, comme on a déjà dit, ne charmoit point la rigueur ni le sentiment de ses souffrances ; il en sentit toute la pointe, toute l'amertume, tout le poids. Cependant on peut dire que les souffrances, les humiliations et la mort n'étoient point la seule cause de sa répugnance ; il avoit accepté tout cela volontairement. Mais le véritable sujet de sa douleur et de sa tristesse excessive, ce semble, c'étoit de prévoir qu'après avoir fait tant de frais pour le salut de tous les hommes, il dût y avoir, par leur faute, si peu de gens de sauvés.

Jesus s'étant levé, il vint à ses Apôtres, qu'il trouva encore accablés de sommeil. Vous dormez, leur dit-il, et voilà mon heure arrivée ; celui qui me doit livrer à mes ennemis est proche : levez-vous, et venez avec moi. Loin de se retirer, il alla au-devant de ceux qui venoient pour se saisir de lui : c'étoit une troupe de goujats, tous scélérats, et la plupart valets des Pharisiens et du Grand-Prêtre, ayant à leur tête le traître Judas. Cet apostat, sachant combien le Sauveur étoit aimé de ses Disciples, craignoit qu'ils ne se missent en devoir de le défendre et de le tirer de leurs mains, ou que ces goujats ne connoissant pas le Sauveur, sur-tout durant la nuit, ne s'y méprissent ; il leur avoit dit qu'ils eussent à se saisir de celui qu'il baiseroit, et qu'ils l'emmenassent avec précaution. Dès que ce traître se fut avancé vers Jesus : Maître, lui dit-il, je vous salue, et il le baisa. Jesus se contenta de lui dire : (*a*) *Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu !*

(a) *Luc.* 22.

Quoi ! Judas, avec un baiser vous livrez le fils de l'homme !

La seule présence de Jesus-Christ fit une telle impression sur cette canaille, qu'ils resterent tous interdits. Le Sauveur connoissant leur frayeur, leur dit avec cet air de majesté et ce ton de maître qui fait trembler tout l'enfer : qui est-ce que vous cherchez ? Jesus de Nazareth, lui répondirent-ils. C'est moi, leur dit Jesus, voulant bien faire voir que c'étoit lui-même qui se livroit volontairement à la mort. Or, dès que Jesus leur eut dit, c'est moi, ils furent saisis d'une telle frayeur, qu'ils furent tous renversés par terre ; tant il est vrai que, sous la figure d'esclave et dans la condition de l'homme, Jesus ne pouvoit pas s'empêcher de faire toujours entrevoir, ou du moins sentir, qu'il étoit fils de Dieu.

Les ayant fait relever, il leur dit que, puisque c'étoit lui qu'ils cherchoient, ils n'avoient qu'à exécuter leurs ordres ; qu'ils auroient bien pu se dispenser de venir avec des épées et des bâtons, pour le prendre comme un voleur, lui qui avoit toujours paru en public parmi eux sans défense. Mais, ajouta-t-il, voici votre heure et l'empire des ténebres ; tout est permis à présent aux puissances de l'enfer, et je consens que le démon exerce sur moi toute sa fureur par le ministere de ceux qui se conduisent par son esprit et qui sont ses esclaves. Pierre voyant qu'on s'alloit saisir de son bon Maitre, se mit en état de le défendre, et frappant le premier qu'il rencontra, (c'étoit un des valets du Grand-Prêtre, nommé Malchus) lui fendit l'oreille d'un coup d'épée. Le Sauveur l'en reprit ; et ayant touché la plaie, la guérit. Jesus ayant permis qu'on mît la main sur lui, on le lia comme un criminel, et on le mena chez Anne qui avoit été grand Sacrificateur, et qui étoit encore regardé comme le Prince des Prêtres. Ce Pontife fit avertir sur l'heure même Caïphe son

beau-fils, qui lui avoit succédé dans l'exercice de sa charge, pour qu'il fît assembler le grand Conseil, et qu'on ne perdît pas un moment pour se défaire de cet homme. La joie de ces chefs du peuple et de la Synagogue fut d'autant plus grande, qu'ils craignoient qu'on ne pût jamais le saisir, et qu'il ne se délivrât de leurs mains par quelque miracle qui les eût laissé toujours dans le doute qu'il ne fût véritablement le Messie. Sa détention les rassura, et leur fit espérer de venir à bout de le perdre; et en le faisant mourir, de se convaincre qu'il n'étoit pas le Fils de Dieu et le Messie.

§. LIII.

Jesus-Christ chez Anne et chez Caïphe, où il déclare qu'il est Fils de Dieu.

En attendant qu'on fût assemblé, Anne ravi d'aise de tenir Jesus-Christ, lui fit plusieurs questions sur ses disciples et sur sa doctrine. Jesus lui répondit qu'il n'avoit jamais dogmatisé en secret, que sa doctrine étoit connue de tout le monde, et qu'il pouvoit s'en informer lui-même de ceux qui l'avoient ouï. A ces paroles, un des officiers qui étoit à côté de Jesus, eut l'insolence de lui donner un soufflet, en disant (*a*): est-ce ainsi que vous répondez au Grand-Prêtre? Jesus voulant faire voir qu'il n'avoit point manqué de respect au Pontife, lui repartit: *Si j'ai parlé mal-à-propos, montrez ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai parlé à propos, pour quel sujet me frappez-vous?* Si le Sauveur se fût tu dans cette occasion, son silence auroit pu être interprété comme un aveu d'une faute qu'il n'avoit cependant point commise. Or, son honneur et celui de son pere demandoient que son innocence fût sans le moindre soupçon.

(*a*) *Joan.* 18.

Cependant le grand Conseil s'étant assemblé chez Caïphe, on y mena le Sauveur comme un criminel pour être jugé. Sa mort y avoit été unanimement conclue avant que de l'entendre : mais pour garder quelque apparence de formalité, on fit venir quelques faux témoins qu'on avoit subornés, tous gens de la lie du peuple, qui déposerent qu'ils lui avoient ouï dire qu'on n'avoit qu'à détruire le Temple de Dieu, et qu'il le rebâtiroit dans trois jours. Jesus l'avoit dit en effet, en parlant du temple de son Corps, qui devoit être comme détruit par la mort, et comme rebâti trois jours après par sa résurrection glorieuse. Mais outre que les témoins subornés ne s'accordoient pas entr'eux, tout ce qu'on déposoit contre lui n'étoit pas suffisant pour lui en faire un crime. Le Grand-Prêtre voyant que Jesus ne disoit mot, se leve et lui dit : de la part du Dieu vivant, je vous ordonne de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu (*a*) ? *Vous l'avez dit*, répond Jesus, *oui*, *je le suis*, *et je vous dis de plus : Vous verrez bientôt le fils de l'Homme* ; (c'est le nom que le Sauveur prenoit d'ordinaire, quand il ne vouloit parler que de son humanité), *vous verrez bientôt le fils de l'Homme assis à la droite de Dieu tout-puissant, venir sur les nues du Ciel.* A ces paroles, le Grand-Prêtre déchirant ses vêtemens, (c'étoit montrer qu'il venoit d'entendre un blasphême (s'écria : il a blasphémé ; qu'avons-nous plus affaire de témoins ? Vous venez d'entendre vous-mêmes le blasphême : que vous en semble ? Tous répondirent qu'il méritoit la mort, et l'y condamnerent. Jesus ayant été ainsi condamné à mort par le Grand-Prêtre, et par tous ceux qui composoient le Sanhedrin ou grand Conseil, il fut livré à l'insolence des soldats et à la brutalité des valets, qui passerent le reste de la nuit à s'en jouer dans la cour du

(a) *Matth.* 23.

Palais, et à lui faire toutes les insultes imaginables. On lui cracha au visage, on lui donna des coups de poing, et il y en eut qui le souffleterent, en disant par dérision : Christ, montre-nous que tu es Prophete ; devine qui est-ce qui t'a frappé. Jamais infame criminel, jamais vil esclave ne fut si maltraité, si outragé, ni si rassasié d'opprobres ; mais il falloit que tout ce qui avoit été prédit du Messie, s'accomplît dans la personne adorable de Jesus-Christ, et qu'en lui s'accomplît cette Prophétie, *Saturabitur opprobriis* (*a*).

§. LIV.

Pierre renie Jesus-Christ, et Judas se pend par désespoir.

Cependant, quelque timide que fût Pierre, il ne pouvoit se séparer de son Maître : il se glissa dans la cour du Palais, où le Sauveur passa la nuit sous la garde et à la discrétion des soldats et des valets du Grand-Prêtre. Comme les nuits sont froides en ce temps-là dans la Palestine, on avoit allumé du feu dans la cour. Pierre s'en étant approché, fut accusé par une servante d'être un des Disciples de Jesus : il s'en défendit, et nia qu'il l'eût jamais connu. Un des soldats ayant reconnu à son parler qu'il étoit Galiléen, lui fit le même reproche, et Pierre jura qu'il ne connoissoit point le prisonnier. Enfin, une heure après, un des domestiques du Grand-Prêtre le voyant auprès du feu, assura qu'il étoit certainement un des Disciples de Jesus, car il dit qu'il l'avoit vu dans le jardin où Jesus avoit été arrêté. Alors Pierre effrayé, et craignant qu'on ne l'arrêtât, assura pour la troisieme fois, avec serment, qu'il ne l'avoit jamais connu. En même temps le coq chanta, et le Sauveur qui n'étoit

(a) *Thren.* 3.

guere éloigné de là, ayant jeté un regard amoureux sur ce lâche Disciple, le fit ressouvenir de sa prédiction. Pierre reconnut alors sa faute, il en eut le cœur percé de la plus vive douleur; il se retira fondant en larmes, et passa les trois jours à pleurer amérement son infidélité.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, il y eut encore une assemblée générale des Prêtres, des Sénateurs et des Docteurs de la loi dans la salle du Sanhedrin: on y fit comparoître le Sauveur en criminel; on lui demanda de nouveau s'il étoit le Christ, le Messie. Si je vous le dis, répondit-il, vous ne m'en croirez pas: que si je vous interroge à mon tour (*a*), vous ne me répondrez point, ni vous ne me laisserez point aller, car mon heure est venue. Sachez seulement que le fils de l'Homme sera bientôt assis à la droite de Dieu son pere. Alors ils dirent tous: vous êtes donc le fils de Dieu? Il répondit: *Vous dites vrai, que je le suis.* Ils s'écrierent tous alors tumultueusement: qu'avons-nous besoin d'autre témoignage, puisque nous-mêmes nous venons de le lui entendre dire de sa propre bouche? Ayant délibéré alors des moyens qu'ils avoient à prendre pour le faire mourir, ils conclurent de le livrer entre les mains de Ponce Pilate, Gouverneur de la Judée pour les Romains, parce qu'ils n'avoient plus le droit de faire mourir personne.

Cependant le traître Judas apprenant que Jesus avoit été condamné à mort, bourrelé alors horriblement par les remords de sa conscience; effrayé de l'énormité de son crime, et touché d'un vif repentir purement naturel, il court chez les Prêtres et les Anciens; leur rapportant les trente pieces d'argent: j'ai péché, leur dit-il, en livrant le sang du juste. Cet aveu eût dû les toucher: ces impies se contenterent de lui dire: que nous importe? c'est à vous à voir. Ce malheu-

(a) *Luc.* 22.

Digitized by Google

reux voyant que sa rétractation étoit sans fruit, au lieu d'avoir recours à la bonté infinie de son bon Maître, qui lui eût fait certainement miséricorde, s'il se fût véritablement repenti, il s'abandonne au désespoir; et ayant jeté l'argent dans le Temple, où les Prêtres se trouvoient, il sort et va se pendre. L'argent fut ramassé par les Anciens, qui ne voulurent point le mettre dans le trésor du Temple, parce que c'étoit, dirent-ils, le prix du sang et de la vie d'un homme. C'est pourquoi ils en acheterent le champ d'un Potier, pour servir de cimetiere aux étrangers; et ce champ fut, en effet, dès-lors appelé *Haceldama*, c'est-à-dire, le champ du sang. On vit ainsi l'accomplissement de ce qui avoit été prédit formellement par le Prophete Zacharie : que le Christ seroit mis à prix (*a*), qu'il seroit vendu trente pieces d'argent, et que de cet argent on acheteroit le champ d'un Potier.

§. LV.

Jesus-Christ chez Pilate, qui le déclare innocent.

Le Sauveur fut donc mené, les mains liées comme un criminel d'Etat, de la maison de Caïphe au Prétoire, c'est-à-dire, au Palais du Gouverneur. Le bruit qui s'étoit répandu dans la Ville depuis le jour précédent, que les Docteurs de la loi et les Chefs de la Synagogue, aussi bien que les Magistrats, avoient enfin découvert que ce Jesus qu'on avoit regardé jusques alors comme un saint homme envoyé de Dieu, étoit un imposteur, un faux Prophete, et que tout ce qu'il avoit opéré de frappant et de miraculeux, étoient de purs prestiges; que c'étoit un sorcier et un magicien, et que ce n'étoit que par la vertu de Béelzebuth qu'il chassoit les démons, et qu'il

(a) *Zach.* 11.

avoit fait tous les autres miracles. Ce faux bruit qu'on avoit eu grand soin de répandre depuis le soir précédent, et qu'on avoit soin de fortifier par toutes sortes de faussetés et de calomnies ; ce bruit, dis-je, fit une étrange impression sur tous les esprits ; toute la bonne opinion et la vénération que le peuple avoit eue jusques-là pour lui, se changea en horreur, en exécration et en rage. Et voilà ce qui fit crier, *Tolle*, par ceux-mêmes qui avoient crié *Hosanna* trois jours auparavant.

Pilate ayant vu Jesus en forme de criminel, sort sur son perron pour demander aux Juifs pour quel crime on lui demandoit la mort de cet homme. Ils lui répondent en général, que s'il n'étoit pas un méchant homme, ils ne lui demanderoient pas sa mort. Jugez-le donc vous-mêmes, leur dit le Gouverneur, selon vos loix et vos coutumes ; mais ils repartirent qu'il ne leur étoit pas permis de faire mourir personne. Tout ceci n'étoit que l'accomplissement de ce que Jesus avoit prédit à ses Apôtres, qu'il seroit livré aux Gentils pour être crucifié. Pilate ne se contentant pas de ces accusations vagues, leur demanda de quel crime en particulier étoit coupable celui dont ils lui demandoient la mort. C'est un séditieux, dirent-ils, qui souleve le peuple, qui veut empêcher de payer le tribut à César, et qui se dit encore le Roi des Juifs, et le Messie.

Pilate ayant ouï ces trois chefs d'accusation sans preuves, connut bien que ce n'étoit ici qu'une querelle de pure jalousie et de passion. La modestie, la douceur et la sérénité qui brilloient sur le visage de Jesus-Christ, jointes à sa tranquillité, étoient des preuves visibles de son innocence. Il rentre donc dans sa salle, fait approcher l'accusé, l'interroge sur ces trois chefs d'accusation ; mais le Sauveur garde un silence muet, résolu de ne rien dire pour sa défense. Ce Gouverneur étonné : hé quoi ! lui dit-il, vous ne ré-

Digitized by Google

pondez point ! N'entendez-vous point ce qu'on dit ici contre vous ! Jesus ne répondant rien, Pilate ne douta point qu'il n'y eût du mystere dans ce silence. Est-il vrai, lui dit-il, que vous êtes le Roi des Juifs ! Jesus lui dit alors, avec sa douceur et sa modestie ordinaires : dites-vous cela de votre chef, et à dessein de connoître la vérité ; ou si c'est parce que les Juifs vous ont fait accroire que je prétendois usurper le Royaume de Judée ! Est-ce que je suis Juif, repart Pilate, pour savoir ce que c'est que ce Roi des Juifs et ce Messie ! Ce sont ceux de votre nation, qui vous ont mis entre mes mains. Qu'avez-vous donc fait ! et quel sujet leur avez-vous donné de croire que vous aspirez à la royauté ! Alors Jesus lui dit nettement : mon Royaume n'est pas de ce monde ; je ne suis pas descendu du ciel pour me faire Roi de la terre ; pour exercer ici bas une puissance temporelle ; pour y établir un empire pareil à celui du Prince que vous servez, c'est-à-dire, pour y imposer des tributs, lever des armées, fortifier des places et donner des Gouvernemens (*a*). Si ma royauté étoit de cette nature, mes soldats et mes officiers seroient venus à mon secours, et ils auroient bien su me tirer des mains de ceux qui en veulent à ma vie ; mais mon Royaume, comme je vous ai déjà dit, n'est pas d'ici-bas. Vous êtes donc Roi, repart Pilate ! Oui, je le suis, comme vous le dites, répond Jesus ; mais c'est dans le sens que je vous l'ai dit : c'est pour rendre témoignage à la vérité que je suis né et venu au monde. Quiconque est pour la vérité, écoute ma voix.

Pilate, tout payen qu'il étoit, reconnut quelque chose de divin dans cet homme. Il lui demanda : qu'est-ce que la vérité ! Mais comme s'il eût craint de l'apprendre, sans attendre sa réponse, il revint aux Juifs, et leur dit : je ne vois

(a) *Joan.* 12.

pas en quoi cet homme peut être coupable ; je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation.

Dans ce temps-là la femme de Pilate lui envoya dire de ne se point mêler de ce qui regardoit ce saint homme, car elle avoit beaucoup souffert, à son sujet, dans un songe qu'elle avoit eu pendant la nuit. Plusieurs saints Peres attribuent ce songe au démon, qui commençoit à craindre que Jesus-Christ ne fût véritablement fils de Dieu, et par conséquent le Messie, et que sa mort ne fût la rédemption du genre humain. Quoi qu'il en soit, Pilate convaincu de son innocence, étoit résolu de le renvoyer pleinement absous. Le grand Prêtre et les Anciens s'en apperçurent ; ce qui leur fit demander sa mort avec plus d'instance et d'empressement. Il doit être condamné à mort, crioient-ils, comme un perturbateur du repos public, qui depuis trois ans ne cesse de débiter de pernicieuses maximes, depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem. Ces prétendues pernicieuses maximes, c'étoit la pure loi de Dieu, qui démasquant leur hypocrisie, et condamnant la corruption de leurs mœurs, leur paroissoient des maximes pernicieuses, c'est-à-dire, incommodes à leur amour-propre et à leur orgueil.

§. LVI.

Jesus-Christ envoyé à Hérode, et renvoyé à Pilate, qui, quoique persuadé de l'innocence du Sauveur, le fait cruellement fouetter.

Pilate entendant parler de Galilée, crut avoir trouvé une défaite pour se tirer d'intrigue, et n'avoir point de part au jugement de cet homme innocent. Il demanda aux Juifs si Jesus étoit sujet d'Hérode Tétrarque, c'est-à-dire, du Gouverneur en chef de Galilée, qui se trouvoit alors à Jérusalem. Ayant appris que Jesus passoit pour

Digitized by Google

Galiléen, il renvoya et l'accusé et les accusateurs à ce Prince. Hérode fut très-aise de voir celui de qui il avoit entendu raconter tant de merveilles, espérant de lui voir faire en sa présence quelque miracle éclatant. Mais ce tyran qui avoit encore les mains teintes du sang de saint Jean-Baptiste; ce Prince infame, sans honneur et sans religion, ne méritoit pas que le Sauveur contentât sa curiosité et son envie. Aussi il eut beau lui faire plusieurs frivoles questions; ayant fait mourir celui qui se disoit la voix du Messie, Jesus ne daigna pas répondre un seul mot. Hérode en fut choqué; il le traita de fou, et l'ayant fait revêtir par dérision d'une robe blanche, qui cependant ne laissoit pas d'être le symbole de l'innocence du Sauveur, après l'avoir vu souverainement méprisé de toute sa cour, le renvoya à Pilate; ce qui fut l'occasion de leur réconciliation, ayant été jusqu'alors ennemis l'un de l'autre.

Pilate persuadé toujours davantage de l'innocence du Sauveur, et pleinement convaincu que tous les chefs d'accusation qu'on faisoit contre lui étoient de pures calomnies, fit mine de vouloir le déclarer innocent. Il mande les principaux des Juifs, et leur déclare publiquement qu'il ne trouve rien en cet homme qui mérite châtiment; qu'Hérode lui-même, plus instruit que lui de leur loi, ne l'a pas trouvé plus criminel; que cependant, pour les contenter, il ne le renverroit absous qu'après l'avoir fait châtier, pour qu'il ne s'avisât plus de dogmatiser parmi le peuple. Expédient bien injuste pour sauver un homme reconnu innocent dans tous les tribunaux; mais il ne falloit pas attendre aucune apparence de justice dans la mort du plus innocent et du plus juste des hommes.

Cependant comme le peuple Juif étoit en droit de lui demander la délivrance d'un criminel à la fête de Pâque, Pilate bien persuadé que l'envie

des Prêtres et des Docteurs de la loi faisoit tout le crime de cet innocent, crut qu'il trouveroit plus de justice, de raison et d'humanité dans le peuple que dans les chefs. Il leur proposa donc lequel des deux ils vouloient qu'il leur délivrât; (car ils étoient en possession de demander l'élargissement d'un criminel à leur fête de Pâque) ou Jesus, dont la sainteté étoit reconnue universellement du public, et qui ne leur avoit jamais fait que du bien; ou Barrabas, fameux scélérat et insigne voleur, qui dans une sédition avoit commis un meurtre. Qui eût jamais pensé qu'un scélérat de profession et un assassin, dût être préféré à Jesus-Christ! Il le fut cependant. Les chefs de la Synagogue avoient fasciné l'esprit du peuple, qui oubliant tout à coup ce qu'il avoit admiré dans le Sauveur, demanda avec de grands cris Barrabas, préférablement au Fils de Dieu et au Messie. Pilate surpris et indigné en même temps d'une préférence si injuste: que voulez-vous donc que je fasse de Jesus, leur dit-il? Ils crierent tous d'une voix: *qu'on le crucifie*. Mais enfin, quel mal a-t-il fait, repart Pilato d'un ton d'indignation! *crucifiez-le*, *crucifiez-le*, crie encore plus haut tout le peuple. Pilate crut que le moyen d'appaiser leur fureur et leur rage, c'étoit de le mettre dans un état à faire pitié aux plus inhumains et aux plus enragés. Il ordonna qu'on déchirât Jesus à coups de fouets, et qu'on le mît en état à faire compassion aux plus barbares. L'ordre fut exécuté avec tant de cruauté, que ce corps adorable, naturellement si délicat, n'eut plus que la forme d'un squelette. On ne cessa que quand on le vit sur le point d'expirer; et il est certain que le Sauveur n'eût jamais survécu à cet horrible tourment, si ayant résolu de mourir sur la croix il n'eût prolongé sa vie par miracle.

Tout est extraordinaire, tout est contre tout sentiment de raison d'humanité dans la passion de Jesus-Christ;

Jesus-Christ ; c'est un Homme-Dieu qui souffre, et il souffre en Homme-Dieu. Dès qu'on l'eut détaché de la demie colonne ou poteau auquel on l'avoit lié, on jeta sur lui un vieux manteau d'écarlate ; et ce qui fait bien voir que tout étoit excessif, tout étoit monstrueux dans ce brutal procédé, ces furies d'enfer, joignant la dérision et l'insulte à la cruauté, s'aviserent de lui mettre une canne à la main en guise de sceptre, et sur la tête une couronne d'épines ; puis fléchissant le genou devant lui, ils lui disoient par dérision : *Roi des Juifs, je vous salue ;* et crachant contre lui, ils prenoient la canne et lui en donnoient sur la tête, afin que les épines dont il étoit couronné entrassent plus avant.

§. LVII.

Jesus condamné à être crucifié.

On ne vit jamais un spectacle si affreux : depuis le haut de la tête jusqu'à la plante des pieds, ce n'étoit qu'une plaie (*a*) : *A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas.* Jamais prophétie plus visiblement accomplie : *Saturabitur opprobriis* (*b*). Jamais homme ne fut si rassasié d'opprobres que Jesus-Christ : c'étoit un spectacle si horrible, que Pilate, tout païen qu'il étoit, en eut horreur ; et ne croyant point qu'il y eût un cœur humain si barbare qui n'en fût touché, il le fit avancer sur le perron, et le montrant aux Juifs : *Voilà l'homme*, leur dit-il, dont vous me demandiez la mort avec tant d'acharnement et de fureur ; le reconnoissez-vous ? mais êtes-vous contens ? sera-t-il encore un objet d'envie ? *Voilà l'homme* que vous accusiez de vouloir se faire votre Roi ; craindrez-vous après cela, qu'il

(a) *Isaï.* 1.
(b) *Thren.* 3.

Digitized by Google

se dise désormais le Messie ? Qui n'eût cru que les hommes auroient été du moins attendris à la vue de cet objet ? Un vil animal en cet état feroit du moins horreur à des hommes. Les Juifs n'en furent que plus acharnés à demander sa mort : *tolle*, *tolle*, s'écrierent-ils, qu'on le crucifie : il s'est dit le fils de Dieu, il faut qu'il meure.

A ces mots de fils de Dieu, Pilate fut encore plus effrayé, et découvrant et dans l'acharnement du peuple, et dans la patience et le silence du Sauveur, quelque chose qui ne lui paroissoit pas naturel, rentre dans sa salle, et s'étant fait amener Jesus-Christ, l'interroge de nouveau sur sa naissance, sur son pays, sur son origine et sur sa qualité ; mais Jesus ne fit point de réponse. Pilate encore plus étonné : ne savez-vous pas, lui dit-il, que j'ai le pouvoir de vous faire mourir en croix, ou de vous délivrer : pourquoi ce silence ? Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, dit alors Jesus, s'il ne vous avoit été donné d'en haut, pour accomplir les desseins de la divine providence ; c'est pourquoi ceux qui m'ont livré entre vos mains sont plus coupables que vous. Cette réponse pleine de mystere porta Pilate à faire de nouveaux efforts pour le délivrer ; mais les Juifs qui connoissoient la foiblesse et la timidité de ce Gouverneur : si vous ne punissez pas de mort un homme qui a voulu se faire Roi, s'écrierent-ils, vous vous déclarez ennemi de votre Prince. Ce reproche l'effraya, et voyant que le tumulte croissoit de plus en plus ; il s'assit sur son tribunal, et s'étant fait apporter de l'eau, il se lava les mains à la vue du peuple, protestant qu'il n'avoit aucune part à la mort de ce juste, et qu'il ne vouloit point se charger de son sang. Le peuple s'écria : que son sang retombe sur nous et sur nos enfans ; c'est-à-dire, nous nous chargeons du crime et de la peine de sa mort. En effet, cette malheureuse nation porte encore la peine d'un crime si noir,

et la portera jusqu'à la fin des siecles. Pilate, cédant à un vil respect humain, et trahissant sa propre conscience, prononça la sentence, et condamna le Sauveur du monde à mourir sur la croix. Jamais jugement plus injuste ni plus irrégulier : le juge même qui le prononçoit, prenoit le ciel à témoin de l'irrégularité et de l'injustice de la sentence. Mais dès-là qu'un Dieu a bien daigné se faire homme, et que ce Dieu fait homme a voulu mourir pour satisfaire à la Justice divine pour tous les hommes, on ne doit s'attendre qu'a des excès, qu'à des faits tous plus incompréhensibles à l'esprit humain.

Comme c'étoit la veille du Sabbat que la sentence fut prononcée, on en hâta l'exécution ; on arracha le manteau d'écarlate dont on avoit couvert le corps du Sauveur ; mais comme ce corps adorable n'étoit qu'une plaie sanglante, ce manteau s'étoit collé sur ses os ; et en l'arrachant, il fallut arracher les lambeaux de chair qui restoient sur ce sacré squelette : jugez quel fut ce nouveau tourment. On le revêtit de ses habits, et le chargeant du pesant fardeau de sa croix, on mena le Sauveur hors de la ville pour être crucifié sur la montagne du Calvaire, à quelques pas hors des murs de Jérusalem, où l'on avoit coutume d'exécuter les criminels ; car les Juifs ne souffroient point qu'on fît mourir personne dans leurs villes. On croit que c'est la montagne dite anciennement Moria, où Abraham mena son fils Isaac pour l'immoler ; figure de Jesus-Christ s'immolant à son Pere sur le Calvaire, qui s'appelle en Hébreu Golgotha, qui signifie crâne, parce qu'on y en trouvoit plusieurs qui étoient les restes des cadavres de ceux qu'on y avoit exécutés.

§. LVIII.

Jesus-Christ portant sa croix, va sur le Calvaire.

On ne vit jamais un spectacle si inoui et si frappant. Cet homme si extraordinaire, qui depuis trois ans combloit tout le pays de ses bienfaits, et remplissoit toute la terre de l'éclat et du nombre prodigieux de ses merveilles; cet homme divin, dont la vie étoit le modele le plus parfait de la plus sublime sainteté, dont la doctrine étoit toute divine; cet homme si puissant en œuvres et en paroles, qui chassoit les démons, guérissoit les malades les plus désespérés, ressuscitoit les morts déjà à demi-pourris; et qui faisoit toutes ces merveilles en son nom: cet homme exposé en ce jour-là aux yeux d'un peuple nombreux qu'il avoit miraculeusement rassasié dans le désert, seulement avec cinq pains; cet Homme-Dieu, aux yeux d'un peuple dont peu qui ne lui dussent la vie ou la santé, nul peut-être qui n'eût été du moins témoin de ses miracles; ce Messie si long-temps attendu et si fort desiré; ce fils unique du Dieu tout-puissant, Dieu égal en tout à son Pere, lié comme un voleur, traîné par les rues de Jérusalem comme un scélerat, accusé comme le plus coupable de tous les criminels; à la vérité, déclaré juridiquement innocent sur tous les chefs dont on l'accusoit, et traité cependant avec la derniere infamie par un tas de scélérats, déchiré à coups de fouets avec la plus inouie cruauté, condamné, contre toute justice, à être crucifié, chargé encore du fardeau de la croix sur laquelle il doit expirer; et tout cela au gré et à la sollicitation de ceux qui l'avoient reçu peu de jours auparavant comme le Messie. L'esprit se perd dans ce labyrinthe de faits incroyables. Il paroît bien qu'une raison supérieure, à tout es-

prit humain a conduit ce mystere ; et si l'amour de Dieu pour les hommes est ici incompréhensible, est-il plus aisé de comprendre la malice et l'impiété des Juifs contre Dieu ?

En sortant de la ville, les soldats voyant que Jesus déjà épuisé par tant de tourmens, étoit accablé sous le poids de sa croix, laquelle, selon la tradition, avoit quinze pieds de haut, et le travers en avoit sept, contraignirent un nommé Simon, natif de Cyrene, de l'aider à la porter. Le Sauveur ayant apperçu sur le chemin quelques femmes pieuses qui pleuroient à la vue de ce triste spectacle, se tourna vers elles et leur dit : filles de Jérusalem, ne me pleurez point, mais pleurez-vous vous-mêmes et vos enfans ; car voilà le temps qui vient auquel on dira : heureuses les femmes stériles, qui n'ayant point d'enfans, n'auront pas le déplaisir de les voir enveloppés dans les malheurs qui vont arriver et sur cette malheureuse ville, et sur cette criminelle nation ; et sachez que ces malheurs seront si terribles, qu'on s'écriera alors, comme l'ont prédit les Prophetes : montagnes, tombez sur nous et écrasez-nous pour nous dérober à la vue d'une désolation si épouvantable ; car, ajouta-t-il, si vous me voyez traité avec tant de rigueur, seulement pour m'être chargé volontairement du péché, moi qui suis l'innocence même, à quoi doit s'attendre toute cette nation, après le crime énorme qu'elle commet en ma personne.

On menoit au supplice avec lui deux insignes voleurs, qui devoient être aussi crucifiés. Quand on fut arrivé au haut du Calvaire, on présenta au Sauveur du vin de myrrhe, qu'on avoit coutume de donner aux criminels pour les assoupir, et amortir en eux le sentiment de la douleur ; mais le Sauveur qui vouloit boire le calice jusqu'à la lie, comme dit le Prophete, c'est-à-dire, sans le moindre adoucissement, le refusa et ne voulut

point en boire. On lui ôta alors ses habits, et par un rafinement de cruauté et de barbarie, on l'attacha à la croix avec des clous par les pieds et par les mains, ce qui lui causa la plus vive et la plus cuisante douleur qu'un homme puisse souffrir en cette vie. Puis élevant la croix, on la fit entrer dans le trou qu'on avoit creusé dans le roc, et en tombant, elle causa au Sauveur un ébranlement de tous les membres et de tous les nerfs de ce sacré corps, laquelle secousse renouvella et réunit toutes les douleurs qu'il avoit déjà souffertes. C'est ainsi que Jesus fut élevé de terre comme il l'avoit prédit, et à la vue d'un monde infini qui étoit accouru à ce triste spectacle : et afin que tout ce qui avoit été prédit de lui s'accomplît, on mit à ses côtés les deux voleurs attachés à deux autres croix, selon la prédiction d'Isaïe : il sera mis au nombre des méchans, et en même rang avec les scélérats : *Et cum iniquis deputatus est* (*a*).

§. LIX.

Jesus-Christ attaché à la croix, prie pour ses ennemis. Paroles de Jesus sur la croix.

Cependant Jesus élevé sur la croix, comme une innocente victime sur son autel, où elle va consommer son sacrifice, prioit son Pere de pardonner à ceux qui, par une aveugle passion, le faisoient mourir si ignominieusement : mon Pere, s'écria-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font (*b*). Quoique Jesus-Christ eût donné assez de preuves de sa divinité, pour rendre l'ignorance des Juifs inexcusable, il est vrai cependant qu'ils ne l'eussent jamais crucifié, s'ils l'avoient connu pour le Seigneur de la gloire,

(a) *Luc.* 22.
(b) *Luc* 23.

omme dit saint Paul (*a*). Mais il faut encore ettre bien de la différence entre l'ignorance des ldats et du petit peuple, et celle des Prêtres et s Docteurs de la loi : l'excuse d'ignorance pou- it peut-être mettre à couvert une partie du uple ; mais les Docteurs et les Prêtres savoient moins que Jesus-Christ étoit innocent des imes dont on le chargeoit, qu'il étoit juste, que ses miracles étoient une preuve incontes- ble de sa sainteté. Mais le Sauveur ne regarde l'action des Juifs que par l'endroit favorable ; en éloigne tout ce qui est odieux, comme l'on coutume de faire quand on implore la clémence n Juge en faveur d'un coupable. Le Sauveur fait en voir par sa priere qu'il donne son sang, et 'il meurt pour le salut de tous les hommes, isqu'il n'en exclut pas même ceux qui le font urir.

Pilate avoit ordonné qu'on mît au haut de la ix de Jesus un écriteau sur lequel on lisoit ces ts en Hébreu, en Grec et en Latin : *Jesus de zareth, le Roi des Juifs.* Il avoit voulu que ces ts fussent en ces trois langues, afin que tous étrangers qui étoient venus à la fête les pus- t lire. Les grands Prêtres eurent beau repré- ter qu'il ne falloit pas mettre *Roi des Juifs*, is *qui se dit Roi des Juifs ;* Pilate n'y voulut changer, et leur répondit : ce que j'ai écrit, l'ai écrit. Dieu voulut que le Gouverneur en, qui avoit reconnu et attesté juridiquement nocence de Jesus-Christ, publiât ici sa véri- le qualité de Roi des Juifs ; et que toutes les ions sussent que les Juifs, par le plus énorme tous les crimes, avoient fait mourir le Christ r Roi, le Messie qu'ils avoient attendu si long- ps, et demandé par tant de vœux.

Cependant, comme la dépouille de ceux qu'on oit mourir étoit aux exécuteurs, les soldats

(*a*) 1. *Cor.* 2.

Digitized by Google

qui avoient crucifié Jesus-Christ et les deux voleurs, partagerent entr'eux leurs habits; mais comme la tunique du Sauveur étoit sans couture, et qu'elle étoit depuis le haut d'un même tissu par-tout, ils ne voulurent pas la déchirer, mais ils la tirerent au sort; afin que ce que David avoit prophétisé dans le Pseaume 21 s'accomplît à la lettre : ils ont partagé à mes yeux mes vêtemens, et ils ont jeté ma robe au sort (*a*). *Diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem.*

Jesus en cet état eût dû être un objet de pitié aux cœurs les plus barbares : il ne se trouve guere d'ames si dures, si noires, qui osent insulter aux patiens ; nous ne voyons pas même que les Juifs aient insulté aux deux voleurs qui étoient attachés à leurs croix, à côté du Sauveur du monde. Mais tout est extraordinaire à la mort de Jesus-Christ : loin d'être un objet de compassion aux Juifs, prêt à expirer sur la croix, il est l'objet de leur exécration et de leur rage, nulle injure qu'ils ne vomissent contre lui.

Il a sauvé la vie aux autres, disoient-ils en l'insultant, qu'il se la sauve à présent à lui-même (*b*), si c'est le Christ, l'élu de Dieu. Si tu es Roi des Juifs, lui disent les soldats en lui présentant une éponge imbibée de vinaigre, fais à présent éclater ici ta puissance, et du haut de ton trône prononce des Edits, foudroie tes ennemis et tous ceux qui t'ont manqué de respect. Tu te vantois, lui disoient quelques-uns, de rebâtir en trois jours le Temple de Dieu, s'il eût été détruit ; que ne fais-tu à présent un miracle pour te sauver la vie ? Qu'il descende maintenant de la croix, disoient quelques autres, et nous croirons en lui. Il avoit tant de confiance en Dieu, disoient ceux-ci ; que Dieu le délivre maintenant, s'il lui veut

(a) *Psalm.* 21.
(b) *Luc.* 23.

bien. Il a dit lui-même, disoient les autres, il étoit fils de Dieu; que son pere, s'il le reconnoît pour sien, lui sauve la vie.

Il n'y avoit pas même jusqu'à un des deux criminels attachés à leurs croix à ses côtés, qui ne outrageât de paroles: si tu es le Christ, lui dit ce scélérat, sauve-toi la vie à toi-même et nous aussi. Il est vrai que l'autre plus sage, prenant la parole, lui fit la réprimande: quoi, dit-il, tu n'as point de crainte de Dieu? quoique nous soyons tous trois condamnés au même supplice, ignores-tu que si nous souffrons, nous portons justement la peine due à nos crimes; mais lui, quel mal a-t-il fait? Puis s'adressant à Jesus, il lui dit d'un cœur humble et contrit: Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre Royaume. Le bon larron parle à Jesus-Christ comme au vrai Messie; aussi peut-on dire que sa foi l'a sauvé. Il ne doute pas que le Sauveur après sa mort ne ressuscite; il ne lui demande pas les premieres places dans son Royaume; il se contente de le prier de se souvenir de lui après sa mort. Aussi Jesus lui répondit: *Je vous le dis en vérité, dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis;* c'est-à-dire, dans la félicité des Saints, dans le sein d'Abraham, où reposoient les saints Patriarches. Saint Augustin, saint Chrysostôme et saint Jerôme croient que le bon Larron entra pour même dans le ciel, où Jesus-Christ comme Dieu ne cessoit jamais d'être. Cet heureux prédestiné dont l'Eglise célebre la mémoire, fut baptisé dans son propre sang, et immédiatement après sa mort, jouit de la béatitude éternelle. Quelle différence de sort entre ces deux pécheurs, qui meurent à côté de Jesus-Christ dans le grand jour de ses miséricordes! un seulement se convertit, l'autre meurt dans l'impénitence. Que cet exemple prouve visiblement combien les conversions à l'heure de la mort sont rares! De deux

pécheurs qui meurent sous les yeux de Jesus-Christ, à ses côtés, et arrosés de ce sang précieux qui étoit répandu pour tous les hommes, afin que les péchés soient remis, un seulement se convertit, et l'autre meurt dans l'impénitence finale! Comptez après cela sur les conversions renvoyées à l'heure de la mort.

La Sainte Vierge avoit trop de part au sacrifice de son cher fils, pour n'y être pas présente, et pour y être oubliée : elle ne s'étoit point donné de mouvement durant sa passion par ses sollicitations auprès des Juges pour le délivrer et pour défendre son innocence : instruite de tout le mystere de notre rédemption, elle n'avoit garde de vouloir empêcher un sacrifice auquel elle avoit consenti, et dont elle avoit offert elle-même la victime : mais elle voulut se trouver sur le Calvaire et au pied de la croix, pour consommer avec lui le sanglant sacrifice. On peut s'imaginer quelle fut sa douleur, et de quel glaive son ame fut percée. Jean, ce Disciple bien-aimé, aimoit lui-même trop ardemment son divin maître pour l'abandonner à sa mort; il se trouva aussi au pied de la croix, auprès de la sainte Vierge. Jesus voyant sa mere, lui dit d'un ton mourant et affectueux : *Femme, voilà votre fils*, en parlant de saint Jean. Puis il dit à Jean : *et vous, voilà désormais votre mere*, parlant de la sainte Vierge; et dès-lors ce cher Disciple ne la regarda plus que comme sa chere mere, et se comporta envers elle comme son propre fils.

§. LX.

Jesus-Christ expire sur la croix.

Magdelaine aimoit trop ardemment le Sauveur, pour être aussi timide et aussi lâche que les autres Disciples : elle se trouva sur le Calvaire, et ne

Digitized by Google

ougea point du pied de la croix, sans craindre
. le mépris que faisoient d'elle les soldats, ni
urs outrages. Il étoit midi lorsque Jesus fut
taché à la croix; et quoique le ciel fût serein,
ns qu'il parût ni nuages, ni brouillards, depuis
idi jusqu'à trois heures que Jesus expira, toute
terre fut miraculeusement couverte d'épaisses
nebres, le soleil s'éclipsa, et quoique la
ne fût dans son plein, l'éclipse fut totale
rant trois heures après midi, que les Juifs
ommoient la neuvieme heure, comme ils appe-
ient midi la sixieme. Jesus voulant accomplir
utes les prophéties, dit : *J'ai soif;* sachant bien
t'on ne lui présenteroit à boire que du vinaigre,
lon ce qui étoit écrit de lui dans le Pseaume 68.
t *in siti mea potaverunt me aceto ;* mes ennemis
'ont offert du vinaigre pour étancher ma soif.
n effet, les soldats ayant trempé une éponge
ns un vase plein de vinaigre, ils la mirent au-
ur d'une branche d'hysope, et la lui présenterent
la bouche. Jesus ayant pris de ce vinaigre, dit :
ut est accompli. Ensuite voulant nous faire
mprendre combien notre salut lui coûtoit, et à
el prix il nous rachetoit, il s'écria en Hébreu
en Syriaque ; *Eli*, *Eli*, *Lammasabactani ;* ce
i signifie : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi
'avez-vous délaissé ! Cette plainte n'étoit ni
ffet de la défiance, ni du regret et du chagrin,
ais seulement un témoignage amoureux de dou-
ur (*a*) ; comme s'il eût dit : mon Dieu, vous
oulez que je souffre jusqu'au dernier soupir,
ute la rigueur de votre colere contre les pécheurs,
l'iniquité desquels je me suis bien voulu char-
r, pour satisfaire pleinement à votre justice ;
vous voulez que je fasse cette satisfaction dou-
ureuse, sans le moindre adoucissement ; que
tre volonté s'accomplisse.

Quelques-uns des soldats n'entendant pas l'Hé-

(a) *Matth.* 27.

breu, crurent qu'il invoquoit Elie : voyons un peu, dirent-ils, si Elie le viendra délivrer. Alors Jesus dit d'une voix claire et distincte : *Consummatum est* (*a*), tout est accompli ; c'est-à-dire, enfin tous les arrêts du ciel sont exécutés ; la justice divine est pleinement satisfaite, les oracles des Prophetes sont vérifiés, tout ce que l'Ecriture a prédit de moi est accompli ; l'ouvrage de la rédemption du monde est parfait, toutes les dettes des hommes envers Dieu sont payées, et il ne leur reste plus que de vouloir profiter du trésor infini de mes souffrances et du mérite de ma mort. Enfin, Jesus-Christ baissant la tête, il s'écria : *Mon Pere, je remets mon ame entre vos mains ;* ce qui faisoit bien voir qu'il disposoit lui-même de sa vie, selon ce qu'il avoit dit ailleurs : il est en mon pouvoir de donner ma vie, et il est en mon pouvoir de la reprendre. Disant ces paroles, il rendit l'esprit.

A ce moment, outre l'éclipse totale et miraculeuse du soleil ; je dis miraculeuse, car l'éclipse du soleil naturellement ne peut arriver que lorsque la lune se trouve directement entre le soleil et la terre, ce qui ne peut arriver qu'à la nouvelle lune ; au lieu qu'à la pleine lune, qui arriva précisément à la mort du Sauveur, cette planette étoit entièrement opposée au soleil, duquel elle étoit le plus éloignée (*b*). Au moment donc que le Sauveur rendit l'esprit, outre cette miraculeuse éclipse du soleil, qui duroit depuis trois heures ; c'est-à-dire, depuis midi que Jesus-Christ fut cloué sur la croix, il se fit un des plus terribles tremblemens de terre qu'on ait jamais éprouvé dans le monde : les rochers se fendirent, et le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas.

Il y avoit deux grands voiles dans le Temple,

(a) *Joann.* 19.
(b) *Matth.* 27.

l'un au devant du Sanctuaire, l'autre plus avant à l'entrée du Saint des Saints, où il n'étoit permis qu'au Grand-Prêtre d'entrer une fois l'année seulement. Ce fut ce dernier qui fut déchiré miraculeusement à la mort du Sauveur, qui, comme dit saint Paul (*a*), en qualité de Grand-Prêtre, nous a ouvert l'entrée du Saint des Saints; c'est-à-dire, du ciel. Ce déchirement du voile à la mort de Jesus-Christ, marque que par cette mort le ciel est ouvert à tous les hommes; qu'il n'y a plus de voile; c'est-à-dire, que toutes les figures de l'ancienne loi sont passées; et qu'il ne reste plus que la vérité à découvert. Ce déchirement faisoit encore connoître que l'ancienne alliance avec le peuple Juif étoit rompue; qu'il n'y avoit plus de Sanctuaire dans ce Temple; que Dieu ne reconnoissoit plus le peuple Juif pour son seul peuple; qu'il n'y avoit plus d'acception de personnes auprès de Dieu, et que désormais tous les peuples, Juifs et Gentils, Scythes, Grecs et Romains, pourroient entrer dans le Sanctuaire; parce que Jesus-Christ étant mort pour tous les hommes, tous les hommes étoient devenus le peuple de Dieu.

Cependant tout ce fracas de prodiges, et sur la terre et dans le ciel; tous ces signes de gémissemens de toute la nature étonnée et sensible, pour ainsi dire, à la mort du Sauveur, fit impression sur les esprits. Le Centurion qui commandoit les soldats, et tous ceux qui étoient présens, ayant vu ces prodiges, s'écrierent: *Cet homme étoit véritablement Dieu* (*b*). Tout le monde qui avoit été présent à ce spectacle, et qui considéroit ce qui venoit d'arriver, s'en retournoit plein de frayeur et de confusion dans un morne silence, se frappant la poitrine, et craignant fort que la mort de cet homme juste n'attirât bientôt les derniers

(a) *Hebr.* 18.
(b) *Luc* 23.

Digitized by Google

malheurs sur toute la nation. Il y eut quelques femmes dévotes, entr'autres Marie Magdelaine, Marie, mere de Jacques le mineur, et Salomé, femme de Zebedée, qui résolurent de rester à l'écart dans le lieu du supplice, attendant qu'on détachât le corps du Sauveur, pour voir l'endroit où il seroit enseveli, afin de lui venir rendre les derniers devoirs de la sépulture.

§. LXI.

La sépulture de Jesus-Christ.

Comme c'étoit la veille du Sabbat, et que les corps ne devoient pas demeurer sur la croix le jour de la fête, les Juifs prierent Pilate de faire rompre les jambes aux crucifiés pour accélérer leur mort; ce qui fut exécuté sur les deux voleurs qu'on trouva encore en vie. Mais les soldats voyant que Jesus étoit mort, un d'eux, nommé Longin, se contenta de lui ouvrir le côté d'un coup de lance, et aussi-tôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu, ajoute saint Jean, en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai; et il sait qu'il dit la vérité, afin que vous croyiez aussi vous-même. Saint Jean insiste particuliérement sur cette circonstance, pour marquer que Jesus-Christ avoit un corps véritable, et qu'il étoit véritablement mort, et que l'effet principal de sa mort étoit de nous laver de nos péchés et d'en effacer les taches. Et on vit encore en ceci l'Ecriture accomplie, lorsqu'elle dit: vous ne briserez pas un os: *Os ejus non confringent.* Ces paroles avoient été dites de l'Agneau Paschal, qui étoit la figure du Sauveur immolé pour les hommes; et elles contenoient en même-temps une prophétie de ce qui devoit arriver à Jesus-Christ.

Tandis que cela se passoit sur le Calvaire, Joseph d'Arimathie, qui étoit un Sénateur fort riche,

et distingué parmi les Juifs, qui étoit Disciple secret de Jesus-Christ, et qui n'avoit point eu de part au complot des Juifs contre le Sauveur du monde, vint prier Pilate de lui permettre de donner la sépulture à Jesus. Pilate le lui ayant accordé, Joseph et Nicodeme, autre Disciple secret du Sauveur, détacherent ce corps adorable, et l'ayant embaumé sans craindre l'indignation des Chefs de la Synagogue, qui consternés de tout ce qui étoit arrivé à cette mort, de laquelle le peuple commençoit fort à murmurer, n'oserent s'y opposer; ils l'envelopperent dans un linceul tout neuf, et le mirent dans un tombeau que Joseph avoit fait creuser pour lui depuis peu dans le roc, dans un jardin qui lui appartenoit, et qui n'étoit pas éloigné du Calvaire; et ayant fermé le tombeau avec une pierre d'un grand poids, taillée exprès pour boucher l'ouverture, ils se retirerent. Les femmes dévotes, et sur-tout Magdelaine, ayant observé le lieu où ce sacré corps avoit été mis, s'en retournerent à Jérusalem, dans le dessein de venir l'embaumer à leur tour, dès que la solemnité du Sabbat seroit passée.

Cependant, Dieu qui vouloit que la résurrection du Sauveur fût incontestable, voulut que les Prêtres et les Magistrats, même les plus intéressés à en empêcher la créance, prissent toutes les mesures et les précautions imaginables pour qu'on ne pût pas dire que le corps de Jesus avoit été enlevé furtivement (*a*). Ils furent donc trouver Pilate le jour même, et lui dirent qu'ils se souvenoient que Jesus, qu'ils appelloient le séducteur, avoit dit qu'il ressusciteroit après trois jours. Nous vous prions, lui dirent-ils, de faire garder le sépulcre, de peur que ses Disciples ne viennent l'enlever et ne disent au peuple qu'il est ressuscité; alors la derniere erreur seroit pire que la premiere. Pilate leur dit, vous avez des soldats,

(a) *Matth.* 27.

allez, et gardez-le vous-mêmes. Autre circonstance que Dieu avoit encore ménagée, pour qu'on ne pût pas dire que les soldats Romains avoient été corrompus. Le sépulcre fut donc scellé avec le grand sceau du Magistrat, et on y mit un corps de garde composé de soldats Juifs, engagés et par devoir, et par honneur, et par amour de leur nation, à empêcher toute fourberie et toute surprise. Dieu voulant donner à la résurrection de son Fils toutes les preuves et tous les degrés de certitude possible, il se sert de ceux-là mêmes qui craignoient le plus que Jesus-Christ ne ressuscitât, et qu'on ne crût qu'il fût ressuscité; 11 s'en sert, dis-je, pour rendre sa résurrection certaine, évidente, incontestable.

§. LXII.

La résurrection glorieuse de Jesus-Christ.

Quelque empressement qu'eussent les saintes femmes d'aller rendre leurs derniers devoirs à Jesus-Christ, elles demeurerent en repos tout le Samedi, qui étoit le jour du Sabbat; mais dès que le soleil fut couché; c'est-à-dire, à six heures du soir où finissoit la fête, Marie-Magdelaine et ses compagnes furent acheter des aromates pour embaumer ce divin corps. La sainte impatience où elles étoient de satisfaire à leur devotion, fit qu'elles partirent de chez elles dès la pointe du jour, qui étoit le lendemain du Samedi, que nous appellons *Dimanche;* c'est-à-dire, le jour du Seigneur, à cause de sa résurrection. En allant, elles se disoient l'une à l'autre : mais qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre, car elle est si pesante, que plusieurs hommes eurent bien de la peine à la rouler, quand il fallut en fermer le tombeau. Mais à qui aime véritablement Dieu, rien ne paroît impossible. Quelque dili-

ence qu'elles fissent, elles n'arriverent cependant
u sépulcre qu'après le lever du soleil; le Sauveur
n étoit déjà sorti plein de vie, glorieux et triom-
hant, et avoit déjà apparu à sa mere, comme
n le dira plus bas et plus au long dans la vie de
. sainte Vierge.

On croit que ce fut précisément au lever du
oleil que ce divin Soleil de justice sortit des té-
ebres de la mort, s'étant ressuscité lui-même par
a propre vertu, le troisieme jour, comme il l'avoit
rédit tant de fois durant sa vie. Ce fut donc ce
roisieme jour, que nous appellons pour cela le
our du Seigneur, que l'ame bienheureuse de
esus-Christ qui étoit descendue aux lieux bas de
a terre, comme parle saint Paul, et que nous
ppellons les limbes, pour en retirer les ames des
aints qui y attendoient sa venue, vint se réunir
son corps; et lui ayant communiqué toutes les
ualités des corps ressuscités et glorieux, ce di-
in corps, duquel la nature divine n'a jamais pu
tre séparée, passa à travers de la pierre du sé-
ulcre, sans la remuer et sans lui faire d'ouver-
ure. A ce moment, il se fit un tremblement de
erre aux environs du tombeau; un Ange descen-
it du Ciel, renversa la pierre qui fermoit le
épulcre, et s'assit dessus. Son visage étoit plus
rillant qu'un éclair, et ses habits plus blancs que
a neige. Les soldats qui gardoient le sépulcre
urent si effrayés de tout ce fracas de merveilles,
u'ils demeurerent comme morts; puis ayant un
eu repris leurs esprits, tout éperdus, ils prirent
a fuite, et demi-morts, allerent rapporter ingé-
uement au Grand-Prêtre et aux Magistrats tout
e qui étoit arrivé et tout ce qu'ils avoient vu,
usqu'aux moindres circonstances. L'Evangéliste
joute, qu'au moment de la résurrection du Sau-
eur, plusieurs tombeaux s'ouvrirent, et un grand
ombre des corps des Saints ressusciterent comme
our servir au triomphe de Jesus-Christ qui sor-

toit victorieux de ces lieux souterrains, après avoir rendu la liberté à tant d'illustres esclaves.

Cependant les saintes femmes arrivent, et elles sont fort surprises de ne point trouver de gardes, de voir la pierre du sépulcre ôtée et le tombeau ouvert ; et y étant entrées, de n'y point trouver le corps adorable de Jesus. Marie-Magdelaine, affligée au dernier point, retourne sur le champ en grande hâte à Jérusalem, et toute éplorée, dit aux Apôtres que le sépulcre étoit ouvert, et qu'elle n'y avoit point trouvé le corps de son bon Maître. Les autres femmes étant demeurées près du tombeau, ne savoient quel parti prendre. Comme elles raisonnoient entr'elles dans cette perplexité, elles apperçurent deux Anges sous une forme humaine, brillant d'une clarté céleste, l'un desquels leur dit : femmes, n'ayez point de peur, je sais que vous cherchez Jesus de Nazareth qui a été crucifié ; il est ressuscité, il n'est point ici ; venez voir le lieu où on l'avoit mis ; mais allez incessamment trouver ses Disciples, et dites à Pierre sur-tout, et aux autres, qu'il sera avant eux en Galilée, et que là ils le verront à loisir comme il le leur avoit promis. Ces saintes femmes saisies d'une douce frayeur mêlée de joie et d'admiration, s'en retournent à la ville, toutes occupées de ce qu'elles avoient vu.

§. LXIII.

Apparition de Jesus-Christ à Magdelaine, et aux autres saintes Femmes.

Pendant que ceci se passoit au sépulcre, Magdelaine ayant trouvé saint Pierre et saint Jean, leur dit qu'on a enlevé le corps de son bon Maître du sépulcre, et je ne sais, ajoute-t-elle en pleurant, ce qu'il est devenu ; et en même-temps elle retourne au lieu de la sépulture. Pierre et Jean

Digitized by Google

'y rendent à la hâte ; Jean y étant arrivé le pre-
nier , et s'étant baissé pour regarder dedans , vit
es linges dont le corps avoit été enveloppé , qui
itoïent à terre. Pierre étant arrivé , entre dans le
épulcre , et Jean après lui , et ils voient , outre
es linges , le suaire plié en un coin ; ce qui leur
it croire que le corps de leur Maître avoit été en-
evé , comme Magdelaine venoit de leur dire ,
ans penser à ce que le Sauveur leur avoit dit tant
le fois , qu'il ressusciteroit trois jours après sa
nort ; ainsi , le cœur serré de douleur , ils s'en
'etournent. Mais Magdelaine , que rien ne pou-
'oit consoler , ne bouge point , résolue d'en savoir
les nouvelles à quelque prix que ce fût ; et étant
'enue encore voir dans le sépulcre , elle y apper-
;ut les deux Anges qui lui dirent : Femme , pour-
juoi pleurez-vous ? c'est , leur dit-elle , qu'on a
:nlevé mon Seigneur , et je ne sais où on l'a mis.
En même-temps s'étant retournée , elle vit Jesus
lebout , qui lui dit : pourquoi pleurez-vous ?
Qui cherchez-vous ? Elle ne le reconnut point ;
nais le prenant pour le jardinier du jardin où étoit
e sépulcre : eh ! de grace , lui dit-elle , si c'est
'ous qui avez enlevé le corps de mon bon Maître ,
lites-moi où vous l'avez mis , et je l'emporterai.
Alors Jesus l'appellant par son nom , lui dit :
Marie. A ce mot elle le regarde ; et ayant re-
:onnu que c'étoit Jesus lui-même : *Ah ! mon bon
Maître* , s'écrie-t-elle ; et se jetant à ses pieds ,
:lle voulut les embrasser , mais le Sauveur l'en
:mpêcha , parce que Magdelaine , dit saint Léon ,
:royoit alors que Jesus-Christ étoit ressuscité
:omme Lazare , pour vivre désormais sur la terre ,
:omme il avoit vécu jusqu'à sa mort ; et qu'il
avoit repris son corps passible et mortel comme
auparavant. Sa foi n'étoit point encore épurée ;
Jesus lui dit aussi (*a*) : ne pensez point à me
:oucher ; aussi-bien ne suis-je point encore monté

(a) *Joan.* 20.

à mon pere ; mais hâtez-vous d'aller trouver de ma part mes Disciples, que j'appelle à présent mes freres, et dites-leur que je monterai dans quelques jours dans le Ciel vers mon pere qui est aussi le leur.

On ne sauroit exprimer quelle fut alors la joie de cette amante fidelle ; elle part à ce moment pour en porter la nouvelle à tous les Disciples ; et ayant rejoint sur le chemin ses compagnes qui s'en retournoient toutes tristes à Jérusalem, elle leur dit que Jesus étoit ressuscité, qu'elle l'avoit vu, et qu'elle avoit ordre d'en porter la nouvelle à tous les Disciples. Elle racontoit encore toutes ces choses avec un transport de joie, qui faisoit bien voir qu'elle disoit vrai, lorsque le Sauveur leur apparut à toutes ensemble. Pénétrées toutes de joie et d'admiration, elles se jettent à ses pieds et l'adorent. Jesus leur ayant ordonné d'aller incessamment trouver les Disciples, pour leur raconter ce qu'elles avoient vu, il disparut, et elles coururent dire aux Disciples assemblés qu'elles avoient vu Jesus-Christ ressuscité, et leur racontent tout ce qu'il leur avoit ordonné de leur dire. Comme on a toujours de la peine à croire ce qu'on souhaite le plus, les Disciples ayant entendu tout ce que ces saintes femmes racontoient, ne le crurent point, et les traiterent de visionnaires.

On doit remarquer que, dans toutes ces apparitions de Jesus-Christ ressuscité et les suivantes, il n'est point parlé de la très-sainte Vierge sa mere ; parce qu'il est hors de doute qu'au moment que le Fils de Dieu ressuscita, il apparut à sa chere mere, qui parfaitement instruite de tout ce qui devoit arriver, attendoit tranquillement dans sa retraite ce moment heureux auquel sa joie devoit être pleine. Elle le fut en effet, en voyant la premiere son cher fils ressuscité glorieux et triomphant, et désormais impassible. La sainte Vierge n'eut pas ordre de publier la premiere cette glorieuse résur-

rection, parce qu'elle auroit pu paroître suspecte. Que si l'Évangile n'en dit mot, c'est parce qu'il ne devoit raconter que les apparitions faites à ceux qui n'étoient point instruits de ce grand Mystere, qui en doutoient et qui étoient destinés à l'annoncer à toute la terre.

Cependant toute la Synagogue étoit furieusement alarmée de ce que les soldats, témoins oculaires de tout ce qui s'étoit passé au sépulcre, racontoient de cette merveilleuse résurrection. Après plusieurs assemblées, les Prêtres et les Magistrats convinrent de donner aux soldats une grosse somme d'argent, pour les obliger de dire par-tout que s'étant endormis, ses Disciples étoient venus secrétement durant la nuit, et avoient enlevé le corps. Jamais défaite plus pitoyable; cependant, quelque grossiere que fût cette imposture, elle ne laissa pas de se répandre parmi le petit peuple; mais peu de gens furent assez simples pour s'en contenter. En effet, quelle vraisemblance y avoit-il que des gens aussi timides que les Disciples de Jesus-Christ eussent osé forcer un corps de garde, rompre le sceau du Prince ou du Magistrat, rouler une pierre d'un poids énorme, enlever furtivement un corps; et tout cela au milieu d'une Compagnie de soldats, tous endormis, sans que pas un s'éveillât? Mais si tous les soldats du corps de garde se sont endormis dans leur fonction militaire, quelle punition fait-on d'une faute qui chez les Juifs, comme chez tous les peuples de l'univers, est impardonnable? Peut-on rien imaginer de plus grossier? La ressemblance n'y est pas même gardée. Pilate tout païen qu'il étoit, fut plus sincere dans la relation qu'il envoya à l'Empereur Tibere de tout ce qui s'étoit passé; et il n'oublia point de lui marquer que l'on tenoit pour certain que ce Jesus étoit ressuscité; ce qui a fait dire à Tertulien que ce Gentil parle dans cette relation, comme auroit fait un vrai fidele,

§. LXIV.

Apparition de Jesus ressuscité aux deux Disciples qui alloient à Emmaüs, à saint Pierre, et à tous les Disciples assemblés, et puis à saint Thomas.

Le même jour de la résurrection du Sauveur, qui étoit le lendemain du jour du Sabbat, et par conséquent le premier de la semaine, deux des Disciples partirent de Jérusalem sur le soir, pour s'en aller à Emmaüs, qui étoit un bourg éloigné de deux petites lieues de la Capitale. Comme ils s'entretenoient en chemin, Jesus, sous la forme d'un étranger, se joignit à eux, en leur disant : peut-on vous demander ce qui fait le sujet de votre entretien, et d'où vient que vous paroissez tout tristes ? L'un d'eux nommé Cléophas lui répondit : je crois que vous êtes le seul de tous les étrangers qui étoient à Jérusalem, qui ignoriez ce qui s'y est passé ces jours-ci. Et quoi, leur dit-il ! Et quoi ! repart Cléophas (*a*), comment, vous ne savez pas ce qui est arrivé au sujet de Jesus de Nazareth, qui étoit un Prophete puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; que les Princes des Prêtres et nos Magistrats ont livré pour être condamné à la mort, et l'ont crucifié ? Nous espérions nous autres qu'il seroit le libérateur d'Israël, comme il nous l'avoit fait espérer lui-même ; avec tout cela il y a déjà trois jours que ces choses sont arrivées, et sa promesse ne se vérifie point. A la vérité, quelques femmes d'avec nous nous sont venu dire que certainement il étoit ressuscité. Elles ont été, dès la pointe du jour, au sépulcre ; et n'ayant point trouvé son corps, elles nous ont assuré qu'elles avoient vu même des Anges qui disent qu'il est vivant. Quel-

(*a*) *Luc. 24.*

ques-uns d'entre nous sont allés au sépulcre, et ont trouvé ce qu'avoient dit ces femmes ; mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé.

Alors Jesus, qui les avoit écoutés sans dire mot, prenant un ton de Maître, les reprit, avec douceur pourtant, de leur peu de foi : gens sans intelligence, et de dure créance sur tout ce qu'ont dit les Prophetes, leur dit-il, ne falloit-il pas que le Christ souffrît de la sorte, et entrât par-là dans sa gloire. Ensuite se mettant à parler de Moïse et de tous les Prophetes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le regardoit. Cependant ils se trouverent près du bourg où ils alloient, et il fit semblant de vouloir passer outre ; mais ils le contraignirent de demeurer avec eux, parce qu'il étoit tard ; et Jesus se rendit à leurs prieres. Etant avec eux à table, il prit le pain, il le bénit, c'est-à-dire, il le consacra, et l'ayant rompu, il le leur présenta. Leurs yeux alors s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais dans le moment il disparut à leurs yeux. Sur quoi ils se dirent l'un à l'autre : c'est Jesus ; est-il possible que nous ayons été si long-temps à le reconnoître ? Ne nous sentions-nous pas le cœur embrasé, lorsqu'il nous parloit en chemin, et qu'il nous expliquoit les Ecritures ? Et se levant de table à l'heure même, ils s'en retournerent en diligence à Jérusalem. Ils trouvent les Apôtres et les Disciples assemblés, qui les voyant entrer, leur disent avec des transports de joie : le Seigneur est véritablement ressuscité, il n'y a plus lieu d'en douter, car il a apparu à Pierre. A qui en parlez-vous, répondent nos deux voyageurs ; il nous a apparu aussi à nous-mêmes ; nous avons été plus d'une heure à nous entretenir avec lui, il nous a dit les plus belles choses du monde touchant sa passion, sa mort et sa résurrection prédites par Moïse et par les Prophetes, dont il nous a donné une intelligence claire. Nos yeux cependant étoient

Digitized by Google

comme fascinés, et nous ne l'avons reconnu qu'à la fraction du pain.

Ils parloient encore, lorsque Jesus parut au milieu d'eux, en leur disant (*a*) : la paix soit avec vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. Quelque douce, quelque agréable que fût cette visite si peu attendue, les Disciples en furent si frappés, qu'ils s'imaginoient voir un fantôme, ou du moins un esprit revêtu d'un corps emprunté, parce que ignorant encore les qualités d'un corps ressuscité, ils ne comprenoient pas comment il avoit pu entrer, toutes les portes étant fermées. Le Sauveur les rassura : pourquoi ces pensées vous viennent-elles, leur dit-il ? Voyez mes mains et mes pieds, c'est moi-même ; maniez et voyez. Un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai ; et après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds avec les cicatrices. Mais comme dans l'extrême joie qu'ils avoient, ils ne pouvoient encore croire ce qu'ils voyoient, tant ils étoient transportés de joie et d'admiration, il leur dit : avez-vous là quelque chose à manger ? Ils lui présenterent d'un poisson rôti et d'un rayon de miel. En ayant mangé en leur présence, il prit ce qui restoit et le leur donna ; puis il leur dit : vous voyez à présent l'accomplissement de ce que je vous disois étant encore avec vous, qu'il falloit que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophetes et dans les Pseaumes s'accomplît. Après avoir donc mangé devant eux, non qu'il eût besoin désormais de nourriture, mais il mangea pour lever tous leurs doutes, et pour convaincre tous ses Disciples, par les preuves les plus sensibles, que c'étoit lui-même et non pas un fantôme, et qu'il étoit véritablement ressuscité, il leur dit une seconde fois : la paix soit avec vous ; et il ajouta : comme mon Pere m'a

(*a*) *Luc.* 24.

envoyé

envoyé (*a*), je vous envoie aussi. Après quoi il souffla sur eux, et leur dit : recevez le Saint-Esprit. Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur seront remis ; et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés seront retenus.

Thomas n'étoit point avec les autres Apôtres, lorsque Jesus se fit voir à eux en la maniere que nous venons de rapporter. C'est pourquoi quand il fut revenu, ils lui dirent avec des transports de joie, qu'ils avoient vu le Seigneur ; mais il n'en vouloit rien croire. On eut beau lui en dire toutes les circonstances : si je ne vois dans ses mains, répondit-il, l'ouverture qu'ont fait les cloux ; si je ne mets le doigt dans l'endroit des cloux, et la main dans son côté, je n'en croirai rien. Cette espece d'incrédulité venoit plutôt, ce semble, d'un desir trop ardent que cela fût, que d'une défiance opiniâtre que cela pût être. Quand on desire quelque chose avec empressement, on croit peu tout ce qu'on nous en dit, on veut être convaincu par soi-même. Quoi qu'il en soit, le fils de Dieu qui faisoit servir toutes ces incrédulités à l'établissement de la foi de sa résurrection, ne voulut pas abandonner cet Apôtre à son infidélité. C'est pourquoi huit jours après, comme ses Disciples étoient encore assemblés dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jesus y entra les portes fermées ; il se tint au milieu d'eux, et les salua en leur disant : la paix soit sur vous, Puis s'adressant à Thomas : approchez, lui dit-il, Disciple incrédule, mettez ici votre doigt et regardez mes mains ; avancez votre main, et mettez-la dans mon côté. Prenez toutes les assurances de la vérité, de la réalité de ma résurrection, et ne soyez plus incrédule, mais soyez fidele. Alors Thomas pénétré de joie mêlée de confusion, et animé d'un amour ardent et d'une foi vive, se prosternant à

(*a*) *Joan.* 10.

ses pieds, s'écria : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Jesus lui dit alors : Thomas, vous n'avez pas voulu vous en fier au témoignage que je vous en avois donné étant encore avec vous, ni à celui de vos freres depuis ma résurrection ; vous avez voulu vous en convaincre par vos propres sens ; maintenant, parce que vous m'avez vu et touché, vous avez cru : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru.* La difficulté qu'a eu saint Thomas de croire la résurrection de Jesus-Christ sur le témoignage des Disciples, n'est pas sans mystere. Comme on peut dire que la résurrection de Jesus-Christ est, pour ainsi dire, la base de toute la religion, Dieu a voulu que nous en eussions toutes les assurances imaginables, même sensibles ; et c'est pour cela qu'il s'est fait voir si souvent, qu'il s'est laissé toucher, qu'il a mangé, qu'il a conversé familierement avec ses Disciples durant quarante jours. L'incrédulité de saint Thomas, disent les saints Peres, nous a plus servi que la foi simple et prompte de tous les autres Disciples. Quand on veut se convaincre d'un fait par des preuves même sensibles, on ne peut pas être accusé d'avoir cru trop légerement.

§. LXV.

Pêche miraculeuse. Jesus confie ses brebis à saint Pierre, et instruit ses Apôtres.

Cependant le Sauveur ayant ordonné à ses Apôtres de retourner en Galilée, ils s'y rendirent incessamment, et Jesus s'y manifesta à eux en plusieurs occasions.

Pierre étant un jour avec Thomas (*a*), Jacques, Jean, Nathanaël et deux autres, leur dit qu'il alloit pêcher ; ils voulurent tous y aller avec lui, ils entrerent dans une barque, ils jeterent le filet

(a) *Joan.* 21.

Digitized by Google

dans l'eau ; mais ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin Jesus parut sur le rivage, sans que les Disciples sussent que c'étoit lui. Il leur dit : enfans, n'avez-vous rien là à manger ? Non, lui répondirent-ils. Jetez le filet du côté droit de la barque, leur dit le Sauveur, et vous en trouverez. Ils le jeterent, et ils ne pouvoient plus le tirer, tant il y avoit de poissons. Alors le Disciple que Jesus aimoit, dit à Pierre : *C'est le Seigneur.* Pierre reprit aussitôt son habit qu'il avoit quitté pour pêcher ; et dans l'impatience de joindre son bon Maître, se jette dans l'eau pour aller à lui. Les autres vinrent avec la barque, traînant le filet qui étoit plein de poissons. L'ayant tiré à terre, il s'y trouva cent cinquante-trois gros poissons ; et quoiqu'il y en eût une si grande quantité, le filet ne rompit point. Etant descendu sur le rivage, ils y trouverent des charbons allumés, et du poisson qui rôtissoit, et un pain. Jesus leur dit : apportez aussi du poisson que vous venez de prendre, et venez dîner. Il leur donna lui-même du pain et du poisson à manger. Après le dîné, Jesus dit à Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que tous ceux-ci ? Oui, Seigneur, lui répondit-il, vous savez que je vous aime. Alors Jesus lui dit : *Paissez mes agneaux.* Un moment après Jesus lui dit encore : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? Oui, Seigneur, répondit Pierre, vous savez bien que je vous aime. *Paissez donc mes agneaux*, lui dit encore le Sauveur. Enfin, il lui demanda, pour la troisieme fois, s'il l'aimoit véritablement. Alors Pierre affligé que Jesus semblât douter de son ardent amour pour lui : Eh ! Seigneur, répondit-il d'un ton comme fâché, vous qui connoissez toutes choses, vous savez bien que je vous aime de tout mon cœur. Le Sauveur ayant fait ainsi réparer à son Apôtre, par ce triple témoignage de son amour, la faute qu'il avoit commise en le renonçant trois fois, lui confia

publiquement le soin de ses ouailles, c'est-à-dire, des ames, en lui disant de nouveau : *Paissez non-seulement mes agneaux, mais aussi mes brebis.* Par cet ordre réitéré que le Sauveur donna à saint Pierre, en présence des autres Apôtres, de paître et ses agneaux, et même ses brebis, ce divin Pasteur de nos ames, disent les saints Peres, le déclara dès-lors son Vicaire en terre et le Pasteur universel de son troupeau; mais il lui fit connoître en même-temps que cet honneur lui coûteroit cher, puisqu'il faudroit qu'il donnât sa vie pour le troupeau dont il lui confioit la conduite; et lui prédit qu'il mourroit sur la croix.

Après cela Jesus ordonna à Pierre de le suivre; et Pierre s'étant retourné, vit Jean qui le suivoit: et celui-ci, Seigneur, dit-il à Jesus, qu'en sera-t-il? Mais Jesus réprima sa curiosité, en lui apprenant qu'il ne devoit point se mettre en peine de ce qui arriveroit aux autres. Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, lui dit-il, que vous importe? Ce fut là la septieme apparition publique du Sauveur. Il se montra encore peu après à plus de cinq cents Disciples, qui se trouvoient tous ensemble, dont plusieurs vivoient encore lorsque saint Paul écrivoit sa premiere Epître aux Corinthiens, c'est-à-dire, vingt ans après; et saint Matthieu ajoute que ce fut alors que Jesus leur dit: tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre: allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant toutes les choses que je vous ai prescrites. Pour moi, ajouta-t-il, quoique je doive bientôt monter dans le Ciel, je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siecles. Et ce fut là, disent les Peres et les Interpretes, une nouvelle confirmation de l'assurance de sa présence réelle sur nos autels dans la divine Eucharistie, aussi bien que de l'assurance de son assistance toujours présente

Digitized by Google

dans son Eglise jusqu'à la fin des temps.

Le fils de Dieu se fit voir encore diverses fois à ses Apôtres, pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre après sa résurrection ; et il leur apparoissoit de la sorte, dit saint Luc (*a*), pour les assurer par beaucoup de preuves sensibles qu'il étoit vivant, et pour les entretenir du Royaume de Dieu. Comme il les avoit destinés pour appeller les hommes par leur prédication à la possession de ce Royaume, il leur donna des instructions nécessaires pour s'acquitter dignement de cette fonction ; il leur expliqua tout ce qui avoit été dit de lui dans la loi de Moïse, dans les livres des Prophetes et dans les Pseaumes ; et il leur fit voir qu'il falloit, selon qu'il étoit écrit, que le Christ souffrît la mort, et toutes les ignominies de sa passion, et qu'il ressuscitât le troisieme jour, comme il étoit arrivé.

Ce fut durant ces apparitions fréquentes et familieres, que Jesus-Christ instruisoit ses Apôtres des principaux mysteres de la Religion, des grandes vérités du salut, et qu'il leur faisoit le plan de son Eglise. Il leur donnoit une juste idée de la discipline ; il leur expliquoit les Sacremens qu'il avoit institués, et ceux qu'il institua pour lors, la maniere d'offrir le divin sacrifice, et toute la morale chrétienne, en attendant que le Saint-Esprit qu'il leur promit de leur envoyer, leur donnât une intelligence parfaite de tout ce qu'il leur avoit appris ; voulant que ce fût cet Esprit saint, la troisieme personne de la très-sainte Trinité, qui mît la derniere main, pour ainsi dire, à son ouvrage.

(a) *Luc.* 24.

§. LXVI.

L'Ascension glorieuse de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

Dix jours avant la fête de la Pentecôte, c'est-à-dire, le quarantieme jour depuis sa résurrection, ce divin Sauveur ayant assemblé tous les Apôtres et les Disciples à Jérusalem, il leur apparut encore pour la derniere fois. Il commença par leur faire une douce et charitable correction en bon pere, sur la peine qu'ils avoient eue d'abord la plupart à croire ceux qui l'avoient vu ressuscité; il leur ouvrit l'esprit qu'ils avoient eu presque tous jusqu'alors bouché pour les vérités qu'il leur avoit enseignées. Il leur donna l'intelligence des Ecritures, et surtout touchant les mysteres de sa mort et de sa résurrection. Puis s'adressant singulierement aux Apôtres, il leur dit qu'il les avoit choisis pour rendre témoignage de toutes ces vérités chez toutes les nations, et pour prêcher la pénitence et la remission des péchés à tous les peuples de la terre, en commençant par Jérusalem; que ceux qui croiroient, et qui recevroient le Baptême, et meneroient une vie pure, sainte et conforme aux maximes de son Evangile, seroient sauvés; mais que ceux qui ne croiroient point ou qui vivroient peu chrétiennement, seroient condamnés. Et afin que vous puissiez travailler plus utilement à la conversion des infideles, ajouta-t-il (*a*), je vous donnerai le pouvoir de faire des miracles, de chasser les démons en mon nom, de parler de nouvelles langues, de ne point craindre la morsure des serpens, ni de tout ce qu'il y a de venimeux. Enfin, après leur avoir promis de leur envoyer le (*b*) Saint-Esprit, il leur recommanda de

(a) *Marc.* 16.
(b) *Luc.* 24.

Digitized by Google

passer quelque temps en retraite et en prieres à Jérusalem, et de n'en pas bouger jusqu'à ce qu'ils eussent été revêtus d'une force qui vient d'en haut. Après quoi il leur dit à tous de venir avec lui sur la montagne des Oliviers. Y étant arrivés, il leva les mains en haut, et leur donna à tous sa bénédiction. Eux s'étant tous prosternés, ils l'adorerent, tandis qu'il s'élevoit au Ciel peu à peu à leurs yeux, jusqu'à ce qu'enfin ils le perdirent de vue. Ce fut alors que ce divin Sauveur perçant en un moment tous les Cieux, au milieu de toute la Cour Céleste, qui étoit venue au-devant de son souverain Seigneur, alla s'asseoir, comme Fils unique de Dieu, à la droite de son Pere, sur le même trône, où il regne et régnera au-delà de tous les siecles durant toute l'éternité, communiquant à sa sacré humanité toute la plénitude de sa gloire.

Tous ses Apôtres et ses Disciples qui l'avoient vu monter au Ciel par sa propre vertu, pénétrés de joie, embrasés d'amour, tous ravis en admiration, restoient là immobiles, les yeux fixés sur la nuée qui le leur avoit dérobé à leurs yeux, lorsque deux Anges leur apparurent sous une forme humaine, habillés de blanc, qui leur dirent (*a*) : *Hommes de Galilée, que faites-vous là les yeux attachés au Ciel ! Ce* JESUS *qui a été enlevé d'avec vous au Ciel, viendra de la même maniere que vous l'avez vu aller au Ciel.* Ils parloient du grand jour du jugement dernier, où Jesus-Christ viendra juger tous les hommes

La sainte Vierge qui avoit assisté à la glorieuse Ascension de son divin Fils dans le Ciel, s'en revint avec toute cette sainte Compagnie à Jérusalem, où, selon l'ordre de Jesus-Christ, ils passerent tous le temps en retraite et en prieres, jusqu'à ce qu'ils eussent été revêtus de la force qui devoit venir d'en haut, c'est-à-dire, jusqu'à

(*a*) *Act.* 1.

la descente du Saint-Esprit, qui arriva dix jours après, qui fut le saint jour de la Pentecôte.

Le lieu d'où Notre-Seigneur Jesus-Christ monta au Ciel, aux yeux de sa très-sainte Mere, de ses Apôtres et de tous ses Disciples, étoit sur le sommet du mont Olivet, qui est à demi-heure de chemin de la muraille de Jérusalem, du côté du couchant. Ce divin Sauveur voulut bien laisser ses sacrés vestiges imprimés sur le roc, et enfoncés miraculeusement jusqu'à deux ou trois pouces de profondeur; et ils y sont demeurés dans leur forme et dans leur entier depuis, quoique les Chrétiens qui y sont venus dès-lors en pélerinage de toutes parts depuis tant de siecles, n'ayent cessé de racler pour en tirer de la pierre ou de la terre. Par la figure des pieds du Sauveur imprimés dans le roc, il paroît qu'il étoit debout, et qu'il avoit la face tournée vers le septentrion.

Eusebe rapporte que, lorsque l'Impératrice sainte Hélene, mere du grand Constantin, fit bâtir une magnifique Eglise dans cet endroit, elle ordonna que le pavé fût de marbre et de jaspe, et sur-tout l'endroit où les vestiges du Sauveur subsistoient; mais quand on voulut le couvrir de jaspe, il ne fut jamais possible d'en venir à bout; tout ce qu'on y mettoit dessus, quelque riche, quelque précieux qu'il fût, étoit repoussé, rejeté par une vertu invisible, et on fut obligé de le laisser découvert. Saint Jerôme ajoute que, quand on voulut achever la voûte de cette magnifique basilique, il ne fut pas possible non plus de fermer l'endroit qui répondoit perpendiculairement à la place des vestiges des pieds du Sauveur; de sorte qu'on fut obligé de laisser à découvert l'espace par lequel Jesus-Christ s'étoit élevé de la terre au Ciel, aussi-bien que l'endroit du roc où il avoit imprimé ses sacrés vestiges.

Digitized by Google

§. LXVII.

Les Mysteres et Fêtes principales à l'honneur de Jesus-Christ.

Comme on a rapporté assez au long dans cette histoire, jusques aux moindres circonstances, tous les mysteres de la vie et de la mort de Jesus-Christ jusqu'à sa glorieuse Ascension dans le Ciel, il ne reste qu'à parler ici de ses sacrées dépouilles, c'est-à-dire, des instrumens de sa passion et de sa mort, et de tout ce qui avoit servi à sa sépulture, et qu'on peut appeller les sacrées reliques du Sauveur, que l'Eglise honore la plupart par des fêtes particulieres.

Ce n'est pas seulement pour rappeller la mémoire de ces sacrés mysteres, qu'on peut appeller l'ame de notre religion, que l'Eglise en célebre tous les ans la fête avec tant de solemnité; c'est encore pour en faire tirer tout le fruit à ses enfans, et pour exciter leur reconnoissance et nourrir leur piété par la célébrité de ces grandes fêtes. En effet, entre tous les exercices qui peuvent occuper la piété chrétienne, il n'en est point qui paroisse plus utile que de bien prendre l'esprit, et de bien employer les jours de fêtes solemnelles, puisqu'on y trouve ce que la Religion nous propose de plus essentiel, soit dans ses mysteres, soit dans son culte.

C'est dans cette vue que l'Eglise célebre avec tant de pompe et de religion le mystere de l'Incarnation du Verbe éternel dans le sein de la très-sainte Vierge, le 25 de Mars; la Nativité de Jesus-Christ le 25 de Décembre; sa Circoncision le premier de Janvier; sa manifestation aux Gentils ou l'Epiphanie, communément la fête des Rois, le 6 du même mois; sa Présentation au Temple de Jérusalem, quarante jours après sa

ladie contagieuse dont la France a été si long-temps affligée. La libéralité avec quoi les souverains Pontifes ont répandu par plusieurs brefs les trésors de l'Eglise sur tous ceux qui ont cette solide dévotion si à cœur, en autorise assez la pratique. Quoique cette dévotion, qui n'a pour objet que l'amour immense dont le cœur de Jesus est embrasé, et la réparation des outrages qu'il reçoit dans la divine Eucharistie par la criante ingratitude des hommes; quoique cette solide dévotion soit si ancienne, et qu'elle ait toujours été si chere aux plus grands Saints, comme on peut le voir dans le livre intitulé, la Dévotion au sacré Cœur de Jesus, que l'Auteur de cette Histoire a donné au Public, il semble qu'elle ne se soit renouvellée dans ces derniers temps dans le cœur des fideles, que pour faire revivre cette premiere ferveur presque étcinte aujourd'hui dans la plupart des Chrétiens.

A la vérité, comme le Cœur adorable de Notre-Seigneur Jesus-Christ est saint de la sainteté de Dieu même; que tous ses mouvemens suivant la dignité de la personne divine qui les opere, sont d'un prix infini, comme ce divin cœur n'est pas seulement le siege de l'amour immense que Jesus-Christ a pour nous, mais qu'il en est encore l'organe; que c'est dans ce sacré Cœur que naissent tous les sentimens de douceur, de bonté et de miséricorde que ce divin Sauveur a pour nous; que c'est comme la source et le trésor de toutes les graces et de tous les bienfaits dont nous sommes comblés, l'asyle des pécheurs et le plus doux séjour des ames saintes; enfin, comme c'est dans ce divin Cœur qu'a été formé le plan de tous les sacrés mysteres de la vie et de la mort de Jesus-Christ, il ne faut pas être surpris si tous les Saints ont eu pour ce sacré Cœur un culte si religieux, et une dévotion si tendre.

« O très-doux Jesus! s'écrie saint Bernard,

» que vous renfermez de richesses dans votre sa-
» cré Cœur ! Se peut-il faire que les hommes ne
» soient que médiocrement touchés de la perte
» qu'ils font par l'indifférence et par l'oubli qu'ils
» ont pour ce Cœur adorable ? Pour moi, ajou-
» te-t-il, je ne veux rien oublier pour le gagner
» et pour le posséder ; je lui consacrerai désor-
» mais toutes mes pensées ; ses sentimens et ses
» desirs seront les miens ; enfin je donnerai, je
» sacrifierai tout pour acheter ce trésor (*a*) :
» *Bonus thesaurus, bona margarita, Cor tuum,*
» *bone Jesu, dabo omnia, omnes cogitationes et*
» *affectus mentis commutabo, et comparabo illam*
» *mihi.* Mais qu'est-il besoin de l'acheter, con-
» tinue ce saint Docteur, puisqu'il est véritable-
» ment à moi ? Oui, je le dis avec confiance, le
» Cœur de Jesus est à moi, puisqu'il est à mon
» chef ; et ce qui est au chef, n'appartient-il
» pas aussi à tous les membres ? Ce sacré Cœur
» sera donc désormais et le temple où je ne ces-
» serai de l'adorer, et la victime que je lui offri-
» rai sans cesse ; et l'autel où je ferai mes sacri-
» fices, sur lequel le même feu du divin amour
» dont son Cœur brûle, consumera le mien. Ce
» sera dans ce sacré Cœur que je trouverai et un
» modele pour régler les mouvemens du mien,
» et un fonds pour m'acquitter de tout ce que je
» dois à la justice divine ; et un port assuré où,
» à l'abri des tempêtes et des naufrages, je dirai
» avec David (*b*) : j'ai trouvé mon Cœur pour
» prier mon Dieu ; oui, je l'ai trouvé ce divin
» Cœur dans l'adorable Eucharistie, en y trou-
» vant le Cœur sacré de mon bon ami, de mon
» frere, de mon Roi, de mon Rédempteur ; et
» après cela, à quoi tiendra-t-il que je prie avec
» confiance, et que je n'obtienne ce que j'aurai
» demandé ? Allons, mes freres, entrons dans
» cet aimable Cœur, pour n'en sortir jamais. »

(a) *Bern. de Pass. s.* 3.
(b) 2. *Reg.* 7.

§. LXVIII.

L'Invention de la sainte Croix.

La Croix sacrée, glorieux trophée de notre rédemption, auguste théatre des divines miséricordes, instrument précieux dont Dieu s'est servi pour le salut du genre humain, a été depuis la mort de Jesus-Christ, l'objet du culte singulier de tous les Fideles. Comme c'étoit la coutume des Juifs d'enterrer avec ceux qu'on faisoit mourir, les instrumens de leur supplice, la croix du Sauveur fut jetée dans une fosse près de son sépulcre, avec les cloux dont il avoit été attaché. Après la résurrection de Jesus-Christ, les Juifs n'oublierent rien pour dérober à la vénération des Chrétiens toutes ces précieuses reliques. Les Païens s'étant emparés des lieux saints, enchérirent encore sur l'impiété des Juifs, et ils n'oublierent rien pour en abolir même la mémoire. Ils avoient comblé la grotte du saint Sépulcre, ils avoient élevé au-dessus une grande quantité de terres et de décombres ; ils en avoient même pavé le haut ; et pour comble d'impiété et de profanation, ils avoient bâti au-dessus un Temple de Venus, où ils offroient les plus abominables sacrifices, empêchant par-là les Chrétiens d'y paroître jamais.

Après l'entiere défaite de Licinius, Empereur d'Orient, Constantin le Grand, premier Empereur Chrétien, se voyant seul maître des deux Empires, excité par le zele de l'illustre Hélene sa mere, mit tous ses soins à faire fleurir la véritable Religion, en détruisant les malheureux restes du Paganisme. Il donna ordre de détruire ce monument d'impiété, et d'y bâtir une Eglise si magnifique, qu'elle surpassât les plus superbes édifices des autres villes.

L'Impératrice sainte Hélene voulut se charger

elle-même de ce grand et pieux ouvrage. Occupée depuis long-temps aux œuvres de piété, et à tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de la Religion, quoiqu'âgée alors de près de quatre-vingts ans, elle vint à Jérusalem, résolue de mettre tout en œuvre pour trouver la croix du Sauveur, sans se rebuter des obstacles qui paroissoient insurmontables ; car, comme dit Sozomene, les Gentils, en haine du nom Chrétien, avoient fait tous leurs efforts, et mis en usage toute leur industrie pour abolir même la mémoire du lieu où avoit été enterrée la croix, et où étoit le saint Sépulcre. Sainte Hélene commença par faire abattre l'idole et le temple ; on en ôta ensuite les terres ; et sur l'avis d'une ancienne tradition, elle fit creuser si avant, que l'on découvrit enfin le saint Sépulcre, auprès duquel on trouva trois croix de même grandeur et de même forme, sans qu'on pût bien discerner quelle étoit celle du Sauveur. Le titre où Pilate avoit écrit ces mots : *Jesus de Nazareth, Roi des Juifs*, avoit été arraché et étoit parmi ces croix ; ce qui faisoit assez voir que l'une des trois étoit celle qu'on cherchoit, mais il ne fut jamais possible de la connoître.

Dans cet embarras, l'Impératrice consulta saint Macaire, Evêque de Jérusalem, lequel fut d'avis qu'on fît toucher ces trois croix à des malades, ne doutant point que Dieu ne déclarât par des miracles laquelle des trois étoit la véritable croix du Sauveur. Cet expédient fut approuvé : on appliqua ces trois croix sur une Dame de qualité, qui étoit à l'agonie ; les deux premieres n'opérerent rien, mais à peine la malade eut touché la troisieme, qu'elle fut guérie sur le champ, en présence d'une foule de peuple, qui fut témoin du miracle. Pour s'assurer encore davantage de la vérité, on mit sur un corps mort ces trois croix, et la seule qui avoit déjà guéri la malade, ressus-

cita le mort. Et dès-lors on rendit à ce bois sacré qui avoit servi d'instrument au mystere de notre rédemption, le culte qui lui étoit dû; et depuis ce temps-là la mémoire de ce jour devint célebre parmi les fêtes de l'Eglise : sous le titre de l'Invention de la sainte Croix, dont la fête se célebre tous les ans le 3 de Mai. L'Impératrice sainte Hélene fit bâtir une magnifique Eglise au même endroit où la croix avoit été trouvée; et dans cette Eglise elle remit la moitié de ce bois sacré, qu'elle fit enchasser richement, et elle apporta l'autre moitié à l'Empereur Constantin son fils, qui reçut ce présent avec une vénération singuliere. Il en conserva une portion à Constantinople, et envoya l'autre à Rome, qui fut mise dans la magnifique Eglise que cet Empereur y fit bâtir exprès, et qui fut appellée pour cela l'Eglise de sainte Croix de Jérusalem.

Saint Cyrille, qui fut Evêque de Jérusalem vingt-quatre ans après saint Macaire, assure que l'univers se trouva en peu de temps rempli de morceaux de la portion de la croix qui étoit à Jérusalem, parce que ses prédécesseurs depuis saint Macaire, et lui-même, en donnoient des parcelles aux Pélerins de qualité qui venoient par dévotion à Jérusalem de toutes les parties du monde pour révérer ce bois sacré; et le même Pere ajoute, comme témoin oculaire, que cette portion de la croix ne diminuoit point par la distribution qu'on en faisoit, et qu'elle renouvelloit visiblement le miracle de la multiplication miraculeuse des cinq pains, étant sans cesse distribuée à morceaux, sans être diminuée. Saint Paulin, qui vivoit en 425, dit que cette vertu miraculeuse de ce bois sacré, qui tout mort et séché qu'il étoit, sembloit se reproduire encore comme s'il eût été vivant, lui avoit été communiquée par l'attouchement de cette chair divine, qui ayant souffert la mort sur ce même bois, l'a vaincue par une

résurrection glorieuse. Cette Croix, toute matérielle qu'elle est, et toute seche, n'ayant plus rien de végétable, semble encore vivre et se nourrir : de sorte que depuis ce temps-là, ajoute ce Saint, quoique coupée en un nombre infini de parcelles pour satisfaire à la dévotion des Fideles, elle ne diminue point ; et quoique tant de gens en aient des morceaux, on diroit qu'on n'y a point touché, et elle paroît toujours toute entiere. C'est ainsi que parle saint Paulin, de ce miracle de la croix, dans l'Epître 11 à Sévere.

§. LXIX.

La Fête de l'Exaltation de la sainte Croix.

L'an 615, Cosrhoës II, Roi de Perse, ayant pris Jérusalem, emporta la sainte Croix, et emmena captifs un grand nombre de Fideles, entre lesquels étoit Zacharie, Patriarche de Jérusalem. Héraclius, Empereur de Constantinople, lui demanda la paix ; mais le Roi barbare ne voulant la lui accorder qu'à condition qu'il renieroit Jesus-Christ, et que ses peuples en feroient de même, pour adorer le Soleil, qui étoit le Dieu des Perses, cette demande impie anima d'une juste indignation les Chrétiens, le Clergé, et toutes les Maisons religieuses, qui donnerent de leur plein gré et fort libéralement de leurs biens à l'Empereur pour soutenir une guerre si légitime. Ce Prince, encouragé par ce secours, et encore plus par sa confiance en Dieu, fit avancer ses troupes, et portant lui-même une image miraculeuse de Notre-Seigneur Jesus-Christ, malgré l'inégalité de ses forces, donne la bataille contre Cosrhoës, l'an 627, le défait entiérement, et remporte une victoire complette. Le Roi barbare ayant été obligé de prendre la fuite, fut poursuivi jusque dans ses Etats. Enfin, Syroës son fils aîné, qu'il avoit

voulu déshériter pour mettre son cadet sur le Trône, s'en étant saisi, le fit mourir en prison, et se rendit maître de ses freres. Ce nouveau Roi demanda la paix à l'Empereur. Héraclius la lui accorda, à condition qu'il lui rendroit le sacré bois de la croix, et qu'il mettroit en liberté Zacharie, Patriarche de Jérusalem, avec les autres Chrétiens esclaves. Ces conditions furent exécutées : la sacrée croix fut rapportée en triomphe à Jérusalem au mois de Septembre 628. L'Empereur voulut porter lui-même sur ses épaules ce bois sacré, mais il ne put jamais entrer dans la ville qu'après avoir quitté ses habits couverts de pierreries et richement brodés, pour en prendre de plus simples ; ce qu'il fit à la persuasion du Patriarche. Depuis, l'Eglise ordonna qu'on célébreroit tous les ans la fête de l'Exaltation de la Croix, le 14 de Septembre, pour ne pas perdre le souvenir d'un triomphe si glorieux.

La portion de la croix qui restoit à Jérusalem après avoir été retirée des mains des Perses, fut transportée, quelques années après, à Constantinople, pour être mise à couvert des insultes des Infideles. Les Empereurs ne croyoient pas pouvoir faire un plus riche présent que de donner aux Princes étrangers quelques parcelles de ce bois sacré : l'Empereur Justin le jeune en avoit envoyé une partie de celui qu'on gardoit à Constantinople, dès l'an 569, à sainte Radegonde, qu'elle fit enfermer dans un riche reliquaire, et qu'elle mit dans sa célebre Abbaye, dite pour cela de Sainte-Croix, qu'elle fit bâtir à Poitiers ; et dans laquelle elle finit saintement sa vie, l'an 587. Ce fut à l'occasion de cette précieuse Relique que Fortunat de Poitiers composa, à l'honneur de la croix, les deux Hymnes dont l'Eglise se sert encore aujourd'hui dans les solemnités de l'adoration au Vendredi-saint, et dans les offices de la Semaine-sainte, et qui commencent par ces

Digitized by Google

mots : *Vexilla Regis ;* et *Pange lingua, gloriosi lauream certaminis.* Les Empereurs continuerent depuis d'en faire des présens, jusqu'à ce qu'enfin ce qui en restoit, ayant été transporté à Venise, fut donné au Roi saint Louis, et apporté en France l'an 1241, et fut mis l'année suivante avec la couronne d'épines du Sauveur, dans la chapelle de son palais, que le saint Roi venoit de faire bâtir, et qui fut appellée depuis la Sainte-Chapelle.

Une autre portion très-considérable du bois sacré de la croix, donnée à son grand-pere Philippe-Auguste, par Baudouin, premier du nom, Empereur de Constantinople, l'an 1205, avoit été déposée dans l'Abbaye de saint Denis ; de sorte qu'avec ce qui s'en étoit déjà répandu dans les diverses Eglises et divers Monasteres du Royaume, on peut dire que la plus grande partie de la vraie croix se trouve en France.

§. LXX.

Des Cloux sacrés ; de la sainte Couronne d'épines, du Titre de la Croix ; de l'Eponge qui fut présentée à Jesus-Christ sur la croix.

Avec la croix du Sauveur du monde, on trouva encore les clous sacrés qui avoient percé ses mains et ses pieds : il fut aisé de les distinguer de ceux qui avoient servi au crucifiement des deux larrons, parce que ceux-ci avoient été mangés par la rouille, au lieu que ceux du Sauveur s'étoient miraculeusement conservés et paroissoient tout neufs. Sainte Hélene fit tout le cas qu'elle devoit d'une si précieuse relique ; elle en envoya deux à l'Empereur Constantin son fils, pour être employés à forger le mors de la bride du cheval de l'Empereur ; à quoi saint Grégoire de Tour, après saint Ambroise, Théodoret et quelques autres Peres, applique ce verset 20 du

Digitized by Google

quatorzieme chapitre du Prophete Zacharie : *In die illa erit quod super frenum equi est, sanctum Domino :* En ce jour-là ce qui sert de mors à la bride du cheval, sera saint et consacré au Seigneur. Un de ces saints clous se garde à Carpentras, ville épiscopale du Comtat Venaissin, et cette précieuse relique fait le sujet d'une fête particuliere dans cette Ville, sous le titre du saint Clou : l'autre se voit à Milan dans la grande Eglise, qui s'appelle le Dôme de Milan, où il fut transféré avec beaucoup de solemnité par saint Charles. Sainte Hélène fit enchasser le troisieme dans le diadême de son fils Constantin ; et saint Ambroise assure que le quatrieme fut jeté dans la mer Adriatique, par ordre de cette Princesse, pour appaiser une furieuse tempête qui alloit tout engloutir. On assure que ce clou ne fut pas perdu, mais qu'il revint sur l'eau, comme autrefois la hache du Prophete Elisée, ce qui le rendit encore plus précieux à tout le monde : et l'on croit que c'est lui qu'on garde à Paris dans la Sainte-Chapelle, ou dans l'Eglise de saint Denis. Saint Hélene fit encore présent quelque temps à l'Eglise de Rome, dite de Sainte-Croix de Jérusalem, de celui qui avoit été mis au casque ou diadême de l'Empereur ; et s'il s'en trouve ailleurs, il n'y a point de doute que ce ne soient des clous mêlés de la limaille des véritables clous du Sauveur ; lesquels, par ce mêlange ne sont pas moins dignes de notre culte.

La Couronne d'épines, consacrée par la tête et le sang du Sauveur, a toujours été regardée avec raison comme une des plus précieuses reliques ; ce trésor avoit été transporté à Constantinople apparemment par le grand Constantin, qui n'oublioit rien pour enrichir sa nouvelle Ville impériale : cette précieuse relique se gardoit encore à Constantinople du temps des Empereurs François, au commencement du treizieme siecle.

La nécessité de leurs affaires les ayant réduits à engager ce qu'ils avoient de plus précieux pour se défendre contre les Grecs, la sainte couronne fut engagée à des Vénitiens pour des sommes considérables qu'ils avoient prêtées. L'Empereur de Constantinople l'ayant offerte à saint Louis en pur don, le saint Roi l'accepta avec grand plaisir ; il envoya dégager la relique que l'on avoit déjà transportée à Venise, paya les dettes de Constantinople, et fit encore d'autres remises d'argent à l'Empereur. La couronne fut apportée en France l'an 1239 ; le Roi l'alla recevoir à cinq lieues de Sens, suivi du Clergé et de toute la Cour : la cérémonie s'en fit avec une pompe aussi magnifique que religieuse : on la déposa d'abord dans la chapelle de saint Nicolas, d'où elle fut transportée deux ans après dans la Sainte-Chapelle : il s'est fait depuis une grande distribution des épines de cette sacrée couronne, avec l'agrément de nos Rois, en faveur de plusieurs Eglises, non-seulement de France, mais encore des autres Royaumes. La Sainte-Chapelle de Paris fut dédiée sous le titre de *la sainte Couronne d'épines* l'an 1248 ; et l'on renouvelle la fête de la Dédicace tous les ans le 26 Avril, aussi-bien que la fête de la translation qui s'en fit de Venise à Paris sous saint Louis, laquelle se célebre l'onzieme d'Août chaque année. Pour ce qui est du titre où étoit écrit : *Jesus de Nazareth, Roi des Juifs*, on assure que sainte Hélene l'envoya à Rome, et qu'il fut mis dans l'Eglise de sainte Croix de Jérusalem, où il est gardé avec vénération ; et s'il s'en trouve quelques-uns en d'autres Eglises, ce ne peuvent être que des copies du véritable qui fut trouvé à Jérusalem.

L'éponge qui fut présentée à Jesus-Christ mourant, a été regardée de tous les Fidelles comme un des instrumens de la Passion du Sauveur, et en cette qualité, comme un objet digne de la

Digitized by Google

vénération des Fidelles : elle avoit été conservée plusieurs siecles dans l'Eglise du saint Sépulcre à Jérusalem ; mais cette ville ayant été prise et pillée par les Perses l'an 614, cette précieuse relique fut portée à Constantinople le 14 du mois de Septembre de la même année. Une partie fut depuis envoyée à Rome, et deposée dans l'Eglise de saint Jean de Latran, où on la montre encore aujourd'hui, et l'autre partie ayant été engagée aux Vénitiens avec la sainte couronne, fut rapportée à Paris par saint Louis, et mise avec les autres reliques dans la Sainte-Chapelle. On garde à Rome dans l'Eglise du Vatican la lance dont Jesus-Christ eut le côté percé après sa mort sur la croix : mais de toutes ces saintes reliques, les saints suaires qui avoient servi à ensevelir le corps de Jesus-Christ, ont toujours été regardés comme les plus précieuses.

§. LXXI.

Des saints Suaires qui ont servi à ensevelir le Corps adorable de Jesus-Christ ; et 1.° de celui de Besançon.

Les Evangélistes disent tous quatre que le corps adorable de Jesus-Christ ayant été détaché de la croix après sa mort, fut enveloppé de linges fort propres ; saint Marc dit que Joseph d'Arimathie acheta pour cela un linceul tout neuf, dans lequel ce précieux corps fut enveloppé avant que d'être mis dans le sépulcre.

La maniere d'ensevelir chez les Juifs, étoit de couvrir le visage d'un linge qui descendoit depuis la tête jusqu'aux pieds, et ensuite, d'envelopper tout le corps d'un ou de plusieurs draps, qu'on serroit avec plusieurs bandes : on appelloit indifféremment tous ces linges ou draps dans lesquels

on ensevelissoit les morts avant que de les mettre dans le cercueil, suaires, quoique le mot de suaire signifie principalement le linge qu'on mettoit sur le visage, comme pour essuyer la sueur froide qui accompagne ordinairement la mort.

Saint Jean marque qu'il y avoit plusieurs linges qui enveloppoit le corps du Sauveur; et il ajoute que saint Pierre étant allé au sépulcre le jour de la résurrection, vit les linges qui y étoient, et le suaire séparé du linge qu'on lui avoit mis sur la tête, lequel n'étoit pas avec les autres linges, mais qui étoit plié, et mis dans un endroit séparé; et c'est ce que saint Jean vit aussi lui-même dans le sépulcre dès qu'il y fut entré. Dieu n'a pas permis que ces précieuses reliques se soient perdues; tous ces saints suaires sur lesquels l'image du visage et du corps de Jesus-Christ sont miraculeusement imprimés, se conservent depuis plus de dix-sept cents ans, aussi entiers que lorsqu'ils furent employés à envelopper le corps adorable du Sauveur du monde; on voit à Besançon, à Turin, à Sarlat, à Compiegne et à Toulouse, le saint suaire où est imprimée l'image de Jesus-Christ. On ne doute point que tous les draps qui enveloppoient ce sacré corps, n'aient été empreints miraculeusement de son image: l'exemple de la Véronique en est une preuve; et c'est de cette multiplicité de linges qui enveloppoient le corps adorable du Sauveur, qu'est venue cette multiplicité des saints suaires.

Les plus célebres des saints suaires qui portent l'empreinte du corps de Jesus-Christ sur leur toile, sont celui de Besançon en Franche-Comté, et celui de Turin en Piémont; dans l'un et dans l'autre l'image du Sauveur est d'environ cinq pieds de long, ce qui fait voir que Jesus-Christ étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Celui de Besançon est d'une toile fort fine; il est de deux lez cousus fort délicatement, il a environ huit

Digitized by Google

pieds de long, et pour le moins cinq de large. L'image du corps adorable de Jesus-Christ y est imprimée au naturel depuis les pieds jusqu'à la tête ; tous les traits de son visage y sont marqués, et toutes les marques de sa Passion y sont empreintes : on y voit la plaie du côté, celle des pieds et des mains et toutes les cicatrices de ce sacré corps déchiré par tant de coups de fouets qu'ils n'en faisoient qu'une plaie. On dit que la couleur n'en est pas si vive, ni les traits si distingués que sur le saint suaire de Turin ; ce qui prouve qu'il étoit immédiatement sur le corps tout ensanglanté du Sauveur, lequel ayant été oint de l'extrait de plusieurs aromates pour l'embaumer, ne devoit avoir que les traits moins distingués, et la couleur moins forte. Le corps est étendu tout de son long dans tous les deux, les bras étendus et les mains croisées. Un des plus savans Ecrivains (*a*) du siecle passé, croit avec raison que le suaire de Besançon est celui dont saint Jean a dit qu'on avoit couvert la tête de Jesus-Christ, et que saint Pierre et lui avoient trouvé plié séparément des autres suaires ou linceuls dans le sépulcre le jour de la résurrection de leur divin Maître. La forme de ce saint suaire, sa longueur, qui ne pouvoit couvrir cet adorable corps que sur le devant, et l'empreinte du corps de Jesus-Christ qui est sur cette sacrée toile pardevant, autorisent cette opinion, et font croire que c'est-là le véritable suairé qui étoit immédiatement sur le corps adorable de Jesus-Christ, et sur lequel étoit le linceul qui enveloppoit tout le corps devant et derriere, serré par les bandes ; et tel paroît être le saint suaire de Turin.

Cette précieuse relique se garde avec beaucoup de soin et de vénération dans la célebre Eglise de Besançon depuis plus de cinq cents ans : on ne sait point quelle année, ni par qui elle a été

(a) *Chifflet, de Lint. sepulch.*

Digitized by Google

apportée dans cette Ville, encore plus illustrée par ce précieux dépôt que par son ancienneté, et par cent autres titres qui la rendent une des plus célebres Villes des Gaules. L'incendie qui brûla entiérement l'Eglise de saint Etienne avec les Archives l'an 1349, a privé la postérité de l'histoire de cette illustre relique : tout ce qu'on en sait par une ancienne tradition, c'est que le saint suaire fut apporté de la Palestine à Besançon vers la fin du onzieme siecle ou au commencement du douzieme, où finit la premiere Croisade, sous Godefroy de Bouillon.

Le vénérable Bede, qui vivoit sur la fin du septieme siecle, et au commencement du huitieme, dans le livre qu'il a écrit des lieux saints, dit que le saint suaire qui avoit été immédiatement sur le corps du Sauveur après sa mort, étant tombé entre les mains d'un Juif qui s'étoit converti à la foi par la prédication des Apôtres, expérimenta par la possession de ce précieux dépôt (*a*) les mêmes bénédictions du ciel qu'Obédedom avoit reçues en gardant chez lui l'arche : tout prospéroit dans sa maison depuis que le saint suaire y étoit entré ; et en peu de temps il se vit un des plus opulens de la Palestine. Peu de temps avant sa mort, voulant faire le partage de ses biens entre ses enfans, il donna à choisir à l'ainé, ou tous les biens immeubles qu'il possédoit, ou le saint suaire, qu'il regardoit comme la véritable cause de sa fortune. L'ainé choisit d'abord tous ses grands biens, et le partage du cadet fut le saint suaire : mais quelque inégal que parût aux yeux cet héritage, on vit bientôt que le cadet avoit été le mieux partagé : tous ces grands biens de l'ainé s'évanouirent en peu de temps entre les mains de celui qui les possédoit, au lieu que l'abondance croissoit tous les jours chez son frere. Cette suite de prospérités

(*a*) *De locis sanctis, cap.* 5.

ayant

ayant persévéré de pere en fils plusieurs siecles, attira bien des envieux à cette famille fortunée, jusqu'à ce que les Sarrasins s'étant rendus maîtres des lieux saints, et apprenant la vertu miraculeuse de ce sacré dépôt, voulurent l'enlever aux Fideles. La cause fut portée au Tribunal de Mauvias, Roi des Sarrasins : celui-ci voulant terminer toutes ces disputes, fit allumer un grand feu, et en présence d'un peuple infini d'infideles et de Chrétiens, y fit jeter le saint suaire : mais le Seigneur, qui vouloit nous conserver cette précieuse relique, ne permit pas qu'elle périt ; on vit ce sacré suaire, qui après avoir resté quelques momens au milieu du feu sans être endommagé, s'éleva tout-à-coup en l'air, où ayant resté quelque temps suspendu à la vue de tout le monde, il alla se déposer entre les mains d'un Chrétien qui se trouvoit dans la foule, à qui le Roi des Sarrasins le laissa. Depuis ce miracle, cette précieuse relique fut en singuliere vénération dans tout l'Orient : *Missum ergo in ignem sudarium*, dit le saint Historien, *veloci raptu effugiens evolat, et summo in aëre diutissimè quasi ludendo volitans, ad ultimum, cunctis utrinque intuentibus, sese leniter in cujusdam de christiana plebe sinum deposuit ; quod manè mox totus populus summâ veneratione salutabat, et osculatur : habet autem longitudinis pedes octo.* Ce sont jusqu'ici les propres paroles du vénérable Bede, qui, comme il le dit lui-même, avoit appris toute cette histoire de la bouche de l'Evêque Anulphe, qui ayant fait le pélerinage de la Terre-Sainte, s'y étoit trouvé presque dans le même temps que ce miracle étoit arrivé. La longueur de huit pieds du saint suaire de Besançon, se trouvant de la même mesure que celui dont parle le vénérable Bede, est une grande raison de croire que c'est le même saint suaire dont ce savant homme, qu'on regarde comme un Pere de l'Eglise, a

parlé : le saint suaire de Turin a douze pieds de long, et on ne trouve que le saint suaire de Besançon qui soit de la mesure de celui dont parle le vénérable Bede.

L'incendie de l'Eglise de saint Etienne de Besançon, l'an 1349, dont on a parlé, nous a privé de la connoissance de l'année où ce précieux dépôt fut apporté, et du bienfaiteur qui en enrichit cette célebre Eglise : ce qui est certain, c'est que Godefroy de Bouillon, Robert, Comte de Flandres, et les plus grands Seigneurs de France ayant pris la croix, et s'étant mis à la tête de cette fameuse Croisade qui retira la Terre-Sainte des mains des infideles, ils furent accompagnés d'un grand nombre d'Ecclésiastiques et de Prélats qui voulurent avoir part à une si sainte conquête. De ce nombre fut Hugues, Archevêque de Besançon, qui fut accompagné de quelques-uns de ses Chanoines, l'un desquels, à ce qu'on croit, ayant racheté cette sainte relique, enrichit depuis son Eglise de ce précieux dépôt.

L'an 1349, l'Eglise de saint Etienne de Besançon, ayant été brûlée, on ne douta point que le saint suaire n'eût été consumé par les flammes avec tout le trésor ; lorsqu'on apperçut, quelques années après, qu'il paroissoit toutes les nuits une lumiere miraculeuse sur un endroit des ruines, on fouilla, et on y trouva le saint suaire dans la cassette où on le gardoit, sans qu'il eût été endommagé ni par le feu, ni par les ruines. Cependant quelques frappantes que fussent toutes les circonstances du miracle, plusieurs ne laisserent pas de craindre qu'il n'y eût de la supercherie dans ces faits, et qu'on n'eût supposé un nouveau suaire au véritable. On fit examiner scrupuleusement la toile par des habiles connoisseurs, et l'empreinte du corps du Sauveur par les plus habiles Peintres, qui assurerent tous avec ser-

ment, que la toile étoit d'un tissu et d'une qualité inconnue à l'art, et que la peinture n'avoit point eu de part à cette image miraculeuse ; c'est ce qu'on apprend d'une tradition respectable par son ancienneté ; ce qui est encore confirmé par un fort ancien manuscrit de l'Eglise de saint Jacques de Rheims, lequel, après avoir exalté le bonheur de l'Eglise de Besançon, en ce qu'elle est enrichie du saint suaire, ajoute que cette précieuse relique avoit été perdue durant quelque temps ; mais qu'ayant été enfin recouvrée, et ayant reconnu que l'image du Sauveur y avoit été miraculeusement empreinte, on étoit convaincu que ce sacré suaire étoit celui qui avoit été sur le corps de Jesus-Christ ; ce qui avoit été confirmé, ajoute le même manuscrit, par un insigne miracle ; car ce saint suaire ayant été mis sur un mort, prêt à être enterré, on le vit ressusciter sur l'heure même ; à-peu-près comme le corps mort, qui ayant été jeté dans le sépulcre d'Elisée, n'eut pas plutôt touché les os de ce Prophete, que cet homme mort ressuscita et se leva sur ses pieds : *Revixit homo* (a), *et stetit super pedes suos.* Depuis cette merveille, la vénération pour cette précieuse relique s'accrut tous les jours ; on vit venir dès-lors comme on le voit aujourd'hui, les peuples de toutes parts, pour rendre à ce sacré monument de notre rédemption le culte qui lui est dû ; et l'on peut dire que cette piété des Fideles n'est jamais infructueuse. Qu'on attribue, si l'on veut, à la foi des Fideles, les miracles que cette sainte relique a opérés jusqu'ici ; celui qui subsiste depuis tant de siecles, et qu'on peut appeller un miracle visible et permanent, est une preuve incontestable de l'authenticité de cette précieuse relique ; car quoique la toile soit extrêmement fine, et qu'elle soit pliée en une infinité de plis et replis, en sorte qu'ayant huit pieds

(a) 4. *Reg.* 13.

de long et cinq de large, elle est réduite en un très-petit volume, elle est aussi entiere cependant, et aussi neuve après ce grand nombre de siecles, que si elle sortoit des mains de l'ouvrier, tandis que les étoffes qui l'environnent s'usent et se déchirent enfin par leurs plis, et ont besoin d'être renouvellées après un certain nombre d'années. Ne peut-on pas dire que cette visible intégrité du saint suaire de Besançon est un miracle permanent qui confond la plus maligne incrédulité, et qui est à l'épreuve de la critique la plus chagrine ?

Aussi voit-on peu de saintes reliques conservées avec plus de soin, et révérées avec tant de religion. Le saint suaire est enfermé dans un petit coffre de vermeil doré, il est enveloppé d'un satin cramoisi, et ce coffre de vermeil est encore renfermé dans une cassette de bois, garnie en dedans d'une étoffe des plus précieuses ; il est fermé par cinq serrures toutes différentes, dont cinq Chanoines gardent chacun une clef : ce sacré dépôt est derriere l'Autel qu'on appelle du saint Suaire, dans une armoire fermée à trois clefs qui sont entre les mains de trois personnes différentes ; il faut même passer encore pour y arriver par deux portes, dont l'une est couverte de lames de fer. Tous ces soins, toutes ces précautions, depuis tant de siecles, montrent assez la vénération qu'on a pour cette précieuse relique, et l'estime qu'on en fait. On montre publiquement le saint Suaire deux fois l'année, avec une magnifique solemnité : à Pâques, c'est Monseigneur l'Archevêque, assisté de deux Chanoines, et à l'Ascension, ce sont Messieurs les Chanoines qui font cette auguste cérémonie au son des cloches, et au bruit de toute l'artillerie des Forts.

L'Historien qu'on a déjà cité (*a*), rapporte un grand nombre de miracles opérés par cette

(a) *Chifflet, de Lint. sepulch.*

précieuse relique, et autorisés par des actes si authentiques, qu'on ne sauroit les révoquer en doute sans témérité. Plusieurs aveugles ont recouvert la vue sur l'heure par le seul attouchement du saint suaire, en présence d'un peuple infini, qui a fourni plusieurs milliers de témoins. On a vu même un pauvre aveugle, nommé Rosieu, du village de Millet, proche de Jussey, qui, plein de foi en cette sainte relique, et ne trouvant personne qui voulût le conduire à Besançon le jour de Pâques, qu'on devoit montrer le saint Suaire, se mit à genoux à l'heure qu'il savoit qu'on montroit la relique, et animant d'une vive foi sa priere, recouvre la vue si parfaitement, que sans bâton et sans guide il se rend à Besançon, et prouve par lui-même le miracle. On a vu plusieurs malades réduits à l'extrémité recouvrer miraculeusement la santé en baisant seulement une image du saint Suaire; et la confrairie établie sous le titre du saint Suaire, la fête particuliere fixée au 3 de Mai, et le monument public que la ville a érigé par vœu l'an 1540, pour avoir été délivrée du mal contagieux, prouvent assez l'authenticité de cette précieuse relique.

§. LXXII.

Le saint Suaire de Turin.

Le saint Suaire qu'on garde à Turin avec beaucoup de dévotion, et qu'on montre avec encore plus de solemnité, paroît être le drap ou linceul dont le corps adorable de Jesus-Christ avoit été enveloppé d'abord après sa mort, dès qu'on l'eut détaché de la croix, et qui prenant depuis les talons, et passant par-dessus la tête, descendoit jusqu'aux pieds, et étoit appellé le linceul ou grand suaire : on y voit l'image du corps de Jesus-Christ étendu de son long, empreinte comme dans celui de Besançon, avec les mêmes propor-

tions, la même posture et les mêmes traits, avec cette seule différence, que celui de Besançon ne représente que le corps par devant, et celui de Turin représente toute la figure du corps adorable de Jesus-Christ, et par devant et par derriere. La toile de celui-ci ne paroît pas si fine que celle de celui-là, parce que le suaire qni enveloppoit immédiatement le corps par devant, étoit toujours plus fin que le linceul qui étoit par-dessus, et qui enveloppoit tout le corps, qu'on serroit ensuite par des bandes. Les couleurs de l'image imprimée sur le saint suaire de Turin sont plus vives, et toutes les cicatrices de ce corps adorable sont mieux marquées que dans celui de Besançon ; la raison en est claire : Joseph d'Arimathie ayant obtenu de Pilate la permission de détacher de la croix le corps de Jesus-Christ : dès qu'il l'eut descendu, il l'enveloppa dans un linceul, dit l'Evangile (*a*) : *Depositum involvit sindone.* Comme les plaies étoient encore toutes ouvertes, et le sang tout frais, l'empreinte de ce sacré corps, qui se fit miraculeusement sur ce drap, dût être plus vive, la couleur des plaies et du sang plus haute, et les traits plus fins et plus distingués. Ce fut là le premier suaire dont le corps de Jesus-Christ fut d'abord enveloppé, dès qu'on l'eut descendu de la croix. Comme avant que de le mettre dans le sépulcre, on voulut, selon l'usage du pays, l'embaumer, dès qu'on l'eut oint de l'extrait de plusieurs aromates, on mit sur le corps un suaire qui descendoit seulement depuis les pieds jusqu'à la tête pardevant, et on enveloppa ensuite tout le corps du linceul dont il avoit été d'abord enveloppé, qui prenoit depuis les talons jusqu'aux pieds, en passant sur la tête, et qu'on serra par des bandes, comme on a déjà dit. Durant cet intervalle, le corps s'étant refroidi, le sang s'étant caillé, les plaies

(*a*) *Luc.* 23.

Digitized by Google

s'étoient rétrécies ; et voilà ce qui fit que dans le suaire qui fut appliqué par-devant sur le corps embaumé, et qui est celui de Besançon, les plaies ou cicatrices paroissent moins larges, les couleurs plus noyées, le sang passé et déteint, et tous les traits du corps moins fins, moins distingués et plus mêlés ; mais pour la mesure du corps, l'attitude et toutes les proportions, se trouvent parfaitement les mêmes dans les deux suaires ; et de l'aveu des plus habiles Peintres qui les ont scrupuleusement examinés, l'art et le pinceau n'ont point eu de part à la sacrée image de ces deux suaires, dont Dieu a voulu manifester l'authenticité par les miracles qu'ils ont opérés.

On ne doit pas être surpris si dans tous ces premiers siecles, dans ces temps de troubles et de persécutions de l'Eglise, on a négligé, pour ainsi dire, l'histoire de ces précieuses reliques, et par quelles voies elles ont été conservées et transmises jusqu'à nous. Ce qu'il y a de certain, comme on a déjà dit à l'occasion du saint suaire de Besançon, c'est que celui de Turin nous est venu de la Palestine ; Dieu ayant voulu que ces sacrées dépouilles fussent entre les mains des Chrétiens et même des Infidelles, jusqu'à ce que par une disposition impénétrable de la divine providence, tout l'Orient, par un secret jugement de Dieu, étant tombé sous la domination des Infideles, tout ce qui avoit servi d'instrumens à la passion et à la mort de Jesus-Christ passât et fut conservé dans un pays chrétien.

Ce qu'on sait de plus sûr touchant les aventures, pour ainsi parler, du saint suaire de Turin, c'est que dans la décadence de l'Empire des Grecs, les Princes Français s'étant rendu maîtres de Constantinople et de l'Empire d'Orient, cette précieuse relique, comme tant d'autres, fut gardée dans cette ville Impériale jusques vers la

fin du douzieme siecle, ou le commencement du treizieme, que les Empereurs de Constantinople en firent présent, à ce qu'on croit, aux Princes de la maison de Lusignan, qui possédoit le Royaume de Chypre. Jean III, ou Jean dernier, Roi de Chypre, étant mort en 1473, laissa les Royaumes de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie à Charlotte sa fille unique, qui fut couronnée à Nicosie, Reine des trois Royaumes, en 1458; mais peu après, Jacques, fils naturel de Jean III, s'étant révolté, usurpa le Royaume, et par le secours du Soudan Melec Ella, chassa la Reine de tous ses Etats. Cette Princesse se retira en Savoie auprès de Charles, Duc de Savoie son neveu; puis étant allée à Rome, elle fit donation de ses Royaumes à Charles, Duc de Savoie son neveu, en présence du Pape et de plusieurs Cardinaux.

Charlotte, en se retirant en Savoie, avoit emmené avec elle la Princesse de Charny sa parente, qui étoit dépositaire du saint Suaire, qu'elle apporta et qu'elle conserva comme par miracle, dit l'histoire; car ses hardes, parmi lesquelles se trouvoit la riche cassette où étoit enfermée cette précieuse Relique, ayant été volées, les voleurs ayant voulu couper en deux le saint Suaire dans le partage qu'ils faisoient du vol, l'un d'eux ne se fut pas plutôt mis en état de le couper, qu'il devint à l'instant perclus de ses mains, et il se sentit saisi en même temps d'une maladie mortelle. Un de ses compagnons s'étant emparé de ce drap sacré, mit tout en œuvre pour effacer l'image du Sauveur qui y étoit imprimée; mais plus il le lavoit, et plus la figure et les couleurs devenoient vives. Tant de merveilles toucherent les voleurs, qui s'étant convertis rendirent enfin la Relique. On assure que le Duc et la Duchesse de Savoie obtinrent enfin, après beaucoup de prieres, un si précieux

Digitized by Google

présent, qu'ils déposerent dans l'Eglise de Chambéry, Capitale de Savoie, que le Pape Paul II érigea en Collégiale, en considération de cette sacrée relique. Voilà quelle est la premiere opinion touchant la déposition du saint Suaire dans la Capitale de Savoie.

Quelques Ecrivains plus modernes citent quelques actes plus anciens, qui assurent que ce précieux dépôt étant entre les mains de Geoffroy de Charny, Gentilhomme de Bourgogne, et Gouverneur de Picardie; il fut donné à l'Eglise Collégiale de Liré, Bourg de Champagne, à troies lieues de Troies, par ce Geoffroy qui étoit Seigneur du lieu, et qui avoit fait bâtir cette Eglise pour acquitter un vœu qu'il avoit fait pour sa délivrance, ayant été fait prisonnier par les Anglais. Les Chanoines qu'il y avoit fondés, ayant exposé publiquement le saint Suaire, virent bientôt les peuples venir en foule de toutes parts, pour honorer ce précieux dépôt. L'Evêque de Troies, Henri de Poitiers, du Diocese duquel étoit l'Eglise de Liré, indigné qu'on eût exposé ce saint Suaire sans son approbation et sans sa permission, défendit aux Chanoines d'exposer désormais publiquement la Relique. Elle fut donc emportée hors du Diocese, où elle resta en dépôt et enfermée près de vingt-quatre ans. Le jeune Geoffroy de Charny, fils du fondateur, ayant trouvé le moyen de la faire revenir dans son Eglise de Liré, elle y fut religieusement conservée jusqu'à l'an 1412. La Champagne et le Duché de Bourgogne étant désolés par les gens de guerre, sous le duc de Bourgogne, Jean surnommé Sans-peur, les Chanoines de Liré, mirent le saint Suaire en dépôt, avec d'autres reliques, chez Humbert, Comte de la Roche, Seigneur de Seyssel, qui avoit épousé Marguerite de Charny, petite-fille et héritiere de leur fondateur. Cette relique, avec

plusieurs autres, fut gardée au Château de Saint Hypolite en Franche-Comté, duquel le Comte Humbert étoit Seigneur. Ce Comte leur en donna un acte de reconnoissance. Après sa mort, Marguerite fut obligée, par un Arrêt du Parlement de Dole en Franche-Comté, de rendre le dépôt de Liré. Elle rendit toutes les autres reliques, et les vases sacrés ; mais elle ne put jamais se résoudre à rendre le saint Suaire, qu'elle regardoit comme un trésor héréditaire à sa famille, puisque c'étoit de son grand-pere Geoffroy qui l'avoit apporté de la Palestine durant la guerre des Croisades, qu'on l'avoit reçu. Marguerite de Charny se voyant inquiétée par les Chanoines de Liré, qui redemandoient sans cesse le saint Suaire, se retira à Chambéry à la Cour de Savoie, et fit présent de cette précieuse relique à la Duchesse de Savoie, Anne de Chypre-Lusignan sa parente, par un acte de donation dressé le 22 de Mars de l'an 1452. Dès l'année suivante, le Duc de Savoie, Louis II, fit battre des médailles avec des revers du saint Suaire tenu par une femme à genoux, avec cette Légende : *Sancta Sindon D. N. Jesu XPI*, c'est-à-dire, *le saint Suaire de Notre-Seigneur Jesus-Christ*. Le bien-heureux Amédée, duc de Savoie, ayant succédé à Louis son père en 1465, fit bâtir une magnifique Chapelle dans la place du Château de Chambéry, où il fit déposer le saint Suaire. Le Pape Paul II l'érigea en Eglise Collégiale l'an 1467; et en 1480, le Pape Sixte IV voulut qu'elle fût appelée la sainte Chapelle du saint Suaire. Le Pape Jules II établit une célebre Confrairie, dite du saint Suaire, par une Bulle datée de Bologne du 6 de Janvier 1506, dans laquelle sa Sainteté dit qu'on voit sur ce saint Suaire l'image et le véritable sang de Notre-Seigneur Jesus-Christ : *Imaginem et verum sanguinem Domini nostri Jesu-Christi*. Et le même souverain Pontife, par une autre Bulle du 9 Mai

de la même année, fixe la fête particuliere du saint Suaire au 4 du mois de Mai, et accorde de grandes Indulgences, non seulement à tous les Confreres, mais encore à tous les fideles qui visiteront la sainte Chapelle certains jours. Les Papes Leon X et Clement VII confirmerent depuis toutes ces graces, et n'oublierent rien pour exciter la piété des fideles envers cette sainte relique, qui doit être regardée comme un des plus précieux trésors du monde chrétien.

Le saint Suaire fut depuis, à cause des guerres, transporté à Verceil, puis à Nice, ensuite rapporté à Verceil, jusqu'à ce qu'après environ 26 ans, il fut remis à Chambéry l'an 1562, et remis dans la sainte Chapelle, jusqu'à ce qu'en 1578, le Duc Emmanuel Philibert apprenant que saint Charles Borromée, Archevêque de Milan, étoit résolu d'aller en pélerinage honorer le saint Suaire à Chambéry, voulut lui épargner la peine d'un si long et si pénible voyage. Il fit donc apporter le saint Suaire à Turin, où il est gardé depuis avec beaucoup de vénération dans l'Eglise Métropolitaine.

Quelque obscure, quelque peu certaine même que puisse être la véritable époque de l'acquisition de cette sainte relique dans la Franche-Comté, et dans les Etats du Duc de Savoie, on ne sauroit qu'être mal édifié de la licencieuse critique de quelques modernes Ecrivains qui, par on ne sait quel chagrin, toujours peu favorables aux plus saintes reliques, ne semblent s'étudier qu'à détruire, ou du moins à affoiblir la dévotion des peuples envers ce dépôt sacré, malgré le témoignage de la plus vénérable tradition, malgré l'authenticité des miracles dont Dieu semble se servir tous les jours, pour confirmer la dévotion des peuples et leur pieuse crédulité, malgré la piété des plus illustres personnages distingués par leur mérite et par leur sainteté, mal-

Digitized by Google

gré, enfin, l'opinion si sage des plus grands et des plus savans prélats, et même des souverains Pontifes, touchant cette insigne relique.

L'Evangéliste saint Jean finit l'histoire de la vie de Jesus-Christ, en nous disant que le Sauveur a fait bien d'autres merveilles que celles qui sont écrites (*a*). Il y a encore beaucoup d'autres choses que JESUS a faites, dit-il; et si on les rapportoit chacune en particulier, je ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'il en faudroit écrire : *Nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros.* L'Evangeliste veut marquer par cette expression, qu'il n'étoit pas possible de rapporter tout le détail des actions, des miracles et des paroles de Jesus-Christ. Ce qu'on en a rapporté cependant peut bien suffire pour convaincre tout esprit en qui il reste la moindre lueur de bon sens, la moindre étincelle de raison, et pour faire sentir aux génies les plus bornés, aux esprits les plus épais, aux hommes les plus abrutis et les plus sauvages, ce caractere de sagesse infinie, de sainteté sans alliage, et de toute-puissance qui brille dans toute la vie de Jesus-Christ, et qui fait son vrai portrait. Nul trait qui ne démontre invinciblement sa divinité, même aux plus incrédules, quelque libertins qu'ils soient. En effet, qui ne voit visiblement, par les seuls faits incontestables, que Jesus-Christ est venu au monde précisément dans le temps marqué par les Prophetes, et dans toutes les circonstances qui devoient caractériser, pour ainsi dire, la naissance du Messie, et l'époque célebre de son avénement ? Tout l'ancien Testament est plein de figures prophétiques de ce divin libérateur. Qu'on en trouve une seule que Jesus-Christ n'ait pas remplie! Quel trait de sa vie, de sa passion et de sa mort, qui ne soit d'après le tableau que les Prophetes

(a) *Joan.* 21.

en avoient fait plus de mille ans auparavant ? Il a assuré positivement lui-même qu'il étoit Fils de Dieu, le Messie promis ; et il l'a prouvé, démontré par combien de miracles : et le plus frappant, le plus persuasif de tous ces miracles, selon le sentiment de tous les saints Peres, ne subsiste-t-il pas encore, ne le voyons-nous pas de nos propres yeux, dans la défaite entiere et l'entiere destruction du Paganisme, depuis la naissance de Jesus-Christ, et dans l'établissement miraculeux du Christianisme par tout l'univers, sur les ruines de l'idolâtrie ? (a) *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* Cette victoire que la foi a remportée par tout le monde, en le purgeant de toutes les superstitions payennes, est un miracle visible et permanent.

Il faut avouer que la toute-puissance et la divinite de Jesus-Christ se manifestent d'une maniere sensible dans la conversion de tout l'univers. C'est ici une de ces vérités palpables du premier ordre, si évidente que les sens même, pour ainsi dire, sont contraints de se prêter à son infaillibilité. Le déréglement des mœurs peut bien obscurcir cette évidence, mais ce n'est qu'en affoiblissant, en éteignant les lumieres les plus communes de la raison ; et nul homme, tant soit peu raisonnable, qui ait la moindre teinture de notre religion, qui ne doive s'écrier avec Marthe (*b*) : *Oui, Seigneur, vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant ;* et l'on peut dire que le manque de foi sur cet article vient plutôt de la corruption du cœur, que de la foiblesse de l'esprit des hommes.

Toute la vie de Jesus-Christ n'est qu'un tissu de miracles si extraordinaires et si frappans, que par-tout sa divinité s'y rend sensible ; et quand on voit avec quelle docilité toute la nature obéit

(a) 1 *Joan.* 5.
(b) *Joan.* 11.

à sa volonté et à ses ordres, on ne peut se défendre d'avouer avec le Centurion, que cet homme étoit véritablement Fils de Dieu (*a*) : *Verè Filius Dei erat iste.* Mais ces merveilles n'ont pas cessé avec sa présence visible sur la terre ; nous avons encore devant les yeux des miracles plus décisifs et plus frappans que ceux qui ont converti tant de peuples, et ces miracles sont l'établissement merveilleux du Christianisme par toute la terre, la destruction entiere de l'empire du démon dans tout l'univers.

§. LXXIII.

La cessation des Oracles dès la naissance de Jesus-Christ.

Personne n'ignore avec quelle fureur l'idolâtrie s'étoit répandue comme un torrent chez presque toutes les nations depuis le premier âge du monde, et avec quelle autorité elle régnoit partout. Un petit coin du monde conservoit seul la notion du vrai Dieu : *Notus in Judæa Deus ;* et parmi ces juifs même, combien peu de vrais fideles ! Le Paganisme n'étoit pas seulement la religion dominante, c'étoit, à proprement parler, aux Juifs près, la seule religion. Le démon fier de la victoire qu'il avoit remportée sur le premier homme, tenoit, pour ainsi dire, dans ses fers tous ses descendans. Maître des cœurs par la dissolution, il l'étoit encore des esprits par ses prestiges. L'orgueil de cet ange rebelle l'ayant précipité dans les enfers, pour avoir voulu se rendre semblable au Très-Haut, il en avoit osé usurper le culte sur la terre. Il y avoit près de quatre mille ans que les puissances des ténebres régnoient par-tout avec empire, non-seulement en tyrans, mais en dieux. Que de temples su-

(a) *Matth.* 27.

perbes bâtis à ces fausses divinités ! Que d'autels ensanglantés d'un nombre infini des plus sacrileges victimes ! Il n'y avoit que Dieu seul qui pût détruire l'empire de ce fort armé ; et pour en venir à bout, que de miracles ne falloit-il pas faire ! Jesus-Christ les a faits ; mais on peut dire que de tous ces miracles qui ont accompagné l'établissement du Christianisme sur les ruines de l'idolâtrie, il n'y en a guere eu de plus éclatant que ce merveilleux établissement ; et nul qui ait plus étonné les Payens, que l'impuissance de leurs prétendues Divinités, et le silence de leurs Oracles. Comme ils n'avoient rien dans leur fausse religion de plus merveilleux ni de plus divin en apparence que ces Oracles, rien de plus magnifique ni de plus fameux que les temples où ils étoient établis ; rien de plus surprenant que les prédictions des faux Prophetes qui y paroissoient inspirés par leurs fausses divinités ; rien aussi ne leur causa plus d'étonnement, que lorsqu'à la naissance de Jesus-Christ ces Oracles commencerent à devenir muets ; et qu'à mesure que ce divin Sauveur étoit reconnu et adoré dans le monde, toutes ces prétendues merveilles cessoient, et les démons qu'on avoit adoré jusqu'alors comme des Dieux, par le seul nom de Jesus-Christ, étoient chassés des Temples où ils étaloient leurs prestiges. C'est de l'aveu même des Payens, que dès que Jesus-Christ a paru dans le monde, l'empire du Prince des ténèbres a été détruit. « Esculape ne guérit plus per-» sonne, dit Porphire, le plus grand ennemi » qu'ait jamais eu le Christianisme ; Esculape » ne guérit plus personne, depuis qu'on a com-» mencé d'adorer le Christ ».

Les premiers Chrétiens, et sur-tout les saints Peres des premiers siecles, se sont servis communément de cet événement merveilleux, pour démontrer aux Payens l'impuissance et les illu-

sions de leurs prétendues divinités, et la toute-puissance de Jesus-Christ, dont le seul nom rendoit muets leurs plus fameux Oracles. Ils leur remettoient continuellement devant les yeux l'état où se trouvoient alors leurs Oracles, et le pouvoir qu'avoient les Chrétiens d'en faire cesser les illusions, et de chasser de leurs Temples ces prétendues Divinités; ils les invitoient d'en faire encore l'expérience, d'amener devant leurs Tribunaux quelqu'un de ces faux Prophetes qui passoient pour inspirés, et d'être témoins eux-mêmes de la maniere dont les Chrétiens en chasseroient les démons, et réduiroient leurs faux Prophetes au silence. Enfin, ils leur parloient sur ce sujet avec une confiance, qui marquoit combien ils étoient sûrs de la vérité qu'ils annonçoient, et de l'impuissance où se trouvoient les Païens de leur répondre.

Tel fut, dans les premiers siecles, l'avantage que les défenseurs de la Religion Chrétienne tirerent du silence miraculeux des Oracles, pour démontrer la divinité de Jesus-Christ, et confondre les prestiges de l'idolâtrie.

« Autrefois, dit saint Athanase, les Oracles » de Delphes, de Dodone, de la Béotie, de » la Lycie et de l'Egypte étoient remplis des » impostures de la magie; la Pythie etoit admi- » rée de tout le monde. Mais depuis que Jesus- » Christ est annoncé par-tout, cette fureur a » cessé, et on ne voit plus de ces devins. Au- » trefois les démons s'étant emparé des fontaines » et des fleuves, des idoles de bois ou de » pierres, séduisoient les hommes par leurs » prestiges; mais à présent, depuis que le Fils » de Dieu a paru, ces illusions ont cessé, parce » qu'avec le seul signe de la croix, on les fait » disparoître. »

Le même saint Athanase, après avoir raconté ce nombre étonnant de prodiges, qui démon-

troient si visiblement la divinité de Jesus-Christ, et qui étoient avoués avec admiration des Payens mêmes : « Après tout ce que nous avons rapporté, » dit-il, voici une chose qui, comme la princi- » pale, et contre laquelle personne ne peut » s'inscrire en faux, mérite qu'on y fasse une » attention particuliere ; c'est que depuis que le » Fils de Dieu a paru sur la terre, l'idolâtrie » s'affoiblit tous les jours, la sagesse des Gen- » tils ne fait plus de progrès, et ce qui en reste » se dissipe. Les démons, enfin, ne séduisent » plus les hommes par leurs illusions, leurs » Oracles et leurs prestiges ; mais lorsqu'ils » osent encore l'entreprendre, ils sont aussi-tôt » confondus par le signe de la croix ; à mesure » que la doctrine du Sauveur du monde se répand » par-tout, l'idolâtrie, et tout ce qui s'oppose à la » Religion Chrétienne, tombe en ruine. En voyant » cette merveille, adorez le pouvoir de Jesus, » et méprisez toutes les superstitions qu'il fait » disparoître ; car, de même que les ténebres » n'ont plus de force en la présence du soleil, » et que, s'il en reste encore en quelque endroit, » elles sont bientôt dissipées, ainsi, depuis que » le Fils de Dieu a paru, les ténebres de l'ido- » lâtrie n'ont plus de force, et toutes les parties » du monde se remplissent des lumieres de la » foi. Et comme il arrive que lorsqu'un Roi de- » meure enfermé dans son Palais, et ne paroît » pas en public, il se trouve des esprits brouil- » lons qui se prévalent de son absence pour en- » vahir le nom et l'autorité royale ; par-là les » peuples tombent dans l'erreur, parce que » sachant qu'ils ont un Roi, et ne le voyant pas, » ils sattachent à ceux à qui ils en voient » prendre le nom ; mais lorsque le véritable Roi » vient à paroître, l'imposture de ces usurpa- » teurs se découvre, et les peuples reconnoissent » leur légitime Souverain, abandonnent ceux

» qui les ont séduits. C'est ainsi que les démons » tromperent autrefois les hommes, en s'empa- » rant du nom et des honneurs qui appartiennent » à Dieu seul. Mais depuis que le Verbe divin » s'est fait voir sur la terre, et qu'il a fait con- » noître aux hommes Dieu son pere, l'impos- » ture des démons s'est dissipée; et les hommes » considérant le Verbe incarné, ont abandonné » les idoles, et reconnu le vrai Dieu. »

Saint Cyrille répondant à Julien l'apostat, qui avouoit que les Oracles avoient cessé : « Je loue, » dit-il, sa sincérité, en ce qu'il avoue que » l'inspiration diabolique dont les faux Prophetes » étoient animés, a entierement cessé; il ignore » néanmoins la véritable cause qui a fait ainsi » cesser le mensonge, et qui a reduit au silence » les Oracles de ses fausses Divinités. Car c'est » depuis que le monde a été éclairé des lumieres » de Jesus-Christ, que l'empire des démons a » été renversé, que toutes leurs illusions sem- » blables aux amusemens des enfans, ont été » dissipées, et que ces esprits impurs et ma- » lins ont été renfermés dans les enfers.

» Avant que Jesus-Christ eût paru sur la » terre, continue le même Pere, le démon y » avoit établi par-tout sa tyrannie, tous les » hommes étoient plongés dans de profondes té- » nebres; mais après que la véritable lumiere, » c'est-à-dire, le Fils unique de Dieu, a eu » éclairé toute la terre par les Oracles de son » Evangile, après que les ténebres du péché » ont été dissipées, et que tous les hommes qui » avoient été jusqu'alors dans l'erreur, ont été » appellés à la connoissance de la vérité; alors » toutes les illusions des faux Prophetes ont dis- » paru; les prétendues merveilles et les prédic- » tions de la fausse divination ont été anéanties; » les Oracles des Gentils ont cessé par-tout, et » ces Dieux qui avoient coutume de débiter des » mensonges, ont été réduits au silence. »

Digitized by Google

„ Avant la venue de Jesus-Christ, dit Théo-
„ doret, les démons séduisoient les hommes en
„ mille manieres ; mais depuis que la lumiere
„ de la vérité a paru, ils ont pris la fuite et ont
„ abandonné leurs oracles. Les démons voyant
„ donc la prédication de la vérité annoncée par-
„ tout, ils ont disparu, et s'en sont enfuis
„ comme de malheureux fugitifs, qui se con-
„ noissent coupables de plusieurs crimes, et qui
„ sentent l'approche de leur Maître souverain ;
„ ils ont laissé leurs anciennes demeures vuides,
„ et à présent la fontaine de Castalie ne rend plus
„ d'Oracles, non plus que celle de Colophone,
„ les bassins de Dodone, ou le Trépied de Del-
„ phes. Enfin, depuis que le Fils de Dieu s'est
„ incarné, les Oracles de Delphes, de Dodone,
„ d'Ammon, et tous les autres faux Prophetes
„ des Gentils ont perdu la parole. Le Capitole
„ gémit de voir les Princes Romains devenus
„ Chrétiens, et les Temples des idoles ren-
„ versés par leur ordre ; les Empereurs se pros-
„ ternent devant les Autels de Jesus-Christ, et
„ adorent l'étendard de la Croix. „

Fut-il jamais un prodige plus éclatant ? Peut-on avoir une démonstration de la divinité de Jesus-Christ, de son empire sur le démon, de sa toute-puissance, plus visible et plus frappante ? L'idolâtrie presque aussi âgée que le monde, est la seule religion dominante par tout l'univers à la seule Judée près, autorisée par la superstition de tous les peuples, sucée avec le lait depuis près de quatre mille ans, soutenue par tous les Edits de tous les Empereurs, par les suffrages unanimes de tous les savans Grecs et Romains, et nourrie par les prestiges du Prince des ténebres. L'idolâtrie enfin défendue par toutes les forces de l'Empire Romain, l'idolâtrie qui comptoit presque autant de partisans de ses superstitions qu'il y avoit d'hommes sur la terre : l'ido-

Digitized by Google

lâtrie tombe, toutes ses illusions disparoissent, tous ses oracles deviennent muets, dès que Jesus-Christ paroît; tout le Paganisme est anéanti, dès qu'il y a des Chretiens dans le monde. Cet événement surprenant qui se montre tous les jours à nos yeux, vaut seul tous les miracles. Il n'y a que Dieu seul qui ait pu vaincre cet usurpateur, qui ait pu détruire de si anciens préjugés, qui ait pu dissiper de si épaisses et si anciennes ténebres. Jesus-Christ a fait ce prodige; imaginez une preuve plus convaincante de sa divinité. Les Prophetes avoient prédit de lui ce grand événement, et nous en voyons de nos yeux les Prophéties accomplies: *Exaltabitur Dominus solus in die illâ; et idola penitùs conterentur*, dit Isaïe, *cap.* 2. Le Seigneur seul paroîtra grand en ce jour-là, et les idoles seront toutes non-seulement muettes, mais encore réduites en poudre: *In die illâ projiciet homo idola argenti sui, et simulacra auri sui, quæ fecerat sibi ut adoraret.* En ce jour-là, (c'est de la naissance de Jesus-Christ que le Prophete parle,) en ce jour-là l'homme rejettera loin de lui ses idoles d'argent et ses statues d'or, qu'il avoit faites pour les adorer.

§. LXXIV.

L'établissement de la Religion Chrétienne sur les ruines de l'idolâtrie.

L'établissement de la Religion Chrétienne sur les ruines de l'idolâtrie, comme nous avons déjà dit, et on ne sauroit le redire trop souvent, n'est pas un miracle moins sensible, ni moins concluant.

Représentez-vous la confusion extrême où l'on vivoit à l'égard de la religion, lorsque le Fils de Dieu se fit homme; et quel étoit le déréglement universel de l'esprit et du cœur de l'homme,

Digitized by Google

lorsque Jesus-Christ entreprit de le réformer. L'erreur régnoit avec empire par tout l'univers, et la corruption des mœurs avoit inondé toute la terre. Il n'y avoit point de créatures depuis les plus nobles jusqu'aux plus viles, qui n'eussent des Temples et des Autels en quelque partie du monde. Là c'étoit le soleil qu'on adoroit, ici c'étoit la lune ou quelqu'autre des planettes. Les hommes les plus scélérats, les femmes qui avoient été les plus décriées étoient au rang des Divinités, à qui on offroit tous les jours de l'encens et des sacrifices. Il y avoit des pays où l'on offroit des sacrifices aux mêmes animaux que l'on sacrifioit ailleurs aux autres Dieux; il y en avoit où les insectes qui rampent sur terre, étoient élevés sur les autels. Ce peuple plioit les genoux devant un chêne, cet autre donnoit de l'encens à un oignon; quelques-uns révéroient un fantôme que leur imagination leur avoit formé dans le sommeil; quelques-autres adoroient un bœuf, une vache, un pourceau; plusieurs se faisoient un point de religion d'avoir pour Dieux toutes ces chimériques Divinités; et il y avoit des sectes qui n'en reconnoissoient aucune. On voyoit des peuples qui avoient un plein pouvoir de se faire des Dieux de tout ce qu'ils aimoient; les autres prenoient la liberté de dégrader les anciens dont ils n'étoient pas contens. Enfin, on ne sauroit s'imaginer jusqu'à quel excès d'extravagance les erreurs s'étoient multipliées par le déréglement de l'esprit : la corruption du cœur n'avoit plus de bornes.

Omnis caro corruperat viam suam : la corruption de la chair, la dissolution, la licence avoient bien plus inondé dans ces derniers temps, que quand il fallut purifier la terre par le déluge. Les passions du cœur, d'intelligence, pour ainsi dire, avec les erreurs de l'esprit, ne régnoient pas seulement en paix, elles régnoient encore

avec honneur. L'injustice, l'impureté, la vengeance, l'adultere et tous les crimes les plus énormes n'avoient plus rien d'affreux ; la religion payenne les avoit comme civilisés, en les autorisant par l'exemple des Dieux mêmes ; et le déréglement étoit arrivé à un excès, que ce n'étoit plus la raison qui gouvernoit dans l'homme ; la chair étoit seule écoutée, tout se faisoit au gré des passions.

Les choses étoient en cet état, lorsque Jesus-Christ forme le dessein de purger l'esprit des hommes de toutes les erreurs, et le cœur de toute corruption, en rassemblant tous les hommes dans une seule Eglise, et ne souffrant plus dans le monde qu'une seule religion. Voilà sans doute un grand dessein (*a*), dit un grand serviteur de Dieu ; il seroit bien plus aisé de faire parler un même langage à toutes les nations, et de les réduire toutes sous une même Monarchie ; les peuples ayant naturellement bien plus d'attache pour la religion qu'ils ont reçue de leurs peres, qu'ils n'en ont ni pour leur langue, ni pour la forme du gouvernement.

Mais par quelle voie le Sauveur du monde se propose-t-il d'exécuter son projet ? Peut-être qu'il composera sa nouvelle loi du débris de toutes les autres, ou du moins trouvera-t-il un biais pour les accorder. Nullement : la religion que ce nouveau Législateur veut établir, réprouve et sappe jusqu'aux fondemens toutes les autres religions. Ce n'est point en accordant les opinions, qu'il prétend de réunir les esprits, c'est en les renversant, en les proscrivant toutes. Quelle entreprise en apparence plus chimérique ! Il faut du moins que cette doctrine qu'il veut insinuer dans tous les esprits, soit extrêmement plausible, et que la regle des mœurs qu'il veut rendre universelle, flatte extraordinairement la

(*a*) *La Colombiere.*

concupiscence et les sens. C'est tout le contraire : il n'est rien au monde qui soit plus au-dessus de la raison humaine, rien qui paroisse même plus opposé à cette raison, rien qui soit, en effet, plus contraire aux sens que sa doctrine : c'est une théologie qui est au-dessus de toute intelligence humaine, et une morale qui semble surpasser toutes les forces de la nature, et qui condamne toutes les inclinations de l'amour-propre, et les moindres saillies des passions : mysteres ineffables de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie, maximes pures, saintes, mais gênantes, qui révoltent tous les sens. Quel prodige, si ces vérités incompréhensibles, si cette loi si difficile, si cette religion si surnaturelle, si cette doctrine si extraordinaire nuement proposée, sans art, sans éloquence, sans fard, étoient universellement reçues de toute sorte de gens ! Ce prodige s'est fait, et nous sommes tous témoins de ce prodige. Ces Philosophes payens, accoutumés à ne croire que ce qu'ils voyoient, accoutumés à examiner, à contredire, à pointiller sur toutes choses, qui se faisoient un honneur d'être inébranlables dans leurs sentimens, qui ne se rendoient jamais qu'à des preuves évidentes et sensibles, se sont rendus sans réplique à ces grandes vérités qu'ils ne pouvoient pas comprendre, ont réduit leur esprit en esclavage sous l'obéissance de Jesus-Christ, se sont soumis aveuglément à la foi ; ils ont avoué que toute leur théologie étoit fabuleuse, que jusqu'alors leur philosophie avoit erré ; et tout cela, sans y être forcés par nul raisonnement naturel, sans qu'on ait même pu adoucir leur répugnance. Oui, ils ont eu de la peine à croire ; ils ont d'abord traité ce nouveau Maître de visionnaire et d'extravagant. Ils ont reçu ses Disciples avec risée ; ils se sont récriés, ils ont

disputé, ils ont écrit : on ne leur a souvent rien répondu ; on s'est contenté de leur dire qu'il falloit croire, et ils ont cru sans contredire, sans examiner ; ils se sont rendus à telles conditions qu'on a voulu leur prescrire.

Les Rois et les Empereurs, qui avoient employé toutes leurs forces pour anéantir le Christianisme, sont devenus Chrétiens. Ces grands du monde nourris dans le faste et dans les plaisirs, ont embrassé la croix, en se soumettant à une loi, et en embrassant une religion qui ne prêche que mortification et que pénitence. Le monde est devenu chrétien, après avoir été près de quatre mille ans idolâtre. Les mains accoutumées dès l'enfance à offrir de l'encens aux idoles, se sont employées à les briser et à les détruire. L'Eglise s'est établie par tout l'univers, sur les ruines du Paganisme, non pas à main armée, mais par le sang même de près de dix-huit millions de Martyrs.

Ç'auroit été une grande merveille que l'établissement du Christianisme, quelque voie qu'on eût prise pour le fonder ; mais de peur qu'il ne parût en quelque sorte l'ouvrage de l'homme, Jesus-Christ a rejeté toutes les voies ordinaires qui auroient pu faciliter cette entreprise, dit le même Auteur qu'on a déjà cité ; et pour rendre encore plus visible la main de Dieu qui la conduisoit, il l'a exécutée par des voies entiérement opposées ; il a fait servir à son dessein tout ce qui sembloit le plus capable de le faire échouer et de le détruire. Doctrine incompréhensible, morale austere, foi aveugle, humilité profonde, dénuement universel. Il choisit pour persuader ces grands mysteres, pour prêcher cette nouvelle loi, pour confondre toute la sagesse humaine, ce qu'il y a de plus vil, de plus grossier, de plus ignorant parmi les hommes ; il choisit la condition la plus abjecte, et ce qu'il y a de plus contemptible et de plus rustaud

rustaud dans cette vile condition, pour en faire ses principaux Disciples. Douze pauvres pêcheurs, sans lettres, sans usage du monde, sans moyens, qui ne connoissent que des filets, et qui ne sont capables que de ramer dans une barque, sont ses Hérauts; et Pierre, le plus lâche et le plus grossier de tous, son premier Ministre. Cependant, avec des moyens si peu propres, avec des instrumens si contraires à ses desseins, Jesus-Christ a soumis à sa loi tout l'univers; Jesus-Christ a converti tous les Philosophes et les Empereurs païens; Jesus-Christ a établi sur les ruines de toutes les fausses religions le Christianisme.

Que tous les athées, que tous les libertins, que tous les hérétiques s'élevent contre notre créance; voilà un argument qui renverse tous leurs sophismes, tous leurs doutes, toutes leurs difficultés, et qui les tourne même à notre avantage. Oui, tous ces grands génies du Paganisme, tous ces partisans de la raison humaine, tous ces esclaves de la volupté, tous les hommes ont senti naturellement ces difficultés; et malgré leur répugnance et leurs anciens préjugés, ils ont cru ces grands mysteres, et tout l'univers n'a pas laissé de les adorer. Tout le monde est devenu chrétien; et l'Eglise de Jesus-Christ a fait disparoître, a anéanti ce tas énorme de fausses divinités, et ce chaos immense de ténebres. Trouvez, imaginez un prodige où la divinité de Jesus-Christ se manifeste plus visiblement à l'esprit humain, où la sagesse infinie et la toute-puissance de Dieu se fassent sentir d'une maniere plus convaincante que dans cet établissement miraculeux du Christianisme? Après cela, si croire et ne pas vivre conformément à ce qu'on croit, c'est impiété, s'écrie avec raison le savant Pic de la Mirandole, ne pas croire après des témoignages si frappans, c'est l'effet d'une imbécillité d'esprit sans mesure; et le comble de la folie, c'est de ne la sentir pas.

Digitized by Google

Oui, disons-le encore une fois : on ne sauroit trop remettre devant les yeux une merveille si frappante. Oui, Jesus-Christ se propose d'abolir toutes les Religions qui régnoient dans le monde, et d'en établir une nouvelle, dont le dogme est au-dessus de toutes les lumieres de la raison, dont la doctrine est incompréhensible à tout esprit humain, dont la morale révolte tous les sens auxquels elle est entierement contraire. Ce projet ne pouvoit s'exécuter naturellement, quelques moyens humains qu'on y eût pu employer ; et par conséquent l'exécution de ce projet est un miracle tout visible. Il n'y a employé nul moyen humain, et voilà ce qui rend le miracle encore plus surprenant. Enfin, il y a employé des moyens tous contraires, des moyens qui dans l'ordre naturel devoient être des obstacles invincibles ; c'est là le comble de la merveille ; et pour le dire ainsi, le miracle du miracle même. Quels sujets a-t-il choisi pour exécuter une entreprise si difficile, si chimérique en apparence ? Douze Apôtres tirés de la lie du peuple, gens grossiers, sans esprit, sans lettres, sans éducation, sans moyens ; douze Pêcheurs qui n'avoient pour tout bien que quelques filets, pour toute science que l'art de prendre des poissons, pour toute ressource qu'une misérable barque ; gens si timides, si lâches, que le plus généreux, le plus hardi, on pourroit même dire, à saint Jean près, le plus fidele, jura trois fois n'avoir jamais connu Jesus-Christ, et cela au seul reproche d'un valet et d'une servante. Voilà les instrumens dont Jesus-Christ veut se servir pour confondre tous les sages du monde, pour soumettre au joug de sa loi tout l'Empire Romain et tous les peuples de la terre, malgré une possession immémoriale de coutumes, de superstitions et d'erreurs, malgré toute la fierté des Romains, et tout l'orgueil des Grecs, malgré la corruption générale de toute la terre. Tel a été

le dessein de Jesus-Christ ; et quelque chimérique en apparence, quelque naturellement impossible que fût ce projet, Jesus-Christ l'a exécuté, en donnant pour maxime à ses Apôtres naturellement si grossiers, si timides, si ignorans, de s'offrir, de courir même à la mort, de se présenter aux tribunaux, sans penser même à ce qu'ils auroient à répondre, qu'il leur donneroit alors, sur l'heure, des paroles, et une sagesse à quoi tous leurs ennemis ne pourroient résister ni rien opposer. Quelle preuve plus visible, plus incontestable de sa divinité, quel plus grand miracle ! Cette preuve subsiste encore aujourd'hui ; nous voyons de nos propres yeux, après plus de dix-sept cents ans, ce miracle. Incrédules, résistez encore à une conviction, à une démonstration si sensible : votre opiniâtreté insensée, votre manque de foi n'est pas seulement l'effet de votre petit génie, c'est encore le fruit naturel de la corruption de votre cœur.

§. LXXV.

La Divinité de Jesus-Christ, reconnue par les Païens même.

Certainement la divinité de Jesus-Christ est si visible, qu'elle a été reconnue et publiée par ceux même qui avoient le plus d'intérêt à la nier, et qui avoient le plus de peine à la croire. Joseph, qui vivoit vers l'an 70 de Jesus-Christ, a été le personnage le plus éclairé qu'ait eu les Juifs. Voici ce que cet Ecrivain, si zélé pour le Judaïsme, dit de Notre-Seigneur Jesus-Christ dans son histoire. " En ce temps, dit-il, parut Jesus, „ homme sage, si néanmoins on ne peut l'ap- „ peller qu'un homme, car il étoit puissant en „ merveilles, et le maître de ceux qui aimoient „ la vertu. Il attacha plusieurs d'entre les Juifs

„ à sa doctrine, et beaucoup de Gentils (*a*). Il „ étoit le Christ; malgré le supplice de la croix „ auquel Pilate le condamna, sur les poursuites „ des Chefs de la nation, ses premiers Disciples „ ne cesserent de lui demeurer unis. Il leur appa- „ rut vivant trois jours après sa mort, selon que „ l'avoient prédit les Prophetes, avec les autres „ prodiges de sa vie; et jusqu'à ce jour, ses sec- „ tateurs ont continué de subsister sous le nom „ de Chrétiens qu'ils empruntent de lui. „ Les Talmudistes, c'est-à-dire, ceux qui sont attachés aux sentimens du Talmud, qui est un livre où les plus Juifs ont renfermé tout ce qui regarde l'explication de leur loi; les Talmudistes, dis-je, ennemis les plus furieux et les plus déchaînés qu'aient eu les Chrétiens, n'ont pu se dispenser d'avouer les miracles de Jesus-Christ. Leur animosité contre nous, dans sa plus grande fureur, n'a rien pu contre la notoriété de ces faits, et ils ont été contraints de confesser que le Dieu des Chrétiens avoit étonné la terre par ses merveilles.

Il n'est pas jusqu'aux Empereurs Romains, si furieusement déclarés contre les Chrétiens, dont ils avoient juré la perte, qui n'aient reconnu quelque chose de divin dans Jesus-Christ.

Tibere informé par Pilate même, des prodiges que Jesus-Christ avoit faits dans la Syrie, et de toutes les merveilles qui étoient arrivées à sa mort, et trois jours après sa mort, en ressuscitant comme il l'avoit prédit; ce qui étoit attesté par un grand nombre de témoins, et démontré par des preuves incontestables : Tibere demanda au Sénat que Jesus-Christ fût mis au rang des autres Divinités de l'Empire. Tel étoit alors l'usage des Romains; ils divinisoient les hommes dans lesquels éclatoient des marques extraordinaires de puissance et de vertu. Nul n'en avoit jamais tant montré que Jesus-Christ, et les relations qui venoient en

(*a*) *Joseph. Antiq. lib.* 18. *cap.* 4.

foule de la Judée, annonçoient chaque jour le détail prodigieux de ses miracles. Le Sénat refusa, dit Eusebe, d'exécuter ce que l'Empereur demandoit, parce qu'il ne vouloit point être prévenu dans ces décisions, ou plutôt, parce que Jesus-Christ lui-même ne voulut point permettre que son nom se trouvât mêlé avec ces Divinités païennes. Il est toujours vrai que Tibere proposa d'accorder à Jesus-Christ les honneurs suprêmes : ce qui prouve, dit Tertulien, combien les miracles que Jesus-Christ a fait sont incontestables, et l'impression qu'ils faisoient même sur l'esprit des Païens.

Lampride est garant de la vénération profonde que l'Empereur Adrien avoit pour Jesus-Christ. Ce Prince eut dessein de lui dresser des autels, et de le mettre au nombre de ses Dieux : il fit bâtir des Temples dans toutes les villes, sans y placer aucune idole, dit l'Historien ; et il ajoute que si le projet demeura sans exécution, c'est que les oracles consultés répondirent que si ce dessein s'exécutoit, tous les anciens Dieux alloient devenir muets, et toute la terre chrétienne. Tous ces faits sont positifs.

L'Empereur Alexandre Sévere, charmé de tout ce qu'il avoit entendu dire de Jesus-Christ, le plaça dans un oratoire domestique, dit Lampride, et il étoit si enchanté de sa doctrine, qu'il fit publier par un Héraut quelques maximes de l'Evangile, et il les fit graver sur des ouvrages publics, et jusques dans son cabinet et dans sa chambre, voulant que son Palais même les présentât toujours à ses yeux. Que si malgré l'estime et la vénération qu'avoient ces Princes pour Jesus-Christ, il y a eu durant leur regne des Martyrs, c'étoit l'effet de la prévention superstitieuse des peuples, et de l'impie cruauté des Gouverneurs de Province, la plupart vrais tyrans ; aussi-bien que de la haine furieuse que tout l'enfer avoit

contre le Christianisme. Voilà ce que le paganisme, malgré sa prévention et son entêtement pour ses Dieux, pensoit de Jesus-Christ; et il n'est pas jusqu'aux plus anciens et plus célebres Historiens païens, qui n'aient raconté avec admiration quelques événemens miraculeux de sa vie.

Chalcide rapporte tout au long le phénomene qui apparut aux Mages d'Orient. Phlegon, affranchi d'Adrien, raconte comme un prodige inoui l'éclipse du soleil, arrivée à la mort de Jesus-Christ, dont parlent les Evangélistes : Tallhus a fait la même observation. Macrobe atteste la vérité du meurtre des enfans innocens, immolés par Hérode à la naissance du Sauveur, sans avoir épargné même son propre fils; ce qui fit dire, au rapport de cet Historien, qu'il valoit mieux être le porc que le fils d'Hérode. Enfin, Porphyre, quelque ennemi qu'il soit du Christianisme, convient que Jesus-Christ avoit chassé les démons, aboli leur empire, et rendu vaine la puissance des Dieux de la Gentilité, par la seule vertu de son nom. Tout l'enfer même a été contraint, malgré sa haine contre Jesus-Christ, de rendre témoignage à sa divinité et à sa toute-puissance. On a vu dans l'histoire de la vie de ce divin Sauveur, combien de fois les Démons, forcés par sa vertu de sortir du corps des possédés, ont avoué qu'il étoit le Messie, le Christ, le Fils de Dieu, en se plaignant qu'il étoit venu ruiner leur empire.

Nous lisons dans le chapitre 19 des Actes des Apôtres, que saint Paul étant à Ephese, y baptisa quelques Disciples qui n'avoient reçu que le baptême de Jean, et que leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit vint sur eux; en sorte qu'ils reçurent le don des langues et le don de prophétie. En ce temps-là quelques-uns des Exorcistes Juifs qui couroient le pays, voyant les miracles que saint Paul opéroit tous les jours au nom de Notre-Seigneur, se hasarderent d'invoquer le nom de

Digitized by Google

Notre-Seigneur Jesus-Christ sur ceux qui étoient possédés des malins esprits, en disant : je vous conjure par Jesus que Paul prêche, de sortir de ce corps ; ceux qui faisoient cela étoient les sept fils de Sceva Juif, Prince des Prêtres. Mais le malin esprit leur fit cette réponse : je connois Jesus, et je sais qui est Paul : pour vous autres, qui êtes-vous ? à l'instant, l'homme qui étoit possédé d'un Démon très-méchant, se jette sur eux, et les ayant meurtri de coups, s'en rend le maître. La chose fut sue de tous les Juifs et de tous les Gentils qui demeuroient à Ephese, ajoute l'Historien sacré ; ils en furent tous épouvantés, et on exaltoit le nom du Seigneur Jesus.

C'est ainsi que l'enfer même est contraint de rendre témoignage à celui au seul nom duquel tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchit le genou, et confesse que le Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de Dieu le Pere, où il est allé nous préparer une place, pourvu que nous suivions ses traces en gardant ses loix. Il est assis dans le ciel à la droite de Dieu ; ce qui marque son égalité avec son Pere. Il y conserve les cicatrices sacrées sur ses mains, sur ses pieds, et à son côté ; monumens éternels de son amour pour nous et de ses souffrances, qui sont autant de langues, dit saint Bernard, qui demandent sans cesse pour nous miséricorde. C'est dans ce séjour de sa gloire, dit saint Paul (*a*), qu'il prie sans cesse pour nous, et qu'il nous sert d'avocat pour défendre notre cause auprès de son Pere ; de seul médiateur entre Dieu et les hommes (*b*), Jesus-Christ homme qui s'est donné lui-même pour être le prix du rachat de tous les hommes ; de Pontife enfin, toujours vivant pour intercéder toujours en notre faveur.

(a) 1. *Tim.* 2.
(b) *Hæb.* 7.

Car il étoit convenable que nous eussions un Pontife tel que celui-ci, qui est saint, innocent, sans aucune tache, éloigné de tout commerce avec les pécheurs, et placé au-dessus des cieux; qui n'a pas besoin chaque jour, comme les Pontifes, d'offrir des victimes pour ses péchés, puis pour ceux du peuple; aussi n'a-t-il offert qu'une fois, lorsqu'il s'est offert lui-même; car ceux que la loi fait Pontifes, sont des hommes sujets aux infirmités; mais Jesus-Christ est le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedech, qui est pour toujours dans un état de perfection. De plus, pour les autres Prêtres, il y en a eu plusieurs, par la raison que la mort les empêchoit de subsister toujours; mais celui-ci subsistant pour toujours, son Sacerdoce est éternel; et de-là vient qu'il est toujours en état de sauver ceux qui par lui vont à Dieu.

C'est pourquoi, mes Freres, continue le même Apôtre (*a*), pouvant entrer dans le Sanctuaire avec assurance par le sang de Jesus-Christ, par la voie nouvelle qui mene à la vie, et qu'il a ouverte au travers du voile, qui est sa chair; ayant aussi en lui un Grand-Prêtre, qui gouverne la maison de Dieu, approchons-nous avec un cœur sincere et une foi parfaite. Jesus-Christ est celui qui est mort, qui est ressuscité, qui est à la droite de Dieu, qui intercede même pour nous. Après cela, qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ (*b*), s'écrie le même Apôtre? sera-ce la tribulation, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les dangers, ou la persécution, ou le glaive? Pour moi, je suis assuré, ajoute-t-il, que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut,

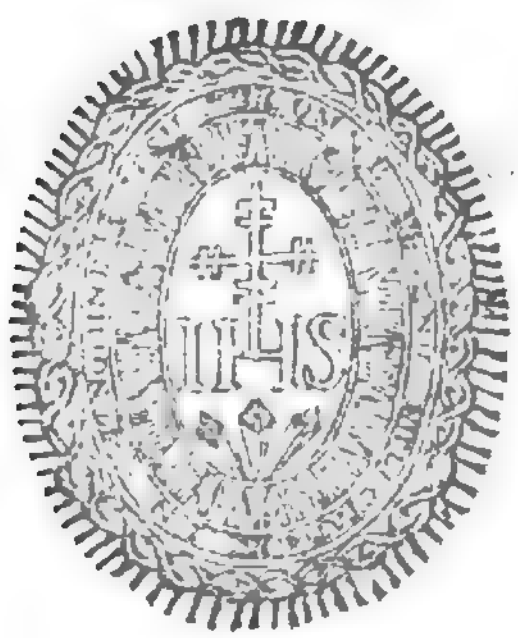
(a) *Hæbr.* 10.

(b) *Rom.* 8.

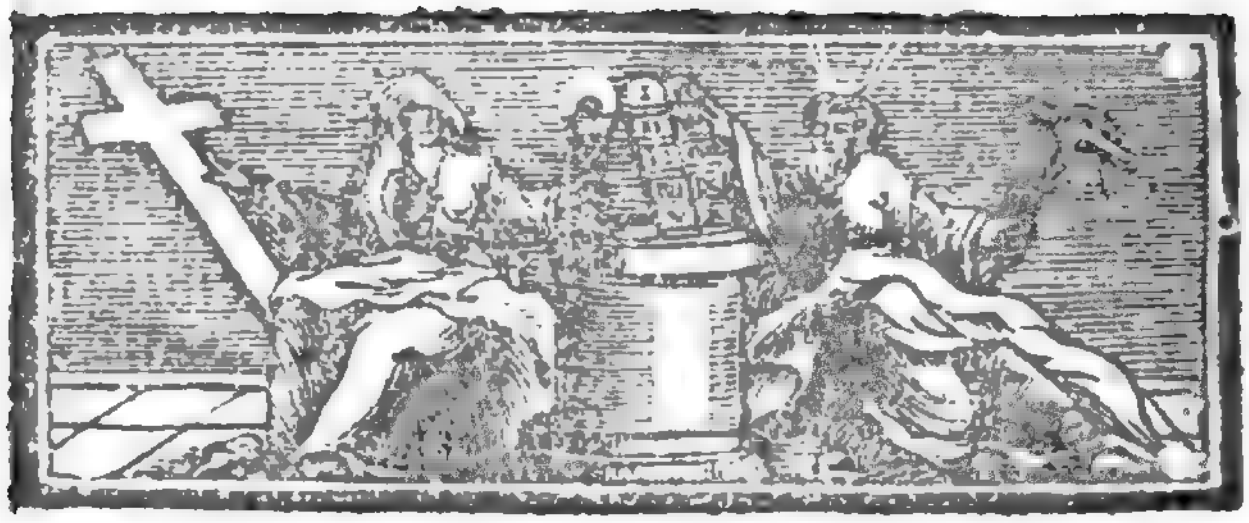
Digitized by Google

ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature, ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jesus-Christ. Allons donc (*a*) avec confiance au trône de la grace, afin d'obtenir miséricorde, et de trouver grace auprès de lui, puisque toutes choses sont de lui, et par lui, et en lui. A lui soit la gloire dans tous les siecles. Ainsi soit-il. *Quoniam* (b) *ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia; ipsi gloria in sæcula. Amen.*

(a) *Hæbr.* 4.
(b) *Rom.* 11.



Digitized by Google



LA VIE
DE LA TRÈS-SAINTE
VIERGE MARIE,
MERE DE DIEU.

ECRIRE la Vie de la très-sainte Vierge Marie, Mere de Dieu, c'est faire l'abrégé de toutes les merveilles du Seigneur; c'est réunir sous un point de vue toutes les plus éclatantes vertus; c'est faire une peinture du chef-d'œuvre de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu, et par conséquent le portrait de la plus sainte, de la plus excellente et de la plus parfaite de toutes les pures créatures. C'est aussi ce qui fait dire à saint Bernard, que rien ne l'épouvante davantage que d'entreprendre de parler de la très-sainte Vierge : non, ce ne seroit pas assez, dit-il, d'un charbon ardent pris sur l'Autel pour purifier ma langue comme à Isaïe, il faudroit un globe tout de feu, qui consumant toute la rouille, me rendît assez éloquent, assez habile pour parler dignement de la Mere de Dieu : *Non quidem carbo unus, sed ingens globus et igneus afferatur.*

§. I.

Idée générale des prérogatives de la très-sainte Vierge.

Il n'est pas surprenant qu'une femme revêtue du soleil, qui a la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête, éblouisse : les Anges en sont eux-mêmes dans l'admiration dès le premier instant qu'elle paroît sur la terre : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens !* s'écrient-ils : qui est celle-ci qui s'éleve du désert comblée des plus douces délices, et brillante d'un éclat qui éblouit ! *quæ est ista !* C'est la Reine du ciel et de la terre, leur répond-on avec toute l'Eglise ; c'est la fille bien-aimée du Très-Haut ; c'est cette Vierge sans tache bénie entre toutes les femmes, cette Vierge bienheureuse, qui est devenue mere sans cesser d'être Vierge ; c'est l'arche de la nouvelle alliance, l'étoile du matin, comme chante l'Eglise, qui nous annonce le lever du Soleil ; c'est la mere de miséricorde, l'asyle des Pécheurs, notre vie, notre consolation ; notre espérance : *Vita dulcedo, spes nostra.* C'est notre caution auprès de Dieu, dit saint Augustin ; notre médiatrice auprès du souverain Médiateur, dit saint Bernard ; notre avocate, notre paix, notre joie, dit saint Ephrem ; enfin, c'est la Mere de Dieu. Cette seule qualité, disent les Peres, renferme tous les titres les plus pompeux, les plus magnifiques : Dieu seul, dit saint André de Crete, peut faire le digne éloge, et le véritable portrait de la très-sainte Vierge : *Hanc Dei tantum est pro dignitate laudare ;* car après Dieu, dit saint Augustin, qu'y a-t-il dans le ciel et sur la terre de plus auguste, de plus grand, de plus respectable que la Mere de Dieu. C'est de cette divine Mere qu'on entreprend ici d'écrire la vie : nulle

histoire qui doive intéresser davantage tous les fideles, et qui puisse leur être plus utile, après celle de Jesus-Christ.

Dieu ayant déterminé de toute éternité que le Verbe se fît homme pour satisfaire pleinement la justice divine offensée, irritée par le péché du premier homme, il lui avoit choisi pour mere une Vierge dans le sein de laquelle ce grand Mystere devoit s'opérer (*a*); et cette bienheureuse Créature étoit Marie, fille de Joachim et d'Anne, de la Tribu de Juda, issue du Sang Royal, et laquelle, comme parle saint Bernard, devoit être le chef-d'œuvre de tous les siecles.

§. II.

Le portrait que l'Esprit-Saint a fait de la Sainte Vierge.

Le choix de la Mere est aussi ancien dans Dieu que l'incarnation du Fils : *Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis*, lui fait dire l'Eglise : Dieu a réglé de toute éternité, le haut rang que je devois tenir sur toutes les pures créatures; et dès-lors il a voulu, en m'élevant à la maternité divine, que je ne fusse inférieure qu'à Dieu seul. Avant que Dieu tirât du néant toutes choses, mon portrait, pour ainsi dire, étoit déjà fini dans les idées et dans les décrets éternels de Dieu. Le monde n'étoit point encore créé, ni rien de tout ce qui existe dans le monde; et j'étois déjà l'objet des complaisances, des délices du Très-Haut, parce que j'étois dès-lors représentée à ses yeux avec cet assemblage de dons surnaturels et de vertus; avec cette plénitude de graces et de privileges qui me caractérisent (*b*) : *Dominus possedit me in initio viarum suarum.*

(a) *Joan.* 21.
(b) *Prov.* 8.

Digitized by Google

Elle n'a pas été moins privilégiée dans le temps. A peine le monde est tiré du néant, qu'on publie les merveilles et les insignes prérogatives de la très-sainte Vierge. A peine le démon triomphe par la chûte funeste du premier homme, que MARIE, pour ainsi dire, paroît sur les rangs pour réprimer, pour éteindre la joie maligne qu'avoit tout l'enfer de cette malheureuse victoire (*a*) : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et ipsa cónteret caput tuum.* Sache, dit le Seigneur, parlant au séducteur, que je mettrai une inimitié irréconciliable entre toi et une Femme, qui t'écrasera la tête, quelque effort que tu fasses pour l'éviter. Tu as trouvé dans Eve, mere des vivans, encore vierge, une crédulité, une foiblesse dont tu t'es servi pour infecter par le péché tout le genre humain; tu trouveras dans Marie, Mere du Messie, toujours Vierge, une fécondité qui réparera abondamment cette perte. En vain vomiras-tu et contre elle et contre son Fils tout ce que tu as de rage et de venin; tu ne saurois la mordre : avec tous tes efforts et toute ta malice, tu ne saurois approcher seulement de son talon, et le fils qu'elle mettra au monde détruira ton empire dès sa naissance (*b*) : *Et tu insidiaberis calcaneo ejus.* De tyran que tu auras été jusqu'alors, tu deviendras esclave; et ayant la tête écrasée, tu ne pourras plus faire du mal qu'à ceux qui voudront se mettre volontairement dans tes fers.

Comme le Messie, depuis la création du monde, a été le grand objet des vœux, des promesses et des prophéties de l'ancien Testament, il est visible que sa bienheureuse Mere a dû être en même temps l'objet et de ces vœux, et de ces prédictions, et de ces promesses. Ne soyez pas surpris, dit le célebre Sophronius (*c*), si tant de gens s'em-

(a) *Gen.* 5.
(b) *Gen.* 3.
(c) *Serm. de Assumpt.*

Digitized by Google

pressent de publier les grandeurs de la Mere de Dieu, depuis que Dieu lui-même a fait son éloge dès la naissance du monde : tout l'ancien Testament est plein des traits et des figures qui sont comme les ébauches de son véritable portrait. Nous reconnoissons dans le buisson ardent que vit Moïse, la figure de votre admirable virginité, Mere de Dieu, s'écrie l'Eglise. La verge miraculeuse d'Aaron, qui seule fleurit dans le tabernacle, disent les Peres de l'Eglise, et qui fut depuis conservée avec tant de soin dans l'Arche d'Alliance, n'est pas une moins éclatante figure de cette féconde virginité. La Toison de Gédéon seule, couverte de la rosée du Ciel, tandis que toute la terre d'alentour, reste seche, est une des plus singulieres figures de la Mere de Dieu, dit saint Ambroise (*a*) ; et c'est ce qui fait dire à l'Eglise, que lorsque le Verbe divin s'est fait chair dans le sein de la très-sainte Vierge, il y est descendu comme une pluie miraculeuse sur la Toison (*b*) : *Sicut pluvia in vellus descendisti.* Qui ne voit, dit le bienheureux Pierre Damien, que l'Arche d'Alliance, faite d'un bois incorruptible, et laquelle inspiroit tant de respect et de vénération aux Prêtres, aux peuples et aux Rois, étoit une figure bien sensible de la Mere de Dieu, qu'on peut à juste titre appeller l'Arche de la nouvelle alliance : *Fœderis arca !* Et c'est dans le même sens que le Prophete s'écrie (*c*) : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et Arca sanctificationis tuæ* : Levez-vous, Seigneur, et entrez enfin dans le séjour de votre gloire, vous et l'Arche dans laquelle vous avez commencé la nouvelle alliance, et le grand ouvrage de notre salut. Le trône de Salomon, d'or pur et d'un ivoire éclatant, dit le même Pere, n'en est pas une moindre figure. C'est dans le sein

(a) *Serm.* 13.
(b) *Serm. de Nat.*
(c) *Psalt.* 31.

Digitized by Google

de la très-sainte Vierge, plus précieux que l'or le plus pur, plus pur que le plus blanc ivoire, que le véritable Salomon a paru comme sur son trône, quand le Verbe divin s'est fait chair.

Peu de figures dans l'ancien Testament qui ne soient une peinture allégorique de la très-sainte Vierge. C'est pour cela qu'elle est appellée l'Arbre de vie qui a porté le véritable fruit du salut, la Fontaine d'eau claire qui est née de la terre pour en arroser toute la surface ; l'Arc-en-ciel, signe sûr de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu ; l'Echelle mystérieuse que vit Jacob, par laquelle on monte jusqu'au Ciel. Ainsi est-elle appellée le Tabernacle, la maison, le temple de Dieu. Ainsi l'appelle-t-on le Chandelier d'or massif orné des sept dons du Saint-Esprit, comme de sept branches qui rendent une lumiere éclatante ; l'Autel sacré où Jesus, la victime innocente, s'est offert à son Pere éternel pour le salut des hommes ; la rose d'un vif brillant qui ne se fane point ; la tour de David, de laquelle pendent mille boucliers, et toutes les armes des plus vaillans ; enfin, la porte du Ciel, puisque c'est par elle qu'est venu celui qui seul pouvoit nous en ouvrir l'entrée. C'est sous ces figures que l'Ecriture sainte nous fait le portrait de la très-sainte Vierge.

Les saints Peres remarquent que le Cantique des Cantiques n'est qu'une allégorie continuelle de la Mere de Dieu ; l'Eglise animée toujours de l'Esprit-Saint, lui en fait la juste application. Tout ce qui est dit de la sagesse dans les livres de Salomon et dans l'Ecclésiastique, fait le portrait de cette bienheureuse créature, comme l'Eglise le reconnoît. Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies ; c'est-à-dire, comme de toute éternité Dieu a eu en vue le mystere de l'Incarnation de son Fils, de toute éternité aussi j'ai été choisie pour être sa Mere ; et comme le Verbe

incarné dans l'idée éternelle de Dieu est né avant toutes les créatures (*a*) : *Primogenitus omnis creaturæ*, de même, avec proportion, suis-je la premiere née dans les idées divines, avant tout ce qui a été créé (*b*) : *Ego ex ore Altissimi prodivi primogenita ante omnem creaturam.* Celui qui m'a créé a reposé dans mon propre sein : *Qui creavit me requievit in tabernaculo meo.* Et en considération de cette insigne faveur, le Seigneur m'a dit : habitez avec Jacob, qu'Israël soit votre héritage ; régnez en qualité de Souveraine sur mon peuple, et prenez racine dans mes Elus, dont vous serez et la Mere et la Reine : *In Jacob inhabita, et in Israël hæreditare ; et in Electis meis mitte radices.* Nul de ces heureux prédestinés qui n'ait une dévotion tendre, un zele ardent envers la Mere de Dieu, et qui n'ait singulierement à cœur son culte : *In multitudine electorum habebit laudem.* Il n'y a que les hérétiques, que les ames réprouvées qui puissent improuver le culte qu'on lui rend (*c*) : *Omnes qui me oderunt diligunt mortem.*

§. III.

Les figures de l'ancien Testament, et les Prophéties qui regardent la sainte Vierge.

Comme tout ce qu'il y a eu de grands hommes et de saints personnages dans l'ancien Testament, ont été les figures de Jesus-Christ, nulle femme aussi dans l'Ecriture, célebre par ses rares vertus, et par des actions d'éclat, disent les saints Peres, qui ne soit la figure de la très-sainte Vierge.

Eve créée dans l'état d'innocence, est le symbole, selon eux, de Marie, conçue sans pé-

(a) *Col.* 1.
(b) *Eccl.* 24.
(c) *Prov.* 8.

ché (*a*). Aza, qui signifie belle et richement parée, dit saint Bonaventure, et dont l'Epoux, nommé Othoniel, signifie le Dieu de mon cœur, est une autre figure de la très-sainte Vierge. Personne n'ignore le rapport qu'ont Judith, Esther, Abigail et Abisag avec Marie Mere de Dieu. Esther, par un privilege singulier, est exempte de la loi générale, qui condamne toutes les autres à la mort (*b*) : *Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est ;* symbole bien marqué de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Esther délivre son peuple d'un massacre universel; et Marie met au monde le Rédempteur de tous les hommes.

Judith délivre sa nation du formidable Holopherne, qui avoit juré d'exterminer le peuple Juif ; et à qui convient mieux qu'à la sainte Vierge, ce que le Grand-Prêtre Joachim dit de cette Héroïne (*c*) : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri ;* vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple ; Dieu s'est servi de vous pour nous délivrer de notre plus mortel ennemi, parce que vous avez aimé la chasteté plus que personne ; *Eo quòd castitatem amaveris ;* aussi serez-vous éternellement bénie : *Ideo eris benedicta in æternum.* Vous êtes bénie du Seigneur Dieu très-haut, par-dessus toutes les femmes, lui dit Ozias, Chef du peuple d'Israël : *Benedicta es tu filia à Domino Deo excelso, præ omnibus mulieribus.* Qui ne voit dans tous ces traits l'esquisse, pour ainsi dire, du tableau de la très-sainte Vierge Mere de Dieu, six ou sept cents ans avant qu'elle vînt au monde ?

Tous les Prophetes ont fait le portrait de la Mere de Dieu, en faisant celui de son Fils. Nul

(a) *Jer.* 15.
(b) *Esth.* 15.
(c) *Judith.* 15.

interprete du Saint-Esprit qui n'ait parlé de vous, Vierge sainte, s'écrie saint André de Crete ; vous êtes le sujet ordinaire de leurs Oracles, et l'objet des portraits allégoriques qu'ils nous ont laissés. Comme il falloit préparer le monde au mystere ineffable de l'Incarnation du Verbe divin, par les prophéties, disent saint Chrysostome et saint Grégoire de Nysse, il falloit de même préparer par les prophéties, l'esprit humain à croire une Mere toujours Vierge, et une pure créature véritablement Mere de Dieu.

Voilà qu'une Vierge, dit Isaïe plus de sept cents ans avant la naissance de Marie (*a*), concevra et enfantera un fils, sans cesser d'être Vierge : *Ecce concipiet et pariet filium*, Dieu a fait sur la terre un nouveau prodige, dit Jérémie (*b*) : une femme portera dans son sein un homme parfait ; c'est-à-dire, un Homme-Dieu, disent les Interpretes, lequel sous la forme d'un enfant, est la force et la sagesse de Dieu même, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, soutenant et portant toutes choses par sa parole toute-puissante (*c*). *Creavit Dominus novum super terram : Fœmina circumdabit virum.* Qui est celle-ci qui, semblable à l'aurore, vient nous annoncer le lever du soleil, s'écrie Salomon dans le Cantique des Cantiques (*d*) ? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens ?* Dès le premier moment de sa vie, jusqu'à ce qu'elle ait mis au monde le Sauveur, Marie a été comme l'aurore qui se leve sur l'horizon, et qui nous amene le jour à mesure qu'elle avance ; belle comme la lune dans son plein, brillante comme le soleil, de qui la lune reçoit toute sa beauté et sa lumiere, elle est terrible aux puissances des ténebres, qu'elle dissipe

(*a*) *Isaïe.* 7.
(b) *Jerem.* 31.
(c) *Hœbr.* 1.
(d) *Cant.* 5.

par son éclat, comme une armée rangée en bataille, qui jette la frayeur sur l'ennemi, et l'oblige de prendre la fuite. *Pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata.* C'étoit par ces allégories sacrées, par ces métaphores mystérieuses, par ces figures prophétiques, que le Saint-Esprit préparoit le monde à la merveille qui devoit faire l'admiration des Anges et des hommes dans la personne de la très-sainte Vierge.

§. IV.

La sainte Vierge, par une grace spéciale, conçue sans péché originel.

Le temps étant enfin venu, où après tant de promesses, de prédictions et de figures, le mystere ineffable de l'Incarnation du Verbe devoit s'accomplir, Dieu résolut de donner au monde celle dans le sein de laquelle devoit s'opérer ce grand mystere. Ce fut vers l'an 4000, que Marie, cette bienheureuse Fille, la merveille de l'univers, le chef-d'œuvre des siecles, comme parlent les saints Peres, fut conçue comme par miracle. Elle étoit fille unique de Joachim, dit aussi Héli, de la Tribu de Juda, et de la race de David par Nathan, comme Joseph, époux de Marie, l'étoit par Salomon, frere de Nathan, fils de David. Elle eut pour mere sainte Anne, de la même famille royale et de la même Tribu. Ces deux époux, les plus religieux et les plus saints qu'il y eût alors sur la terre, étoient ensemble depuis plus de vingt ans, sans avoir jamais eu aucun fruit de leur mariage. La stérilité étoit parmi les Juifs une espece d'infamie, qu'on regardoit comme une malédiction de Dieu, puisqu'elle ôtoit toute espérance de pouvoir jamais compter parmi ses descendans, le Messie.

Saint Joachim et sainte Anne, soumis parfaite-

ment à la volonté du Seigneur, souffroient avec patience cette humiliation, regardant les pauvres comme leurs enfans, à qui ils destinoient leur héritage. Mais Dieu avoit bien d'autres vues sur eux, et cette humiliante stérilité étoit dans les desseins de Dieu une condition pour avoir un plus précieux fruit de leur mariage. Ainsi, Sara n'étoit devenue mere d'Isaac qu'après une longue stérilité ; ainsi, Anne, femme d'Elcana, n'avoit eu Samuel qu'après une amere stérilité ; ainsi Jean-Baptiste devoit être le fils tant desiré d'une mere stérile. Il falloit, dit saint Jean Damascene, que Marie, qui devoit avoir une féconde virginité, fût fille d'une mere stérile, afin que le premier miracle préparât les esprits à un plus grand prodige, et ce fut aussi de l'exemple d'une stérilité devenue féconde, que l'Ange se servit depuis pour prouver que Dieu peut faire qu'une vierge devienne mere sans cesser d'être vierge, et que rien n'est impossible au regard de Dieu.

C'est une pieuse et ancienne tradition, que ces deux saints Epoux qui vivoient dans une grande retraite, répandant sans cesse leur cœur devant Dieu, furent avertis séparément par un Ange, qu'ils auroient bientôt une fille qui seroit la gloire d'Israël et la consolation de son peuple. En effet, le 8 de Décembre de la même année, depuis la création du monde environ quatre mille ans, sainte Anne devint enceinte de la très-sainte Vierge, laquelle, par un privilege qui lui est singulier, fut conçue dans la grace et l'amitié de Dieu, ayant été exempte par une faveur spéciale, du péché originel, et douée dès le premier instant de sa conception, de tous les dons du Saint-Esprit ; et plus sainte, plus agréable aux yeux de Dieu dans ce premier moment, que tous les Saints ensemble à la fin de leur vie. Il étoit convenable, dit saint Bonaventure, que la très-sainte Vierge ne fût souillée d'aucun péché, et qu'elle vainquît le dé-

Digitized by Google

mon de telle sorte, qu'elle ne fût pas même un seul instant sous son empire (*a*) : *Congruebat ut Virgo nullum peccatum haberet, et ita vinceret diabolum, nec ei succumberet ad modicum.* Le seul Fils de la bienheureuse Vierge, dit-il ailleurs, a été exempt par sa nature du péché originel ; et celle qui a été sa mere, sans cesser d'être Vierge, l'a été aussi, non pas de sa nature, mais par une grace spéciale ; car il faut croire que par un nouveau genre de sanctification, le Saint-Esprit, dès l'instant de sa conception, l'en a délivrée ; non que le péché originel ait été en elle, mais parce qu'il y eût été, si Dieu ne l'en eût préservée par une grace toute singuliere (*b*) : *Solus filius Virginis fuit ab originali culpa immunis, et ipsa mater et virgo ; credendum enim est quod novo sanctificationis genere, in ejus conceptionis primordio Spiritus Sanctus eam ad peccato originali, non quod infuit, sed quod infuisset, redimit atque singulari gratiâ præservavit.* Tous les autres hommes ont été relevés après leurs chûtes, dit encore le même saint Docteur ; mais Marie a été arrêtée sur le penchant, et soutenue de peur qu'elle ne tombât (*c*) : *Alii post casum erecti, Maria quasi in ipso casu sustentata est, ne rueret.* C'est un plus grand bienfait d'empêcher qu'on ne tombe, que de retirer de la fosse celui qui y est tombé. Marie est bien plus obligée au Rédempteur de l'avoir préservée par une grace spéciale du péché originel, que s'il ne l'en eût délivrée qu'un moment après en avoir été souillée. Oseroit-on dire que par cet insigne privilege elle n'a point de part à la rédemption ? puisque c'est aux seuls mérites du Rédempteur qu'elle doit cette premiere grace. C'est ce qui fait dire à saint Bernardin de Sienne, que la principale vue du Seigneur en venant sur

(a) *Bon. dist.* 13.
(b) *Bon. serm. de B. Virg.*
(c) *Bon. in* 3. *dist.* 2.

la terre, a été de racheter sa Mere : *Plus venit Christus pro Mariâ redimendâ, quàm pro omnibus aliis.* Aussi l'appelle-t-il la fille aînée du Rédempteur (*a*), *Primogenita Redemptoris.*

J'ai trouvé un homme entre mille, dit l'Ange de l'Ecole, saint Thomas, j'ai trouvé un homme qui est Jesus-Christ, exempt de tout péché originel et véniel ; mais je n'ai point trouvé de femme, excepté la très-pure Vierge digne de toute louange (*b*) : *Virum de mille unum reperi, scilicet Christum, qui esset sine omni peccato : mulierem autem ex omnibus non inveni quæ à peccato omnino immunis esset ; ad minus originali vel veniali :* EXCIPITUR PURISSIMA ET OMNI LAUDE DIGNISSIMA VIRGO. Le même saint Docteur renferme en peu de mots l'éloge le plus magnifique de la haute sainteté de Marie dans son immaculée Conception. On peut trouver, dit-il, une simple créature si simple, si pure, qu'il n'y ait rien de plus pur dans tout ce qui a été, et c'est si elle n'a pas été souillée du péché originel ; et telle a été la sainteté, la pureté de la bienheureuse Vierge, qui a été exempte de tout péché originel et actuel (*c*) : *Potest aliquid creatum inveniri quod nihil purius esse potest in rebus creatis, si nullâ contagione peccatis inquinatum sit ;* ET TALIS FUIT PURITAS BEATÆ VIRGINIS, QUÆ A PECCATO ORIGINALI ET ACTUALI IMMUNIS FUIT.

§. V.

Le sentiment des Peres de l'Eglise touchant l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

Nul Pere de l'Eglise qui soit d'un autre sentiment touchant l'immaculée Conception de la très-

(a) *Serm.* 52.
(b) *Lect.* 6. *cap.* 3. *in Epist. ad Galat.*
(c) *In* 1. *sent. dist.* 44. *q.* 1. *art.* 3. *ad* 3.

sainte Vierge, destinée à être Mere de Dieu. Il étoit à propos, dit saint Anselme, qu'elle fût d'une telle pureté, qu'on n'en pût jamais imaginer une plus grande dans aucune autre pure créature (*a*) : *Decens erat ut eâ puritate quâ sub Deo major nequit intelligi, Virgo illa niteret.* Il n'étoit pas juste, dit saint Cyprien, que Marie, ce vase d'élection, fût sujette au malheur commun des autres hommes, parce que si elle a participé à la nature humaine, elle n'a point eu de part à son péche (*b*) : *Non sustinebat justitia, ut vas illud electionis, communibus lacesseretur injuriis; Naturæ communicavit, non culpæ.* Et à la vérité, dit saint Bernard, qui peut croire que ce qui a été accordé à Eve la mere des hommes, qui a été creée sans péché, ait été refusé à Marie mere de Dieu (*c*) ? *Fas certè non est suspicari tantæ Virgini fuisse negatum.* C'est aussi sur cette incomparable qualité de mere de Dieu, que saint Augustin s'est fondé, quand il a dit qu'il faut excepter de la loi générale la sainte Vierge, de laquelle je ne puis souffrir qu'on fasse aucune mention, dit-il, quand il s'agit de péché, et cela pour l'honneur qui est dû au Seigneur, dont elle est la mere; car nous sommes assurés que celle-là a reçu plus de graces et de secours pour vaincre entierement le péché, laquelle a mérité de concevoir et de mettre au monde celui qui n'a jamais été coupable d'aucun péché. Les paroles du saint Docteur sont trop belles, pour en omettre aucune (*d*) : *Exceptâ sanctâ Virgine, de quâ propter honorem Domini, nullam prorsùs, cùm de peccato agitur, habere volo quæstionem. Inde enim scimus quod ei plus gratiæ collatum fuit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere et parere meruit eum quem constat*

(a) *De Conc. Virg.*
(b) *De Natali Virg.*
(c) *Epist. ad Lugdun.*
(d) *Aug. l. donat. et grat. 36.*

nullum habuisse peccatum. Non-seulement saint Augustin ne prétend point comprendre la sainte Vierge, quand il traite du péché originel, dans lequel généralement tous les hommes sont conçus, mais il ne peut pas même souffrir qu'on mette en question si elle y avoit été sujette. La raison qu'il en apporte marque encore mieux sa pensée ; car nous savons, ajoute ce saint Docteur, que cette Vierge incomparable a reçu d'autant plus de graces pour triompher entierement du péché, que c'est elle qui a mérité de concevoir et d'enfanter celui que la foi nous apprend avoir été exempt de tout péché, et absolument incapable d'avoir rien de commun avec le péché. *Unde sordes in domo in quâ nullus habitator terræ accessit*, dit-il ailleurs, *solus ad eam ejus fabricator, et Dominus venit* (a) ! Et à la vérité, d'où pourroit venir la saleté dans une maison où nul habitant de la terre, c'est-à-dire, nul desir terrestre, nul étranger n'est entré, et laquelle n'a jamais été habitée que par le Seigneur qui l'a créée. Il n'y a point de doute que la Mere du Sauveur, dit saint Jérôme, n'ait dû être d'une pureté, d'une sainteté si parfaite, qu'on pusse lui reprocher jamais d'avoir été souillée du moindre péché (*b*) : *Nullum dubium est de Matre Domini, quin talis debuerit esse quæ non posset argui de peccato.* Marie est cette tige dont parle le Saint-Esprit, dit saint Ambroise, toute droite, toute lisse et luisante, où il ne s'est jamais trouvé ni le nœud du péché originel, ni l'écorce du péché actuel : *Virga in quâ nec nodus originalis, nec cortex actualis culpæ fuit.*

Ce sentiment a été si universel et si commun à tous les Peres de l'Eglise, qu'on n'en sache aucun qui ait osé révoquer en doute si la sainte Vierge avoit contracté le péché originel. Ce privilege insigne leur a paru à tous si convenable à

(a) *Contra duas hæres.*
(b) *Epist. ad Eust.*

l'auguste

l'auguste qualité de Mere de Dieu, qu'ils n'ont point trouvé, pour ainsi dire, de termes assez pompeux et assez énergiques pour publier, pour célébrer cette premiere grace ; et saint Augustin renferme, pour ainsi dire, toutes les raisons de cet insigne privilege, en disant que la chair de Jesus est une partie de celle de Marie Mere de Dieu (*a*) : *Caro Jesu*, *Caro est Mariæ*.

Certainement quel fils pourroit jamais souffrir que sa mere eût été un seul moment couverte de lepre, qu'elle eût été dans la disgrace du Souverain, et esclave du plus grand de ses ennemis, s'il étoit en son pouvoir de l'en empêcher ? Le Fils de Dieu a pu empêcher que sa Mere ne fût, au moment de sa conception, couverte de la lepre du péché d'origine, et par conséquent dans la disgrace de Dieu, et esclave du démon ; oseroit-on s'imaginer, dit saint Bernard, qu'on a déjà cité, qu'il ne l'en eût point préservée ? C'est ce qui a obligé les souverains Pontifes de défendre si expressément de jamais soutenir que la très-sainte Vierge ait été enveloppée dans la masse commune ; et Grégoire XV, par sa Bulle du 24 de Mai 1622, défend non-seulement d'enseigner dans les Ecoles, et de prêcher dans les chaires, mais encore de soutenir même dans la conversation, que la sainte Vierge ait jamais contracté le péché originel. Voici comme parle le souverain Pontife dans cette Bulle.

Aprés une longue et mûre discussion, ce point ayant été examiné avec toute l'attention et la diligence possible : *Post longam et maturam discussionem accuratè ac diligenter perpensam*, notre saint Pere le Pape a déclaré et ordonné, et par le présent Décret déclare et ordonne à tous et à chacun en particulier, tant écclésiastique que séculier, de quelque Ordre Religieux qu'ils soient, de quelque rang, condition et dignité qu'ils puissent être,

(a) *Aug. de Assumpt. B. V.*

Digitized by Google

d'oser jamais soutenir, prêcher ou enseigner dans les Chaires ou dans les Ecoles, dans leurs leçons et dans tous les autres actes publics, que la très-sainte Vierge ait été conçue dans le péché originel : *Decrevit et præcepit, ac præsentis Decreti virtute mandat et præcipit omnibus et singulis cujusvis Ordinis et Instituti regularibus, et aliis quibuscumque tam ecclesiasticis quàm sæcularibus personis, cujusvis conditionis, statûs, gradûs, ordinis, aut dignitatis, tam ecclesiasticæ quàm sæcularis, etc. ut in posterum non audeant in publicis Concionibus, Lectionibus, Conclusionibus, et aliis quibuscumque actibus publicis asserere quòd eadem beatissima Virgo fuerit concepta cum peccato originali ;* et sa Sainteté a voulu et a déclaré que quiconque fera contre le présent Décret, encoure les censures, etc. *Contrafacientes autem, eadem Sanctitas sua voluit et declaravit subjacere debere, et subjecit censuris et pœnis, etc.*

Sa Sainteté défend encore pour les mêmes raisons, et sous les mêmes peines, de soutenir même dans les entretiens familiers, et les conversations particulieres, ou dans des écrits privés, que la sainte Vierge ait été conçue dans le péché originel : *Hoc suo præsenti Decreto ex iisdem causis, extendit, et ampliavit etiam ad privata colloquia et scripta, mandans et præcipiens omnibus et singulis supradictis, ne etiam in sermonibus et scriptis privatis audeant asserere quòd eadem beatissima Virgo fuerit concepta cum peccato originali.*

§. VI.

Les Souverains Pontifes et les Conciles touchant l'immaculée Conception.

Nul Pape depuis Sixte IV, excepté Pie III, Marcel II et Urbain VII, qui n'ont vécu qu'un ou deux mois dans le Pontificat, qui n'ait autorisé

et par ses Bulles et par ses Brefs la doctrine de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge. La fête de cette immaculée Conception, que les souverains Pontifes ont établie, et qui se célebre dans toute l'Eglise avec tant de solemnité, est une preuve bien authentique de cet insigne privilege ; puisque, selon l'angélique Docteur saint Thomas, l'Eglise Romaine ne sauroit célébrer la fête que d'une chose sainte. On ne peut pas dire que l'objet de cette solemnité soit le second moment de sa vie auquel la sainte Vierge ait été sanctifiée, parce que, par le mot de Conception, on ne sauroit entendre que le premier ; et c'est aussi ce que Zacharie, Evêque de Gardie, a entendu dans les hymnes qu'il a composées par l'ordre et avec l'approbation du Pape Leon X et de Clément VII, en disant que la très-sainte Vierge a été créée en l'état de grace, et que dans ce premier moment où tous les hommes sont enfans de colere, Marie a été l'objet des complaisances et des délices de Dieu.

Quoique nous ne tenions pas le Concile de Basle pour écuménique, cependant le consentement des Prélats et des Docteurs qui s'y trouverent, dit le savant Pere Vincent Antist, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, ne sauroit être que de grand poids ; du moins fait-il voir quel étoit leur sentiment touchant la Conception immaculée de la très-sainte Vierge, puisqu'ils firent un Décret dans la session 36, par lequel il est défendu, sous peine d'encourir la colere du Ciel, de soutenir le sentiment opposé.

Enfin, les Peres du saint Concile de Trente ont déclaré que dans le Décret qu'ils ont fait pour déclarer la foi de l'Eglise touchant le péché originel, ils n'ont pas prétendu y comprendre l'immaculée et bienheureuse Mere de Dieu : *Declarat hæc sancta Synodus non esse intentionis suæ comprehendere in hoc decreto ubi de peccato originali*

Digitized by Google

agitur, *beatam et* IMMACULATAM *Dei Genitricem.* Or, le saint Concile n'ayant pas voulu la confondre avec le reste des hommes dans la loi générale du péché, qui seroit assez téméraire pour l'y envelopper ! Le même Concile ayant ordonné que les Constitutions de Sixte IV seroient observées sous les peines portées par les mêmes Constitutions, a cru s'être assez expliqué sur cet article, sans qu'il fût nécessaire d'en faire un Décret plus marqué.

Dans l'Addition au Traité du savant Pere Antist, que nous avons déjà cité, l'Auteur prétend que le second Concile de Nicée, le second Concile de Tolede, le sixieme Synode général sous le Pape Agathon, le Concile de Francfort, le septieme Synode sous Adrien, et celui d'Ossone, déclarent snffisamment que la Conception de la très-sainte Vierge a été immaculée, quoiqu'ils n'en aient pas fait un article de foi. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fête de cette immaculée Conception se faisoit déjà chez les Grecs, dès le septieme siecle ; elle est nommée *Panagia*, c'est-à-dire, la fête de la *toute sainte dans sa Conception.* Que si elle a été célébrée plus tard dans l'Église Romaine, elle n'y est pas moins solemnelle, et les souverains Pontifes lui ont donné les mêmes privileges dans tout l'Ordre de saint François, qu'à la fête et à l'octave du très-saint Sacrement. On verra à la fin de cette histoire le concours merveilleux de tous les Ordres religieux, de toutes les Universités, des plus grands Empereurs, des Rois, des peuples, à honorer l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, et les monumens qui subsistent de ce zele, et de cette singuliere et tendre dévotion. La grace spéciale que Dieu a faite à la très-sainte Vierge, en la préservant du péché originel, en vue de sa Maternité divine, est un privilege si singulier, et qui donne une si haute idée de l'incomparable

Digitized by Google

sainteté de Marie, qu'on ne doit pas être surpris si on s'est si fort étendu sur une si grande marque de distinction, qu'on peut appeller la plus glorieuse époque de sa vie.

§. VII.

Les prérogatives qui ont accompagné le privilege de l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

Cette premiere grace fut accompagnée de bien d'autres. La sainte Vierge eut dès ce premier moment de sa vie, dit saint Bernardin, l'usage de toute sa raison, et elle fut douée de tous les dons du Saint-Esprit; elle forma les actes des plus excellentes vertus, et son esprit fut enrichi de toutes les connoissances les plus sublimes. Son cœur fut embrasé dès-lors du feu du plus pur amour de Dieu; et ces neuf mois dans le sein de sa Mere, qui sont pour tous les hommes une continuité d'inaction, furent pour elle un fonds de perfections et de mérites. Dans cette premiere sanctification, dit saint Vincent Ferrier, elle reçut la grace avec plus de plénitude que tous les Saints et tous les Anges ensemble; en sorte que, quand tous les Séraphins, ces Esprits célestes qui sont tout feu, assembleroient toutes leurs divines ardeurs, il s'en faudroit encore beaucoup qu'elles n'égalassent celle que Marie ressentit en ce premier moment de sa vie.

Il est certain, dit un grand Serviteur de Marie, que la plus belle ame qui ait jamais été créée, avant l'ame de Jesus-Christ, ce fut celle que Dieu mit dans le corps de la sainte Vierge, au moment qu'elle fut conçue; et non seulement ce fut l'ame du monde la plus parfaite, mais de tous les ouvrages du Créateur, on peut dire que ce fut le plus excellent; et que, pour trouver quelque chose de plus grand dans la nature, dit le bien-

heureux Pierre Damien, il faut aller jusqu'à l'Auteur même de la nature : *Opus quod solus opifex supergreditur.* Que de lumieres, que de solidité, que d'élévation dans cet esprit ! Que de docilité dans cette volonté ! Que de tendresse, que de magnanimité, que d'étendue ! Quelle pureté dans ce cœur dont Dieu seul a toujours été le maître ! Quelles inclinations plus nobles et plus saintes ! Quels penchans plus conformes aux mouvemens de la grace ! Quel naturel plus doux, plus parfait, plus susceptible des impressions du Saint-Esprit ! Voilà quels furent les premiers fruits de cette premiere grace de Marie.

A cette ame privilégiée, continue le même Orateur sacré, avoit été préparé un si beau corps, que le grand saint Denis confessoit cinquante ans après, qu'il ne pouvoit l'envisager encore sans être ébloui ; et qu'il l'auroit adorée comme une Déesse, si la foi ne lui eût appris qu'il n'y avoit au monde qu'une seule Divinité.

Dès le premier moment que cette ame toute belle et sans tache fut unie à ce beau corps, elle commença à aimer Dieu plus ardemment que tous les Séraphins, aussitôt qu'elle commença à vivre ; et ce corps si parfait commença dès-lors à prêter ses organes pour toutes les fonctions de la vie raisonnable et spirituelle.

Ayant reçu avec la grace sanctifiante, comme on a dit, le parfait usage de la raison, son esprit fut dès-lors éclairé de toutes les lumieres de la sagesse, et enrichi de toutes les connoissances naturelles et morales. Cette insigne faveur, cette grace de prédilection fut si abondante, qu'elle surpassa celle de tous les Saints et de toutes les célestes Intelligences : *Virgo sanctificata fuit in utero*, dit saint Vincent Ferrier, *super omnes Sanctos et omnes Angelos ;* c'est-à-dire, que dans ce premier moment Marie fut plus pure, plus sainte, plus agréable aux yeux de Dieu, que tous les

Prédestinés ensemble, au dernier moment de leur vie.

Voilà ce qu'a été la sainte Vierge, je ne dis pas avant que de naître, mais dès le premier instant qu'elle fut conçue. Concevez, s'il est possible, ce qu'elle a été dans la suite, par le saint usage qu'elle a fait sans interruption d'un si riche fonds de vertus et de dons surnaturels. Nulle de ses qualités infuses, nul de ses talens naturels qui ait été oisif. Dès son immaculée Conception, tout son esprit fut appliqué à connoître et à louer Dieu ; tout son cœur, toute son ame à l'aimer de l'amour le plus pur, le plus ardent, le plus parfait et le plus tendre : *Mens Virginis*, dit saint Bernardin, *in ardore dilectionis continuò tenebatur*. Il n'y eut jamais dans la sainte Vierge de moment vuide, jamais de dons infructueux, jamais de grace inefficace ; elle ne perdit pas un seul moment depuis le premier de son immaculée Conception ; et elle ne cessa pas un instant d'aimer Dieu autant qu'elle le pouvoit aimer, avec cette surabondance de graces dont elle étoit remplie. Quel dût être le trésor de mérites dont elle se trouva enrichie dans ces neuf mois ! *Tanta gratia Virgini data est*, dit le même Saint, *quantam uni et puræ creaturæ dari possibile est*. Marie a reçu autant de graces qu'en peut recevoir une pure créature. On ne doit pas être surpris des termes emphatiques dont se servent tous les saints Peres, quand ils parlent de la grace dont la très-sainte Vierge a été comblée dès le premier moment de sa vie. Saint Epiphane dit que cette grace est immense ; saint Augustin, qu'elle est ineffable ; saint Jean Chrysostome appelle Marie le trésor de toutes graces ; saint Jérôme dit que la grace s'est toute versée dans son sein. La grace est distribuée aux plus grands Saints avec mesure ; mais toute la plénitude de la grace a été donnée à

Marie (a) : *Cæteris per partes præstatur gratia,* MARIÆ *verò se tota infudit gratiæ plenitudo.*

§. VIII.

La Nativité de la sainte Vierge.

L'heureux terme de la grossesse de sainte Anne étant venu, elle accoucha le huitieme de Septembre de l'an du monde 3985, de cette bienheureuse Fille, la merveille du monde, le chef-d'œuvre de la grace, le plus bel ornement de la Jérusalem céleste, la Reine des hommes et des Anges, prédestinée de toute éternité pour être mere de Dieu dans le temps.

Si les peuples ont coutume de témoigner une si grande alégresse, lorsqu'il naît des enfans à leur Souverain, parce qu'il leur naît à eux-mêmes des Rois et des Maîtres, qui ne voit que la naissance de Marie a dû remplir de joie le Ciel et la Terre, ainsi que chante l'Eglise, puisqu'elle devoit être la gloire et la consolation de tous les deux : *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.* Et comme rien ne réjouit tant les voyageurs que le lever de l'aurore sur l'horizon, rien ne dut causer tant de joie aux hommes que la naissance de Marie. *Lætentur cæli* (b), *et exultet terra*, s'écrie le Prophete : que les cieux, que la terre donnent des signes d'alégresse, puisque voyant paroître Marie, nous sommes sûrs que le Rédempteur va venir. La Nativité de la sainte Vierge, dit saint Ildefonse, est comme le commencement de la naissance de Jesus-Christ : *In Nativitate Virginis, felix Christi est inchoata nativitas ;* et comme l'aurore est la fin de la nuit, de même cette heureuse naissance a été la fin de

(a) *Serm. de Assumpt.*
(b) *Psal.* 95.

Digitized by Google

nos maux, dit l'Abbé Rupert, et le commencement de cet heureux jour après lequel soupiroient tous les hommes.

Certabant sæcula quodnam ortu Virginis (a) *gloriaretur.* Tous les siecles, dit saint Jean Damascene, sembloient disputer à qui auroit la gloire de voir naître la très-sainte Vierge. En cet heureux jour, dit le bienheureux Pierre Damien, est née celle par laquelle nous renaissons tous, *Hodiè nata est illa per quam omnes renascimur.* Car on peut dire avec saint Bernard, qu'à la naissance de la très-sainte Vierge, le Ciel commence à se réconcilier avec la terre; cette heureuse naissance est comme le préliminaire de la paix, pour ainsi dire, que Jesus-Christ doit faire entre les hommes et Dieu.

Ce fut à Nazareth ville de Galilée, où saint Joachim et sainte Anne étoient établis, que naquit la très-sainte Vierge. Elle étoit de la Tribu de Juda, et de la famille royale de David, comme nous avons déjà dit, et comme le déclare l'Eglise dans l'Office du jour de sa naissance. Le Ciel ne vit jamais naître une fille plus noble, plus accomplie, plus sainte, dit saint Bernardin; issue de David, et de tant d'autres Rois qu'elle comptoit parmi ses ancêtres, elle avoit hérité de toute leur gloire. Douée des qualités naturelles qu'elle avoit reçues de Dieu, elle étoit, comme parle saint Bernard, le chef-d'œuvre de tous les siecles; et nulle des filles d'Israël ne lui fut jamais comparable dans le merveilleux assemblage de ces graces éclatantes dont elle se trouvoit enrichie; car c'est d'elle que le Saint-Esprit avoit dit par le Prophete : *Multæ filiæ* (b) *congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Il y a un grand nombre de filles illustres par leur noblesse, par leurs vertus, par leurs belles qua-

(a) *Orat. de Nat. Virg.*
(b) *Prov.* 31.

lités, par leur mérite; mais nulle qui approche jamais du trésor des graces dont le Ciel vous a privilégiée, nulle qui ne vous soit inférieure en dons naturels et surnaturels : *Tu supergressa es universas.*

La naissance de la sainte Vierge fut sans éclat, comme celle de Jesus-Christ devoit être aux yeux du monde assez obscure, Dieu ayant voulu qu'il y eut une conformité parfaite de condition entre la Mere et le Fils. Il est aisé de concevoir quelle fut la joie de tout le Ciel, à la naissance de celle qui en étoit déjà reconnue Reine. Plusieurs des saints Peres croient que saint Joachim et sainte Anne avertis par un Ange qu'ils auroient une fille malgré leur grand âge et leur longue stérilité, avoient été en même-temps instruits que cette bienheureuse fille seroit la Mere du Messie; ce qu'il y a de certain, c'est que jamais enfant ne fut plus cher à ses parens, ni ne mérita plus toute leur tendresse, que celle qui étoit, dès son immaculée Conception, l'objet de la prédilection de son Dieu.

§. IX.

Du saint nom de Marie.

Comme saint Joachim et sainte Anne étoient les plus exacts observateurs de la loi, ils ne manquerent pas d'en remplir les devoirs au jour réglé après sa naissance. Le jour de la cérémonie légale pour les filles nouvellement nées, qui étoit neuf jours après, étant arrivé, ils lui donnerent le nom mystérieux de Marie, qui signifie en Syriaque *Dame*, *Maîtresse souveraine*; et en Hebreu, *Etoile de la mer*, qui conduit sûrement au port, et que le Pilote ne perd jamais de vue durant la nuit, sans être en danger de faire naufrage. On ne sait point si ce fut par une révélation particu-

Digitized by Google

liere que ce saint nom lui fut donné ; mais il n'y a point de doute, disent les saints Peres, que Dieu ne le lui ait donné, puisqu'elle seule en devoit remplir toute la signification et tous les mysteres. Ce sont les trois Personnes de la très-sainte Trinité, qui vous ont donné ce nom si saint et si respectable, Vierge sainte, s'écrie le savant et pieux Raymon Jordan, Prévôt d'Usez en 1351, et depuis Abbé de Celles, surnommé le savant Idiot, afin que l'entendant prononcer, toutes les Puissances des cieux, de la terre et des enfers fléchissent les genoux : *Dedit tibi Maria tota Trinitas nomen, ut in nomine hoc omne genu stectatur, cælestium, terrestrium et infernorum.* Ce nom est d'une telle vertu, ajoute-t-il, il est d'une telle excellence, que le ciel applaudit, la terre se réjouit, les Anges même tressaillent de joie, toutes les fois qu'on le prononçe : *Tantæ virtutis est et excellentiæ hoc nomen* (a), *ut cælum rideat, terra lætetur, Angeli congaudeant cùm* MARIA *nominatur.* Certainement, dit saint Bernard, la Mere de Dieu ne pouvoit pas avoir un nom qui lui convînt mieux que celui de Marie, ni qui signifât mieux son excellence, ses grandeurs et sa haute dignité : *Nomen Virginis* MARIA, *quod interpretatum maris stella dicitur, et Matri Virgini convenienter aptatur.* Marie, continue-t-il, est cette belle et brillante étoile, élevée sur cette vaste et grande mer du monde : *Ipsa est præclara et eximia stella super hoc mare magnum et spatiosum necessariò sublevata.* Elle guide ceux qui sont embarqués sur cette orageuse mer. Perdre de vue cette étoile, c'est se mettre dans un danger évident de s'égarer, de donner bientôt sur les écueils, c'est courir à un triste naufrage. *Ne avertas oculos à fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis.* Les tempêtes sont fréquentes sur cette vaste mer, (c'est toujours le

(a) *Hom. 2. super missus est.*

même Pere qui parle) les écueils s'y trouvent par-tout ; nul port, nul abri exempt des coups de vent et à couvert des orages : voulez-vous éviter le naufrage ? regardez toujours cette étoile : *Respice stellam ;* appellez Marie à votre secours, invoquez sans cesse le saint nom de Marie : *Voca Mariam.* Etes-vous comme en bute à bien des malheurs, êtes-vous désolé par les fâcheux accidens de la vie, êtes-vous accablé par les plus ameres adversités, dit Albert le Grand ? invoquez le saint nom de Marie : *Si adversitatis tribulationum te jactent, et superantes te quasi prosternant, invoca Mariam* (*a*). Le nom de Marie, disoit saint Antoine de Padoue, est un sujet de joie et de confiance à tous ceux qui le prononcent avec dévotion et respect ; il est plus doux à la bouche que le miel, plus agréable à l'oreille qu'un chant mélodieux, plus délicieux dans le cœur que la joie la plus douce : *Nomen Virginis Mariæ, mel in ore, melos in aure, jubilus in corde.* Quel nom après celui de Jesus, dit le célebre Alain de Cîteaux, l'un des plus illustres ornemens de l'Université de Paris ; quel nom doit-on publier avec plus d'éloges, avec plus de vénération que le nom de Marie ? Quel nom doit être plus souvent en la bouche des Fideles, et dans leur cœur, que le nom de Marie ? N'a-t-on pas eu raison de le comparer à une huile précieuse, dont l'odeur exquise se répand de tous côtés : *Cujus nomen* (*b*) *præconisatur in mundo, nisi Virginis hujus*, dit ce grand homme, *cujus laus celebratur in ore populi fidelis, nisi Virginis Mariæ ! Undè eleganter, et gloriâ nominis ejus, oleo effuso comparatur.*

Saint Anselme (*c*) porte encore plus loin la vénération de ce saint nom : souvent, dit-il, on

(a) *In cap.* 1. *Luc.*
(b) *In cap.* 11. *Cant.*
(c) *Lib. de excell. Virg.*

obtient plutôt grace et miséricorde, pour ainsi dire, en réclamant le nom de Marie, qu'en invoquant le saint nom de Jesus : *Velociter est nonnumquam salus, memorato nomine Mariæ, quàm invocato nomine Jesu.* Ce n'est pas que le nom de Jesus ne soit plus respectable que le nom de Marie ; mais c'est que la sainte Vierge intercede elle-même auprès de son Fils, selon la pensée de ce Pere, en faveur de ceux qui réclament sa puissante protection, en invoquant son saint nom. L'Eglise n'entend pas plutôt le nom de Marie, dit le savant Pierre de Blois, qu'elle fléchit le genou, pour le respect qu'elle porte à ce saint nom, et on ne l'entend jamais prononcer, que la dévotion des Fideles ne se réveille : *Ecclesia, audito nomine Mariæ, genua terræ infigit, quia præ nominis reverentiâ, quasi mare naufragosum, sonant vota populorum.*

C'est dès la naissance du Christianisme, que les Fideles se sont accoutumés à ne point séparer ces deux augustes noms de Jesus et de Marie ; on ne prononçoit guere l'un sans l'autre dans ces premiers temps de ferveur. La Religion n'a pas vieilli dans l'Eglise : comme les vrais Fideles ont encore aujourd'hui pour le Fils, même amour et même respect, aussi ont-ils pour la Mere même vénération et même tendresse ; c'est ce qui joint d'ordinaire ces deux augustes noms dans le cœur et dans la bouche des Chrétiens, sur-tout à l'heure de la mort ; et l'on n'a vu guere de Saints qui n'aient eu la dévotion et la douce consolation de mourir, en prononçant les saints noms de Jesus et de Marie. Ce saint nom de Marie, la terreur des enfers, la joie des Anges dans le ciel, et la consolation des Fideles sur la terre, est si cher et si respectable à toute l'Eglise, qu'elle a établi une fête particuliere en son honneur, le Dimanche qui suit immédiatement le jour de sa Nativité. On en verra le sujet et l'histoire à la fin de cette vie.

§. X.

La sainte Vierge élevée dans la maison paternelle à Nazareth, jusqu'à l'âge de trois ans.

Après quatre-vingts jours depuis la naissance de la très-sainte Vierge, qui étoit le temps, selon la loi, où les meres qui avoient accouché d'une fille devoient se purifier, et en portant l'enfant au Temple, offrir au Seigneur pour elles et pour l'enfant un agneau en holocauste, et un pigeonneau, ou deux tourterelles; sainte Anne ne manqua point de s'acquitter avec beaucoup de piété de ce devoir de religion. Elle porta la jeune Vierge à Jérusalem, et l'offrit au Seigneur dans le Temple; mais tandis qu'on offroit pour Marie la victime ordonnée par la loi, cette bienheureuse enfant s'immoloit elle-même au Seigneur d'une maniere bien plus spirituelle et plus parfaite. Dieu n'avoit point encore vu dans son Temple ni sur ses Autels, une victime si pure, si sainte, si agréable à ses yeux, si digne de ses divines complaisances. La jeune Vierge s'offroit intérieurement à son Dieu, comme la plus humble de ses servantes; et Dieu la recevoit comme sa fille bien-aimée, comme son épouse sans tache, comme la mere future de son cher Fils. Il n'y a que Dieu seul qui puisse savoir combien cette offrande lui fut agréable, et de quelle surabondance de graces pour cette bienheureuse Fille, fut accompagné ce premier acte extérieur de religion.

On croit, et il est très-probable, que saint Joachim et sainte Anne ne porterent pas seulement leur sainte Fille au Temple, pour satisfaire à l'obligation de cette cérémonie, ou présentation purement légale, mais encore pour la dévouer toute au Seigneur, et la lui consacrer comme un

Digitized by Google

don du Ciel, qu'ils n'avoient qu'en dépôt, et qu'ils étoient bien résolus de lui rendre au plutôt, dès qu'elle seroit en âge d'être admise au service du Temple.

La cérémonie étant finie, la sainte Vierge fut rapportée à Nazareth, où elle fut durant trois ans l'objet des soins et des délices de sa sainte Famille. Comme la grace avoit prévenu de neuf mois sa naissance, l'usage de sa raison prévint aussi de beaucoup l'âge où cette raison se développe dans les autres enfans. Marie avoit à peine deux ans, que la piété, la sagesse même, la douceur et la docilité sembloient déjà faire son caractere. Comme les astres, quoique tous lumineux dès le premier moment qu'ils paroissent sur l'horizon, semblent développer à nos yeux un nouvel éclat, à mesure qu'ils s'éloignent du point où ils se levent; de même la très-sainte Vierge, semblable à l'étoile dont elle portoit le nom, quoique dès le premier instant de son immaculée Conception, elle eût reçu le don de sagesse, elle n'en manifestoit les trésors qu'à mesure qu'elle croissoit. On admiroit tous les jours dans ce jeune Enfant, des traits brillans d'une raison prématurée; tout étoit en elle extraordinaire, parce que tout y étoit merveilleux. La raison ayant prévenu l'âge, sainte Anne et saint Joachim crurent qu'ils devoient aussi prévenir le temps d'accomplir leur vœu. Ils avoient promis au Seigneur que, s'il leur donnoit un enfant, malgré leur longue stérilité, ils le consacreroient à son service dans le Temple. Trouvant dans leur sainte Fille à l'âge de trois ans, un esprit, une sagesse, une piété prématurées qu'on ne trouvoit pas même dans les autres filles beaucoup plus âgées, ils résolurent d'aller rendre au Seigneur ce trésor, qu'ils n'avoient qu'en dépôt. Il est aisé de s'imaginer combien ce sacrifice dut leur coûter. La jeune Fille faisoit toute leur consolation, c'étoit tout leur trésor;

et elle faisoit toutes leurs plus douces délices ; mais quand on est animé de l'esprit de Dieu, quand on est autant religieux que l'étoient saint Joachim et sainte Anne, on préfere volontiers ce qu'on doit au Seigneur à sa propre satisfaction.

Ce fut le 21 du mois de novembre que se fit ce double sacrifice. Sainte Anne et saint Joachim vinrent offrir au Seigneur dans le Temple tout ce qu'ils avoient de plus précieux et de plus cher dans le monde, et Marie vint animer cette offrande, et réaliser ce sacrifice, en se consacrant elle-même de tout son cœur, et de la maniere la plus parfaite à son Dieu, par une oblation publique et solemnelle qu'elle fit au Seigneur de son cœur, de son esprit, de son corps, et de toutes les puissances de son ame ; et tout cela de la maniere la plus sainte et la plus agréable aux yeux de Dieu ; et l'on peut dire que ce fut le sacrifice le plus saint et le plus parfait qui eût été fait à Dieu depuis la naissance du monde ; et c'est ce qu'on appelle la Présentation de la sainte Vierge au Temple de Jérusalem.

§. XI.

La Présentation de la sainte Vierge.

Il y avoit deux sortes de Présentation au Temple parmi les Juifs ; la premiere étoit d'obligation, puisqu'elle étoit commandée par la loi ; et c'étoit celle que faisoient les femmes certains jours déterminés après leurs couches, c'est-à-dire, quatre-vingts jours pour les filles, et quarante pour les garçons. L'autre Présentation se faisoit par ceux qui avoient voué leurs enfans au service de Dieu dans le Temple, telle qu'elle fut faite par Anne mere de Samuel, et par sainte Anne mere de la très-sainte Vierge. Il y avoit pour cela autour du Temple de Jérusalem des

Digitized by Google

appartemens destinés les uns pour les hommes, les autres pour les femmes, quelques-uns pour les garçons, et un autre pour les filles qui devoient accomplir la promesse qu'ils avoient faite eux-mêmes, ou que leurs parens avoient faite pour eux. Les jeunes enfans y étoient élevés avec soin dans la piété par des maîtres habiles, et par des maîtresses d'une probité universellement reconnue; et leur emploi étoit de servir aux ministeres sacrés, chacun selon son âge, son état, son sexe et sa capacité. Saint Joachim et saint Anne sachant ce que dit le Sage : si vous avez fait vœu à Dieu, ne différez point de vous en acquitter, dès qu'ils virent que leur sainte fille avoit plus de sagesse et de vertu à l'âge de trois ans, que les autres à l'âge de quinze, résolurent d'accomplir leur vœu, dont la sainte Fille sollicitoit l'accomplissement avec une ardeur extraordinaire.

Cette pieuse cérémonie se faisoit toujours avec solemnité : les parens conduisoient leurs enfans au Temple, accompagnés de toute la parenté; le pere et la mere ayant présenté l'enfant au Prêtre sur le pied de l'autel, ils lui déclaroient le vœu qu'ils avoient fait de consacrer leur enfant au Temple; et aprés quelques prieres, le Prêtre l'admettoit solemnellement au nombre des Ministres ou serviteurs et servantes de la maison de Dieu, jusqu'à un certain temps déterminé; et c'est ce qu'on appelloit prêter un enfant au Seigneur, selon le langage de l'Ecriture : *Idcircò et ego commodavi eum Domino.* C'est pourquoi je l'ai prêté au Seigneur, dit Anne mere de Samuel, lorsqu'elle l'alla présenter au Temple.

Isidore de Thessalonique dit que la cérémonie de la Présentation de la sainte Vierge dans le Temple de Jérusalem, se fit avec une célébrité extraordinaire; que non-seulement toute la parenté voulut l'y accompagner, mais que par une

Digitized by Google

inspiration secrete de la divine Providence, dont on ignoroit le mystere, toutes les personnes les plus qualifiées de Jérusalem voulurent assister à cette auguste cérémonie, tandis que les Anges l'accompagnoient invisiblement, et célébroient par leurs chants mélodieux cette fête : *Primarios quoque Hierosolymitas viros et mulieres interfuisse huic deductioni, succinentibus universis Angelis.* On ne sait pas qui fut le Prêtre qui reçut cette incomparable Vierge. Saint Germain, Patriarche de Constantinople, et George de Nicomédie, ont cru que vraisemblablement ce fut S. Zacharie, pere de saint Jean-Baptiste. Cette Présentation fut sans doute accompagnée d'un sacrifice, comme le fut celle de Samuel ; mais celui que fit alors à Dieu cette heureuse Fille, de tout ce qu'elle étoit et de tout ce qu'elle avoit, fut bien d'un autre prix et d'un autre mérite devant Dieu que toutes les victimes immolées. Les autres filles qu'on présentoit en bas âge, pour être dévouées au service du Temple, n'ayant pas encore la plupart l'usage de la raison, ne savoient pas ce qu'on faisoit d'elles dans cette cérémonie, et leur dévouement n'avoit de mérite que par rapport à la consécration intérieure et spirituelle qu'en faisoient les parens ; mais Marie, à qui par un privilege spécial, l'usage de la raison et de la liberté avoit été avancé dès le premier moment de sa vie, parfaitement instruite par l'Esprit Saint, elle connoissoit toute la sainteté de cette auguste cérémonie, et elle l'accompagnoit de tous les sentimens de religion, et des autres vertus qui rendoient son sacrifice le plus méritoire et le plus agréable aux yeux de Dieu, qui eût jamais été offert jusqu'alors. *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intùs*, dit de la sainte Vierge le Prophete. Quelque admirable, quelque charmante que fût cette Fille du Roi des Cieux, qui devoit être en même-temps et son épouse et sa mere,

Digitized by Google

par ses brillantes qualités extérieures, elle étoit encore infiniment plus belle au-dedans qu'au dehors par ses éminentes vertus. C'est pour cela que l'Eglise, toujours conduite en tout par le Saint-Esprit, a voulu honorer cette sainte Présentation d'une fête particuliere, qui se célebre le 21 de novembre. Dieu avoit-il jamais vu une victime qui lui eût été plus agréable? Que d'esprits célestes assisterent à cet acte de religion si glorieux à Dieu! à cette auguste cérémonie, l'admiration de toute la Jérusalem céleste : tout le Ciel fut en fête en cet heureux jour; l'Eglise pouvoit-elle se dispenser d'en célébrer ce même jour la mémoire et la fête? C'est ce qui a porté tant de saints Peres, saint Evode d'Antioche, saint Epiphane de Salamine, saint Grégoire de Nisse, saint Grégoire le Théologien, saint André de Crete, saint Germain de Constantinople, saint Jean Damascene, et tant de Peres Latins, à regarder la Présentation de la sainte Vierge au Temple de Jérusalem, comme le premier acte de Religion qui a été le plus agréable à Dieu, et la fête de ce jour, comme le prélude, pour ainsi dire, de toutes les Fêtes.

La sainte Vierge ayant été admise au nombre des filles solemnellement consacrées au Seigneur, quoique la plus jeune de toutes, elle surpassa bientôt en sagesse, en vertu, et en mérite, même extérieurement, toutes les autres. Les belles qualités dont elle étoit douée, lui gagnerent d'abord le cœur et l'estime de ces pieuses Matrones préparées à l'élever. Jamais éducation plus belle, plus heureuse, et jamais éducation ne coûta moins. Ce trésor de graces, de vertus, de mérites, dont le Saint-Esprit l'avoit enrichie dès son immaculée Conception, et qu'elle augmentoit à chaque moment par sa fidelle correspondance à la grace, se développoit tous les jours aux yeux de tous ceux qui la voyoient; elle étoit la

Digitized by Google

merveille de son sexe, et le chef-d'œuvre de son siecle; aussi la regardoit-on comme un prodige d'innocence et de vertu.

§. XII.

De quelle maniere vécut la sainte Vierge tout le temps qu'elle fut dans le Temple.

On ne vit jamais un assemblage si accompli des plus rares qualités et des vertus les plus éminentes. Toutes les personnes qui veilloient sur elle en étoient dans une si grande admiration, qu'il la regardoient comme un miracle de sainteté, et comme le plus grand et le plus riche trésor qui eût jamais été renfermé dans le Temple.

En effet, il n'y eut jamais une Vierge plus pure, dit saint Ambroise dans l'excellent portrait qu'il en a fait. Sa modestie donnoit un nouvel éclat à sa rare beauté, et sa douceur du relief, pour ainsi dire, à sa modestie; nulle de ses actions qui n'eût un caractere de sainteté; on découvroit en elle un air noble et majestueux jusque dans sa profonde humilité. Elle méditoit beaucoup, et parloit peu, dit le même Pere; l'amour divin dont son cœur étoit embrasé, lui faisoit aimer la retraite, ne trouvant de plaisir que dans ces communications intimes qu'elle avoit continuellement avec son bien-aimé. On ne la vit jamais oisive; la priere, le travail des mains et la lecture des livres saints, dont elle avoit une intelligence infuse et profonde, occupoient tout son temps. Son esprit, toujours d'accord avec son cœur, ne perdoit jamais de vue celui qu'elle seule aimoit plus ardemment et plus parfaitement que tous les Séraphins ensemble. Toute sa vie ne fut proprement qu'un exercice continuel du plus pur amour de son Dieu, dont son cœur fut tous les jours plus embrasé. Rien ne

fut jamais capable d'interrompre ni de troubler le moins du monde cet exercice. Que ses sens fussent assoupis par le sommeil, son cœur veilloit, et le sommeil même n'interrompoit point, pour ainsi dire, sa priere ; toute sa conversation étoit au ciel, et c'est ce qui lui faisoit si fort aimer la retraite. Son assiduité dans le Temple en un âge si tendre, faisoit assez voir quel étoit son attrait. Saint Ambroise convient que jamais personne ne fut douée d'un plus sublime don de contemplation, et que toute sa vie ne fut à proprement parler, qu'une extase continuelle. On ne vit jamais une pure créature si chérie de Dieu, ajoute-t-il, ni si parfaite : *Quantæ in una Virgine species virtutum emicant* (*a*) ! Imaginez une vertu qui ne fût dans un souverain degré de perfection dans cette incomparable fille ; sa pureté fut sans exemple, son humilité sans mesure, sa charité sans borne, sa foi sans nuage, sa piété sans altération. Jamais personne ne poussa peut-être si loin l'abstinence : *Hic congeminatos jejunio dies.* Ce n'étoit que pour s'empêcher de mourir, qu'elle prenoit quelque nourriture ; le plaisir naturel n'entra jamais dans ses motifs : *Cibus qui mortem arceret, non delicias ministraret.* Sa modestie avoit quelque chose de surnaturel, et sa douceur relevoit encore sa modestie. Jamais personne, dit le même saint Ambroise, ne remplit mieux tous les devoirs de la bienséance et de la politesse ; toute sa vie fut un miroir fidele de toutes les vertus : *Talis fuit Maria, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.*

Quelques autres saints Peres assurent qu'on avoit une si haute idée de son éminente sainteté, qne tout le monde la regardoit avec vénération, et que les Prêtres, découvrant dans cette bienheureuse Fille une vertu si extraordinaire, lui avoient permis, par une spéciale faveur, d'aller

(*a*) *Amb. de Virginibus, l. 2.*

Digitized by Google

de temps en temps faire sa priere dans l'endroit du Temple qu'on appelloit le Saint des Saints ; lieu sacré, à la vérité, mais on peut dire qu'elle le rendoit encore plus saint par la ferveur de ses prieres. Comprenons, s'il est possible, qu'elle étoit l'ardeur de ce feu divin dont le cœur de Marie brûloit dans ce saint lieu ; il n'y a que les célestes Intelligences, témoins ordinaires de sa dévotion, qui aient pu se former une idée juste de la ferveur de ses méditations, de la sublimité de sa contemplation, du prix et du mérite de ce nombre infini d'actes multipliés des plus héroïques vertus, qui firent l'occupation ordinaire de Marie durant les onze ou douze ans qu'elle fut dans le Temple.

Quand le saint Roi Prophete disoit qu'on ameneroit après elle un grand nombre de Vierges qui devoit la suivre, et lui composer, pour ainsi dire, une Cour : *Adducentur Regi Virgines post eam* (*a*), ne semble-t-il pas qu'il ait eu en vue la consécration que la sainte Vierge devoit faire d'elle-même à son Dieu, et qui devoit servir par son séjour et sa clôture dans le Temple, de modele à ce nombre infini de jeunes filles, qui renonçant au monde dans la suite, et se consacrant tout à Dieu, passeroient leurs jours dans la clôture du Monastere et dans le Temple ? En effet, combien de milliers de Vierges ont suivi cette Reine des Vierges, et se sont dévouées, à son exemple, au service de Dieu dans le cloître, pour y passer toute leur vie dans les exercices continuels de la plus haute piété, et qui peuvent dire : *In sanctitate et justitia coram ipso omnibus diebus nostris.* Tous nos jours sont consacrés à méditer et à accomplir la Loi du Seigneur, à marcher dans les voies de la justice et de la sainteté, à aimer notre Dieu, et à chanter jour et nuit ses louanges. N'a-t-on pas raison de dire

(a) *Psalm.* 44.

que la Présentation de la sainte Vierge, et sa demeure au Temple de Jérusalem, ont été comme le prototype sacré, et pour ainsi dire, la premiere époque de l'institution de toutes les Religieuses : *Adducentur Regi Virgines post eam.* Cette épouse, ô Roi de gloire, vous amenera à sa suite un nombre infini d'ames pures et innocentes, une infinité de Vierges qui s'étudieront à lui ressembler : *Proximæ ejus afferentur tibi.* Elles viendront toutes avec joie se consacrer à vous dans votre Temple : *Afferentur in lætitia et exultatione, adducentur in Templum Regis.* Et n'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours dans la vocation de tant de jeunes filles, qui viennent se consacrer au Seigneur avec tant de générosité et de joie dans les Maisons Religieuses, pour suivre l'exemple que leur donne la sainte Vierge dans l'auguste cérémonie de sa Présentation ! *Adducentur Regi Virgines post eam.*

Epiphane, Prêtre de Constantinople, et saint Anselme, disent que la Sainte Vierge eut une intelligence parfaite de la langue Hébraïque, quoiqu'elle ne fût plus alors en usage parmi les Juifs, mais qui étoit la langue originelle des saints Livres, dont le Saint-Esprit lui avoit donné une intelligence surnaturelle, aussi bien que de tous les sacrés mysteres que ces saints livres contenoient. Le même Epiphane ajoute que jamais personne ne sut si bien travailler qu'elle en lin, en laine, en soie et en or, et qu'elle ne se servit jamais de son art et de son habileté que pour des ouvrages destinés à l'usage sacré de l'Autel et des Prêtres. Il est tout visible qu'elle avoit reçu, avec cette plénitude des dons du Saint-Esprit, toute la science et tous les talens propres de son sexe et de son état ; et certainement on ne peut pas refuser à la sainte Vierge toutes les prérogatives, les connoisances, les convenances et les dons naturels qui avoient été accordés à Eve et à Adam dans l'état d'innocence,

Digitized by Google

§. XIII.

La mort de saint Joachim et de sainte Anne.

Il y avoit huit ou neuf ans que la sainte Vierge étoit dans sa retraite, faisant l'admiration des hommes et des Anges par l'éclat extraordinaire de sa sainteté, et l'assemblage merveilleux de toutes les plus rares vertus, lorsqu'elle perdit son pere saint Joachim, et peu après sainte Anne sa mere. Une mort aussi précieuse aux yeux de Dieu que celle de ses chers parens, lui fut sensible; mais elle, pour ainsi dire, l'affligea peu : elle étoit trop assurée de leur sort bienheureux, et trop résignée aux ordres sacrés de la divine Providence, pour n'être pas bientôt consolée de leur absence; depuis long-temps Dieu lui tenoit lieu de tout. Comme les Prêtres qui desservoient le Temple, étoient par offices les tuteurs des jeunes filles orphelines consacrées au service de Dieu, ils eurent dès-lors un soin plus particulier de cette insigne Vierge, qui faisoit depuis longtemps le sujet de leur estime et de leur admiration.

Dès qu'elle eut atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, qui étoit l'âge où l'on pensoit à marier les filles, ses Tuteurs penserent à lui trouver un époux qui fût digne d'elle. La premiere proposition qu'on lui en fit l'alarma. Un ancien Auteur, cité par saint Grégoire de Nisse, dit que la sainte Vierge représenta alors avec beaucoup de modestie à ceux qui étoient chargés de sa conduite, qu'ayant été consacrée à Dieu avant même sa naissance, par ses parens, pour servir dans le Temple, elle avoit ratifié depuis elle-même cette consécration, et qu'elle n'avoit d'autre inclination que d'y passer le reste de ses jours en qualité de Vierge; et que si on vouloit avoir quelque égard pour l'intention de ses

parens,

parens, et pour son inclination propre, on ne sauroit lui faire un plaisir plus sensible que de ne lui point faire changer d'état. On loua sa dévotion ; mais comme parmi les Juifs toute leur gloire étoit d'avoir une postérité, pour qu'ils pussent espérer d'avoir un jour quelque consanguinité avec le Messie, sur-tout ceux et celles qui étoient de la Tribu de Juda et de la race de David, telle qu'étoit Marie ; on n'eut point d'égard à ce qu'elle souhaitoit, et on ne pensa plus qu'à lui chercher un époux qui lui convînt, et qui fût de la même Tribu et de la même race royale qu'elle.

C'étoit un usage établi parmi les Juifs, et religieusement observé dans tous les siecles, que lorsqu'une famille se trouvoit réduite à une seule fille, elle épousât son plus proche parent de la même Tribu, afin que les alliances étant moins distraites, on vît plus clair dans la généalogie du Messie, qui étoit la fin de tous les mariages et de toutes les générations, tant dans la Loi de nature, que dans la Loi écrite. Ainsi, Abraham avoit épousé Sara, et Nachor avoit épousé Melcha, toutes deux filles d'Aram, frere d'Abraham et de Nachor ; ainsi, le jeune Tobie, par le conseil de l'Ange Raphaël, et selon la Loi de Moïse, épousa Sara, fille unique de Raguël sa proche parente. La sainte Vierge ayant donc su le dessein qu'on avoit de la marier, et n'ayant pas jugé à propos de déclarer le vœu secret qu'elle avoit fait de demeurer toujours vierge, sachant bien que l'ayant fait encore si jeune, on n'auroit pas manqué de l'en dispenser, elle eut recours à la priere, et elle ne cessa de solliciter jour et nuit le Seigneur, de prendre un soin particulier de son Epouse. Vous avez possédé mon cœur, divin Epoux, depuis le premier moment que vous l'avez formé, disoit-elle, et votre Saint-Esprit a habité dans mon corps depuis ce moment,

Digitized by Google

comme dans son temple ; ne permettez pas , Dieu de pureté , que ce temple soit jamais souillé.

Après de longues et ferventes prieres , on ne doute point qu'elle n'eût une secrette assurance que le mariage qu'elle contracteroit selon les desseins de la divine Providence , ne donneroit point d'atteinte à son vœu , et que l'époux que le Ciel lui destinoit , seroit le gardien de sa virginité dans le mariage même.

§. XIV.

La sainte Vierge épouse saint Joseph.

Dès que la sainte Vierge eut quinze ans complets , on fit une assemblée des plus proches parens , tous de la Tribu de Juda , et de la famille de David comme elle. Parmi tous ceux qui étoient en état de l'épouser , on choisit saint Joseph , que la divine Providence avoit destiné de toute éternité pour être le tuteur et le pere nourricier du Sauveur , en devenant l'époux de Marie. Quelques-uns ont cru qu'il étoit oncle de la sainte Vierge , ou du moins son cousin-germain ; ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il étoit un de ses plus proches parens , de la même Tribu et du même sang royal qu'elle , quoique la révolution de fortune l'eût réduit à la basse condition d'artisan , puisqu'il étoit ouvrier en bois ; mais quelque obscure que fût sa condition , jamais homme , dit saint Epiphane , ne fut plus noble ni plus riche que lui aux yeux de Dieu , nul qui ait jamais approché du mérite , de la pureté et de l'éminente sainteté de ce grand Patriarche. Le même saint Pere ajoute , que saint Joseph étoit alors dans un âge fort avancé , et que prévenu dès sa premiere jeunesse d'une grace spéciale presque inconnue en ce temps-là parmi les Juifs , il n'avoit jamais voulu se marier , résolu de garder

ute sa vie une virginité perpétuelle. Que s'il nsentit, sur le retour de l'âge, d'épouser Marie parente, c'est que connoissant sa haute vertu son amour extraordinaire pour la chasteté, il promettoit de vivre toujours vierge dans le ariage; on croit même qu'ils en étoient convenu us les deux avant que d'épouser.

Le mariage se fit à Jérusalem. Ce ne furent pas nt deux Epoux qui contracterent ensemble, dit célebre Gerson, qu'une virginité qui s'allia ec une autre : *Virginitas nupsit.* Le Ciel ne vit mais des épousailles si saintes, ni plus dignes être honorées de la présence de toute la Cour leste, et il est probable qu'elles le furent de us les Esprits bienheureux ; aussi plusieurs glises en font-elles une fête particuliere le de Janvier, qu'on croit avoir été le jour par- ulier de cette auguste cérémonie. Jamais ma- ge ne fut plus assorti, ni si heureux, parce 'il n'en fut jamais de si saint; et si Marie reçut gardien et un protecteur de sa virginité, Jo- ph, dit saint Jean Damascene, reçut la plus guste qualité qu'il soit possible d'imaginer sur terre, en devenant l'Epoux de Marie : *Virum ariæ, hoc est prorsùs ineffabile, et nihil præte- à dici potest.* Saint Thomas croit que ce fut abord après la célébration de cet heureux ma- ge, que saint Joseph et la très-sainte Vierge ent d'un consentement mutuel, vœu de virgi- té, ou qu'ils le renouvellerent. Cet acte de re- gion, dit ce saint Docteur, est trop parfait, our que deux personnes si saintes s'en dispen- ssent ; et leurs inclinations sur cet article oient trop conformes pour ne pas convenir dans pratique d'une si admirable vertu, étant ani- és tous deux du même Esprit-Saint, qui prend soin particulier des ames chastes.

Ce vœu de chasteté perpétuelle, disent les ints Peres, avoit été jusqu'alors inoui, parce

qu'il avoit été inconnu; car quoiqu'il y eût eu de saints personnages dans l'ancien Testament qui avoient vécu dans le célibat, comme Elie, Elisée, Daniel, et les trois Enfans qui furent conservés miraculeusement dans la fournaise ardente de Babylone, il ne paroît pas qu'ils se fussent jamais engagés par vœu à un état si parfait: c'est Marie, dit saint Ambroise, qui la premiere en a donné l'exemple, et qui par le vœu qu'elle fit d'une virginité perpétuelle, a levé sur la terre l'étendart, pour ainsi dire, de la virginité, et a, par son exemple, attiré après elle ce nombre infini de Vierges qui suivent l'Epoux céleste, et qui composent sa brillante Cour, selon ces paroles du Roi Prophete, qu'on a déjà citées: *Adducentur Regi Virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi.* Cette Epouse bien-aimée, et cette digne Mere, ô Roi de gloire, vous amenera à sa suite un nombre prodigieux d'ames pures et innocentes; une infinité de vierges qui, suivant son exemple, vous consacreront leur virginité: *Afferentur in lætitia et exultatione, adducentur in templum Regis;* elles viendront toutes avec joie se consacrer à vous dans votre temple. Ne voyons-nous pas cette prophétie accomplie à la lettre dans toutes ces saintes et nombreuses sociétés de filles Religieuses, dont la très-sainte Vierge est la mere, et dont elle doit être le modele selon l'esprit de leur institut! Dieu voulut que cette très-pure Vierge, qui devoit être la mere de son Fils, sans cesser d'être vierge, fût mariée, dit saint Jérôme: 1.° Pour qu'on pût savoir qu'elle étoit de la Tribu de Juda, et de la race de David; parce qu'on ne pouvoit avoir la généalogie des femmes parmi les Juifs, que par celle de leurs maris: *Ut per generationem Joseph, origo Mariæ monstraretur.* 2.° Pour qu'on ne lui fît point un crime de sa grossesse miraculeuse, ce qu'elle n'auroit pu éviter si elle fût devenue en-

Digitized by Google

ceinte étant fille. 3.° Pour qu'étant obligée de porter l'Enfant Jesus en Egypte, en fuyant la cruauté d'Hérode qui vouloit le faire mourir, et l'envelopper dans le massacre des Innocens, elle eût le secours de son Epoux dans ce voyage, et dans le séjour qu'elle devoit faire dans cette terre étrangere : *Ut in Ægyptum fugiens haberet solatium.* Saint Ignace, Martyr, ajoute une quatrieme raison, dit le même saint Jérôme, ce fut afin que le Démon ignorât la conception miraculeuse du Messie, ne pouvant pas croire qu'il fût né d'une vierge, puisqu'il étoit né d'une femme mariée : *Ut partus ejus celaretur Diabolo, dum eum putat non de virgine, sed de uxore generatum.*

Il est aisé de s'imaginer quelle fut la vie sainte et édifiante de ces deux saints Epoux : quelle paix, quelle union, quelle vertu, quelle mutuelle vénération dans cette auguste famille ! Nazareth admiroit, à la vérité, l'éminente sainteté et les éclatantes vertus de l'un et de l'autre ; mais la ville de Nazareth ignoroit le prix du trésor qu'elle possédoit ; la céleste Jérusalem en connoissoit seule tout le mérite ; elle seule savoit que Marie étoit le temple vivant du Saint-Esprit, et le sanctuaire de la Divinité, comme l'appellent les Saints Peres. La sainte Vierge vécut dans une grande retraitre tout le temps qu'elle fut à Nazareth ; la contemplation et la priere étoient son occupation ordinaire. Comme elle ne perdoit jamais Dieu de vue, le travail des mains n'interrompoit point son oraison, ni le soin du petit ménage, son union intime avec Dieu. On ne vit jamais une modestie si parfaite ni si respectable ; sa seule présence inspiroit un respect qui alloit jusqu'à la vénération. Elle paroissoit rarement en public, dit saint Ambroise, la retraite avoit pour elle de merveilleux attraits. Elle conversoit peu avec les hommes, parce que tout son commerce étoit au Ciel ; la charité seule la rendoit visible

Digitized by Google

à ceux qui en ressentoient tous les effets : *Eos solos solita cœtus virorum invisere quos misericordia non erubesceret.*

§. XV.

L'*Annonciation de la sainte Vierge.*

Il y avoit deux mois et quelques jours que ces deux chastes Epoux vivoient ensemble comme frere et sœur, dans la pratique des plus admirables vertus, lorsque le moment heureux auquel Dieu avoit déterminé de toute éternité d'envoyer son Fils au monde, étant arrivé, l'Ange Gabriel fut envoyé à cette incomparable Vierge, pour lui annoncer que c'étoit dans son sein que ce grand mystere devoit s'opérer, et pour lui apprendre que le Verbe divin ayant résolu de se faire chair, l'avoit choisie préférablement à toute autre, pour être sa mere. L'Ange lui apparut, dit saint Bernard, lorsqu'invisible au reste des créatures, elle s'immoloit à son Dieu dans la ferveur de la plus sublime contemplation, et qu'elle méditoit dans sa chambre le mystere ineffable qu'elle ne savoit point devoir s'opérer en elle. Cet envoyé céleste, plein de respect et de vénération pour elle, qu'il regardoit déjà pour sa souveraine, lui apparut sous la forme d'un jeune homme tout rayonnant d'une lumiere éblouissante, et lui dit: *Je vous salue, vous qui êtes pleine de grace, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

L'apparition d'un Ange sous la forme d'un homme, causa d'abord quelque frayeur à la plus pure des Vierges, et un éloge aussi magnifique et aussi flatteur alarma son humilité, et la fit rougir elle-même; aussi parut-elle se troubler. L'Ange s'en étant apperçu, la rassura : Ne craignez point, Marie, lui dit-il, vous avez trouvé grace devant Dieu; vous allez devenir enceinte,

et vous mettrez au monde un Fils à qui vous donnerez le nom de Jesus. Il sera grand en toute maniere, et les grandes merveilles qu'il opérera publieront assez haut ce qu'il est, et le feront connoître visiblement pour le Fils du Très-Haut, et pour le Messie, qui a été jusqu'ici l'objet de tous les vœux, et l'attente de tous les siecles. Comme votre Fils, il descendra de David, puisque vous êtes du sang royal; mais ce n'est point par le droit de succession qu'il doit monter sur le trône; la royauté et la souveraine puissance lui sont dues par bien d'autres titres. Comme vrai Fils de Dieu, il dominera sur tous les peuples de l'univers: mais sa couronne ne sera pas de même nature que celle des Rois de la terre qui ne regnent que sur une seule nation, et seulement un certain nombre d'années; nul qui n'ait un successeur, nul qui ne voie éteindre à sa mort, avec sa puissance et sa majesté, tous les titres. Votre Fils fondera une nouvelle Monarchie, qui renfermera tous les peuples dans la mystérieuse maison de Jacob; il y régnera sans avoir jamais ni concurrent, ni successeurs, puisque l'Empire de ce grand Roi n'aura point d'autres bornes pour son étendue que l'univers entier, point d'autre mesure de sa durée que l'éternité même.

Il est aisé de concevoir quels furent alors les sentimens de la plus humble de toutes les créatures. Elle ne pouvoit comprendre que Dieu pût jeter les yeux sur elle pour l'accomplissement d'un mystere si admirable, si ineffable, si incompréhensible à tout esprit créé; d'ailleurs, la qualité de Mere l'effrayoit, tant elle avoit à cœur celle de Vierge; c'est ce qui l'obligea de demander comment cela se feroit: *Quomodò fiet istud?* Ce qu'elle n'auroit pas demandé, dit saint Augustin, si elle n'eût pas fait vœu d'être tou-

jours Vierge (*a*) : *Quod profectò non diceret, nisi Virginem se ante vovisset.*

L'Ange lui répondit que cela ne devoit pas l'alarmer ; que Dieu est tout-puissant, et sa bonté égale sa toute-puissance ; que l'ayant choisie par une prédilection si marquée pour l'élever à une si haute dignité, il feroit en sa faveur le plus insigne de tous les miracles ; qu'elle n'avoit rien à craindre pour sa virginité, puisque cette vertu devoit être une des principales qualités de la Mere du Messie ; que pour la rassurer, il vouloit bien lui déclarer que ce Fils adorable dont elle devoit être la mere dans le temps, n'auroit point d'autre pere que celui dont il est né avant tous les siecles ; qu'elle n'auroit point d'autre Epoux, à proprement parler, que le Saint-Esprit, qui étant la vertu du Très-Haut, formeroit miraculeusement dans elle, de son propre sang, le fruit divin qu'elle devoit porter ; et loin de ternir la fleur de sa virginité, il la rendroit encore plus éclatante et plus pure ; et c'est pour cela, ajouta-t-il, que le saint Enfant qui naîtra de vous, sera véritablement Fils de Dieu, non pas par une simple dénomination, mais réellement et par nature ; et pour vous faire voir, continua-t-il, que rien n'est impossible à la toute-puissance de Dieu, voilà que votre cousine Elisabeth, dans un âge où naturellement on ne doit point espérer d'avoir des enfans, est devenue enceinte en sa vieillesse, la voilà grosse de six mois ; tant il est vrai que rien n'est difficile au Tout-puissant. Or, celui qui a pu donner un fils à une femme si âgée après tant d'années de stérilité, en peut bien donner un à une Vierge.

Pendant que l'Ange parloit, Marie éclairée d'une lumiere surnaturelle, comprit parfaitement toute l'économie et toutes les merveilles de

(a) *Lib. de Virgin.*

Digitized by Google

cet ineffable mystere, pour lequel Dieu l'avoit préparée dès son immaculée Conception, et comblée de toutes les faveurs célestes, qui faisoient en partie son caractere; alors s'anéantissant devant Dieu : *Voici*, s'écria-t-elle, *la servante du Seigneur, que ce que vous venez de m'annoncer s'accomplisse.* A ce moment l'Ange disparut, et le Saint-Esprit forma du plus pur sang de la très-sainte Vierge un Corps le plus beau qui fut jamais; et ayant créé l'ame la plus parfaite, Dieu unit l'un et l'autre substantiellement à la personne divine du Verbe éternel, qui par-là se fit chair, en se faisant homme : *Et Verbum caro factum est.* A cet heureux moment, premiere époque de notre rédemption, tous les Esprits célestes adorerent cet Homme-Dieu, et Marie devint au même instant véritablement Mere de Dieu, sans cesser d'être Vierge.

Demander comment et pourquoi s'est accompli ce prodige, ce seroit l'avilir, et comme le dégrader, dit saint Augustin, en voulant le comprendre; puisqu'il est certain que ce mystere de l'Incarnation du Verbe ne seroit plus par excellence l'œuvre de Dieu, si l'on en pouvoit rendre raison, et il n'auroit plus l'avantage de se distinguer par sa singularité, si dans l'ordre de la nature ou de la grace, on en pouvoit trouver un seul exemple : *Hìc si ratio quæritur, non erit mirabile; si exemplum, non erit singulare.* Il est vrai que Marie, au moment que l'Ange lui en fit la déclaration, ne laissa pas de dire : comment cela se fera-t-il ? mais cette demande, dit saint Chrysostôme, fut alors l'effet d'une profonde et respectueuse admiration, et non pas d'une présomptueuse et vaine curiosité; et si Marie voulut savoir de quelle maniere se vérifioit ce qui lui étoit annoncé de la part du Ciel, ce ne fut point par incrédulité, mais par un pur zele et par un sincere amour de la virginité qu'elle avo

vouée, et qu'elle préféroit même à la maternité divine.

§. XVI.

La profonde humilité de la sainte Vierge, et l'amour qu'elle a pour la virginité.

Rien ne donne une plus haute idée du prix et du mérite de la virginité, disent les saints Peres, que le refus que fait Marie d'être Mere de Dieu, s'il faut que pour être Mere de Dieu elle cesse d'être vierge (*a*). *O veneranda virginitas*, s'écrie saint Augustin, *ô humilitas prædicanda!* ô virginité digne de toute vénération! ô humilité au-dessus de toute louange! Un Ange présente à Marie de la part de Dieu la qualité suréminente de Mere de Dieu même; et Marie la refuse, si cette sublime qualité ne peut pas s'accorder avec la virginité. On pourroit dire que Marie ne fit pas peut-être d'abord assez de réflexion sur l'éminente dignité et sur la gloire de la Maternité divine, et qu'elle ne rejeta les offres qu'on lui faisoit, dit un de ses plus zélés serviteurs, que parce qu'elle ne comprit pas bien de quoi il étoit question; mais sans parler des connoissances qu'elle avoit puisées dans la contemplation, et dans la lecture des Livres sacrés, l'Ange s'étoit assez bien expliqué pour être entendu; il n'avoit rien oublié de tout ce qui étoit capable de la fléchir. Le Fils que vous concevrez, lui dit-il, sera grand : *Hic erit magnus;* c'est le Fils du Très-haut, c'est le Fils de Dieu, il sera reconnu pour tel de toute la terre : *Et Filius Altissimi vocabitur.* Vous lui donnerez le nom de Jesus, parce que c'est lui qui doit sauver, non seulement sa Nation, mais encore être le Sauveur de tous les hommes : *Et vocabis nomen ejus Jesum.* Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son

(a) *Serm. 3. de Nat.*

Digitized by Google

pere, afin qu'il regne sur toute la maison de Jacob : *Dabit illi Dominus sedem Patris ejus, et regnabit in domo Jacob.* Ce regne ne sera point d'une durée limitée, il sera éternel, il n'aura jamais de fin : *Et regni ejus non erit finis.* Après cette explication, la sainte Vierge pouvoit-elle ignorer les avantages et les prérogatives du rang qu'on lui offre. Cependant tout cela ne la tente point ; bien loin d'être charmée par des titres si magnifiques et si pompeux, ce n'est pas seulement de quoi la dédommager, de quoi la consoler de la perte qu'elle feroit de sa chasteté virginale. S'il est possible qu'une femme soit mere et vierge tout ensemble, à la bonne heure ; mais s'il faut nécessairement renoncer à l'un ou à l'autre de ces avantages, et que le Seigneur me laisse la liberté de choisir, allez porter à quelqu'autre la couronne que Dieu m'offre ; je suis vierge, et je le serai éternellement.

Très-sainte Vierge, s'écrie à ce sujet saint Anselme, il n'y a rien qui vous soit égal, rien qui vous soit comparable ; car tout ce qui est, ou il est au-dessus de vous, ou au-dessous : Dieu seul est au-dessus de vous ; et tout ce qui n'est pas Dieu, est au-dessous de vous, et vous est inférieur en dignité, en sainteté, en vertu, en mérites : *Nihil tibi, ô Domina, æquale, nihil comparabile ; omne enim quod est, vel supra te est, vel infra te. Quod supra te, solus Deus ; quod infra te, omne quod non est Deus.* Marie est telle à cause de sa dignité de Mere de Dieu, dit saint Bonaventure, que Dieu même n'en peut faire une plus excellente ; il peut bien faire un monde plus grand, un ciel plus grand, plus brillant et plus vaste, mais non pas une mere d'une dignité plus éminente : *Ipsa est quid majorem Deus facere non potest ; majorem mundum, majus cælum potest, majorem matrem non potest.* Vous voulez savoir quelle est cette mere, quelle

est sa dignité, sa sainteté, son mérite, dit saint Eucher (*a*), informez-vous plutôt quel est le Fils qu'elle a conçu et qu'elle a enfanté : *Quæritis qualis Mater, quærite potiùs qualis Filius.* La chair de Jesus, dit saint Augustin, est une partie de la chair de Marie : *Caro Jesu, caro est Mariæ.* De quelque endroit que vous regardiez ce mystere, dit saint Bernard (*b*), ce n'est que merveille, que prodige, que sujet d'étonnement; car que Dieu devienne le fils d'une femme, et qui lui soit soumis, c'est une humilité sans exemple; et qu'une femme devienne la mere de son Dieu, et ait droit de lui commander, c'est une gloire, c'est une élévation, c'est une dignité que nulle autre ne peut égaler : *Utrinque stupor, utrinque miraculum; et quòd Deus fæminæ obtemperet, humilitas sine exemplo; et quòd Deo fæmina principetur, sublimatas sine socia.*

§. XVII.

La sainte Vierge fait visite à sainte Elisabeth, chez qui elle passe trois mois.

Cependant la sainte Vierge ayant appris de l'Ange même la grossesse miraculeuse de sa cousine Elisabeth, elle se sentit inspirée de l'aller voir, pour se conjouir avec elle d'une si inespérée merveille. Ayant eu l'agrément de son chaste époux saint Joseph, elle partit incessamment, et se rendit en toute diligence par les montagnes de Judée, à la ville d'Hébron, où demeuroit sa chere cousine. Le chemin étoit long et difficile; il falloit aller de Nazareth à Hébron, qui étoit une Ville sacerdotale, située dans la partie méridionale de Juda, et dans les montagnes, éloignée environ de dix ou douze lieues de Jérusalem, et à trente-huit ou quarante de Nazareth,

(a) *Serm. de Nat.*
(b) *Serm. super Missus est.*

où faisoit son séjour la sainte Vierge. Ce voyage n'étoit pas aisé pour une personne aussi délicate; mais son zele et sa charité lui firent surmonter toutes ces difficultés. Elle n'appréhenda point les fatigues du voyage, parce que la charité, dit saint Ambroise, ne connoît point de difficultés, et elle ignore tout retardement : *Nescit tarda molimina Spiritûs Sancti gratia.* D'ailleurs, Dieu voulant se servir de Marie pour sanctifier le Précurseur dans le sein même de sa mere, il lui inspire ce voyage de pure charité; elle obéit en toute diligence.

La sainte Vierge étant arrivée à Hébron, elle va droit à la maison de Zacharie. Elizabeth apprenant l'arrivée de sa chere cousine, va au-devant d'elle; Marie la salue, l'embrasse, et à peine avoit-elle ouvert la bouche pour la saluer, que l'enfant de six mois qu'Elizabeth portoit dans ses flancs, fut éclairé tout-à-coup d'une lumiere céleste. Il vit dans l'obscurité de sa prison ceux qui lui faisoient l'honneur et la grace de le visiter; et ne pouvant encore parler, il honora, comme il put, Jesus et Marie par un tressaillement miraculeux, qui fut, dit saint Chrysologue, la marque de sa joie, de son respect et de sa prématurée reconnoissance. Elizabeth s'en apperçut, et la lumiere surnaturelle qui éclairoit l'enfant, rejaillissant sur la mère, elle connut par inspiration le mystere incompréhensible de l'Incarnation du Verbe; son ame fut remplie du Saint-Esprit; et alors tressaillant elle-même de joie, et répondant à la civilité de sa chere cousine, et aux termes obligeans dont la sainte Vierge l'avoit saluée, elle s'écria à haute voix : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni.* Considérant en même temps le mérite extraordinaire de celle qui venoit de lui rendre visite, et dont le Saint-Esprit lui avoit fait connoître la suprême dignité, elle s'écria : *Et d'où*

Digitized by Google

cela me vient-il, que la Mere de mon Seigneur me visite ! C'est une faveur que je ne puis assez admirer, et qui me remplit d'étonnement et de confusion, sachant combien j'en suis indigne. L'enfant même que je porte dans mes flancs a déjà senti les merveilleux effets de votre présence ; car au moment que j'ai entendu les paroles avec lesquelles vous m'avez saluée, il les a aussi entendues, et il en a tressailli de joie. O que vous êtes heureuse, ma chere cousine, continua-t-elle ! que vous êtes heureuse, vous qui avez cru simplement, et sans aucun doute, ce que l'Ange vous a dit de la part de Dieu ! Oui, ce Dieu tout-puissant qui a commencé d'exécuter en vous des choses si grandes et si merveilleuses, les achevera, selon que vous l'avez espéré ; il vous l'a promis, et il tiendra sa parole.

Ces louanges et cette manifestation de tout le mystere si glorieux à Marie, n'enflerent point son cœur. Elle ne put pas, à la vérité, dissimuler ni taire les merveilles que Dieu avoit révélées à Elizabeth, et qu'il venoit de publier par sa bouche ; mais elle voulut lui en référer toute la gloire en reconnoissant son indignité. Alors, animée de l'Esprit-Saint dont elle étoit remplie, donnant l'essor à son esprit et à son cœur, que Dieu seul occupoit, elle prononça ce Cantique, le premier du nouveau Testament, qui surpasse tous les anciens, et par l'esprit de piété qui y brille de toutes parts, et par la sublimité des sentimens, et par la noblesse et la majesté du style ; c'est le plus précieux monument de la profonde humilité de la Mere de Dieu, l'acte le plus éclatant de sa haute sainteté, et le plus excellent modele de la plus parfaite reconnoissance (*a*). *Magnificat anima mea Dominum, etc.*

« Mon ame glorifie le Seigneur, dit-elle, et » elle est transportée d'une si sainte joie, en pen-

(a) *Luc.* 1.

„ sant à la bonté de Dieu mon Sauveur, que je
„ ne puis taire plus long-temps ses merveilles ;
„ car il a bien voulu arrêter les yeux sur la bas-
„ sesse de sa servante, et c'est pour cela que
„ dans tous les siecles à venir on exaltera mon
„ bonheur. Le Tout-puissant, dont le nom est
„ infiniment saint, dont la miséricorde s'étend
„ de génération en génération sur tous ceux qui
„ le craignent, le Tout-puissant a opéré de grands
„ miracles en ma faveur. C'est ainsi qu'il déploie,
„ quand il lui plaît, la puissance de son bras ; il
„ renverse les desseins des orgueilleux ; il dé-
„ grade les grands de la terre pour élever les
„ petits ; il remplit de biens ceux qui sont dans
„ l'indigence, tandis qu'il dépouille les riches de
„ leurs propres biens. Il s'est souvenu de sa mi-
„ séricorde ; il veut relever Israël son peuple,
„ accomplir la promesse faite à nos Peres, à
„ Abraham et à tous ses descendans. »

C'est ainsi que la sainte Vierge vit tout d'un coup par une lumiere surnaturelle, et ces anciennes promesses, et leur parfait accomplissement, mille fois plus éclairée elle seule, et plus privilégiée que tous les Prophetes ensemble. Il parut bien, en effet, dans cette entrevue, et dans cet admirable entretien que Marie et Elizabeth eurent ensemble, dit saint Ambroise, qu'elles prophétisoient toutes deux par l'Esprit-Saint dont elles étoient remplies, et par le mérite de leurs enfans : *Duplici miraculo prophetant Matres spiritu parvulorum.*

La sainte Vierge demeura près de trois mois chez sainte Elizabeth. Il est aisé de comprendre, disent les saints Peres, combien ce séjour fut avantageux à la maison de Zacharie, et quelle abondance de graces et de bénédictions célestes le séjour de la sainte Vierge leur mérita ; et si le Seigneur bénit si abondamment Obededom et tout ce qui lui appartenoit, pour avoir eu durant trois

mois l'Arche dans sa maison, quelles bénédictions n'attirerent point sur l'heureuse famille de Zacharie et d'Elizabeth les trois mois de séjour qu'y fit Marie, la véritable Arche du nouveau Testament, dont celle de l'ancien n'étoit que la figure ! La pureté dans laquelle saint Jean vécut toujours, dit saint Ambroise, fut un effet de cette onction et de cette grace répandue dans son ame par la présence de la sainte Vierge.

Cette visite que rendit la sainte Vierge à sainte Elizabeth, renferme de si grandes merveilles, que l'Eglise a voulu qu'on en renouvellât tous les ans la mémoire par l'établissement d'une fête particuliere, le 2 de Juillet, qui est le lendemain de l'octave de la Nativité de saint Jean-Baptiste. En effet, c'est le jour auquel la sainte Vierge fut reconnue publiquement, pour la premiere fois, Mere de Dieu, et honorée comme telle. Ce fut par la parole de la très-sainte Vierge que Jesus-Christ sanctifia son Précurseur ; et l'on a eu raison de dire que la sanctification de saint Jean a été le premier miracle que Dieu ait fait par l'entremise de la sainte Vierge. Rien ne manifeste mieux le pouvoir que le Sauveur a donné à sa Mere, disent saint Bernard et saint Bernardin, que la conduite de ce même Sauveur dans l'administration de ses premieres graces. Veut-il sanctifier son Précurseur, avant même qu'il soit né, c'est par le moyen de Marie qu'il lui fait cette premiere grace. Faut-il se manifester au monde lui-même par le premier de ses miracles, en changeant l'eau en vin dans les noces de Cana, il attend que Marie le lui demande ; voulant nous faire voir par-là, disent les saints Peres, que comme il n'a voulu se donner à nous que par Marie, il veut aussi que nous ne recevions ses graces que par son moyen : *Nihil nos Deus habere voluit, quod per* MARIÆ *manus non transiret.*

Saint Ambroise est transporté d'admiration en

Digitized by Google

se représentant cette visite célebre, marquée par tant de mysteres, de prophéties et de prodiges. Elizabeth, dit ce Pere, entend la premiere la voix de Marie, et Jean ressent en même temps la grace de Jesus-Christ. Les deux Meres publient au-dehors les merveilles de la grace, et Jean en ressent au-dedans les effets. Jesus-Christ remplit saint Jean de la grace attachée au ministere de Précurseur, et saint Jean en anticipe les fonctions par un double miracle; enfin, Marie et Elizabeth, conclut saint Ambroise, intérieurement animées de l'esprit de leurs enfans, font de leur entretien une suite d'oracles et de prophéties.

§. XVIII.

Saint Joseph ignorant le mystere de l'Incarnation du Verbe divin, s'apperçoit de la grossesse de la sainte Vierge.

La plupart des saints Peres et des Interpretes croient que la sainte Vierge n'attendit point les couches de sainte Elisabeth, et qu'elle s'en retourna peu de jours avant la naissance du Précurseur du Messie. A son retour à Nazareth, elle rentra dans sa douce retraite. Le voyage n'avoit point affoibli son amour pour la solitude, ni la manifestation de sa Maternité divine altéré sa profonde humilité. Ce qui s'étoit passé à Hébron lui faisoit trop d'honneur pour n'en pas faire mystere à saint Joseph même; et elle n'avoit garde de lui découvrir ce que le Saint-Esprit tenoit encore caché à ce chaste Epoux, lorsqu'il s'apperçut lui-même de sa grossesse. La haute et juste idée qu'il avoit de la sainteté et de la chasteté de son Epouse, ne lui permettoit pas de la soupçonner d'adultere; il étoit informé de son vœu de virginité, et il étoit témoin de sa delicatesse extrême sur une vertu qui lui étoit si chere. Il ne

douta point qu'elle ne dût être cette Vierge miraculeuse dont parloit Isaïe au chapitre 7, laquelle, sans cesser d'être Vierge, devoit enfanter le Sauveur (*a*) : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium.* Il le crut, dit saint Bernard ; et ce ne fut que par un sentiment d'humilité et de respect, semblable à celui qui fit dire depuis à saint Pierre : éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur, que saint Joseph, qui n'étoit pas moins humble que cet Apôtre, pensa aussi à s'éloigner de la sainte Vierge, ne doutant point qu'elle ne fût enceinte du Sauveur (*b*) : *Accipe et in hoc non meam, sed Patrum sententiam.* Je n'avance pas ceci, dit ce saint Abbé, comme venant de moi ; c'est le sentiment des saints Peres.

Ce chaste Epoux ne savoit donc à quoi se déterminer. Il ne pouvoit se résoudre à la quitter, et il ne se croyoit pas assez saint pour rester avec elle. Dans cette perplexité un Ange lui apparoissant : Joseph, lui dit-il, souvenez-vous que vous êtes de la race de David, de laquelle le Messie doit venir, et ne croyez pas que ce soit sans dessein que le Seigneur vous a donné Marie pour Epouse. L'enfant dont elle est enceinte, et qu'elle a conçu miraculeusement par la vertu du Saint-Esprit, est le Sauveur du monde, le Fils unique du Pere éternel, le Messie promis, et Dieu vous a choisi pour en être le tuteur, le nourricier, et en ce sens le pere. Ne craignez donc point de rester avec Marie votre Epouse ; vous êtes le gardien, et comme l'Ange tutélaire de sa virginité. Si elle fût demeurée sans époux, elle n'eût pas pu, sans se décrier, être mere. Vous donnerez à l'Enfant, dès qu'il sera né, le nom de Jesus, pour faire connoître aux hommes que c'est lui qui doit les racheter et les sauver, et qu'il vient pour s'offrir en sacrifice à son Pere,

(a) *Isaie.* 7.
(b) *Hom.* 2. *super Missus est.*

en qualité de victime, pour l'expiation des péchés de tous les hommes.

Saint Joseph instruit du plus grand de tous les mysteres, à l'accomplissement duquel Dieu vouloit bien qu'il eût quelque part ; confirmé par cet Envoyé du Très-Haut, dans la pensée avantageuse qu'il avoit eu de la sublime dignité de sa très-sainte Epouse, et rassuré en même temps contre les frayeurs toutes saintes de son humilité ; instruit en même temps de tout le mystere, pénétré des plus vifs sentimens d'estime, d'amour et de reconnoissance, il ne regarda plus la sainte Vierge que comme le temple vivant de la Divinité, la Mere du Messie et du Rédempteur, la Reine des hommes et des Anges. Sa vénération envers elle augmenta avec sa tendresse, et son amour pour elle, avec son respect. Il l'admiroit comme la plus grande de toutes les merveilles ; il la révéroit comme la plus sainte qui eût jamais été sur la terre ; il l'honoroit comme la personne la plus respectable de l'univers ; et ses soins, son attention et ses devoirs répondirent à son estime, à sa vénération et à sa tendresse. La sainte Vierge passa ainsi avec son chaste Epoux les six mois de sa grossesse, vivant tous deux dans un recueillement parfait, et dans une méditation continuelle d'un si ineffable mystere. Nul autre sujet de leurs entretiens ; leur conversation étoit toute spirituelle. Plus semblables aux Anges qu'aux hommes, ils passoient leur vie dans une adoration perpétuelle, accompagnée des sentimens de la plus vive reconnoissance et du plus pur amour. Avec quelle profusion Dieu répandoit-il ses plus signalées faveurs et ses trésors célestes sur ces deux ames privilégiées ! Avec quelle tendresse Dieu se communiquoit-il à eux ! On ne doute point que depuis l'accomplissement du mystere ineffable de l'Incarnation, la sainte Vierge n'ait eu continuellement un grand nombre

Digitized by Google

d'Anges singuliérement destinés à la conservation et à la garde de sa personne sacrée, si nécessaire pour le salut des hommes, si chere à Dieu même, et si respectée de tout le Ciel.

Le terme des neuf mois de la grossesse de Marie approchoit, lorsque l'Empereur Auguste voulant avoir un état exact des forces et des revenus de l'Empire, fit faire le dénombrement de ses sujets, parmi lesquels les Juifs étoient compris, et imposa une capitation générale. Il fit donc pour cela publier un Edit, par lequel on étoit obligé, pour éviter la confusion, de se rendre chacun au lieu de son origine, de se faire écrire sur les registres publics, et de payer par tête la somme marquée, comme on a dit dans la vie de Jesus-Christ. Ce Prince n'avoit en tout cela que des vues d'ambition et d'avarice; mais la Providence disposoit ainsi les choses, afin que Joseph et Marie étant obligés de se rendre à Bethléem, le Messie vînt au monde dans cette petite ville, où il étoit prédit qu'il devoit naître, et que par-là la prophétie s'accomplît. Car, quoique saint Joseph et la sainte Vierge fussent établis à Nazareth, ville de Galilée, ils étoient cependant de la Tribu de Juda, et de la maison et race de David; et parce que David étoit né et avoit été élevé à Bethléem, cette ville étoit comme le chef-lieu pour tous ses descendans, et avoit toujours retenu le nom de ville de David; c'étoit là aussi que tous ceux qui descendoient de ce saint Roi, devoient aller se faire écrire dans le registre public, selon l'ordre du Prince.

§. XIX.

La sainte Vierge accouche du Sauveur du monde à Bethléem.

La sainte Vierge parfaitement instruite de tout ce qui devoit arriver, et sachant bien qu'elle

accoucheroit à Bethléem, avoit pourvu aux langes pour emmaillotter le divin Enfant d'abord après sa naissance. On ne s'arrête point ici à raconter tout ce qui se passa de merveilleux à cette admirable naissance, dont on a rapporté toute l'histoire détaillée dans la vie de Jesus-Christ; on se contente de dire que Marie et Joseph s'étant rendus à Bethléem, y trouvèrent toutes les hôtelleries occupées par ceux qui étoient de la même race royale, qui s'y étoient rendus de toutes parts, et qui étant plus riches qu'eux, occupoient toutes les hôtelleries. N'ayant point trouvé à loger à cause de cette foule d'étrangers que l'Edit du Prince y avoit attirés, la sainte Vierge et saint Joseph furent obligés de se retirer dans une grotte ou caverne creusée dans le roc, attenante à une des hôtelleries qui étoit auprès d'une des portes de la ville en dehors, laquelle grotte servoit de retraite à des animaux de charge, et étoit comme une écurie bannale. Ce fut là que la plus sainte, la plus auguste et la plus pure des Vierges, sans souffrir de douleurs, et sans cesser d'être Vierge, mit au monde le Roi du ciel et de la terre, le Maître souverain de l'univers, ce Messie si long-temps attendu et si ardemment desiré, en qui s'accomplissoient parfaitement toutes les promesses et les prophéties! Ce fut sur le minuit du 25 du mois de Décembre de l'an du monde 4000, que la sainte Vierge accoucha; et cet heureux jour fut dès-lors la premiere époque de l'ère chrétienne.

Il n'est pas possible de comprendre quels furent les sentimens de joie, de vénération et de tendresse de cette bienheureuse mere, en tenant pour la premiere fois entre ses bras ce divin enfant qu'elle adoroit, qu'elle révéroit comme son Dieu, et qu'elle aimoit comme son Fils unique. A la vérité, cette joie auroit été bien tempérée par l'indignité du lieu où elle se voyoit réduite par

Digitized by Google

sa pauvreté, si, éclairée d'une lumiere surnaturelle, elle n'eût découvert tout le mystere d'une providence si extraordinaire. Elle ne laissa pas de ressentir, comme la plus tendre des meres, tout ce que son état procuroit d'humiliation et d'incommodité à son cher Fils. Il est vrai que l'arrivée des Bergers, et peu après celle des Rois Mages, la consolerent assez, voyant que, tandis que le monde recevoit si indignement le souverain Maître de l'univers, tout le Ciel s'empressoit pour lui rendre ses adorations et ses hommages, et que, tandis que venant dans son propre héritage, il n'étoit point reçu des siens, des Princes étrangers venoient l'adorer et le reconnoître comme le vrai Dieu, le Roi des Juifs et le Messie.

La sainte Vierge voulut apprendre et des Bergers et des Rois Mages jusqu'aux moindres circonstances de tout ce qui leur étoit arrivé à l'occasion de la naissance de son divin Fils, et elle ne perdoit rien de tout ce qu'elle entendoit raconter de miraculeux et d'extraordinaire ; elle s'en entretenoit elle-même intérieurement, considérant avec plaisir le parfait accomplissement jusqu'aux moindres circonstances, et des prophéties qu'elle avoit méditées si souvent, et des promesses que l'Ange Gabriel lui avoit faites.

Quoiqu'elle fût pleinement instruite de tout le mystère de l'Incarnation du Verbe divin, elle ne laissoit pas d'acquérir tous les jours de nouvelles lumieres et une connoissance expérimentale, par les merveilles qui s'opéroient chaque jour à l'occasion de cet Homme-Dieu son cher Fils. Mais bien loin de répandre sa joie et son cœur par des entretiens qui auroient satisfait l'amour-propre, elle renfermoit toute sa joie et son admiration dans son ame, ne parlant jamais de ce grand mystere, qui lui faisoit cependant tant d'honneur. On ne vit jamais tant de prudence, tant

de retenue et de modestie, qu'on en voit dans la très-sainte Vierge et dans saint Joseph. Ils se contentent d'admirer et de glorifier Dieu intérieurement de tout ce qui se passe de merveilleux, sans se hâter d'en parler aux autres, laissant à la divine Providence le soin de manifester en son temps le trésor qu'ils possédoient.

§. XX.

La Purification de la sainte Vierge.

Après quarante jours depuis la naissance du Sauveur, qu'ils avoient passés à Bethléem, un peu moins mal logés que dans l'étable, le 2 de février, la sainte Vierge et saint Joseph, religieux observateurs de la Loi, se rendirent à Jérusalem pour s'acquitter de la cérémonie légale de la Présentation du Fils et de la Purification de la Mere.

Il est évident que la Loi de la Purification ne regardoit nullement Marie, qui ayant conçu par la seule opération du Saint-Esprit, et étant devenue Mere sans cesser d'être Vierge, elle ne pouvoit pas avoir besoin de purification, et par conséquent elle n'étoit pas comprise dans une Loi qui ne regardoit que les femmes ordinaires. Toute purification suppose quelque souillure. Or, quelle impureté dans celle qui, sans cesser d'être Vierge, est devenue Mere, s'écrie saint Augustin ? *Unde sordes in Virgine Maria !* Quelle souillure, dans celle en qui le Verbe divin s'est fait chair ? Marie étoit absolument dispensée de cette loi. Mais il suffit que c'étoit un acte d'humilité et de religion, pour s'y croire obligée ; elle ne fait nulle attention à sa qualité de Mere de Dieu, et à son privilege de Vierge ; et puisque Jesus-Christ s'étoit lui-même soumis à la Loi humiliante de la Circoncision, elle n'a

garde de se dispenser elle-même de celle de la purification légale, quarante jours après ses couches.

Elle se rendit donc au Temple, portant son cher Fils entre ses bras : elle offrit au Seigneur deux pigeonneaux, comme la Loi l'ordonnoit aux pauvres, car elle ne rougit jamais de sa pauvreté ; et elle donna cinq sicles, ce qui faisoit environ quatre livres huit sous de notre monnoie, pour le rachat de celui qui devoit s'immoler lui-même sur la croix pour la rédemption de tous les hommes ; et qu'elle ne racheta, pour ainsi dire, que pour le nourrir comme une victime sacrée commise à ses soins, et qu'elle n'avoit, pour ainsi parler, qu'en dépôt.

Si la sainte Vierge fit en cette cérémonie un grand sacrifice comme Vierge, par sa purification légale, elle n'en fit pas un moindre comme mere, par la présentation de son cher Fils ; puisqu'en l'offrant au Pere Eternel, elle le dévoue à la mort de la croix, malgré toute sa tendresse de mere, sacrifiant ainsi tout ce qu'elle a de plus cher et de plus précieux dans le monde pour le salut de tous les pécheurs. C'est pour cela que saint Bonaventure lui applique en cette occasion ces belles paroles de saint Jean : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret* (*a*). Marie, dit ce saint Docteur, a aimé le monde, jusqu'à donner son Fils unique pour le racheter : *Sic Maria dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.*

On sait assez tout ce qui se passa dans cette sainte cérémonie, et sur-tout la prédiction que fit à Marie le saint vieillard Simeon, lorsque tenant le divin Enfant entre ses bras, et s'adressant à sa Mere, il lui dit : vous êtes la plus heureuse de toutes les meres d'avoir un tel fils ; mais attendez-vous à être la plus affligée, puisque

(a) *Joan.* 3.

vous

vous serez témoin de la maniere indigne dont il sera traité un jour par ceux mêmes dont il aura le plus à cœur le salut. Je vous prédis, au reste, que ce divin Enfant, l'objet de vos délices et des complaisances de Dieu son pere, servira de but à la contradiction : quoiqu'il ne soit venu au monde que pour le salut de tous, plusieurs cependant, par leur faute, ne profiteront pas du bienfait de la rédemption ; aussi ne le voulant point avoir pour Sauveur, ils l'auront pour Juge. Mais ce que je vous prédis à vous-même en particulier, c'est que vous aurez part à toutes les souffrances de ce cher Fils, et que vous en aurez l'ame transpercée d'un glaive, par la douleur que vous ressentirez, en le voyant souffrir et mourir par le plus cruel de tous les supplices.

Il est probable que la sainte Vierge ne fut pas surprise de cette triste prédiction. Instruite de tout le mystere, elle étoit venue elle-même pour offrir ce cher Fils au Pere Eternel, dans le même esprit que ce cher Fils s'offroit lui-même à son Pere, en qualité de victime, consentant de tout son cœur à tout ce que le Sauveur avoit déterminé de souffrir de plus humiliant et de plus douloureux pour le salut des hommes. Cet acquiescement aux ordres de Dieu, ce consentement ne fut pas le moindre des sacrifices que la sainte Vierge eut à faire durant sa vie ; et ce fut sans doute pour cela qu'elle ne se donna point de mouvemens pour défendre l'innocence de son cher Fils, durant sa Passion.

§. XXI.

La fuite de la Sainte Vierge en Egypte avec l'Enfant Jesus.

Elle ne fut pas long-temps sans voir l'accomplissement de ce que le saint vieillard Simeon

Digitized by Google

lui avoit prédit touchant les persécutions qu'on feroit à son Fils : car à peine cette sainte Famille étoit-elle arrivée à Nazareth, après son retour de Jérusalem, qu'un Ange apparut en songe à saint Joseph, et lui ordonna, de la part de Dieu, de se lever sur l'heure, de prendre et la Mere et l'Enfant, de s'enfuir en Egypte, et de n'en point revenir sans un ordre du Ciel ; car il va arriver, lui ajouta-t-il, qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr, et vous n'avez pas de temps à perdre. Joseph se levé, prend la Mere et l'Enfant, et se retire en Egypte. Le voyage étoit long et incommode, sur-tout pour une jeune femme fort délicate; et le terme du voyage n'étoit plus guere consolant, puisque c'étoit pour aller demeurer dans une terre étrangere, parmi un peuple idolâtre, et naturellement dur aux étrangers. Mais Dieu qui tient le cœur de tous les hommes en ses mains, changea si fort celui des Egyptiens, en faveur de cette Famille réfugiée, qu'elle en fut reçue avec une bonté et une charité à quoi on ne devoit pas naturellement s'attendre. La douceur, la modestie de la très-sainte Vierge apprivoiserent dès le premier jour ces esprits fiers et superstitieux, ces cœurs insensibles aux miseres d'autrui ; et un air de majesté surnaturelle qui reluisoit dans l'Enfant Jesus, frappoit si fort, qu'on ne pouvoit le voir sans avoir pour lui des sentimens de vénération et de tendresse. La sainte Famille resta en Egypte jusqu'à la mort d'Hérode, c'est-à-dire, environ un an ; car ce tyran étant mort malheureusement peu de mois après qu'il eut fait égorger les saints Innocens, l'Ange du Seigneur apparut en songe à saint Joseph, et lui dit ; prenez l'Enfant et sa Mere, et retournez-vous-en dans la terre d'Israël, car ceux qui en vouloient à la vie de l'Enfant Jesus sont morts. Saint Joseph se leva, prit l'Enfant et sa Mere, et

s'en vint dans la terre d'Israël ; mais entendant dire qu'Archelaüs régnoit dans la Judée, en la place d'Hérode son pere, et craignant qu'il n'en eût hérité avec le trône, l'ambition, les soupçons et la cruauté, il n'osa y aller ; et ayant été encore averti en songe, il se retira dans la Galilée, et alla faire sa demeure à Nazareth, qui étoit le lieu de sa naissance, aussi-bien que celui de la naissance de la sainte Vierge. Ce fut dans cette Ville fortunée que ce riche trésor demeura si long-temps caché ; ce fut dans cette retraite obscure que la Mere de Dieu nourrit et éleva ce Dieu enfant, avec tout l'amour, le soin et le respect que méritoit un si cher Fils, et Dieu et Homme tout ensemble.

L'histoire sacrée ne nous apprend plus rien de particulier ni de la mere, ni du fils dans cette obscure retraite, sans doute parce qu'il est plus aisé de s'imaginer que de dire tout ce qui se passa de merveilleux, de mystérieux et d'ineffable durant la sainte enfance et ce premier âge du Sauveur, soit de la part de la plus sainte, de la plus tendre et de la plus empressée de toutes les meres, soit de la part du plus merveilleux, du plus aimable et du plus respectable de tous les enfans. On peut dire que tous ces torrens de délices surnaturelles, dont sont inondés les Bienheureux dans le Ciel, se trouvoient comme rassemblés dans cette sainte Famille. Quels étoient les sentimens de tendresse, et quels transports d'amour de la très-sainte Vierge, à la vue de son cher Fils ! Son cœur n'étoit occupé que de ce cher Fils, qu'elle tenoit sans cesse entre ses bras, et qu'elle chérissoit cent fois plus qu'elle-même. Sachant que ce divin Enfant étoit son Créateur, son Sauveur et son Dieu, elle suppléoit par son respect, par ses adorations, par ses empressemens, par son amour et par son culte, aux devoirs de reli-

gion et de reconnoissance qui lui étoient dus de la part des hommes, à qui cependant ce Dieu-Homme étoit encore inconnu.

Cependant Jesus ayant atteint l'âge de douze ans, la sainte Vierge et saint Joseph furent inspirés de Dieu de le mener avec eux à Jérusalem pour la fête de Pâque. La solemnité étant finie, comme tous ceux qui étoient de la même ville, ou du même canton, se joignoient ensemble pour s'en retourner, et marchoient partagés en plusieurs bandes, le Sauveur laissa partir la sainte Vierge et saint Joseph, qui croyant l'un et l'autre que Jesus étoit dans l'une des deux bandes, ne s'apperçurent de son absence que le soir. Quelque persuadée que fût la sainte Vierge que tout étoit sagesse et mystere dans la conduite de son cher Fils, elle ne laissa pas d'être sensiblement affligée de cette éclipse, comme elle le lui témoigna quand elle l'eût retrouvé; car, étant retournée avec saint Joseph le lendemain matin à Jérusalem, et l'ayant trouvé dans le Temple assis au milieu des Docteurs qu'il écoutoit, qu'il interrogeoit, et qu'il charmoit par une sagesse prématurée et surnaturelle, qui le faisoit admirer dans toutes ses réponses, elle lui dit: mon Fils, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchions tout affligés votre pere et moi. La réponse en expliqua le mystere, et fit assez voir qu'il n'y avoit point de faute de leur part, puisque, s'il étoit resté à Jérusalem, ce n'étoit que pour faire la volonté de son Pere céleste: *Pourquoi me cherchiez-vous*, leur répondit-il, *ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent mon Pere!* Etant ensuite parti avec eux, il alla à Nazareth, *et il leur étoit soumis*. C'est tout ce que nous disent de la Mere et du Fils les Ecrivains sacrés. En effet, les Evangélistes ne nous apprennent, ne nous disent plus

rien de ce qui se passa durant cet espace de temps depuis douze ans de la vie de Jesus-Christ, jusqu'à trente ; ils croient en avoir assez dit par ces mots : *Et erat subditus illis ;* il leur étoit soumis.

Il est vrai que ces deux mots contiennent un grand sens ; et en faisant le portrait en raccourci des profondes humiliations du Fils, font l'éloge le plus éloquent et le plus pompeux des sublimes grandeurs de la Mere. Et certainement peut-on rien imaginer de plus surprenant, de plus frappant, que de voir un Dieu qui se fait un devoir d'obéir à une pure créature ? Peut-il aussi y avoir une dignité plus sublime, que d'avoir droit de commander à un Dieu ? Quelle humilité dans Jesus-Christ d'être soumis à Joseph et à Marie ? Mais quelle gloire pareille à celle de Marie, d'avoir la même autorité sur Jesus-Christ, que toutes les meres ont sur leurs enfans ? Que peut-on dire d'une pure créature, qui donne une plus haute idée de son excellence, de sa sainteté, de son mérite, de son pouvoir, que de dire que Jesus-Christ, ce Dieu-Homme, lui étoit parfaitement soumis ? Quel titre de noblesse mieux fondé ? Quelle qualité plus respectable ? Quelle supériorité plus visible et mieux établie sur tous les hommes et les Anges, que celle que donne à la sainte Vierge son auguste et incomparable qualité de Mere de Dieu ? Et voilà ce que signifient, ce que disent ces mots de l'Evangile : et Jesus leur étoit soumis, *et erat subditus illis.*

§. XXII.

La vie cachée de la sainte Vierge à Nazareth. C'est à sa considération que le Sauveur fit son premier miracle aux Noces de Cana en Galilée.

Il est plus aisé de s'imaginer que de dire, disent les saints Peres, quelles furent les éminentes vertus que la sainte Vierge pratiqua durant cette vie obscure et cachée qu'elle passa durant dix-huit ans avec son cher Fils, dans l'humble condition d'artisan, à laquelle se trouvoit réduit saint Joseph, pour avoir de quoi vivre : mais la pauvreté de la famille n'en avilissoit pas la noblesse, et l'obscurité de la condition n'en obscurcissoit pas l'éclat. La sainte Vierge passa tout ce temps dans une profonde, mais douce solitude, que la présence visible de Jesus-Christ rendoit aussi délicieuse que celle où les Esprits bienheureux vivent dans le Ciel.

Qui pourroit raconter quels étoient les pieux entretiens de la Mere avec le Fils, et les conversations consolantes et ordinaires de cette sainte Famille ! Saint Joseph tâchoit de pourvoir par son travail aux besoins de la vie ; et la sainte Vierge avoit soin du petit ménage, sans jamais perdre de vue son cher Fils. Jamais vie ne fut plus parfaite, jamais famille ne fut plus sainte, plus respectable, plus heureuse, ni plus digne des hommages des Anges et des hommes, au milieu même de son obscurité.

On ne sait pas précisément le temps auquel mourut saint Joseph ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'étoit plus en vie sur la terre, lorsque Jesus-Christ commença de prêcher son Evangile. Il est donc visible qu'il mourut de la mort des justes durant la vie privée et cachée de Jesus-

Christ à Nazareth. Il est sûr que jamais mort ne fut plus précieuse aux yeux de Dieu, jamais mort plus heureuse, puisque ce fut entre les bras de Jesus et de Marie que ce grand Saint expira. Quelque résignée que fût la sainte Vierge à tous les événemens, cette séparation de son chaste époux ne laissa pas de lui être sensible. Mais comme elle étoit l'ornement de son sexe, il falloit, dit saint Ambroise, qu'après avoir été le modele et la gloire des filles et des femmes mariées, sans avoir cessé d'être vierge, elle devînt le modele le plus parfait des veuves, dans sa viduité.

Cependant le temps étant venu que le Sauveur devoit se manifester au monde, il est probable qu'il découvrit à la sainte Vierge le dessein qu'il avoit d'aller passer quarante jours dans le désert, sa retraite et son jeûne devant être comme le prélude de sa vie publique, et la premiere époque, pour ainsi dire, de sa mission. A son retour, ayant assemblé les premiers de ses Disciples, il vint rejoindre sa chere Mere à Nazareth, avec laquelle il passa quelques jours, lui communiquant sans doute le plan et l'économie de ses travaux et de ses merveilles.

Jesus-Christ avoit commencé d'annoncer aux peuples le Royaume des Cieux, lorsqu'il fut invité par quelques-uns de ses parens selon la chair, d'assister avec sa Mere, et ses premiers Disciples, à une noce qui se faisoit à Cana, petite ville de Galilée, peu éloignée de Nazareth. Durant le repas le vin ayant manqué, la sainte Vierge qui étoit assise à table auprès de lui, s'appercevant de l'embarras où étoient ceux qui les avoient invités, et voulant leur éviter la confusion que ce manque de prévoyance alloit leur attirer, témoigna au Sauveur l'envie qu'elle avoit qu'il les tirât de peine par un miracle. Cette Mere de miséricorde, qui prévient toujours

nos besoins, se contenta de lui dire tout bas, qu'ils n'avoient plus de vin : *Vinum non habent.* Le Fils de Dieu voulant faire voir la déférence qu'il avoit pour sa chere Mere, prévenant même, à sa considération, le temps de manifester sa toute-puissance, changea sur l'heure même l'eau qui étoit dans six cuvettes, en vin excellent ; et ce fut là le premier de ses miracles publics, qu'il voulut qu'on dût à la priere de sa chere Mere.

Le Sauveur ayant jugé à propos d'établir sa principale demeure à Capharnaüm, la sainte Vierge qui ne le quittoit guere, vint s'y établir. Saint Epiphane et saint Bernard disent qu'elle l'accompagnoit souvent dans ses courses évangéliques, non-seulement pour avoir la consolation de l'entendre plus souvent, mais encore pour avoir soin de lui dans ses voyages. Elle se trouva avec lui à Jérusalem pour la fête de Pâques, après laquelle elle le suivit sur le bord du Jourdain, où le Sauveur commença à conférer son Baptême. Les saints Peres ne doutent point qu'elle ne le reçût de ses propres mains ; et quoiqu'ayant été exempte de toute faute, même vénielle, et préservée, comme on a dit, du péché originel, elle n'eût pas besoin, ce semble, de baptême, elle ne voulut point s'en dispenser, depuis que le Sauveur s'étoit soumis lui-même à la loi de la circoncision, et elle-même à celle de la purification légale. D'ailleurs, il est certain que jamais personne n'a observé la loi nouvelle avec plus de perfection que la sainte Vierge, et qu'elle en a rempli excellemment tous les devoirs ; comment auroit-elle voulu être privée d'un Sacrement, qui est comme le sceau qui caractérise tous les fideles ; et devant recevoir le baptême, des mains de qui devoit-elle le recevoir, que de celles de son Fils ?

L'Evangile ne nous parle plus de la sainte Vierge jusqu'au temps de la Passion du Sauveur, si ce n'est en deux occasions. La premiere, lorsqu'une bonne femme, charmée d'entendre prêcher Jesus-Christ, s'écria : ô heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. *Mais plutôt*, reprit Jesus, *heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.* Le Sauveur ne nie pas que sa Mere ne soit la plus heureuse de toutes les femmes ; ces mots, *mais plutôt* sont une confirmation de ce que cette pieuse femme venoit d'avancer ; mais comme personne ne peut aspirer à la sublime dignité de Mere de Dieu, il leur apprend ce à quoi personne ne peut raisonnablement s'excuser d'atteindre ; et sans insister davantage sur le bonheur singulier de sa Mere, il prend occasion de faire connoître à ses auditeurs, quel est le bonheur qui leur est propre, et auquel ils peuvent tous aspirer, qui est de se rendre dociles à la voix de Dieu, d'avoir la foi, et d'animer cette foi par les œuvres. C'est comme s'il eût dit : ma Mere est heureuse d'avoir été choisie pour me former un corps et me donner la naissance ; mais ce qui la rend véritablement heureuse, c'est d'avoir cru : *Beata quæ credidisti ;* et voilà ce que vous devez imiter dans ma Mere. L'Evangile parle encore de la sainte Vierge, lorsqu'étant venue pour l'entendre dans le lieu où il instruisoit le peuple ; et quelqu'un ayant dit au Sauveur que sa Mere étoit là, Jesus lui répondit en montrant de la main ses Disciples : *Voici ma Mere et mes Freres, car quiconque fait la volonté de mon Pere qui est au Ciel, c'est celui-là qui est mon Frere, ma Sœur et ma Mere.* Cette réponse, qui dans d'autres circonstances auroit pu paroître un peu seche, étoit ici toute mystérieuse, et même nécessaire par rapport à la disposition de ceux qui l'écou-

toient. Les Juifs à qui il annonçoit le Royaume des Cieux, ne le regardoient que comme un pur homme Fils de Marie. N'est-ce pas le fils d'un ouvrier en bois, disoient-ils ? sa mere ne s'appelle-t-elle pas Marie ? ses parens ne sont-ils pas parmi nous ? Le Sauveur voulut donc leur apprendre à ne le regarder pas seulement comme fils de Marie, mais à reconnoître dans sa personne ce caractere de divinité qu'ils ne vouloient pas appercevoir, quoiqu'il se manifestât si clairement et par ses paroles, et par ses œuvres. Il vouloit encore leur faire entendre que quand il s'agit de la gloire et des intérêts de Dieu, on ne doit plus écouter ni la chair, ni le sang; on ne doit plus considérer ni amis, ni parens, ni tout ce qui nous est le plus cher dans le monde; mais qu'on doit préférer les intérêts de Dieu à tout ce qui nous touche de plus près. C'est dans le même esprit qu'il avoit répondu à sa Mere, quand elle se plaignoit amoureusement à lui de son absence, lorsqu'à l'âge de douze ans il s'étoit arrêté dans le Temple de Jérusalem : ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent mon Pere, préférablement à ce que l'inclination naturelle veut ? Aussi la sainte Vierge qui pénétroit et comprenoit parfaitement le sens de l'une et l'autre réponse, n'eut garde de s'en offenser.

§. XXIII.

Ce que la sainte Vierge eut à souffrir durant la Passion de Jesus-Christ son cher Fils.

Cependant, quelque douce que fût la consolation et la joie de la sainte Vierge, en voyant les merveilles qu'opéroit le Sauveur dans toute la Galilée et la Judée, la pensée de sa Passion et l'image de la mort qu'il devoit endurer pour

la rédemption du genre-humain, laquelle étoit continuellement présente à son esprit, noyoit son cœur dans une mer d'amertume, comme parlent les saints Peres. Plus elle voyoit sa sagesse admirée, et ses miracles publiés, applaudis, plus elle apprenoit quelle étoit la réputation de ce divin Fils dans toute la Syrie, et plus aussi son cœur étoit affligé, en pensant que ce cher Fils, les délices du Pere Eternel et les siennes, devoit un jour être rassasié d'opprobres, et mourir ignominieusement sur la croix. Car, instruite de toute l'économie du mystere de la rédemption, elle voyoit avec une amere douleur par avance, le temps déterminé de ce sanglant sacrifice; et comme chaque jour en approchoit le terme, son cœur souffroit un nouveau supplice chaque jour, ayant jour et nuit sa Passion présente à son esprit, jusques aux moindres circonstances.

Ce temps de la Passion du Fils, aussi-bien que de la Passion de la Mere étant enfin venu, elle se rendit à Jérusalem, presque en même-temps que son Fils, c'est-à-dire, six ou sept jours avant la fête de Pâques. Elle se retira chez Marie, mere de Marc, sa parente, d'où elle fut témoin de ce triomphe superficiel et passager, avec lequel le Sauveur fut reçu à Jérusalem, et lequel devoit bientôt se changer en la plus triste tragédie, dont cette joie de si peu de durée que le peuple témoignoit à l'arrivée de Jesus-Christ, étoit le prélude; aussi les cris d'*Hosanna* dont toute la Ville rétentissoit, augmentoient l'amertume de son cœur, bien loin d'adoucir sa tristesse, sachant bien qu'ils seroient bientôt changés en des cris d'exécration.

On peut comprendre quelle fut son affliction, quand elle apprit que Jesus étoit enfin arrêté, et qu'on le traînoit de tribunal en tribunal avec la derniere infamie. Jamais mere n'aima un fils

unique avec une si vive tendresse ; jamais mere ne ressentit plus vivement les traitemens indignes et cruels qu'on fit à ce cher fils, et toute l'Eglise convient qu'il n'y eut jamais une mere si affligée. Tous les saints Peres concourent à dire qu'elle seule a souffert plus que tous les Martyrs ensemble, dont elle est appellée à juste titre la Reine, *Regina Martyrum ;* et que sans un miracle, elle n'eût jamais pu survivre à la douloureuse et ignominieuse Passion de cet adorable Fils. Elle ne fit point de démarches pour réclamer contre ce tas inoui d'injustices, de calomnies, d'opprobres et de tourmens qu'on faisoit souffrir au Sauveur, parce qu'en l'offrant elle-même au Pere Eternel, en qualité de victime, le jour de sa purification, elle avoit, pour ainsi dire, consenti à sa mort pour le salut des hommes ; et voilà pourquoi elle garda un silence muet durant toute sa Passion. Elle se résolut même par un courage surnaturel, et bien au-dessus de son sexe, et de sa qualité de mere, de l'accompagner sur le Calvaire, et d'assister à sa mort au pied de la croix, selon les desseins inscrutables de la divine providence. Jugez combien ce sacrifice lui coûta. *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus Martyrum*, dit S. Anselme, *leve fuit, aut potiùs nihil comparatione tuæ passionis, ô beata Virgo !* Tout ce que la cruauté des bourreaux a fait souffrir aux corps des Martyrs, tout cela a été peu de chose, et doit être même compté pour rien, si on le compare, Vierge sainte, à ce que vous avez souffert à la mort de votre Fils sur le Calvaire. *Martyres alii fuere moriendo pro Christo*, dit saint Jérôme, *hæc commoriens Christo martyr fuit :* les autres ont été martyrs, parce qu'ils sont morts pour Jesus-Christ ; mais Marie l'a été en mourant avec Jesus-Christ, ou pour mieux dire, en survivant à Jesus-Christ. Parce qu'elle a plus aimé son Fils

Digitized by Google

que tous les autres, continue ce Saint, elle a aussi ressenti plus de douleur en le voyant souffrir, jusques-là que la violence de sa douleur pénétroit son ame toute entiere : *Quia plus omnibus dilexit, propterea et plus omnibus doluit, in tantùm ut animam ejus totam pertransiret vis doloris.* Dans les autres Martyrs, dit saint Bernard, le grand amour qu'ils avoient pour Dieu, adoucissoit la douleur que leur causoit leurs tourmens ; mais l'amour extrême qu'avoit la sainte Vierge pour son cher Fils faisoit son martyre ; et comme elle a plus aimé Jesus-Christ que tout les Saints ensemble, son martyre a été plus amer et plus douloureux que le leur : *In aliis Martyribus magnitudo amoris dolorem lenivit passionis ; sed beata Virgo quantò plus amavit, tantò plus doluit, tantòque ipsius martyrium gravius fuit.* La Passion douloureuse du Fils a été dans toutes ces circonstances la passion douloureuse de la Mere.

La seule vue de Jesus-Christ en croix faisoit la consolation de tous les Martyrs ; mais à l'égard de la sainte Vierge, ce triste objet faisoit son martyre. Jesus-Christ consoloit, combloit même de joie intérieure tous les martyrs au milieu des plus cruels tourmens, et suspendoit même souvent en leur faveur l'activité du feu dans les chaudieres de plomb fondu et dans les fournaises ardentes : à l'égard de la sainte Vierge, Jesus-Christ souffrant et mourant fait le supplice de sa Mere ; il est pour elle, dit saint Bernard, une mer d'amertume, dans laquelle son cœur est noyé : *Juxta magnitudinem amoris, erat vis doloris, graviùs passa est mente quàm Martyres carne.* Jugez de la grandeur de sa douleur, dit le saint Abbé, par la grandeur de son amour ; elle seule a plus souffert dans son ame que tous les Martyrs ensemble n'ont souffert dans leur corps. Et certainement, dit saint Bernardin de

Digitized by Google

Sienne, la douleur que la sainte Vierge souffrit en voyant expirer son cher Fils sur la croix, fut si vive, si extraordinaire, si grande, que si elle eût été partagée entre toutes les créatures capables de sentiment, nulle qui ne fût morte de douleur par la seule portion de celle que Marie souffroit toute seule : *Tantus fuit dolor Virginis, quòd si in omnes creaturas quæ dolorem pati possunt divideretur, omnes simul interirent.* L'amour tendre et compatissant faisoit dans l'ame de la Mere, dit Arnaud de Chartres, ce que les clous, les fouets, les épines et la lance faisoient sur le corps adorable du Fils : *Quod in carne Christi agebant clavi et lancea, hoc in Virginis mente agebat naturalis affectus, et materna angustia.* Votre Fils, Vierge sainte, a souffert en son corps, et vous en votre ame : s'écrie saint Bonaventure ; mais toutes ces plaies divisées en chaque membre de son corps, se trouvoient réunies ensemble dans votre cœur : *Singula vulnera per ejus corpus sparsa, in tuo corde sunt unita.* O qu'il est vrai, bienheureuse Vierge, conclut saint Bernard, que votre ame a été véritablement transpercée de douleur. *Verè tuam ipsius animam doloris gladius pertransivit.* Comme c'est pour l'amour du salut des hommes que la sainte Vierge a souffert ce douloureux martyre, auquel on a donné avec raison le nom de Passion, les Fideles ont toujours eu une dévotion particuliere à honorer cette passion de la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Pitié, sous celui de Compassion, ou de Notre-Dame des sept Douleurs, dont le saint Siege a approuvé la Fête, et dont on fait l'Office dans toute l'Espagne, et dans plusieurs Dioceses d'Italie et de France.

Digitized by Google

§. XXIV.

La sainte Vierge au pied de la Croix de son cher Fils.

Marie, Mere de Jesus, étoit auprès de sa Croix, dit l'Evangile; c'étoit, pour ainsi dire, un même sacrifice d'holocauste que celui de Jesus et de Marie; ils s'offroient et souffroient tous deux en même temps, dit Arnaud de Chartres, *Omnino unum erat Christi et Mariæ holocaustum.* L'amour faisant l'office de Sacrificateur, immoloit Jesus à son Pere sur l'autel de la Croix pour l'expiation des péchés de tous les hommes; et l'amour immoloit Marie au pied de la Croix en lui faisant souffrir tous les opprobres et toutes les douleurs que souffroient son cher Fils. Mais ce qui mit le comble à cette incompréhensible douleur, et ce qui fut comme le glaive qui perça l'ame de cette Mere affligée, ce furent les dernieres marques de tendresse que lui donna son cher Fils avant que d'expirer sur la Croix. Ses dernieres paroles renouvellerent, pour ainsi dire, toutes les plaies dont le cœur de cette Mere mourante etoit déjà percé, et cette mer d'amertume où son ame étoit comme noyée.

Jesus ayant apperçu au pied de sa Croix, sa Mere, et le Disciple qu'il aimoit, dit à sa Mere: *Femme, voilà votre Fils*, parlant de saint Jean. Puis il dit au Disciple: *Voilà votre Mere*, parlant de la sainte Vierge; et dès-lors le Disciple bien-aimé, devenu par ces paroles, qui étoient comme le testament et la derniere volonté de Jesus-Christ mourant, le fils adoptif, pour ainsi parler, de la très-sainte Vierge, ne la regarda plus que comme sa chere mere; il lui rendit tous les devoirs d'un fils, et en prit tous les soins qu'un fils doit prendre de sa bonne mere,

Digitized by Google

Les saints Peres découvrant tout le mystere de ces paroles de Jesus-Christ, disent que le Sauveur, sur le point de mourir, déclara la sainte Vierge, la mere de tous les Fideles, qui devinrent dès-lors les fils adoptifs de Marie dans la personne de saint Jean; et par conséquent, que ce divin Sauveur déclara par son testament et sa derniere volonté, la sainte Vierge l'avocate, la protectrice et la mere de toute l'Eglise. Saint Jean Chrysostome dit, que le Sauveur en cette occasion ne voulut point appeller Marie du nom tendre de mere, pour ne pas donner une nouvelle pointe à sa douleur; mais seulement de celui de *Femme*, qui est un terme plus générique. Quelques saints Peres ajoutent que le Fils de Dieu ne l'appella pas alors du nom de Mere, de peur que ce nom n'irritât contre elle la fureur des bourreaux, et ne lui attirât quelques mauvais traitemens de la part de ces impies.

Plusieurs Interpretes croient même que ce fut par respect que Jesus appella alors sa Mere du nom de femme, *Mulier*, comme il avoit fait aux noces de Cana; car le mot de *Mulier* en Hébreu, comme on l'a déjà dit, est un nom d'honneur et de respect, qui signifie parmi nous le nom de Madame. Et en effet, on remarque que toutes les fois que le Sauveur parloit à sa Mere devant le peuple et en public, il se servoit de ce terme respectueux, plutôt que de celui de Mere. Enfin, quelques autres pensent que comme tout étoit mystérieux dans la consommation de ce grand sacrifice, Jesus-Christ voulut nous faire entendre que sa Mere étoit cette seconde Femme qui devoit, pour ainsi parler, réparer sous l'arbre de la croix, par la mort de son Fils, tout le mal que la premiere femme avoit fait sous l'arbre fatal qui avoit été l'occasion de sa désobéissance, source funeste de tous nos maux.

Digitized by Google

§. XXV.

Au moment que Jesus-Christ ressuscite, il apparoît à sa chere Mere.

Après que la sainte Vierge eut vu expirer son cher Fils sur la Croix, et que le grand ouvrage de notre rédemption étoit accompli par ce sanglant sacrifice du Rédempteur de tous les hommes, elle se retira à Jérusalem, dans la maison de Marie mere de Marc, où l'on croit que le Sauveur avoit fait sa derniere Cène avec ses Apôtres. Elle y passa les trois jours avant la résurrection dans une sublime et continuelle contemplation de tous les mysteres qui venoient de s'accomplir, et de tous ceux qui devoient suivre. On ne sauroit douter qu'au moment que Jesus-Christ ressuscita, il n'apparut au même instant à sa chere Mere, pour la dédommager abondamment par la joie imaginable dont elle fut comblée alors, de tout ce qu'elle avoit souffert durant sa Passion et sur le Calvaire; ce qui démontre cette vérité, c'est que dans toute l'histoire si détaillée de la résurrection du Sauveur et de ses apparitions, il n'est point parlé qu'il eût fait des apparitions à sa Mere; et il est tout visible que si elle n'eût point été favorisée de cette premiere et singuliere apparition, Jesus-Christ n'auroit pas manqué de la distinguer la premiere fois qu'il s'apparut à tous ses Disciples assemblés, avec qui se trouvoit même la sainte Vierge.

Le Sauveur ordonne à Magdelaine, et aux autres saintes Femmes à qui il apparoît d'abord après sa résurrection, d'aller dire à Pierre en particulier, et à ses autres Disciples, qu'il est ressuscité; ne leur auroit-il pas ordonné en même-temps d'en porter la nouvelle à sa chere Mere, s'il ne la lui eut pas apprise lui-même le premier? Que si l'on

demande, dit saint Anselme, pourquoi l'Evangile ne fait pas mention de cette apparition privilégiée faite à la Mere de Dieu, c'est, répond ce Saint, que l'Evangile ne dit rien d'inutile et de superflu; or, il seroit inutile de dire que la premiere apparition du Sauveur ressuscité se fit à sa chere Mere avant que d'apparoître aux autres femmes et à ses Disciples, puisqu'on ne peut penser à sa qualité de Mere, à la tendresse qu'elle avoit pour son Fils, à la part qu'elle avoit eue à sa passion, et à la tendresse que le Sauveur avoit pour elle, sans être convaincu qu'elle vit la premiere son adorable Fils ressuscité; de même, dit le même Pere, qu'il auroit été fort superflu de dire dans l'Evangile, que Jesus-Christ aimoit tendrement sa Mere; et c'est de quoi aussi l'Evangile ne parle point, tandis qu'il parle si souvent de la prédilection que Jesus avoit pour saint Jean. Que si ce Disciple bien-aimé dit que Notre-Seigneur apparut premierement à Magdelaine, cela se doit entendre, dit l'Abbé Rupert, par rapport aux témoins que Dieu avoit choisis pour publier dans le monde ce grand Mystere de la Résurrection, selon qu'il est dit dans les Actes des Apôtres : *Dedit eam manifestum fieri testibus præordinatis à Deo :* Dieu l'a ressuscité le troisieme jour, et il l'a fait voir à ceux qui étoient destinés de Dieu pour en être les témoins, et pour prêcher sa résurrection à toute la terre.

S'il n'a pas été possible d'exprimer quelle fut l'affliction et la douleur de la sainte Vierge à la mort ignominieuse de Jesus-Christ son cher Fils, il l'est encore moins de faire sentir quelle fut la joie ineffable de cette bienheureuse Mere à la Résurrection glorieuse du Sauveur du monde. Tout ce qu'on peut dire, et ce que tout le monde comprend assez, c'est que si le cœur de la sainte Vierge avoit été noyé dans une mer d'amertume durant toute la Passion de Jesus-Christ, sa triom-

phante résurrection combla son ame d'une alégresse incompréhensible. On ne doute point qu'elle n'ait joui de la présence presque continuelle de ce divin Sauveur durant tous ces quarante jours qui précéderent son Ascension glorieuse dans le Ciel. Non-seulement elle eut la consolation de le voir toutes les fois qu'il apparut à ses Disciples assemblés ; mais combien de fois eut-elle le plaisir de s'entretenir familiérement avec lui dans ses apparitions particulieres ! on peut dire qu'elle jouit dès-lors de ce torrent de délices et de joies célestes dont les Bienheureux sont comme inondés dans le Ciel ; et quoiqu'étant encore sur la terre, elle fut en quelque maniere dans un pays étranger, et comme dans un lieu d'exil, il est certain qu'elle goûtoit à longs traits les douceurs de la céleste Patrie.

§. XXVI.

La sainte Vierge est présente à l'Ascension de Jesus-Christ dans le Ciel.

Les quarante jours depuis la résurrection étant expirés, la sainte Vierge, qui s'étoit rendue à Jérusalem pour être présente à la triomphante Ascension de son cher Fils dans le Ciel, l'accompagna avec tous ses Disciples sur le mont d'Olivet, qui étoit le lieu que Jesus-Christ avoit choisi pour monter dans le Ciel, et s'aller asseoir à la droite de Dieu son Pere. Ce fut sur le sommet de cette fameuse montagne, où le Sauveur ayant donné ses dernieres instructions à toute cette sainte Assemblée, après les avoir bénis, et avoir donné à sa Mere toutes les marques de distinction, et de la plus affectueuse tendresse, il s'éleva lentement en haut vers le Ciel, tandis que tous les yeux étoient attachés sur lui, jusqu'à ce qu'une nuée lumineuse le déroba à leur vue.

Notre esprit est trop borné, et nos expressions

Digitized by Google

sont trop foibles pour faire comprendre et pour concevoir nous-mêmes quels furent les sentimens du Fils et de la Mere au moment de leur séparation. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le corps de Marie demeura bien encore sur la terre, mais que son cœur monta avec Jesus-Christ dans le Ciel; elle se retira ensuite avec les Apôtres dans le Cénacle, pour y attendre la descente du Saint-Esprit, dont il est certain qu'elle accéléra, pour ainsi dire, la venue par ses ardens desirs et par ses prieres. Elle le reçut dix jours après avec une nouvelle plénitude, qui la remplit d'une surabondance de graces et de dons.

Une ame des plus saintes, et douée d'un des plus sublimes dons de contemplation, a laissé par écrit que cette flamme merveilleuse, sous la figure de laquelle le Saint-Esprit apparut le jour de la Pentecôte, se reposa d'abord toute entiere sur la tête de la très-sainte Vierge, et qu'ensuite elle se divisa en autant de langues de feu qu'il y avoit de personnes dans le Cénacle, sur la tête desquelles ces langues de feu vinrent se reposer. Cette circonstance, qui paroît très-vraisemblable, est un symbole bien expressif pour faire connoître que la sacrée Vierge reçut elle seule en ce jour autant de graces et de dons du Saint-Esprit, que tous les autres ensemble; aussi avoit-elle des dispositions intérieures plus excellentes que tous: et comme le Pere Eternel avoit distingué Marie par une prédilection si marquée, dès son immaculée Conception, en qualité de sa fille bien-aimée; et le Fils par un assemblage si merveilleux de toutes les graces, en qualité de sa chere Mere, il étoit juste, disent les saints Peres, que le Saint-Esprit la distinguât aussi en qualité de son Epouse, par une plénitude surabondante de ses dons.

Les Peres de l'Eglise ne doutent point que la raison pourquoi Dieu laissa encore plusieurs

Digitized by Google

années la sainte Vierge sur la terre, après la glorieuse Ascension de son divin Fils dans le Ciel, ne fût pour qu'elle fût la mere de l'Eglise naissante, et la plus douce consolation des Disciples et des Apôtres, à qui Jesus-Christ avoit promis qu'il ne les laisseroit point orphelins. Si ce fut une douce consolation et un grand sujet de joie pour la Mere de Dieu, de voir ce nombre prodigieux de miracles que les Apôtres et les Disciples opéroient tous les jours au nom de Jesus-Christ, et d'apprendre avec quelle rapidité le Royaume de Jesus-Christ, c'est-à-dire, l'Eglise, se répandoit dans tout le monde; cette joie ne laissoit pas d'être mêlée d'amertume, en apprenant avec quelle fureur toutes les Puissances du monde se déchaînoient contre les Disciples de Jesus-Christ, Juifs et Païens, tous ayant conspiré d'étouffer cette Eglise naissante dans le berceau. Il est vrai qu'elle n'ignoroit pas que toutes les Puissances de la terre et de l'enfer ne prévaudroient jamais contre elle; et elle savoit que le sang des Martyrs devoit être comme la semence des Chrétiens.

La très-sainte Vierge resta à Jérusalem jusqu'à ce que les Apôtres furent contraints d'en sortir, à cause de la cruelle persécution qu'on fit aux Fideles, laquelle arriva vers l'an 44 de Jesus-Christ; et ce fut en ce temps-là que saint Jean, qui l'avoit prise chez lui, la regardant toujours comme sa chere mere, la mena à Ephese. On ne sait pas précisément le temps qu'elle resta dans cette ville; mais il est certain qu'elle retourna à Jérusalem quelque temps avant sa précieuse mort.

Toute la vie de la très-sainte Vierge, sur-tout depuis la glorieuse Ascension de Jesus-Christ dans le Ciel, ne fut qu'une oraison continuelle, et une union intime avec Dieu, laquelle ne fut jamais interrompue par aucun accident, tout le

Digitized by Google

temps que cette Vierge incomparable vécut. Elle passa tous ses jours dans une douce retraite ; son cœur n'étoit que dans le Ciel où étoit son trésor, brûlant sans cesse du même feu sacré dont les Séraphins brûlent. On ne doute point qu'elle ne communiât tous les jours ; car comment une ame si pure et si sainte se seroit-elle privée de ce pain des Anges, qui faisoit la nourriture sacrée et journaliere des Fideles dans ces premiers jours de l'Eglise ! Il est certain que chaque communion étoit accompagnée d'une extase qui ne lui laissoit rien à envier sur ceux qui étoient déjà dans le séjour des Bienheureux. Tous les Fideles avoient recours à elle dans leurs besoins spirituels ; et l'on ne douto point que les Apôtres même ne la consultassent souvent, et ne profitassent de ses lumieres surnaturelles, et c'est ce qui a porté le savant Idiot, à dire qu'elle enseignoit les Docteurs, et qu'elle donnoit, pour ainsi parler, des leçons aux Apôtres même : *Doctricem Doctorum*, *Magistram Apostolorum.*

Talis fuit Maria, dit saint Ambroise, *ut ejus unius vita omnium sit disciplina.* Il n'en est pas de la très-sainte Vierge comme de certaines ames choisies en qui nous voyons reluire quelques vertus, à quoi elles se bornent, et où elles font consister tout leur mérite. Etudions la vie de cette Mere de Dieu, c'est une leçon universelle de toute vertu et pour tout état ; en formant notre conduite sur la sienne, nous apprendrons à être fideles à Dieu, à être équitables envers le prochain, à aimer la pureté, à vivre dans une grande innocence ; nous apprendrons à aimer Dieu sur toutes choses, à nous haïr nous-mêmes ; à être humbles, modestes, soumis et dévots. Les peres et les meres apprendront à régler leur famille, et à élever leurs enfans dans la piété ; tous enfin y apprendront à aimer Dieu, et à avoir

de l'aversion pour le monde, pour l'esprit du monde, pour les maximes du monde.

L'abbé Rupert, au livre premier sur les Cantiques des Cantiques, dit que la sainte Vierge peut être appellée la fontaine des jardins, et le puits des eaux vives : *Fons hortorum, et puteus aquarum viventium*, et qu'elle suppléoit par ses lumieres à ce que le Saint-Esprit qui s'étoit donné par mesure aux Disciples, n'avoit pas voulu leur découvrir. Les saints Peres conviennent tous que c'est de la sainte Vierge que saint Luc a appris ce détail admirable de plusieurs circonstances particulieres de l'Enfance de Jesus-Christ, qu'il nous apprend dans les premiers chapitres de l'Evangile qu'il a écrit, personne n'en étant mieux instruit que la sainte Vierge.

§. XXVII.

Des dernieres années de la vie mortelle de la sainte Vierge.

Il est certain que toute la vie de la très-sainte Vierge a été remplie de merveilles, et qu'elle a été toute-puissante sur la terre, comme elle l'est à présent par son crédit auprès de Dieu dans le Ciel. Elle a eu toute sa vie le don des miracles dans un degré bien plus excellent que ne l'ont eu tous les Saints. Que de guérisons miraculeuses n'a-t-elle pas dû opérer ! quelle grace, quel effet merveilleux Dieu a-t-il jamais refusé à ses seuls desirs, au moindre signe de sa volonté, à sa parole ! tout l'enfer ne la regardoit-il pas avec frayeur, toute la nature pouvoit-elle ne pas obéir à la Mere de Dieu ! y avoit-il une pure créature aussi sainte, aussi agréable aux yeux de Dieu ! y en avoit-il qui fût auprès de Dieu si puissante ! Que si nous n'avons pas un détail frappant de ses miracles, et une histoire

de tous les prodiges qu'elle a opérés durant sa vie, c'est qu'à la vérité son éminente sainteté, son auguste et incomparable dignité de Mere de Dieu n'avoient pas besoin de ce relief, ni de ces faits merveilleux, pour mériter notre vénération et autoriser notre culte.

Les miracles sont des ouvrages de la toute-puissance de Dieu, ce sont des effets extraordinaires et merveilleux qui sont au-dessus des forces de la nature, et que Dieu fait pour manifester son amour ou sa puissance sans borne, et le plus souvent pour manifester le mérite et la gloire des Saints; c'est pour cela qu'on ne canonise aucun Saint qu'on n'ait auparavant bien vérifié ses miracles. La sainte Vierge n'a pas eu besoin de ce témoignage; son immaculée Conception, et ce que la foi nous apprend du choix que Dieu a fait d'elle pour être la mere de Dieu, de la plénitude de graces et des dons du Saint-Esprit, enfin, de sa maternité divine, tout cela brille assez par lui-même, sans qu'il fût nécessaire d'y ajouter un éclat étranger. C'eût été ajouter à la plus brillante lumiere du soleil en plein midi, la foible lueur d'une chandelle. La sainte Vierge a pu ressusciter des morts, guérir des muets, illuminer des aveugles, délivrer des possédés, guérir sur le champ toutes sortes de malades; il est même plus que probable qu'elle l'a fait; mais quand elle n'auroit jamais fait de ces miracles durant sa vie, elle a été elle-même, dit saint Bernard, le miracle le plus extraordinaire, le plus frappant de tous les miracles : *Miraculum miraculorum*. Et en effet, que pourroient-ils nous manifester, que pourroient-ils publier tous les miracles qui approchent de l'idée de sainteté que nous disent ces mots de l'Evangile (*a*) : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus*, de laquelle est né

(*a*) *Matth.* 11.

Jesus,

Jesus, qu'on appelle Christ. Voilà en peu de mots l'éloge le plus accompli qu'on puisse faire de la Mere de Dieu ; ces deux mots renferment l'idée la plus noble, la plus sublime et la plus juste qu'on puisse avoir de la grandeur, du mérite, de l'éminente sainteté de la très-sainte Vierge.

La très-sainte Vierge ayant eu la consolation de voir l'Eglise répandue déjà presque par-tout malgré les plus cruelles persécutions que l'enfer suscitoit contre les Fideles, elle vit approcher avec joie ce jour heureux auquel elle devoit aller rejoindre son cher fils dans le Ciel. L'opinion la plus généralement reçue dans l'Eglise, est que la sainte Vierge avoit quinze ou seize ans lorsque le Verbe divin se fit chair dans son sein ; qu'elle a vécu vingt-trois ans depuis l'Ascension de Jesus-Christ dans le Ciel : ce qui joint aux trente-trois ans qu'a vécu le Sauveur sur la terre, fait les soixante et douze ans que la sainte Vierge a vécu.

Quelques anciens Peres, et entr'autres saint Epiphane, semblent douter si la Mere de Dieu est véritablement morte, ou si elle est demeurée immortelle, ayant été enlevée en corps et en ame dans le Ciel. Sa conception immaculée, sa maternité divine sembleroient autoriser ce doute qui leur paroissoit bien fondé. Mais l'Eglise déclare nettement dans l'Oraison de la Messe du jour de l'Assomption, et c'est le sentiment commun dans toute l'Eglise, que la sainte Vierge est véritablement morte selon la condition de la chair : *Quam pro conditione carnis migrasse cognoscimus.* Et certainement Jesus-Christ n'ayant point voulu se dispenser de la mort, on ne sauroit croire que Marie en eût été exempte. Il est vrai que saint Jean Damascene dit avec quelques autres saints Peres, qu'il ne sauroit appeler ce décès, une mort ; mais qu'on doit plutôt l'appeller

un doux sommeil, une union plus intime avec son Dieu, un passage d'une vie mortelle à une immortalité bienheureuse : *Sacram tuam migrationem haud quaquam mortem appellabimus, sed somnum, aut peregrinationem, vel ut aptiori verbo utar, cum Deo præsentiam ;* et la plupart des anciens ont intitulé leurs traités de la mort de la sainte Vierge : *de dormitione*, du dormir.

Ce ne fut en effet ni la caducité de la vie, ni le déclin de l'âge, ni la violence de la maladie, ni l'altération et le dérangement des humeurs, ni une défaillance de la nature, disent les Saints Peres, qui rompirent les liens naturels qui tiennent l'ame unie au corps ; ce fut le feu du pur amour divin qui fit cette séparation pour quelques heures. Il avoit fallu un miracle continuel depuis son immaculée conception, dit Saint Bernard, pour que ces liens naturels qui lient l'ame au corps, pussent subsister au milieu de ce feu ardent de l'amour divin, dont l'ame de la sainte Vierge dès ce premier moment étoit embrasée. A sa mort, Dieu cessa de faire ce miracle ; et voilà proprement quelle fut la cause de cette précieuse mort. Le jour, l'heure et le moment heureux auquel la sainte Vierge devoit finir cette vie mortelle étant arrivé, Dieu ne suspendit plus l'effet de ce sacré feu ; il le laissa agir selon toute sa force sur ce cœur sans tache, le sanctuaire du divin amour. Alors ce saint cœur ne pouvant plus naturellement soutenir ses efforts, brûlé, consumé par ces divines ardeurs, termina sans douleur la plus pure, la plus sainte de toutes les vies. La sainte Vierge embrasée du divin amour, n'a vécu, selon la pensée de saint Bernard, que par miracle ; et ce n'a été que par la cessation de ce miracle qu'elle a fini ses jours. Ou la sainte Vierge ne devoit pas mourir, dit saint Ildephonse, ou elle ne devoit mourir que d'amour.

§. XXVIII.

La mort bienheureuse de la sainte Vierge.

Ce fut à Jérusalem, dans la maison de Marie mere de Marc, où elle logeoit, qu'arriva cette mort précieuse. La très-sainte Vierge instruite du jour et de l'heure qu'elle devoit quitter la terre pour aller vivre éternellement dans le Ciel, elle le fit savoir aux Fideles qui étoient à Jérusalem. Cette nouvelle les affligea; car enfin, depuis l'Ascension du fils de Dieu, Marie mere de Dieu, étoit toute la consolation de l'Eglise. Saint Jean, l'heureux dépositaire de ce trésor, ne la quittoit point, empressé plus que jamais à rendre tous les devoirs du plus dévoué de tous les fils, à la plus chere de toutes les meres. Elle étoit assise sur un petit lit, d'où elle consoloit tous les fideles qui étoient présens et qui étoient inconsolables d'une séparation si amere. Elle les assuroit que comme Jesus-Christ étoit leur souverain et tout-puissant médiateur auprès de son Pere éternel, elle seroit leur souveraine et toute-puissante médiatrice et avocate auprès de son Fils dans l'heureux séjour de la gloire.

Tandis que chacun s'empressoit pour recevoir sa derniere bénédiction, on vit arriver dans la chambre, par une merveille dont la sainte Vierge seule avoit le secret, tous les Apôtres, à saint Thomas près, et quelques-uns même des Disciples qui étoient répandus dans le monde, lesquels se trouverent miraculeusement transportés dans cette chambre, pour y rendre leurs derniers devoirs à la Mere de Dieu, qu'ils honoroient aussi, et aimoient tous comme leur chere mere. Saint Denys Aréopagite, qui eut le bonheur de s'y trouver, nomme en particulier saint Pierre, qu'il appelle le suprême chef des Théologiens,

saint Jacques surnommé frere du Seigneur, et les autres Princes, (comme il les appelle) de la Hiérarchie Ecclésiastique ; et de plus, saint Timothée premier Evêque d'Ephese, et plusieurs autres Disciples des Apôtres, du nombre desquels étoit le même saint Denys, qui rapporte tout ceci comme témoin oculaire dans la lettre qu'il écrivit depuis au même saint Timothée. Voici ses paroles : *Quando nos quoque, ut nostri, et multi ex sanctis nostris fratribus, ad contuendum corpus quod vitæ principium dedit, et Deum suscepit, convenissemus ; (aderat autem et Domini frater Jacobus, et Petrus supremа et antiquissima Theologorum summitas) et viso sacro corpore, placuit omnibus, prout quisque paterat, hymnis celebrare infinitam bonitatem divinæ potentiæ.* Nous nous trouvâmes donc tous assemblés, comme vous savez, dit-il, avec les saints Apôtres, et plusieurs de nos freres, pour avoir la consolation de voir pour la derniere fois celle qui avoit conçu et enfanté celui qui est le principe de la vie, ce Dieu fait homme, source de notre salut. (Jacques surnommé le frere du Seigneur étoit présent, aussi-bien que Pierre le Prince des Apôtres, et le grand Maître de la science, qui a Dieu et les choses qu'il a révélées pour objet.) Ayant donc vu ce saint corps, nous fûmes tous d'avis de l'honorer le plus qu'il nous seroit possible par des hymnes et des cantiques, et de célébrer la bonté infinie et la toute-puissance de Dieu, qui avoit fait tant de prodiges en sa faveur. Jusqu'ici ce sont les paroles de saint Denys, rapportées par saint Jean Damascene, desquelles l'Eglise se sert dans l'Office de l'Assomption, le 18 d'août, qui est le quatrieme jour de l'Octave.

Ce fut donc au milieu d'une si sainte, si choisie et si respectable assemblée, que la très-sainte Vierge consolant tous ses chers enfans qui fondoient en larmes, après avoir exhorté les Apô-

tres et les Disciples à prêcher l'Evangile avec plus de courage et de zele que jamais, assurant toute l'Eglise de sa puissante protection et de sa tendresse, elle vit paroître le Sauveur qui, accompagné de tous les chœurs des Anges et de tous les habitans de la Cour céleste, venoit recevoir son bienheureux esprit, et conduire cette ame si pure et si sainte comme en triomphe dans le séjour de l'immortalité bienheureuse. Ce fut à ce moment que l'ame de la très-sainte Vierge, embrasée de toute l'ardeur du feu divin qui n'étoit plus modéré, se détacha d'elle-même de son saint corps, et fut portée en triomphe jusqu'au trône de Jesus-Christ même : *Angelicam transiens dignitatem*, dit saint Augustin, *usque ad summi Regis thronorum sublimata est.*

Au moment que la sainte Vierge expira, toute la chambre fut éclairée d'une lumiere miraculeuse, plus brillante que celle du soleil. Toute la Milice céleste, dit saint Jérôme, vint au-devant de la Mere de Dieu, chantant des Hymnes et des Cantiques à son honneur, qui furent entendus de toute l'Assemblée : *Militiam Cælorum cum suis agminibus, festivè obviam venisse Genitrici Dei cum Laudibus et canticis, eamque ingenti lumine circumfulsisse, et usque ad thronum perduxisse.* Il n'étoit pas juste, dit saint Augustin, qu'elle fût placée ailleurs dans la gloire, que là où est celui qu'elle a enfanté : *Non enim fas est alibi te esse quàm ubi est quod à te genitum est.*

Dès que la sainte Vierge eut rendu l'esprit, chacun se prosterna à ses pieds, les baisant avec un profond respect, et les arrosant de ses larmes. Tous les fideles qui étoient à Jérusalem, et aux environs, vinrent avec empressement et avec une dévotion la plus tendre, honorer ce saint Corps, le sanctuaire du Verbe fait chair, le plus digne objet qu'il y eût sur la terre de la vénération des hommes et des Anges. Nul malade

qui se présentât qui ne fût guéri ; et saint Jean Damascene qui nous a transmis ce qu'il avoit appris de la plus ancienne tradition, dit que les Juifs même non convertis, ressentirent les effets de son pouvoir, et eurent part à ses miracles.

Après que chacun eut satisfait sa dévotion, on porta ce sacré dépôt au lieu de sa sépulture, qui fut au bourg de Gethsemani, à trois ou quatre cents pas de Jérusalem. Les Apôtres portoient le cercueil ; tous les fideles suivoient avec des cierges allumés, chantant des cantiques et des hymnes. Le saint Corps fut déposé avec grand respect dans le tombeau qui lui avoit été préparé, et qu'on ferma avec une grosse pierre.

Juvenal, Patriarche de Jérusalem, qui vivoit dans le cinquieme siecle, écrivant à l'Empereur Marcien, et à la pieuse Impératrice Pulcherie, dit que les Apôtres se relevant les uns les autres, passoient le jour et la nuit avec les Fideles auprès du tombeau, mêlant leurs voix et leurs cantiques avec ceux des Anges, qui durant trois jours ne cesserent de faire entendre la plus harmonieuse mélodie, laquelle fut entendue de tous ceux qui étoient présens, et laquelle avoit commencé au moment que la sainte Vierge expira, comme l'assure saint Jean Damascene.

§. XXIX.

La glorieuse Assomption de la sainte Vierge au Ciel.

On ne sait pas précisément combien de temps ce précieux et sacré dépôt resta dans le tombeau. Quelques-uns croient qu'à peine y fut-il enfermé, que ce saint corps fut réuni à son ame, et enlevé miraculeusement dans le Ciel ; mais il paroît plus vraisemblable, qu'à l'imitation de son divin Fils, le corps de la sainte Vierge demeura trois

jours dans le sépulcre, durant lesquels on entendit jour et nuit ce mélodieux concert des Anges, dont on a parlé. Ce qu'il y a de certain, selon saint Jean Damascene, et la plupart des Peres Grecs et Latins, c'est que saint Thomas qui étoit le seul des Apôtres qui ne s'étoit pas trouvé à la mort de la sainte Vierge, Dieu l'ayant ainsi permis pour manifester par-là sa glorieuse Assomption en corps et en ame dans le Ciel, merveille qu'on auroit peut-être ignorée, s'il y eût été présent; saint Thomas, dis-je, n'ayant paru qu'après les obseques de cette Mere des Fideles, il demanda ardemment d'avoir du moins la consolation de voir ce saint Corps, qui avoit porté durant neuf mois l'Auteur de la vie. On crut devoir satisfaire sa dévotion; on ouvrit le tombeau, et l'on fut agréablement surpris, dit toujours le même saint Jean Damascene, de n'y trouver plus que les draps et les linges dont il avoit été revêtu, qui exhaloient une odeur exquise, dont tout l'air fut embaumé, et qui fut sentie de tous les Fideles. *Post tres dies, angelico cantu cessante, qui aderant Apostoli, (cùm unus Thomas qui abfuerat, venisset, et quod Deum susceperat Corpus adorare voluisset,) tumulum aperuerunt; sed omni ex parte sacrum ejus corpus nequaquam invenire potuerunt, cùm ea tantùm invenissent, in quibus fuerat compositum; et ineffabili qui ex iis proficiscebatur essent odore repleti.* Frappés d'une si grande merveille, tous ceux qui étoient présens refermerent le tombeau, convaincus que le Verbe divin qui avoit bien voulu s'incarner, et se faire homme dans les entrailles de la sainte Vierge, n'avoit pas permis, continue ce Pere, que ce corps si pur fût sujet à la corruption, mais qu'il l'avoit voulu ressusciter trois jours après sa mort, et prévenant la résurrection générale, l'avoit fait entrer en triomphe dans la gloire : *Loculum clauserunt, ejus mysterii obstu-*

pefacti miraculo ; hoc solùm cogitare potuerunt ; quòd cui placuit ex Mariâ Virgine carnem sumere, hominem fieri et nasci, cùm esset Deus Verbum, et Dominus gloriæ ; quique post partum incorruptam servavit ejus virginitatem, eidem etiam placuit, et ipsius postquam migravit immaculatum corpus incorruptum servare, et translatione honorare ante communem et universalem resurrectionem. Le Verbe divin, le Seigneur de la gloire ayant conservé sa chere Mere toujours pure, toujours sans tache, toujours Vierge, devant et après son enfantement, a voulu aussi que ce Corps si pur et si saint fût incorruptible, et jouît dés sa mort de toutes les qualités des Corps glorieux. Voilà comme parle saint Jean Damascene. Il paroît dans toute cette Histoire une providence du Seigneur bien marquée : car, comme Dieu avoit permis que saint Thomas ne se fût pas trouvé avec les autres Apôtres et les Disciples assemblés, lorsque Jesus-Christ leur apparut la premiere fois après sa résurrection, afin que cet Apôtre trop incrédule, mettant lui-même la main dans la plaie du côté du Sauveur, et voyant de ses propres yeux les cicatrices de ses mains et de ses pieds, il rendît à tous les siecles à venir un témoignage incontestable de la vérité de la résurrection de son divin Maître ; de même il semble que le Seigneur permit que ce même Apôtre ne se trouvât point à la mort de la sainte Vierge, pour qu'à son occasion on fût assuré de la vérité de sa glorieuse Assomption en corps et en ame dans le Ciel.

Et certainement étoit-il convenable, dit saint Augustin (*a*), que le Sauveur laissât dans le tombeau un corps si pur, duquel le sien avoit été formé, une chair qui étoit en quelque façon la sienne, *Caro enim Jesu, caro Mariæ.* Non, je ne saurois croire, continue ce saint Docteur,

(a) *Serm. 1. de Assumpt.*

que le corps où le Verbe divin s'est fait homme, ait été donné en proie aux vers et à la corruption; la seule pensée me fait horreur : *Illud sacratissimum corpus in quo Christus carnem assumpsit; escam vermibus traditam, quia sentire non valeo, dicere pertimesco.* Qui pourroit s'imaginer, et qui oseroit croire, dit le même saint Augustin, que Jesus-Christ qui a conservé l'intégrité de sa mere durant sa vie, ne l'ait pas préservée de la corruption à sa mort? *Quid hoc est! In vitâ Christus Matrem integram servavit; et in morte illius corpus incorruptum non servaverit!* L'un lui étoit-il plus difficile que l'autre? Et si le corps des prédestinés doit être éternellement dans le Ciel, peut-on s'imaginer que le corps sacré de sa bienheureuse Mere eût dû rester jusqu'à la fin des siecles sur la terre? et tandis que ce divin Sauveur fait honorer par-tout les ossemens et les cendres de ses serviteurs, et qu'il autorise le culte qu'on leur rend par tant de prodiges, Jesus-Christ laisseroit-il les sacrées Reliques de sa très-sainte Mere dans l'obscurité, dans l'oubli, et sans culte, si ce saint corps fût resté sur la terre, s'il ne se fût pas hâté de le mettre dans le Ciel?

Que nous sommes heureux, s'écrient tous les saints Peres, d'avoir dans le Ciel une telle Protectrice, une telle Avocate, qui a tous les trésors des miséricordes du Seigneur, pour ainsi dire, entre ses mains, comme dit le bienheureux Pierre Damien : *In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini.* On peut dire que les Fideles, dès les premiers jours de l'Eglise, ont regardé le mystere de l'Assomption glorieuse de la sainte Vierge dans le Ciel, comme une des plus célebres et des plus solemnelles fêtes de l'Eglise. Voici ce jour si vénérable, mes très-chers Freres, dit saint Augustin, ce jour qui surpasse toutes les solemnités que nous faisons à l'honneur des Saints, ce jour si auguste et si consolant, ce jour si beau

auquel nous croyons que la Vierge Marie a passé de ce monde dans le séjour de la gloire : *Adest nobis, dilectissimi fratres, dies valdè venerabilis, dies omnium Sanctorum solemnitates præcellens, dies inclyta, dies præclara, dies in quâ è mundo migrasse creditur Virgo Maria.* Que toute la terre retentisse de louanges et de cris d'alégresse au jour glorieux de sa triomphante Assomption : *Laudes insonet universa terra cum summâ exultatione tantæ Virginis illustrata excessu.* Car quelle indignité ne seroit-ce point, si nous n'honorions d'une maniere extraordinaire la fête solemnelle de celle par qui nous avons reçu l'Auteur de la vie, continue le même saint Docteur : *Quia indignum valdè est, ut illius recordationis solemnitas sit apud nos sine maximo honore, per quam meruimus auctorem vitæ suscipere.* C'est ici un des jours les plus célebres de l'année, dit le bienheureux Pierre Damien, puisque c'est le jour auquel la très-sainte Vierge, digne par sa naissance du trône royal, est élevée jusqu'au trône de Dieu même, et placée si haut, quelle attire tous les regards et fait l'admiration de tous les Anges : *Sublimis illa dies est, in quâ Virgo regalis ad thronum Dei Patris evehitur, et in ipsius Trinitatis sede reposita, naturam angelicam sollicitat ad videndum ;* voulant faire entendre par ces expressions que la très-sainte Vierge est placée dans le Ciel au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, et qu'il n'y a que Dieu seul qui soit plus haut qu'elle. A la vérité, le mystere de ce jour est au-dessus de toutes ces expressions ; et saint Bernard ne fait point de difficulté de dire que l'Assomption de Marie est aussi ineffable que la génération de Jesus-Christ : *Christi generationem, et Mariæ Assumptionem quis enarrabit !* Saisis d'admiration à la vue d'une gloire dont les Anges mêmes sont éblouis, les saints Peres n'en parlent que dans des termes enthousiasmés ; et ils conviennent

tous que l'esprit humain est trop borné, et l'éloquence trop foible, pour donner une juste idée de la gloire incompréhensible et de la triomphante Assomption de la très-sainte Vierge.

§. XXX.

La solemnité de la Fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge.

C'est ce que l'Eglise prétend faire entendre à tous les Fideles, en célébrant ce Mystere avec une extraordinaire solemnité; et certainement nulle fête plus solemnelle que la fête de la glorieuse Assomption de la très-sainte Vierge dans l'Eglise. Elle se célébroit avec la même solemnité qu'à présent, dès le quatrieme siecle; l'Eglise n'avoit pas même attendu si tard à la célébrer avec dévotion et avec joie. A peine la sainte Vierge eut disparu aux yeux, que le jour de sa glorieuse Assomption dans le Ciel devint un jour des plus solemnels à tous les Fideles; et dès que l'Église eut la liberté de célébrer des fêtes publiquement, après les fêtes établies à l'honneur de Jesus-Christ, elle n'en célébra point avec plus de magnificence et de dévotion que celle de l'Assomption de la sainte Vierge.

On trouve dans un Calendrier manuscrit, intitulé: le Livre des saints Evangiles, écrit de la propre main de saint Agobard, Evêque de Lyon, l'an 801, qu'on garde dans la célebre Bibliotheque des Jésuites du grand College de Lyon; on y trouve, dis-je, la fête de l'Assomption de la trés-sainte Vierge, marquée le 15 d'Août, avec l'Evangile selon saint Luc: *Intravit Jesus in quoddam Castellum, etc.* qui est le même que celui qu'on lit encore aujourd'hui à la Messe du jour: ***Die XV Augusti, Assumptio sanctæ Mariæ Evan-***

gelium secundùm Lucam. Intravit Jesus in quoddam Castellum, etc. usquè ad hæc verba : *Non auferetur ab eâ.*

On trouve encore dans l'Abbaye de saint André à Villeneuve proche d'Avignon, un monument encore plus vieux de l'ancienneté de cette grande Fête : c'est un Calendrier de l'Eglise Romaine beaucoup plus ancien que le précédent, puisque de tous les saints Confesseurs dont la mémoire est aujourd'hui solemnisée, il n'y est fait mention que du seul saint Sylvestre Pape. Or, dans cet ancien Calendrier on trouve la Fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge Mere de Dieu, marquée au quinzieme jour du mois d'Août : *Die XV Augusti, Assumptio sanctæ Mariæ.* Les savans Editeurs Bénédictins placent la date de ce Calendrier manuscrit à la fin du quatrieme siecle, vers l'an 390 ; ce qui démontre que l'Eglise a célébré avec solemnité la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, dès qu'elle eut la liberté de célébrer publiquement ses fêtes, sous le regne du grand Constantin, c'est-à-dire, au commencement du quatrieme siecle, d'abord après les persécutions excitées par les Païens. Ce n'est pas que cette fête ne fût auparavant très-solemnelle parmi tous les Fideles ; car on ne peut pas douter que depuis la mort précieuse de la très-sainte Vierge, on ne fît en particulier dans toute l'Eglise la fête de sa glorieuse Assomption dans le Ciel, comme on faisoit en particulier la fête de la Nativité, de la Résurrection et de l'Ascension du Sauveur du monde ; mais ce ne fut qu'après que la paix eut été rendue à l'Eglise sous Constantin le Grand, qu'on la fit publiquement avec beaucoup de solemnité ; et on ne sache point de fête peut-être plus ancienne. On peut même dire que le nom singulier d'Assomption qui la caractérise, déclare assez quelle est la foi de l'Eglise touchant ce mystere, et qu'elle croit véritablement que la

sainte Vierge a été élevée en corps et en ame dans le Ciel, dès sa sainte mort.

Nul Saint, nul Martyr, nul Apôtre dont on ait jamais appellé la mort, et l'entrée dans le Ciel, *Assomption.* On appelle ce jour heureux auquel ils sont entrés dans la joie du Seigneur, solemnité, triomphe, naissance; c'est au triomphe de la sainte Vierge seule qu'on donne le nom d'Assomption; c'est-à-dire, jour auquel son ame bienheureuse reprenant son saint corps, entra en triomphe dans le séjour de la gloire, et s'élevant au-dessus de toutes les pures créatures, alla se placer immédiatement au-dessous de Dieu: *Angelicam transiens dignitatem, usque ad summi Regis thronum sublimata est.*

Saint Jean Damascene expliquant ces paroles du Prophete (*a*): *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ.* Levez-vous donc, Seigneur, vous et l'arche par laquelle vous faites glorifier votre nom, levez-vous, et entrez dans le lieu où vous devez fixer pour toujours votre demeure. Qui ne voit, dit ce Pere, que c'est non-seulement de la Résurrection et de l'Ascension du Sauveur que parle le Prophete, mais encore de l'Assomption de la sainte Vierge, cette arche mystérieuse qui a porté dans son sein la source de la sainteté?

Qui est-ce qui peut comprendre, s'écrie saint Bernard, avec quelle gloire la Reine de l'Univers est montée au Ciel; avec quels transports d'amour tant de légions d'Anges sont venues au-devant d'elle; avec quels sentimens de respect et de vénération, avec quels cantiques de joie ils l'ont accompagnée? *Quis cogitare sufficiat quàm gloriosè hodie mundi Regina processerit, et quanto devotionis affectu, tota in ejus occursum cælestium legionum prodierit multitudo!* Jamais triomphe plus glorieux; et quel jour plus célebre, dit

(*a*) *Psal.* 131.

saint Jérôme, que celui où la sainte Vierge est élevée dans le Ciel : *Et hæc est præsentis diei festivitas !* C'étoit dans le quatrieme siecle que ce grand Docteur parloit ainsi de l'Assomption de la sainte Vierge.

J'ose dire, s'écrie le bienheureux Pierre Damien, qu'à la divinité près, l'Assomption de Marie se fit avec plus de pompe et d'appareil que l'Ascension de Jesus-Christ même : *Salvâ filii majestate, audacter dicam Virginis Assumptionem longè digniorem fuisse Christi Ascensione ;* puisque dans l'Ascension du Sauveur, il n'y eut que les Anges qui lui vinrent au-devant : mais dans l'Assomption de Marie, outre tous ces Esprits bienheureux, c'est le Fils de Dieu lui-même qui vient au-devant de sa Mere, et qui la conduit en triomphe jusqu'au plus haut des Cieux. Ainsi voit-on les Rois et les Empereurs de la Terre vouloir souvent que l'entrée de leur mere dans la Ville capitale, soit en quelque maniere plus magnifique que la leur, sachant bien que c'est leur personne qu'on honore dans celle de leur mere. Faut-il s'étonner, dit saint Bernard, si toute la Cour céleste est dans l'admiration, et si toutes les célestes Intelligences s'écrient : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?* Qui est celle-ci ; comme s'ils disoient : quelle pure créature approchera de la sainteté et de la gloire de celle-ci qui s'éleve du désert, c'est-à-dire, de cette terre toute couverte de ronces et d'épines, de cette terre maudite depuis le péché du premier homme ! Quelle est cette Vierge privilégiée qui sort du monde brillante comme le soleil, enrichie des plus précieux dons, comblée des plus douces délices, et appuyée sur son bien-aimé notre Seigneur et notre Dieu !

La réception que le Roi Salomon avoit faite à sa mere, disent les Interpretes, n'étoit qu'une

foible figure de celle que le Sauveur fit à sa sainte Mere au jour de son entrée triomphante dans le Ciel. *Surrexit Rex in occursum ejus*, dit l'Ecriture (*a*), *adoravitque eam, et sedit super thronum suum, positusque est thronus matri Regis, quæ sedit ad dexteram ejus.* Le Roi se leva, vint au-devant d'elle, la salua profondément, et s'étant assis sur son trône, fit mettre un trône pour la mere du Roi, et la fit asseoir à sa droite. Ce fut encore au jour de l'Assomption de la sainte Vierge que se vérifia ce prodige que saint Jean admiroit si fort dans le Ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur la tête. Si l'œil de l'homme n'a jamais vu, dit saint Bernard, si l'oreille n'a jamais entendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, qui est-ce qui pourra jamais expliquer ni même comprendre ce qu'il a préparé à sa Mere, qui l'a plus aimé elle seule que tous les hommes ensemble, et laquelle il a lui-même aimée avec une tendresse qui passe tout ce qu'on en peut penser : *Quid præparavit gignenti se!* Il n'est pas possible que personne puisse jamais exprimer ni comprendre même quelle est la gloire et la sublime élévation du trône de la Mere de Dieu, disent les saints Peres : il ne faut pas s'en étonner, ajoute Arnaud de Chartres; la gloire de Marie en corps et en ame dans le Ciel, n'est pas comme celle des autres Bienheureux; elle fait un ordre particulier, elle tient un rang incomparablement plus élevé que celui de tous les habitans de la Jérusalem céleste; et l'on peut dire, ajoute-t-il, que la gloire où Marie est élevée dans le Ciel, n'est pas seulement une gloire, pour ainsi parler, qui soit semblable à celle de son Fils; c'est en quelque façon la même; *Gloriam cum Matre non tam communem judico quàm eamdem.*

(a) 3. *Reg.* 2.

Digitized by Google

Les graces sont différentes dans tous les Saints, quoique ce soit en tous le même esprit ; nul saint qui n'ait excellé en quelque vertu qui semble faire son caractere : *Divisiones gratiarum sunt.* A cette diversité de graces répond dans le Ciel une diversité de gloire qui met quelque différence entre chaque Bienheureux ; chacun a son trait de beauté particulier, chacun a comme ses couleurs, et son habit de gloire qui le distingue. La sainte Vierge ayant été remplie de graces, elle a réuni en soi tous les caracteres de vertus, toutes les especes de sainteté différentes ; en elle se trouvent rassemblées toutes ces couleurs, tous ces traits. Elle a allié une innocence parfaite avec une très-parfaite pénitence ; elle a été élevée au plus haut point de la contemplation ; elle a été l'idée des vierges, des veuves et des femmes mariées ; elle a été la Reine des Martyrs, et l'Apôtre des Apôtres mêmes. Tous les privileges dont Dieu a gratifié ses plus chers serviteurs, la science infuse, la prophétie, les langues, les miracles, tous les autres dons surnaturels, de quelque nature qu'ils puissent être, lui avoient été accordés dans un éminent degré : *Sanctorum omnium privilegia, ô Virgo ! Omnia habes in te congesta*, dit le savant Idiot. Ayant eu toutes les vertus, elle a eu dans le Ciel toutes les récompenses, et elle tient un rang bien supérieur à celui de tous les Esprits bienheureux et de tous les Saints : *Sicut est inæstimabile quod accepit, ineffabile quod gessit, ita est incomprehensibile præmium gloriæ quod obtinuit*, dit saint Ildephonse.

Le sépulcre de la sainte Vierge étoit, comme on a dit, au bourg de Gethsemani, en la vallée de Josaphat ; et après celui de Jesus-Christ, celui de la sainte Vierge étoit le tombeau le plus glorieux, le plus respectable et le plus respecté qu'il y eût dans le monde ; mais sous les Empe-

Digitized by Google

reurs Vespasien et Tite, ce lieu saint fut tellement désolé par l'armée de ces Princes, qui prirent et saccagerent la ville de Jérusalem et tous les environs, que les Fideles ne purent reconnoître où il étoit. C'est pourquoi saint Jérôme qui fait mention des tombeaux des Patriarches et des Prophetes, qui furent visités par sainte Paule et saint Eustochium, ne parle point de celui de la sainte Vierge; mais depuis il a été decouvert, le Seigneur n'ayant pas voulu qu'un lieu sanctifié par un si sacré dépôt, fût plus long-temps dérobé à la vénération des Fideles. Burchard assure qu'il l'avoit vu, mais si chargé encore des ruines et des décombres des autres édifices, qu'il y falloit descendre par soixante degrés. Présentement on le fait voir aux Pélerins entaillé dans le roc.

On a déjà dit que l'Eglise universelle célebre la fête de l'Assomption de la sainte Vierge avec la plus grande solemnité; mais on peut dire que cette universelle solemnité est devenue encore plus célebre en France qu'ailleurs, depuis que le Roi Louis XIII, surnommé le Juste, de glorieuse mémoire, consacra solemnellement l'an 1638, le 15 d'Août, sa personne, toute la Famille royale, et son Royaume à la très-sainte Vierge, non point par un vœu secret, et seulement formé dans son cœur, mais publiquement dans l'Eglise Métropolitaine de Notre-Dame de Paris, par un vœu solemnel et perpétuel, le plus authentique qu'ait peut-être jamais fait un Roi Chrétien, puisqu'il le fit comme David, en présence de tout son peuple : *In conspectu omnis populi ejus;* puisqu'il en ordonna la publication à perpétuité dans tous les lieux de son obéissance, et qu'il y intéressa tous ses sujets, voulant qu'on renouvellât tous les ans, le jour de l'Assomption, cette consécration solemnelle par l'exposition du très-saint Sacrement, et par une Procession géné-

Digitized by Google

rale dans toutes les Villes du Royaume, pour en rendre le souvenir éternel. Et voilà l'origine et la fin de ces saintes et solemnelles Processions qui se font tous les ans dans toute la France le jour de l'Assomption, et qui sont autant de témoignages publics par où nos Rois déclarent qu'ils ont mis tout leur Royaume sous la protection de la sainte Vierge, aussi-bien que toute la Famille royale; et qu'ils la reconnoissent pour leur souveraine par ce culte solemnel et public. C'est aussi depuis cet acte de religion si édifiant, que le regne de nos Rois, n'a été qu'une continuité de prospérités toutes plus éclatantes, et que la France est devenue le Royaume le plus florissant de l'univers.

§. XXXI.

La dévotion envers la sainte Vierge fait en partie le caractere de tous les Elus, et elle a été ordinaire à tous les vrais Fideles.

Il est vrai que la dévotion tendre envers la sainte Vierge est née avec l'Eglise. Dès qu'on a connu le Fils, on a aimé la Mere; on a eu pour elle un culte très-religieux, un zele des plus vifs, une confiance presque sans bornes. Asyle de tous les malheureux, refuge des pécheurs, mere de miséricorde; après Dieu notre vie, toute notre consolation, notre espérance, et auprès de son Fils notre toute-puissante médiatrice, comme disent les saints Peres avec toute l'Eglise, elle a possédé dans tous les temps le cœur de tous les vrais Fideles, et la dévotion envers la sainte Vierge a fait en partie dans tous les âges de l'Eglise, le caractere de tous les Elus. De là cet empressement, cet épanouissement de cœur, ce zele vif et ardent de tous les saints Peres et de tous les Saints à publier les grandeurs,

les prérogatives, le pouvoir, les louanges de la très-sainte Vierge.

Avoir pour vous une singuliere dévotion, ô bienheureuse Vierge, s'écrie saint Jean Damascene, c'est avoir des armes défensives que Dieu met en main à tous ceux qu'il veut sauver : *Devotum tibi esse, ô beata Virgo, est arma quædam habere quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri.* Gémissant encore dans notre lieu d'exil, dit saint Bernard, nous avons, pour ainsi parler, envoyé devant nous de la terre au Ciel, une Avocate, laquelle étant mere de notre Juge, et meré de miséricorde, traitera efficacement l'affaire de notre salut : *Advocatam præmisit peregrinatio nostra, quæ tanquam Judicis mater, et mater misericordiæ, suppliciter et efficaciter salutis nostræ negotia pertractabit.* Vierge sainte, ajoute le même Saint, Vierge sainte, je consens qu'on ne parle jamais de votre miséricorde et de votre bonté pour nous, s'il se trouve quelqu'un qui puisse dire que vous lui avez manqué dans le besoin, quand il vous a invoqué avec ferveur et avec confiance : *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata; si quis est qui invocatam te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse.* C'est le sentiment de tous les Peres de l'Eglise, qu'une marque des plus visibles et des moins équivoques que nous ayons sur la terre de notre prédestination, c'est une tendre dévotion envers la sainte Vierge. C'est ce qui fait dire à saint Anselme ces belles paroles : *Sicut, ô beatissima Virgo, omnis à te aversus, et à te despectus, necesse est ut intereat, ità omnis à te conversus et à te respectus impossibile est ut pereat.* Comme il est nécessaire, ô Vierge mille fois bienheureuse, que quiconque n'a que de l'aversion pour vous, et pour qui vous avez du mépris, périsse misérablement, de même il n'est pas possible que celui-là ne soit pas sauvé, que vous honorez de votre bienveillance, et qui,

Digitized by Google

après Dieu, met toute sa confiance en vous. C'est encore dans le même sens, et par le même esprit, que saint Augustin lui adresse ces paroles : Vous êtes l'unique espérance des pécheurs, très-sainte Vierge, c'est par votre intercession que nous attendons le pardon de nos péchés, et l'éternelle récompense. *Tu es spes unica peccatorum ; per te speramus veniam delictorum, et in te, Beatissima, nostrorum est expectatio præmiorum.* C'est encore dans le même sens que saint Bonaventure dit que celui qui honorera et servira dignement la sainte Vierge, sera sauvé ; mais que celui qui négligera son culte et son service, mourra infailliblement dans ses péchés : *Qui dignè coluerit illam, justificabitur ; et qui neglexerit eam, morietur in peccatis suis.* Et c'est aussi ce que signifient ces paroles de la Sagesse que l'Eglise applique à la sainte Vierge : *Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem à Domino :* celui qui m'aura trouvée, trouvera la vie, et puisera le salut de la miséricorde du Seigneur ; mais aussi celui qui n'a pour moi que de l'indifférence et de la froideur, celui qui m'offense ou qui me méprise, blesse son ame ; tous ceux qui me haïssent, aiment la mort : *Qui autem in me peccaverit, lædet animam suam : omnes qui me oderunt, diligunt mortem.* Mes chers enfans, dit saint Bernard, voilà l'échelle des pécheurs, voilà ma très-grande confiance, toute mon espérance porte sur sa puissante protection (*a*) : *Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea magna fiducia, hæc tota ratio spei meæ.* Trésoriere, pour ainsi dire, des graces que Jesus-Christ nous a méritées, en faveur de qui répandra-t-elle ces trésors de bénédictions, si ce n'est sur ceux qui l'honorent d'un culte véritablement religieux, qui l'aiment avec tendresse, qui imitent ses vertus, et qui la servent avec zele et avec ferveur? *Ut ditem diligentes me.*

(a) *Serm. de Aquæ ductu.*

Digitized by Google

§. XXXII.

Des Fêtes particulieres établies dans l'Eglise en l'honneur de la sainte Vierge.

Les Fêtes dans l'église sont de pieuses réjouissances et de religieuses solemnités qu'on fait en l'honneur de Dieu, ou de ses Saints, non-seulement pour célébrer leurs vertus, et honorer leur mérite par un culte religieux, mais encore pour reconnoître les bienfaits singuliers qu'on en a reçus, pour exciter notre piété envers les Saints, pour vaincre, par la vue de leurs exemples, notre lâcheté, réclamer leur crédit auprès de Dieu, et nourrir notre confiance. L'église a trop à cœur le culte de la Mere de Dieu, et elle est trop persuadée du crédit tout puissant qu'elle a dans le Ciel, du besoin qu'ont les Fideles de sa protection, pour manquer ou de zele à lui rendre le culte qui lui est dû, ou de reconnoissance pour ne pas éterniser la mémoire de ses bienfaits et les marques visibles de sa bonté et de sa bienveillance. De là cette attention à saisir toutes les occasions d'inspirer, de conserver, d'augmenter même son culte dans tout le monde chrétien; de là cette loi qu'elle s'est faite de commencer et de terminer l'Office Divin, et toutes ses heures, par une priere spéciale à la Mere de Dieu; de là cet empressement à inspirer la véritable dévotion envers la sainte Vierge à tous ses vrais enfans; de là enfin, cette multiplicité de fêtes établies en son honneur, et ce grand nombre de pieuses sociétés sous le nom et la protection de la sainte Vierge: et si on n'a jamais vu d'hérétiques qui n'aient été ennemis de la dévotion et du culte dû à la Mere de Dieu, on n'a jamais vu aussi de vrais Fideles qui n'aient eu un amour filial, une vénération spéciale,

une tendresse singuliere envers la sainte Vierge.

L'Eglise animée de cet esprit, et remplie de cette tendresse, ne souhaite rien tant que d'en faire part à tous ses enfans. C'est pour cela qu'outre tous les Mysteres de la sainte Vierge qu'elle célebre avec tant de solemnité, tels que sont la fête de son immaculée Conception, le 8 de Décembre; celle de sa Nativité, le 8 de Septembre; sa Présentation au Temple, le 21 Novembre; la fête de l'Annonciation, le 25 de Mars; celle de la Visitation, le 2 de Juillet; et sa glorieuse et triomphante Assomption en corps et en ame dans le Ciel, le 15 d'Août, l'une des plus solemnelles fêtes de l'Eglise, cette commune Mere des Fideles, toujours conduite par le Saint-Esprit, a établi plusieurs autres fêtes particulieres en l'honneur de la Mere de Dieu, à l'occasion de quelque nouveau bienfait reçu par son intercession, ou de quelque nouvelle marque de sa tendresse pour les Fideles. De ce nombre sont la Fête de Notre-Dame des Anges, dite communément Notre-Dame des Neiges, le 5 du mois d'Août; celle du Rosaire, le premier Dimanche d'Octobre; celle du saint Scapulaire, le 16 de Juillet; la fête de Notre-Dame de la Merci, le 24 de Septembre; et celle du saint Non de MARIE, le Dimanche qui suit la Nativité de la très-sainte Vierge.

On sait que c'est à l'occasion de la dédicace de la célebre Eglise de Rome, sous le titre de sainte Marie Majeure, que la fête de Notre-Dame des Neiges a été instituée vers le milieu du quatrieme siecle, sous le Pontificat du Pape Liberius, et le regne de l'Empereur Constance. Le Patrice Jean, d'une des plus anciennes et des premieres maisons de Rome, encore plus illustre par sa piété que par sa naissance, voulut donner quelque marque publique de sa dévotion

envers la sainte Vierge, à laquelle il étoit singulierement dévoué ; et comme il n'avoit point d'enfans, il résolut, du consentement de sa femme, qui ne lui cédoit ni en noblesse ni en vertu, de faire héritiere de tous ses biens celle qui après Dieu lui tenoit lieu de tout. Leur résolution étant prise, ils convinrent de faire des prieres particulieres et des aumônes pour obtenir de la sainte Vierge la grace de connoître ce à quoi elle souhaitoit qu'ils employassent les biens qu'ils lui avoient consacrés. Cette Mere de miséricorde écouta les vœux de ces pieux serviteurs, et la nuit du cinquieme jour du mois d'Août, elle leur apparut à tous les deux séparément en songe ; et après leur avoir déclaré combien leur dévotion lui avoit plu, et combien leur résolution lui étoit agréable, elle leur [illegible] que la volonté de son Fils et la sienne étoit qu'ils employassent leurs biens à faire bâtir en son honneur une Eglise sur le Mont-Esquilin, et qu'ils y trouveroient la place marquée, et le plan de l'Eglise tracé, par l'espace qu'ils trouveroient couvert miraculeusement de neige.

La vision se trouvant commune à tous les deux, ils ne douterent point qu'elle ne fût surnaturelle. Ils allerent trouver sur l'heure le Pape Libere, qui se trouva avoir eu la nuit en songe la même vision, et qui voyant que le Ciel parloit, voulut vérifier le fait par lui-même. Il fit assembler son Clergé qui, accompagné du Patrice Jean, de sa femme et du peuple, se rendit processionnellement au lieu où étoit la merveille. Etant arrivés sur le Mont-Esquilin, ils trouverent une place toute couverte de neige, quoique ce fût dans le temps des plus grandes chaleurs. Un prodige si sensible frappa tous les assistans, qui crierent tous au miracle ; à l'admiration succéderent les plus vifs sentimens de reconnoissance, de respect et de dévotion. Le projet fut bientôt

dressé, selon le plan que cette neige miraculeuse avoit marqué, et l'Eglise fut bientôt bâtie des deniers du Patrice.

Le miracle étoit trop visible pour n'exciter pas la devotion du public. Tout le monde regarda cette Eglise comme un lieu saint, et singulierement privilégiée par le choix singulier qu'en avoit fait la sainte Vierge. Quoiqu'il y eût déjà dans Rome, comme par-tout ailleurs, des Oratoires consacrés à Dieu, et dédiés en l'honneur de la sainte Vierge, ce fut ici proprement la premiere Eglise dans Rome bâtie, et dédiée sous le nom spécial de la Mere de Dieu, dont toute l'Eglise célebre le 5 d'Août la dédicace. Il étoit juste qu'après la dédicace de l'Eglise du Sauveur, dite de S. Jean de Latran, on célébrât aussi la dédicace de l'Eglige de sainte Marie Majeure, appellée communément Notre-Dame des Neiges.

La Fête du saint Rosaire.

Personne n'ignore que le Rosaire, où Chapelet, composé de quinze dixaines de grains, pour réciter autant d'*Ave Maria*, à l'honneur de la très-sainte Vierge, est une des plus saintes pratiques de dévotion qui soit parmi les Fideles. On sait que c'est au grand saint Dominique, Fondateur de l'Ordre célebre des Freres Prêcheurs, qu'on doit cette pieuse méthode de prier, qu'il enseigna ensuite d'une apparition de la sainte Vierge, qu'il eut l'an 1203, pendant qu'il prêchoit aux Albigeois, et dont il se servit avec tant de fruit pour la conversion de ces hérétiques. Ce grand Saint, au lieu de s'arrêter, comme il avoit fait jusqu'alors, aux disputes et aux controverses qui confondent toujours les hérétiques, mais qui ne les convertissent pas toujours, il ne s'appliqua, depuis cette céleste vision, qu'à prêcher les grandeurs et les excellences de la Mere de Dieu,

Digitized by Google

Dieu, et à expliquer aux peuples le mérite et les avantages du Rosaire. Plus de cent mille hérétiques convertis, et un nombre infini d'insignes pécheurs retirés de l'habitude du péché, firent assez voir ce que peut auprès de Dieu cette sainte priere. Ce fut là proprement la premiere époque de cette insigne dévotion, et de l'établissement de cette sainte Confrairie si célebre par tout le monde chrétien, laquelle un grand nombre de souverains Pontifes ont autorisée par tant de privileges singuliers, et qui est devenue comme une marque de dévotion pour tous les pieux et zélés Confreres.

Quoique cette sainte dévotion fût familiere depuis plusieurs siecles à tous les gens de bien, elle n'étoit point encore etablie en fête particuliere. Ce fut l'an 1572, que le saint Pape Pie V l'institua sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, à l'occasion de la célebre victoire remportée sur les Turcs à Lépante, par la protection spéciale de la sainte Vierge, sous les auspices de laquelle les Chrétiens combattoient, selon l'intention du saint Pape. L'armée chrétienne, inférieure en tout à l'armée Ottomane, n'eut pas plutôt réclamé publiquement le secours de la Mere de Dieu, dont l'image étoit sur tous les bords, que le vent qui poussoit les vaisseaux Turcs sur la flotte Chrétienne, changea miraculeusement tout-à-coup, et toute l'armée Chrétienne eut le vent arriere. Après trois heures de combat, les Chrétiens comptant plus sur la protection de la sainte Vierge que sur leur bravoure, voyant plier les ennemis, crierent victoire; elle fut complette. Hali-Bacha, Général des Turcs, fut tué sur son bord, et la Capitane Turque prise. Les Turcs perdirent plus de trente mille hommes. Les Chrétiens firent cinq mille prisonniers, parmi lesquels se trouverent les deux fils du Général Hali, et se rendirent maîtres

Digitized by Google

de cent trente Galeres. Plus de quatre-vingt-dix se briserent contre terre, et furent coulées à fond ou brûlées. Plus de vingt mille Esclaves Chrétiens recouvrerent la liberté, et l'armée Chrétienne perdit à peine cinq cents hommes. Ce fut le septieme d'Octobre de l'an 1571, que cette signalée victoire fut remportée.

Le saint Pape Pie V eut révélation de cette miraculeuse victoire, au moment que les Turcs furent défaits; et il fut si persuadé qu'elle étoit l'effet de la protection particuliere de la Mere de Dieu, qu'il institua en action de graces une fête particuliere en son honneur l'an 1572, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, qu'il voulut être en même temps la solemnité du Rosaire. Le Pape Gregoire XIII accorda à la Confrairie de faire cette fête le premier Dimanche d'Octobre. Enfin, une double victoire remportée presque en même temps sur les Turcs par la toute-puissante protection de la Mere du Dieu des armées, porta le Pape Clement XI à en faire une fête universelle dans toute l'Eglise.

La premiere de ces deux signalées victoires remportées sur les Turcs par une protection spéciale de la sainte Vierge, est celle qu'on nomme la victoire de Semlin, remportée par les troupes de l'Empereur Charles-François, le jour de la fête de Notre-Dame des Neiges, le 5 d'Août de l'an 1716, par laquelle les Turcs perdirent plus de trente mille hommes morts sur le champ de bataille, sans compter les prisonniers, tous leurs canons, leurs tentes, tout leur bagage, tous leurs drapeaux et leurs étendards; et cette signalée victoire fut suivie de la prise de Belgrade.

Cette insigne faveur du Ciel fut suivie dix-sept jours après d'une autre aussi signalée: ce fut la levée du siege de Corfou, le 22 du même mois, jour de l'Octave de l'Assomption de la même

année. Le Pape, en reconnoissance de cette double protection si marquée de la Mere de Dieu, ordonna que la solemnité du saint Rosaire, qui jusqu'alors avoit été renfermée dans les Eglises des Révérends Peres Dominicains, fût désormais une fête universelle dans toute l'Eglise, fixée au premier Dimanche d'Octobre; ce grand Pontife étant bien persuadé que la dévotion du Rosaire étoit le moyen le plus propre pour remercier la sainte Vierge des graces reçues par sa singuliere protection, et pour en obtenir de nouvelles.

La Fête du saint Scapulaire.

La Fête du saint Scapulaire ne se célebre encore que dans le saint Ordre des Peres Carmes; mais elle n'est pas moins chere à tous les Fideles que celle du Rosaire.

Tout le monde sait que le Scapulaire est une partie du vêtement de plusieurs Religieux, qui se met par-dessus la robe; c'est comme la livrée de la Mere de Dieu, qui marque une dévotion particuliere envers la sainte Vierge. Il est composé de deux laizes de drap, qui couvrent le dos et la poitrine; et parce que tout le monde n'est pas appellé à l'état religieux, l'Eglise a bien voulu que les gens laïques qui auroient la même dévotion à la Mere de Dieu, pussent porter la même livrée, en portant à son honneur un petit Scapulaire, et étant enrôlés dans la même Confrairie.

C'est au célebre Simon Stock, Anglois de nation, Général de l'Ordre des Carmes, que cette sainte Confrairie doit son établissement, et l'Ordre des Carmes son Scapulaire. Ce grand Serviteur de Marie, dès l'âge de douze ans, se retira dans une affreuse solitude, et habita dans le créux du pied d'un gros arbre; ce qui lui a fait donner le nom de Stock, qui en Anglois si-

gnifie tronc d'arbre. Cet illustre pénitent passa plusieurs années dans ce désert, favorisé des plus rares faveurs du Ciel, et de plusieurs visions de la sainte Vierge, qu'il aimoit avec tendresse. Ce fut par son ordre qu'il entra dans l'Ordre des Carmes. Il s'y distingua bientôt par son mérite et par sa sainteté, et il fut élu bientôt après Général de tout l'Ordre. L'histoire assure que ce fut dans une vision que la sainte Vierge lui donna le Scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui porteroient ce petit habit, et qui meneroient une vie pure et véritablement chrétienne. Recevez, mon cher fils, lui dit cette mere de miséricorde, recevez ce Scapulaire, que je vous donne à vous et à tout votre Ordre, par un privilege singulier, comme un gage de ma bienveillance particuliere et de ma protection : *Dilectissime fili, recipe tui Ordinis Scapulare, meæ confraternitatis signum tibi, et cunctis Carmelitis privilegium.* C'est à cette livrée qu'on reconnoîtra mes enfans, et ceux qui feront une profession spéciale d'être à mon service. *Ecce signum salutis.* C'est ici une marque de salut, un gage de paix et d'alliance éternelle: *Fœdus pacis et pacti sempiterni.* Et pourvu que l'innocence de la vie et la piété répondent à la sainteté de cet habit, quiconque aura le bonheur de mourir avec cette marque de ma protection, ne souffrira point les feux éternels, et par la miséricorde de mon divin Fils, jouira de la félicité éternelle : *In quo quis moriens, æternum non patietur incendium.*

Une révélation si consolante et si intéressante, faite à un si saint homme, ne fut pas plutôt devenue publique, que les Rois et les peuples s'empresserent à l'envi de se revêtir de ce saint habit, qui a toujours été regardé comme la livrée de la sainte Vierge. Les miracles dont Dieu a voulu, ce semble, autoriser la dévotion pour le Scapu-

Digitized by Google

laire, n'ont pas peu contribué à cet empressement universel des peuples pour ce saint habit. Combien d'embrasemens furieux le Scapulaire a-t-il éteint, dès qu'il a été jeté au milieu du feu ? Combien de fois s'est-il conservé lui-même tout entier au milieu des flammes ? Combien de fois a-t-il garanti jusqu'aux habits, jusqu'aux cheveux des personnes qui le portoient, et qui se trouvoient enveloppées dans des incendies ? On a vu le scapulaire soutenir sur les eaux ceux qui étoient sur le point d'être submergés ; on en a vu plusieurs qui, tombant dans des précipices affreux, ont été comme suspendus en l'air par le Scapulaire accroché à la pointe de quelque rocher ; et combien de gens, par la vertu de ce saint habit, ont été préservés du tonnerre ? On ne doit pas être surpris si tant de souverains Pontifes ont non-seulement approuvé, confirmé cette sainte dévotion, mais s'ils ont encore répandu les trésors de l'Eglise avec profusion sur tous les Confreres du Saint Scapulaire.

La Fête de Notre-Dame de la Mercy.

La Fête de la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de la Mercy, a été instituée dans l'Eglise universelle, en reconnoissance de la miséricorde spéciale de la sainte Vierge en faveur des pauvres captifs, ayant bien voulu elle-même inspirer l'établissement d'un Ordre Religieux pour leur délivrance. Ce fut à saint Pierre Nolasque qu'elle inspira ce pieux dessein ; elle lui apparut l'an 1218, dans le temps que le Saint, étant en oraison, fondoit en larmes, touché de compassion, considérant combien de pauvres Chrétiens gémissoient sous la tyrannie des Infideles. La sainte Vierge lui apparoissant, lui dit qu'il ne pourroit rien faire qui fût plus agréable à son Fils et à elle, que d'établir une nouvelle Congré-

gation, sous le titre de Notre-Dame de la Mercy, dont la fin seroit de travailler à la rédemption des Chrétiens esclaves sous la domination des Maures. Ce grand Saint ne délibéra pas un moment ; et par les conseils et le zele de saint Raymond de Pegnafort, et les secours de Jacques Roi d'Arragon, qui avoient eu la même révélation, il institua, avec l'approbation du saint Siege, l'Ordre célebre de Notre-Dame de la Mercy, de la Rédemption des captifs ; et l'Eglise toujours plus zélée pour honorer la Mere de Dieu, et pour augmenter tous les jours davantage son culte et la dévotion des Fideles envers cette Mere de miséricorde, a institué une fête particuliere le 24 de Septembre, pour célébrer à perpétuité la mémoire d'un si insigne bienfait, en actions de graces de l'institution d'un Ordre Religieux, qui est lui même un miracle permanent de la plus héroïque charité chrétienne.

La Fête du saint Nom de Marie.

La fête du saint Nom de Marie est encore un monument instructif et de sa toute-puissante protection, et de sa tendresse pour tous les Fideles. On a vu, au commencement de cette histoire, combien ce saint nom est respectable, et quelle en est la vertu : on va voir ce qui a été l'occasion d'en instituer la fête dans l'Eglise universelle.

L'an 1683, les Turcs, fiers des succès qu'ils avoient eu sur les Impériaux, formerent le dessein de pousser leurs conquêtes jusqu'au-delà du Danube et du Rhin, et menaçant toute la Chrétienté, vinrent avec une armée de deux cents mille hommes, mettre le siége devant Vienne. La consternation fut générale. Les peuples craignant de tomber entre les mains des Infideles,

sortoient des villes et abandonnoient tout. L'Empereur n'ayant pas assez de troupes pour resister à l'armée Ottomane, fut contraint de sortir de Vienne avec les deux impératrices, les Archiducs et les Archiduchesses, et de prendre la route de Lintz; tandis que le Prince Charles de Lorraine; craignant d'être enveloppé, vint se retirer sous le canon de la ville.

Le 14 d'Août, veille de l'Assomption, les Turcs ouvrirent la tranchée du côté de la porte Impériale, et s'y logerent malgré le feu des assiégés. Ayant ensuite occupé le Tabor, ils enfermerent la ville de toutes parts, et mirent le feu au Palais de la Favorite, brûlerent les maisons de plaisance des Grands dans le faubourg de Léopolstad, et remplirent tous les dehors de Janissaires. Un fâcheux accident augmenta leur courage, en diminuant celui des assiégés : le feu prit à l'Eglise des Ecossois, consuma ce superbe bâtiment, et gagnant l'arsenal où étoient les poudres et les munitions de guerre, alloit ouvrir la ville aux Turcs, si, par une protection bien visible de la sainte Vierge, le propre jour de l'Assomption, le feu ne se fût tout-à-coup miraculeusement arrêté, pour donner le loisir de tirer les munitions et les poudres. Une faveur si visible de la Mere de Dieu ralluma le courage à demi éteint des soldats et des habitans, en rallumant leur confiance en leur puissante protectrice. Les Turcs eurent beau le 22 faire un grand feu vers le bastion du Danube, les boulets, les bombes, les grenades, en abattant les maisons, n'empêcherent pas les habitans d'implorer jour et nuit le secours du Ciel dans les Eglises, ni les Prédicateurs de les exhorter à mettre toute leur confiance, après Dieu, en celle dont ils avoient tant de fois éprouvé la protection. Le 31 les assiégeans pousserent leurs travaux jusques à la contrescarpe, et s'approcherent tellement des

Impériaux, que les soldats des deux partis se battoient souvent avec les pieux des palissades dans le fossé.

Vienne, ce boulevard de la Chrétienté, étoit presque réduite en poudre, lorsque le jour de la Nativité de la sainte Vierge, les Chrétiens ayant redoublé leurs prieres, leur dévotion, leur ferveur et leurs vœux, reçurent, comme par miracle, un avis certain d'un prompt secours inopiné, qui ranima leur courage.

En effet, le lendemain second jour de l'Octave de la Nativité, on vit toute la montagne de Kalemberg couverte de troupes auxiliaires. Une joie incroyable calma alors toutes les frayeurs. Sobieski, Roi de Pologne, à la tête de ses troupes, vint le 12 à la Chapelle de S. Leopold, avec le Prince Charles; ils y entendirent la Messe, et le Roi voulut lui-même la servir, ayant tout le temps de la Messe les bras en croix, hors les momens où le Prêtre avoit besoin de son ministere. Il y communia; et après s'être mis lui et toute l'armée sous la protection spéciale de la sainte Vierge, et reçu la bénédiction qui fut donnée à toute l'armée, ce religieux Prince se leva, et plein d'une sainte confiance, dit tout haut : nous pouvons marcher hardiment à présent sous la protection toute-puissante de la Mere de Dieu, avec une entiere assurance qu'elle nous assistera.

On ne fut pas long-temps à attendre les effets d'une confiance si bien fondée. L'armée Chrétienne ne se fut pas plutôt mise en marche vers le camp des Turcs, qu'après que ces Infideles eurent soutenu peu de temps le combat, ils se retirerent de l'autre côté du Danube, avec tant de précipitation, qu'ils laisserent dans le quartier du Grand Vizir le grand étendard de l'Empire Ottoman, et les queues de cheval, qui sont les marques ordinaires de sa dignité, et qu'on porte même devant sa Hautesse.

Jamais victoire ne coûta moins de sang aux vainqueurs ; et il n'en fut jamais de plus complette. Les Turcs laisserent toutes leurs tentes, presque tout leur équipage, toutes leurs munitions de guerre et de bouche, toute leur artillerie montant à cent quatre-vingts pieces de canons ou mortiers, et près de cent mille hommes tués sur la place. La lassitude de l'armée chrétienne empêcha les Généraux de poursuivre les ennemis. On voyoit les soldats chargés de butin, entrer dans Vienne, chassant devant eux de nombreux troupeaux de bœufs, que les Turcs avoient laissés dans leur camp ; nul des soldats Chrétiens qui ne fût enrichi des dépouilles des Infideles. L'Empereur Léopold-Ignace s'étant rendu le jour même à Vienne, y fit chanter le *Te Deum* avec toute la solemnité possible, reconnoissant bien qu'une victoire si inespérée étoit l'effet du secours du Ciel, et singulierement de la protection si visible de la sainte Vierge. Le Pape Innocent XI n'en jugea pas autrement. Persuadé que c'étoit singulierement à la protection spéciale de la sainte Vierge, qu'on devoit cette si célebre victoire, en reconnoissance d'un si insigne bienfait, il ordonna que la fête du saint Nom de Marie, établie déjà depuis long-temps dans plusieurs Provinces de la Chrétienté, se célébreroit désormais universellement de précepte dans toute l'Eglise, et fixa cette fête au Dimanche qui se trouve dans l'Octave de la Nativité, en mémoire et en reconnoissance de cette célebre journée arrivée le cinquieme jour de l'Octave.

§. XXXIII.

Des saintes Sociétés établies à l'honneur de la sainte Vierge.

Cette confiance de tous les vrais Fideles en la bonté et en la protection de la sainte Vierge, n'est pas seulement de ces derniers temps, elle est de tous les âges de l'Eglise ; l'esprit primitif de notre Religion ne sauroit vieillir ; aussi a-t-on la consolation de voir dans ces derniers temps, la même confiance, la même dévotion, le même zele, la même ferveur envers la Mere de Dieu, que dans les premiers siecles de l'Eglise. De là ce nombre prodigieux de Temples et d'Autels consacrés à Dieu sous le nom auguste de la sainte Vierge ; et ces diverses pratiques de piété établies dans l'Eglise pour entretenir et nourrir la dévotion et la confiance envers la Mere de Dieu. De là tant de familles religieuses, sous le titre auguste de serviteurs et de dévots particuliers de cette mere des Elus ; et tant de pieuses sociétés sous sa protection et sous son nom, autorisées par tant de souverains Pontifes.

Des Congrégations.

De là ces Congrégations qu'on peut appeller des Académies de vertu et de sainteté, d'où sortent tous les jours, pour le bien et pour la sanctification du monde, tant de dignes Prélats, de Pasteurs et de Prêtres zélés, de Magistrats incorruptibles, de saints Religieux, et de peres de famille si irréprochables, si exemplaires, qui reconnoissent devoir tout leur bonheur à la protection de la sainte Vierge, sous les auspices de laquelle ils sont spécialement, dans ces Congrégations où regne la pureté de la foi, la solidité

de la dévotion, le zele et la ferveur de la charité chrétienne ; où les gens du monde sentent croître en eux, tous les jours, l'esprit du Christianisme, en goûtant toujours plus les maximes de Jesus-Christ, et où la véritable piété se nourrit par de ferventes exhortations, par le fréquent usage des Sacremens, et par les bons exemples. Telles sont les Congrégations établies dans presque toutes les Maisons des Peres de la Compagnie de Jesus, en l'honneur et sous la protection spéciale de la Mere de Dieu. Les éloges qu'en font les souverains Pontifes, la libéralité avec laquelle ils ne cessent de répandre les trésors de l'Eglise en faveur de tous ceux qui y sont enrôlés, montrent assez l'utilité de ces dévotes assemblées.

Ayant appris, dit le Pape Grégoire XIII, les grands biens que font ces sortes de Congrégations établies déjà dans les principales Villes de l'Europe, et sachant combien elles servent à réformer les mœurs, à nourrir la piété, et à inspirer une dévotion tendre et solide envers la sainte Vierge, desirant de tout notre cœur de porter tous les Fideles à profiter d'un si saint établissement; outre l'Indulgence pléniere que nous leur accordons au jour de leur réception, comme aussi à l'heure de leur mort, et aux principales Fêtes de l'année; nous voulons que tous ceux qui y seront reçus, quelque part du monde qu'ils soient, en visitant seulement quelqu'une des Eglises du lieu où ils se trouvent, et récitant sept fois le *Pater* et l'*Ave Maria*, gagnent les mêmes Indulgences qu'ils gagneroient, si étant à Rome, ils visitoient les stations, et faisoient les autres œuvres de piété qu'il faut faire pour les gagner.

C'est ainsi que ce grand Pape répand avec une libéralité extraordinaire le trésor des Indulgences, en faveur de ces assemblées de piété, de

ces sociétés chrétiennes, qu'il appelle les écoles du salut.

Voyant, dit Sixte V, les grands biens que produisent dans la vigne du Seigneur ces Congrégations si édifiantes, dévouées à la sainte Vierge, dans les Maisons des Peres de la Compagnie de Jesus, nous ne pouvons nous empêcher d'en faire l'éloge, et de les honorer des titres qui leur sont dus. Afin donc que les Fideles soient plus ardens à s'y faire recevoir, et à s'exercer aux bonnes œuvres qui leur sont ordinaires, nous confirmons toutes les graces que notre prédécesseur Gregoire XIII, d'heureuse mémoire, leur a accordées, nous leur en accordons enoore de nouvelles, sachant combien ces établissemens sont utiles et avantageux au public : *Ipsas Congregationes, seu Sodalitates condignis titulis extollimus, etc.*

Clément VIII n'en fait pas un moindre éloge. Tous ces grands Papes, et plusieurs de leurs successeurs qui, avant que d'être élevés sur le saint Siége, étoient eux-mêmes de ces pieuses Sociétés, parfaitement instruits des grands biens qu'elles faisoient dans toute l'Eglise, n'ont point laissé passer d'occasions d'exhorter les Fideles à une dévotion si solide, et si propre à faire régner la paix dans les familles, la charité chrétienne dans les villes, et par-tout une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et une sincere et édifiante piété.

C'est de ce même principe de religion, de cet Esprit saint qui anime l'Eglise, que viennent toutes ces Confrairies célebres du Rosaire et du Scapulaire, sources intarissables de graces et de bénédictions du Ciel, sur lesquelles l'Eglise ne cesse de répandre avec profusion ses trésors, et dans lesquelles peu de véritables Confreres qui ne ressentent tous les jours, et singulierement à l'heure de la mort, des graces, des secours et

une protection particuliere de la très-sainte Vierge. De là, enfin, cette variété, cette multiplicité admirable de pieuses Sociétés, toutes établies avec tant de fruits, sous l'étendard et les auspices de la Reine de tous les Saints, de la Mere de tous les Elus, de l'Avocate toute-puissante de tous les Fideles.

L'ancienne Archiconfrairie, ou grande Confrairie établie depuis si long-temps à Rome et ailleurs, sous le titre de Notre-Dame des Suffrages, en faveur des ames du Purgatoire.

De la Confrairie sous le titre de la Ceinture de la sainte Vierge.

La célebre Confrairie dite de la Ceinture de la sainte Vierge, établie par l'autorité du saint Siége, dans tout l'Ordre célebre de saint Augustin, n'est pas un fonds moins fécond en graces et en secours spirituels pour tous les Confreres. C'étoit l'usage chez les Juifs, que toutes les filles portassent une ceinture, jusqu'à ce qu'étant mariées, et commençant de paroître enceintes, elles l'alloient offrir à Dieu dans le Temple, et dès-lors elles jouissoient de la dignité et des privileges des meres. Après leurs couches, elles en portoient une autre qui étoit comme le symbole de la modestie et de la pudeur, qui devoient être ordinaires à toutes les femmes; et cette ceinture, selon la marque du savant Pierre de saint Romuald, étoit toujours enterrée avec elles. Cette sacrée relique ayant été trouvée dans le tombeau de la sainte Vierge par Juvenal, Patriarche de Jérusalem, vers l'an 450, la pieuse Princesse Pulcherie la fit porter à Constantinople, où elle fut déposée dans la magnifique Eglise de Notre-Dame, dite des Blaquernes; et c'est ce qui a fait établir dans l'Eglise Grecque une fête particuliere, dite de la Ceinture de la sainte Vierge,

au 2 de Juillet, jour de cette célebre translation ; et une seconde fête le 31 d'Août, qu'on croit avoir été le jour auquel la sainte Vierge, dès que sa miraculeuse grossesse parut, alla offrir à Dieu sa ceinture de fille dans le Temple.

Saint Germain, Patriarche de Constantinople, et le célebre Euthymius, ont fait plusieurs sermons à l'honneur de cette sacrée ceinture, et ils rapportent les miracles arrivés en la touchant. *On ne sauroit voir votre vénérable ceinture, Vierge sainte*, s'écrie le même saint Germain, *sans être comblé de joie et pénétré de dévotion.* Euthymius s'étend encore plus sur le respect et la dévotion qu'on doit avoir pour cette sainte Relique : *Nous honorons*, dit-il, *la ceinture respectable que nous voyons se conserver toute entiere depuis neuf cents ans ; nous croyons que la Reine du Ciel s'en est ceinte. Les Autels des faux Dieux se sont brisés à la présence de cette sacrée Relique ; combien de Temples des idoles n'a-t-elle point renversés, et que de miracles n'opere-t-elle point aux yeux de tout le monde !*

Les Princes Chrétiens ayant conquis la Terre-Sainte sur les Infideles, et les François s'étant rendu maîtres de Constantinople au commencement du treizieme siecle, ils apporterent en France ce grand nombre de saintes Reliques dont la plupart des Eglises sont enrichies aujourd'hui. Les deux ceintures de la sainte Vierge ne furent pas les moins précieuses. L'une est conservée dans l'Eglise de Bruges en Flandres ; et on voit l'autre dans la célebre Eglise de Notre-Dame du Puy en Velay. La plupart des Eglises d'Espagne font une fête particuliere de l'offrande que fit la sainte Vierge de sa ceinture dans le Temple, intitulée : *Depositio sànctæ Zonæ beatæ Virginis.* Aix-la-Chapelle et l'Eglise de Chartres s'estiment heureuses de posséder une partie de ce trésor, comme il paroît par l'inscription en Grec qu'on

lit sur l'endroit où cette sainte relique est conservée à Chartres, en ces termes : *De la vénérable Ceinture de la Mere de Dieu.*

On lit dans la vie de sainte Monique, que la sainte Vierge lui apparut vêtue de noir, avec une ceinture de même couleur, large de plus d'un pouce ; et l'on ne doute point que ce ne soit en vue de cette mystérieuse apparition, que la pieuse Confrairie dite de la Ceinture de la Mere de Dieu, établie dans tout l'Ordre de saint Augustin, a pris son origine. Ce fut l'an 1446, sous le Pontificat d'Eugene IV, selon Baronius, qu'elle fut instituée, d'abord sous le titre de la Ceinture de la très-sainte Vierge, et depuis sous celui de Notre-Dame de Consolation.

Confrairie sous le titre du saint Cœur de Marie.

Outre un grand nombre d'autres pieuses Sociétés établies par l'autorité du saint Siege, sous divers titres pris des prérogatives, des vertus et des qualités singulieres de la Mere de Dieu, lesquelles sont toutes des moyens propres à nourrir la piété, et à mériter à tous ceux qui y sont enrôlés, une protection spéciale de la très-sainte Vierge, il y a encore la Confrairie sous le titre du saint Cœur de Marie, établie à Arles, à Apt et ailleurs, par l'autorité du saint Siége, comme il paroît par une Bulle du Pape Clément IX, du 28 Avril 1668 ; et la fête en est fixée au 8 du mois de Février, par l'autorité du même Pape. Certainement après le Cœur de Notre-Seigneur Jesus-Christ, le siége et l'instrument de l'amour extrême qu'il a pour nous, quel cœur plus digne de notre vénération et de notre culte que le Cœur aimable de Marie, toujours embrasé du plus pur amour de Dieu, toujours plein de tendresse pour tous les hommes ! A la vérité, si la vénération que nous avons pour

les Saints, nous rend leur Cœur si précieux, si nous le regardons comme la plus precieuse de leurs reliques, que devons-nous penser du cœur si pur, si saint de Marie, l'objet des plus tendres complaisances de Dieu, dès le premier instant de son immaculée Conception ? de ce Cœur plus pur, plus saint, plus embrasé du feu de l'amour divin dès ce premier moment, que les cœurs de tous les Saints ensemble ne l'ont été à la fin de leur vie. Quel est le cœur qui a jamais été, après le sacré Cœur de Jesus, dans des dispositions si admirables, et si conformes à nos véritables intérêts ? Où en trouverons-nous dont les sentimens, les mouvemens nous aient été et nous soient encore si avantageux ? De quel zele n'a-t-il pas toujours été embrasé pour notre salut ? De quelle compassion n'est-il pas sans cesse touché sur tous nos besoins ? Jugeons-en par la part qu'elle a pris aux souffrances et à la mort de son divin Fils, dont elle avoit fait le sacrifice. Quel cœur de mere plus affectueux pour nous, plus empressé, plus sensible, plus tendre ? C'est cet aimable Cœur, le siége de toutes les vertus, la source de mille bénédictions, qui doit être l'asyle des pécheurs, et la retraite de toutes les ames saintes. Aussi, peu d'établissemens plus pieux, peu de Confrairies plus dévotes, plus avantageuses que cette Confrairie sous le titre du saint Cœur de Marie ; heureuses les Communautés et les Villes où se trouve cette pieuse Société.

Enfin, on trouve encore la Confrairie sous le titre de l'immaculée Conception, l'une des plus anciennes, établie à Toulouse depuis plus de cinq cents ans, approuvée et enrichie de privileges et d'Indulgences par quatre Brefs ; un du Pape Alexandre VI, et trois du Pape Alexandre VII, et fondée comme l'on croit, par Folques, Evêque de Toulouse, l'an 1208.

§. XXXIV.

Le zele ardent que l'Eglise a eu de tout temps pour la gloire et pour le culte de la sainte Vierge.

A la vérité, rien n'est plus solidement établi que la profonde vénération, que la tendre dévotion, que l'entiere confiance envers la sainte Vierge. Rappellez le témoignage authentique de l'Eglise ; et sur les vestiges de la plus ancienne tradition, remontez jusqu'aux premiers siecles, recueillez tous les suffrages des Peres Grecs et Latins ; consultez les plus anciennes Liturgies ; suivez les lumieres que l'histoire nous fournit : quel nombre prodigieux ne trouverez-vous pas de Temples et d'Autels qu'on a bâtis en son nom ; d'Images peintes et gravées que nous avons héritées de nos Ancêtres ? Quelle ville, quel bourg où on ne trouve quelque image miraculeuse de la Mere de Dieu, où il n'y ait quelque Eglise, quelque Chapelle, quelque Oratoire singuliérement consacré en son honneur, et où il n'y ait un concours extraordinaire de vrais Fideles ? Qui peut ignorer ce zele ardent et universel que chaque siecle où Marie a été attaquée, a fait paroître pour la défense de ses intérêts ? Rappellons seulement dans notre esprit le glorieux triomphe de la Mere de Dieu, dans un des plus nombreux et des plus saints Conciles, qui est celui d'Ephese : le fait est trop glorieux à la sainte Vierge, et trop remarquable, pour être omis dans cette Histoire.

Nestorius, Patriarche de Constantinople, cet homme vain qui, sous un masque de modestie et de piété, cachoit l'ame la plus maligne et la plus noire, se laissant emporter par l'esprit d'orgueil, et abusant du pouvoir que lui donnoit son caractere et sa dignité, osa disputer à Marie l'au-

Digitized by Google

guste qualité de Mere de Dieu ; et dans cette vue, il n'y eut artifice qu'il n'employât, nul déguisement dont il n'usât pour couvrir son erreur, ou pour adoucir la malignité de son hérésie ; car, suivant le rapport des Peres, tout ce qu'on peut d'ailleurs imaginer de titres spécieux et honorables, il les accorda à Marie, hors celui de *Theotocos*, Mere de Dieu, dont il étoit uniquement question. Il confessoit qu'elle étoit la Mere du Saint des Saints, qu'elle étoit la Mere du Rédempteur des hommes ; il convenoit qu'elle avoit reçu et porté le Verbe de Dieu dans ses chastes entrailles ; mais il ne voulut jamais confesser que la sainte Vierge fût absolument et sans restriction Mere de Dieu, qualité qui est le principe et la base de toutes les autres. L'Eglise qui voyoit que refuser à Marie cet auguste titre de Mere de Dieu, c'étoit détruire tout le mystere de l'Incarnation, prit la défense de ce point essentiel avec toute la force et l'ardeur de son zele ; et plus Nestorius s'obstinoit à combattre ce titre de Mere de Dieu, plus elle s'intéressa à le maintenir et à le défendre.

Elle assembla le célebre Concile d'Ephese l'an 431. L'hérésiarque Nestorius y fut condamné, excommunié, dégradé, et toutes ses erreurs anathématisées. On y déclara comme un des principaux articles de foi, comme un point essentiel de Religion, de croire que Marie étoit dans le sens le plus naturel, véritablement Mere de Dieu. Non pas que cette créance fût nouvelle, puisque, selon saint Cyrille, toute la tradition l'autorisoit, et que déjà depuis long-temps Julien l'Apostat l'avoit reproché aux Chrétiens : *Vos Mariam numquam cessatis vocare Dei Genitricem ;* mais on voulut que cette créance aussi ancienne que l'Eglise, fût désormais comme un symbole de foi ; et l'on arrêta, dans le Concile d'Ephese, que le titre de Mere de Dieu seroit

Digitized by Google

un terme consacré contre l'hérésie Nestorienne, comme celui de Consubstantiel l'avoit été dans le Concile de Nicée, contre l'hérésie Arienne.

On ne sauroit s'imaginer avec quelle alégresse, avec quel applaudissement ce Jugement de l'Eglise universelle, si glorieux à la très-sainte Vierge, fut reçu. Le fait est trop remarquable, pour être oublié ici.

Le jour où l'on devoit conclure et prononcer sur la Maternité divine de Marie étant arrivé, tout le peuple parut dans les rues, remplit les places publiques, se tint autour de ce fameux Temple dédié à Dieu en l'honneur de la sainte Vierge, où les Peres du Concile étoient assemblés; et au moment que la décision fut publiée, qu'on apprit que Marie étoit maintenue dans la juste possession du titre auguste de Mere de Dieu, toute la Ville retentit d'acclamations et de cris de joie; et ces transports d'alégresse furent si vifs et si universels, que les Peres sortant pour se rendre chez eux, furent comblés de bénédictions et conduits en triomphe jusqu'à leurs logis par le peuple. On brûloit des pastilles dans les rues où ils devoient passer; l'air étoit éclairé de mille feux; rien ne manqua à la pompe de cette pieuse réjouissance universelle, ni à l'éclat et à la magnificence de la glorieuse Victoire que Marie avoit remportée sur ses ennemis et ceux de son Fils. Tant il est vrai, s'écrie saint Bonaventure, que cette pieuse tendresse, ce culte religieux envers la Mere de Dieu, ont été de tout temps communs à tous les véritables Fideles. La fin malheureuse de l'impie Nestorius fit bientôt voir à quoi doivent s'attendre tous les ennemis de la sainte Vierge.

On croit que ce fut dans le saint Concile d'Ephese que saint Cyrille qui y avoit présidé au nom du Pape saint Célestin, composa avec tous les autres Peres cette belle priere adressée à la

Mere de Dieu, que l'Eglise a adoptée : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in horâ mortis nostræ. Amen.* Sainte Marie, Mere de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

§. XXXV.

Du zele en particulier de tous les Fideles, pour l'immaculée Conception de la Mere de Dieu.

Mais si les Fideles ont eu tant d'ardeur et de zele pour défendre la divine Maternité de la très-sainte Vierge, ils n'ont pas témoigné moins de dévotion et d'empressement pour honorer son immaculée Conception ; privilege qui lui est encore plus cher que la Maternité divine, puisqu'étant résolue de préférer sa virginité à cette dignité sublime, combien eût-elle préféré davantage la grace d'être conçue sans péché, à l'honneur de concevoir et d'enfanter le Verbe divin fait chair, s'il eût été à son choix.

On a vu au commencement de cette histoire, les sentimens des saints Peres, des souverains Pontifes, et de toute l'Eglise touchant cet insigne et singulier privilege, qui a été le principe et la base de toutes les grandeurs de la Mere de Dieu. Il est vrai que ce n'a été qu'en considération de cette divine Maternité, que Dieu l'a préservée du péché d'origine ; mais cette premiere grace est trop glorieuse à Marie, pour n'être pas chere à tous ses serviteurs : aussi voit-on dans tous les vrais Fideles une inclination plus marquée pour la Conception immaculée de la très-sainte Vierge. Certainement, si cet insigne privilege, cette grace de prédilection releve si fort la gloire de Marie, elle n'excite pas moins la dévotion des Fideles de tous les temps.

Digitized by Google

Nul siecle depuis la naissance de l'Eglise, où l'immaculée Conception de la Mere de Dieu n'ait été l'objet de leur vénération et de leur culte.

On voit au premier siecle les deux saints Jacques, saint Marc et saint André dans leurs Liturgies, et sur-tout dans celle de saint Jacques le Majeur, rapportée par Tesiphon et par Allatius, qui en prouve l'antiquité. Au second siecle on trouve saint Justin, martyr; au troisieme, saint Hyppolite, saint Cyprien, ou du moins celui qui est l'auteur du Traité des principales œuvres de Jesus-Christ, qui se trouve parmi les ouvrages de ce Pere. Cet Auteur qui vivoit vers l'an 250, parlant de la Mere de Dieu, dit que la justice ne pouvoit pas souffrir que ce vase d'élection fût souillé de la tache commune aux autres créatures humaines; d'autant qu'elle leur étoit fort dissemblable en ce point, n'ayant eu aucune communication de leur coulpe, mais seulement de leur nature : *Non sinebat justitiæ ut illud vas electionis communibus lacesseretur injuriis, quoniam plurimùm à cæteris differens, naturâ communicabat, non culpâ.* On voit au quatrieme siecle, saint Ambroise qui, en son Commentaire sur le Pseaume 118, assure que la sainte Vierge a été exempte de tout péché : *Ab omni integrâ labe peccati.* Saint Amphiloque, son contemporain, ne s'explique pas moins clairement sur le même sujet, quand il appelle la sainte Vierge Immaculée, et unique parmi les pures créatures, qui soit exempte de tout péché: *Virgo Maria, digna digni, immaculata immaculati, una unius, unica unici.* On voit au cinquieme siecle, saint Augustin, saint Jérôme qu'on a déjà cités ailleurs, et qui ne peuvent souffrir qu'on ose seulement douter si la sainte Vierge a été exempte du péché d'origine. Sophronius, Patriarche de Jérusalem, qui vivoit dans le

même siecle, parlant de la Mere de Dieu dans son Epître Synodique, dit qu'elle a été immaculée, exempte de toute contagion de péché au corps et en l'ame : *Mariam fuisse liberam ab omni contagione peccati.* Et cette Lettre fut reçue avec applaudissement dans le sixieme Concile général, qui est le troisieme de Constantinople. Saint Maxime, Archevêque de Turin, dans une Homélie de la Nativité, donnée au public par le Pere Mabillon, dit que la sainte Vierge a été une demeure convenable au Verbe incarné, étant toute pure par la grace originelle.

Dans le sixieme, on trouve que saint Fulgence qu'on appelloit l'Augustin de son siecle, ne parle jamais de la sainte Vierge, que comme exempte par une grace spéciale du péché originel ; et l'on croit saint Sabas, auteur d'un Office à l'honneur de l'immaculée Conception de la Mere de Dieu, auquel saint Germain, Patriarche de Constantinople, ajouta une Antienne. Saint André de Crete, qui florissoit au même siecle, fait mention de la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge ; ce qui autorise l'opinion de ceux qui croient qu'il y a fort long-temps que cette Fête est célébrée chez les Grecs.

Saint Ildephonse, Archevêque de Tolede, qui vivoit au septieme siecle, dit que la sainte Vierge, dans sa conception, a été exempte, par une pure grace du Seigneur, de toute malédiction : *Ab omni pressurâ maledictionis, non ex se, sed ex virtute altissimi immunis et aliena fuit.* On voit dans le huitieme, Radbert, Abbé de Corbie, qui propose comme un sentiment communément reçu dans l'Eglise, l'opinion qui assure que la sainte Vierge n'avoit contracté aucune souillure dans sa conception ; étant bien raisonnable, dit-il, que celle-là fût exempte de tout péché originel, par laquelle non-seulement la malédiction de notre premiere Mere avoit été ôtée,

mais aussi la bénédiction avoit été donnée. Saint Jean Damascene, dans le Ménologe des Grecs qu'il a dressé, marque la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge ; et dans un Discours sur les Grandeurs de Marie, ayant comparé la sainte Vierge au Paradis terrestre : ce Paradis, dit-il, a ce privilege sur le premier, que le serpent n'y a jamais eu entrée : *Ad hunc Paradisum serpens aditum non habuit.* Le savant et pieux Raymond Jourdain, Chanoine régulier d'Usez, puis Abbé de Selles, si connu sous le nom d'Idiot, adresse ces paroles à la sainte Vierge : Vous êtes toute belle, non point en partie, mais en toutes manieres et en tous sens ; et la tache du péché, soit originel, soit actuel, n'a jamais été dans votre ame : *Pulchra es, ô Virgo gloriosissima, non in parte, sed in toto ; et macula sive originalis, sive actualis peccati non est in te, nec unquam fuit, nec erit.* Et le septieme Concile général, qui fut le second de Nicée tenu l'an 787, nomme la sainte Vierge plus pure que toute la nature sensible et intellectuelle, c'est-à-dire, plus pure que les Anges mêmes, qu'on sait bien n'avoir jamais été souillés d'aucun péché actuel ni originel.

Au neuvieme siecle, Theophane, Abbé de Grandchamp, qui avoit assisté au septieme Concile général, avoit le même sentiment touchant l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge ; et l'on voit dans les Menées si anciennes à l'usage des Grecs, quelle étoit leur spéciale dévotion pour cette immaculée Conception ; voici comme ils s'expliquent : *Singulari providentiâ perfecit Deus ut sacra Virgo ab ipso suæ vitæ principio tam existeret pura quàm esse puram decebat illam quæ tanto bono, id est, Christo digna existeret.* Par une providence singuliere, le Seigneur a voulu que la sacrée Vierge fût aussi pure dès le premier instant de sa vie, qu'il étoit bienséant

que le fût celle qui devoit être digne de concevoir dans son sein et d'enfanter Jesus-Christ le Verbe fait chair.

Saint Fulbert, Evêque de Chartres, qui vivoit au dixieme siecle, paraphrasant le salut de l'Ange à la Vierge : Je vous salue, dit-il, Marie, qui avez été choisie comme la plus noble entre toutes les Vierges, et qui avez toujours été immaculée dès le premier moment de votre création, à cause que vous deviez enfanter l'Auteur de toute sainteté : *Ave, Maria, electa et insignis inter filias, quæ immaculata semper extitisti ab exordio tuæ creationis, quia paritura eras Creatorem totius sanctitatis.* On a rapporté ailleurs le sentiment d'un saint Anselme, du Cardinal Pierre Damien; on doit ajouter celui du grand saint Bruno, fondateur des Chartreux, qui vivoit environ ce même temps, lorsqu'expliquant ces paroles du Pseaume 101 : *Dominus de cælo in terram aspexit*, et les appliquant à la sainte Vierge : c'est là, dit-il, cette Terre exempte de corruption, sur laquelle le Seigneur a versé ses bénédictions, et qui ayant été exempte de toute contagion du péché, nous a fait connoître le chemin de la vie. Le bienheureux Yves de Chartres, une des plus brillantes lumieres du onzieme siecle, comme saint Thomas et saint Bonaventure, qui l'ont été du douzieme, ne pensent et ne parlent pas autrement de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, que tous les saints Peres de l'Eglise qui les avoient précédés. On a fait voir ailleurs, par les propres paroles de saint Thomas, combien cet angélique Docteur étoit persuadé que la très-sainte Vierge avoit été exempte, par un privilege singulier, du péché d'origine; et que n'eût-il pas ajouté, s'il eût vu alors, comme nous le voyons aujourd'hui, la fête de l'immaculée Conception célébrée avec tant de solemnité dans toute l'Eglise, lui qui, pour prouver que la

Nativité

Nativité de la sainte Vierge a été toute sainte, apporte pour raison que l'Eglise en fait la fête, mettant pour principe incontestable que l'Eglise, toujours guidée par le Saint-Esprit, ne peut faire la fête que de ce qui est saint.

Saint Bonaventure ne s'explique pas d'une maniere moins précise, ni moins claire que saint Thomas, dans le second sermon qu'il a fait à l'honneur de la sainte Vierge; voici comme il parle: « Je dis premiérement que Notre-Dame » fut pleine de la grace prévenante dans sa » sanctification, c'est-à-dire, d'une grace pré- » servative contre la tache du péché originel, » qu'elle eût contracté par la corruption de la » nature, si elle n'en eût été préservée par une » grace spéciale, dont elle a été prévenue (*a*); » car il faut croire que, par un nouveau genre » de sanctification, le Saint-Esprit l'a préservée » dans le moment de sa conception, du péché » originel, non pas qui fût déjà en elle, mais » qui eût été en elle, si une grace singuliere ne » l'en eût garantie. »

Albert le Grand, qui fleurissoit au treizieme siecle, aussi-bien qu'Alexandre d'Alès, enseigne que la très-sainte Vierge est l'unique exceptée de cette loi commune: *Omnes in Adam peccaverunt.* Tous ont péché en Adam.

Saint Laurent Justinien, Patriarche de Venise, l'ornement du quatorzieme siecle, parlant du péché originel, dans lequel nous sommes conçus: « C'est-là (*b*), dit-il, la peine du péché ori- » ginel, de laquelle il n'y a personne d'exempt, » quelque sainteté qu'il puisse avoir; car tout » autant qu'il y en a qui prennent naissance de » la race du premier homme, excepté seulement » Jesus-Christ notre médiateur, et sa sainte » Mere, ils sont tous assujettis sous cette loi

(a) *Tom.* 3. *Edition. Mogunt. anno* 1600.
(b) *Lib. de casto connubio Dei et animæ.*

» du péché (*a*). » Saint Bernardin de Sienne, qui vivoit dans le même siecle, dit expressément que la Vierge a été exempte de la tyrannie de la concupiscence du péché originel ; parce, ajoute-t-il, qu'elle a été conçue sans aucun péché originel, comme nous l'apprenons de Salomon dans le Cantique des Cantiques, où parlant d'elle : Vous êtes toute belle, dit-il, et aucune tache, c'est-à-dire, ni celle du péché originel, ni celle du péché actuel n'est en vous. Scot, le Docteur subtil, une des plus grandes lumieres de son siecle, et un des plus brillans ornemens de son Ordre, et des Universités d'Oxford en Angleterre, et de Paris, a donné des preuves éclatantes de sa dévotion envers l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

§. XXXVI.

Le zele des souverains Pontifes, des Conciles même, et de tous les Ordres Religieux, pour l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

On compte plus de quatre cents Auteurs des trois siecles suivans, dont soixante et six sont Evêques, tous célebres par leur piété, par leur rare savoir, quelques-uns même par leur sainteté, comme est saint François de Sales, qui ont tous écrit en faveur de l'immaculée Conception de la Mere de Dieu ; et l'on peut dire, qu'après les vérités de la foi, il n'en est point dans le Christianisme de plus certaine et de plus solidement établie que celle de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge. On trouve dans les Histoires plusieurs merveilles que Dieu a faites pour preuve de cette vérité, et le célebre Continuateur des Annales de Baronius, M. Sponde, Evêque de Pamiers, raconte un

(a) *Serm.* 5.

fait surprenant, rapporté par Henry de Hassie, Chartreux, par Longius et Meyer; et dans la grande Chronique de Flandres, d'un certain Moine nommé Paul, qui ayant eu la témérité un jour de dire en chaire dans la ville de Cracovie, que la Mere de Dieu avoit été conçue dans le péché originel, fut rigoureusement puni sur l'heure, étant tombé roide mort en chaire, en finissant de prononcer une proposition dont tout l'auditoire avoit été scandalisé. Pour moi, ajoute ce savant Prélat, je serois prêt de mourir autant de fois, s'il se pouvoit, pour la confession et la défense de la très-immaculée Conception de la Vierge, Mere de Dieu, qu'on la voudroit révoquer en doute; ce que j'écris et que je déclare hautement de tout mon cœur le jour de sa fête, l'an de notre salut 1632. *Nos sanè pro assertione immaculatissimæ Conceptionis Deiparæ Virginis, ejusque propugnatione, paratissimis essemus toties vitam profundere, si fieri posset, quoties contingeret eam in dubium revocari. Idque ex toto animo scribimus et profitemur in ipsissimâ ejus festivitate, anno Redemptionis millesimo sexcentesimo-trigesimo-secundo.* Et c'est aussi le jour de la même fête que nous écrivons ceci, l'an 1722.

Les souverains Pontifes parlent le langage des Peres. Tous ceux qui ont gouverné l'Eglise depuis Sixte IV, excepté trois qui n'ayant vécu qu'un mois ou cinq semaines dans le Pontificat, n'ont pas eu le temps de faire éclater leur dévotion envers l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge; tous les autres n'ont rien oublié pour exciter la ferveur des Fideles, en ouvrant les trésors de l'Eglise en faveur de tous ceux qui honorent d'un culte religieux cette immaculée Conception.

Le Pape Sixte IV, dans deux Bulles expresses, publie un Office composé par un Religieux de Verone, pour la fête de l'immaculée Concep-

tion de la sainte Vierge, dont la fin principale est de déclarer qu'elle a été entièrement préservée du péché originel. Comme il paroît dans l'oraison de cet Office : *Deus, qui per immaculatam Virginis Conceptionem dignum Filio tuo habitaculum præparasti, præsta, quæsumus, ut sicut ex morte ejusdem Filii tui prævisa, eam ab omni labe præservasti, ita nos quoque mundos ejus intercessione ad te pervenire concedas. Per eundem Dominum, etc.* O Dieu ! qui par l'immaculée Conception de la sainte Vierge, avez préparé à votre Fils une demeure digne de lui, nous vous prions que, comme par la mort prévue de ce Fils, vous l'avez préservée de toute souillure, vous nous accordiez aussi par son intercession la grace d'aller à vous après cette vie, purifiés de nos péchés. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc. Et le Pape saint Pie V, en 1569, accorda à tout l'Ordre de saint François la permission de dire cet Office. Le Pape Clément VII avoit déjà publié dans le même esprit un Bréviaire composé par le Cardinal Quignonez, dans lequel, outre l'oraison, il y a un Invitatoire qu'on dit au commencement de Matines, en ces termes : *Célébrons la Conception immaculée de* MARIE, *et adorons* JESUS-CHRIST, *Notre-Seigneur qui l'a préservée.* Outre cela, dans les Hymnes que Zacharie, Evêque de Gardie, composa par l'ordre et avec l'approbation du Pape Leon X et Clément VII, il est dit que la sainte Vierge a été créée en état de grace. Les Papes Alexandre VI et Adrien VI ont fort approuvé que quelques Communautés Religieuses fissent profession sous le titre de l'Ordre de la Conception immaculée de la sainte Vierge, et les ont honorées de plusieurs privileges singuliers ; peu de Papes, depuis Sixte IV, qui n'aient accordé de grandes Indulgences en faveur des Confrairies érigées sous le titre de l'immaculée Conception, et

à l'occasion de cette fête. Le savant Pere Antist, Dominicain, fait mention d'un Ordre de Religieuses, établi en l'honneur de l'immaculée Conception de la Reine du Ciel, par l'autorité du Pape Innocent VIII, et confirmé ensuite par Jules II, par un Bref de l'an 1511, le 17 de Septembre. Ce Pape, dans la regle qu'il a donnée à ces Religieuses, après avoir dit au chapitre premier, que celles qui entrent dans cet Ordre prétendent honorer la Conception immaculée de la Mere de Dieu, il dit dans le chapitre second, que d'entrer dans cet Ordre, c'est rendre un service singulier à cette auguste Reine. Il ordonne ensuite que les Religieuses soient vêtues d'un habit et scapulaire blanc, et d'un manteau de couleur bleu céleste; et il apporte pour raison de cette ordonnance, que par ce vêtement elles font connoître que l'ame de la très-sainte Vierge, dès le premier moment de sa création, fut établie d'une façon singuliere le temple du Fils de Dieu. Le Pape Paul V défend, sous de grieves peines, qu'on ose prêcher, enseigner ou écrire que la sainte Vierge ait péché en Adam. Grégoire XV étend cette défense jusqu'aux discours particuliers et conversations familieres. Le Pape Alexandre VII fit un nouveau Décret en faveur de l'immaculée Conception le 8 décembre 1661, et dit que c'est une ancienne piété des Fideles de croire que la Mere de Dieu a été préservée de la tache du péché originel, et il en solemnisa la fête avec magnificence dans Rome. Nulle Eglise particuliere qui n'ait à cœur le même culte et la même dévotion, et qui n'en donne tous les ans, par la solemnité avec laquelle elles célebrent la fête et l'octave de l'immaculée Conception de la Mere de Dieu, des preuves éclatantes.

On peut dire qu'on voit le même zele pour la Conception toute sainte de la Mere de Dieu,

dans les Conciles les plus anciens. Le Concile général d'Ephese, comme on a déjà dit, tenu l'an 431, appelle la sainte Vierge immaculée, c'est-à-dire, comme l'a interprété Sophronius, cité par saint Jerôme ; *Ideò immaculata, quia in nullo corrupta.* Le quatrieme Concile de Tolede, tenu l'an 634, approuve avec éloge le Bréviaire que saint Isidore, Archevêque de Séville, avoit reformé, dans lequel l'office de l'immaculée Conception est marqué pour toute l'Octave, et où part-tout on la dit préservée par un privilege singulier, du péché originel. L'onzieme Concile en 675, en faisant l'éloge de la doctrine de saint Ildephonse, fait assez entendre, après cet illustre dévot de Marie, que la Mere de Dieu n'a jamais été atteinte du péché originel. Le Concile d'Avignon, célébré en 1457, où il se trouva deux Cardinaux, un Archevêque et onze Evêques, confirma tout ce qui avoit été fait jusqu'alors en faveur de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, et sur-tout le Décret de Bâle, enjoignant, sous peine de l'excommunication, de l'observer religieusement.

La dévotion singuliere de tous les Ordres religieux pour l'immaculée Conception, le zele de toutes les Universités, le concours unanime de tous les peuples pour honorer ce premier privilege de la Mere de Dieu, tout cela rend cette fête encore plus célebre.

Le savant Pere Antist, dans son Traité de l'immaculée Conception, fait voir que saint Dominique, l'un des plus illustres dévots de la Mere de Dieu, a été aussi un des plus zélés défenseurs de sa Conception immaculée. Voici comme s'explique ce grand Saint dans le livre admirable qu'il écrivit du Sacrement adorable de l'Eucharistie contre les Albigeois, et lequel livre ayant été jeté dans le feu, fut conservé miraculeusement dans les flammes : *Comme le premier*

Adam, dit-il, *fut formé d'une terre vierge, qui n'avoit point été maudite; aussi le second Adam, qui est* JESUS-CHRIST, *a été formé d'une terre vierge, et d'une Mere qui n'a jamais été maudite.* Or, le même Auteur prouve que depuis ce saint Fondateur jusqu'à son temps, tout ce qu'il y a eu de grands et de saints personnages dans son Ordre, et le nombre certainement en est bien grand, tous ont employé leur zele et leur savoir pour honorer et défendre l'immaculée Conception de la sainte Vierge. On voit encore tous ces Ordres Religieux si célebres, de saint Benoît, de saint Bernard, des Camaldules, des Chartreux, de Cîteaux, de Cluny, des Prémontrés, de Grammont, de saint Augustin, des Carmes, de saint François, des Trinitaires, des Servites, de Notre-Dame de la Mercy, des Hiéronimites, des Théatins et des Jésuites, qui tous font profession d'honorer et de soutenir la sainteté privilégiée de la sainte Vierge, dans ce premier moment, et de lui témoigner leur zele ardent et leur tendre dévotion, par la ferveur et la célébrité de leur zele.

On trouve dans la Bibliotheque des Révérends Peres Dominicains de Dijon, un ancien Martyrologe manuscrit, dont le caractere paroît du commencement du treizieme siecle, dans lequel sont aussi les Constitutions de l'Ordre, et un Calendrier qui est d'une écriture plus récente. Or, non-seulement dans ce Calendrier, qui ne paroît pas avoir moins de deux ou trois cents ans, la fête de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge se trouve marquée au huitieme de Décembre, mais encore dans le Martyrologe, dont l'écriture a environ cinq cents ans, on trouve la fête de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, marquée au huitieme du même mois; ce qui fait assez voir, disent les savans Bénédictins (*a*) qui ont lu ces anciens manuscrits, que cette fête étoit déjà

(a) *Voyages littéraires.*

célebre dans toute l'Eglise, dès le temps de saint Dominique.

§. XXXVII.

Le zele des plus célebres Universités de l'Europe pour l'immaculée Conception.

A ce zele si universel de tous les Ordres Religieux pour l'immaculée Conception de la sainte Vierge, on doit ajouter le consentement unanime des plus célebres Universités de l'Europe, et en particulier de celle de Cologne, de Mayence, de Salamanque, d'Alcala, de Séville, de Valence, de Prague, et sur-tout de celle de Paris, qui toutes se sont fait une loi de n'admettre personne au Doctorat qui ne se soit engagé à défendre l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

Sur la fin du quatorzieme siecle, Jean Montesson ou de Monçon, Espagnol, Docteur en Théologie, ayant osé enseigner que la sainte Vierge avoit été conçue dans le péché, et que c'étoit une erreur de dire le contraire, souleva contre lui tous les Fideles, et sur-tout l'Université de Paris, qui condamna quatorze de ses propositions, dont quatre regardoient cette immaculée Conception, qui les condamna, dis-je, comme fausses, scandaleuses, téméraires, offensives des oreilles pieuses. L'Evêque Pierre d'Orgemont confirma cette censure, et condamna solemnellement les propositions du Docteur, en présence d'une infinité de personnes qui étoient accourues à ce spectacle, comme au triomphe de la sainte Vierge, et qui donnoient mille bénédictions à l'Evêque et à l'Université. Cependant l'affaire ayant été portée au Pape, après un examen de près d'un an, le souverain Pontife confirma la sentence de l'Evêque, et la censure de l'Université; mais le Docteur ayant refusé de s'y soumettre, le Pape l'excommunia, avec tous ses adhérens.

L'Université de Paris, non contente d'avoir soutenu avec tant de zele l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, que quelques-uns depuis quelque temps vouloient révoquer en doute, résolut de n'admettre personne à l'avenir au Doctorat, qu'il ne se fût obligé par serment de croire et de soutenir que la très-sainte Vierge avoit été exempte du péché originel par une grace spéciale. La formule de ce serment fut dressée et approuvée dans les assemblées du 3, du 6 et du 9 Mars, et du 23 d'Août 1497. L'acte du serment porte que les anciens Docteurs de la Faculté s'étoient fait un point capital de combattre toutes les erreurs, mais sur-tout celles qui attaquoient la dignité de la très-pure et très-glorieuse Mere de Dieu; que le siecle précédent, la dispute de l'immaculée Conception s'étant agitée avec plus de contention qu'à l'ordinaire, ils avoient d'abord suspendu leur jugement, et ensuite incliné au parti qui étoit le plus favorable à Marie; qu'ils avoient réfuté la vaine témérité de ceux qui, sans aucune preuve solide, soutenoient opiniâtrément que la Vierge avoit été enveloppée dans la masse commune; en sorte qu'ils avoient prononcé que le sentiment contraire qui affranchissoit Marie de la loi générale, s'accordoit fort avec la piété de la foi, la droite raison et les saintes Ecritures; que peu d'années après ce sentiment l'avoit emporté, après une discussion très-exacte, dans le Concile général de Bâle, où il avoit été défendu, sous peine d'encourir la colere du Ciel, de soutenir le sentiment opposé; que ce saint Décret ayant été reçu par le consentement de toutes les Eglises, et avec l'approbation de tout le peuple Chrétien, la Faculté ne sauroit assez admirer l'orgueil insolent, et la témérité et folle obstination de quelques particuliers qui déclarant une guerre implacable et impie à l'éminente qualité de la Mere de Dieu, osent encore attaquer et révoquer en doute

une doctrine si pieuse, appuyée de l'autorité d'un Concile universel, qui ne peut errer, selon les promesses de Jesus-Christ; que c'est pour s'opposer avec plus de force à cette fureur, que tous les Docteurs s'étant assemblés trois fois, ont résolu, après une mûre délibération, de s'obliger par un serment particulier à défendre la doctrine de l'immaculée Conception, qu'ils regardent depuis long-temps comme la seule qu'on puisse soutenir avec vérité; ordonnant que personne ne sera désormais reçu à prendre aucun degré dans la Faculté, s'il ne fait serment de défendre constamment la même doctrine; et que, si par malheur quelqu'un venoit à s'oublier sur ce point, et à soutenir l'opinion que la Faculté juge fausse et erronée, il sera retranché du corps comme un membre pourri, etc. On a déjà dit que, quoique nous ne tenions pas le Concile de Bâle pour œcuménique, le consentement des Peres qui y assisterent ne sauroit être que d'un très-grand poids en cette matiere.

§. XXXVIII.

La dévotion de la célebre Eglise de Lyon en particulier pour l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

On sait que l'Eglise de Lyon, si célebre par son ancienneté, par le nombre de ses Martyrs, par la pureté de sa foi, et singuliérement par sa dévotion si marquée envers la sainte Vierge, a été une des premieres en France à célébrer publiquement la fête de l'immaculée Conception. Saint Bernard, quoiqu'un des plus illustres dévots de la sainte Vierge, et le plus zélé pour la gloire de la Mere de Dieu, crut cependant qu'on s'étoit un peu trop pressé, parce qu'il ne croyoit pas qu'une Eglise particuliere pût établir une nouvelle fête que par l'autorité du Saint Siege: il

Digitized by Google

écrivit aux Chanoines de Lyon cette fameuse Lettre, où le saint Abbé, bien loin de condamner leur sentiment sur l'immaculée Conception de la sainte Vierge, qui étoit certainement le sien, après avoir loué leur zele et leur piété, prend la liberté de leur représenter qu'ils auroient dû au moins, avant que de rien faire d'extraordinaire en ce point, consulter le saint Siege, sans la permission duquel on ne doit introduire dans l'Eglise aucune nouveauté. Je suis surpris, dit-il, que vous ayiez introduit une nouvelle fête que l'Eglise ne célebre pas : *Novam celebritatem quam ritus Ecclesiæ nescit.* J'avoue qu'il faut honorer la sainte Vierge autant qu'on peut, et que tout ce que nous ferons sera toujours au-dessous de ce qu'elle mérite ; mais c'est toujours à l'Eglise à approuver et à régler notre culte. Pour moi je fais profession de ne suivre que ce qu'elle m'enseigne ; et je n'enseigne que ce qu'elle m'apprend : *Ego verò quod ab illâ accepi securus et teneo, et trado.* Elle m'apprend à célébrer le triomphe de sa glorieuse Assomption dans le Ciel, et le jour fortuné de sa naissance toute sainte sur la terre. Il n'y a point de doute que la Mere du Seigneur n'ait été sanctifiée avant que de naître : *Fuit procul dubio et Mater Domini, ante sancta quàm nata ;* car il n'est pas permis de croire que Dieu ait refusé à la très-sainte Vierge les privileges qu'il a accordés à d'autres pures créatures : *Fas certè non est suspicari tantæ Virgini esse negatum.* Mais c'est à l'Eglise seule à déterminer les Fêtes que nous devons célébrer.

Saint Bernard, pour autoriser sa délicatesse sur cette nouveauté, dit que, jusqu'à ce que l'Eglise ait parlé, on ne sauroit rien décider sur cet article. Cela étant, ajoute-t-il, quelle raison avez-vous de faire la fête de l'immaculée Conception ? *Cùm hæc ità se habeant, quænam jam erit festivæ ratio Conceptionis !* Que si vous croyez, conti-

nue-t-il, que Marie a été véritablement exempte du péché originel, et que par conséquent sa Conception est toute sainte, vous ne deviez pas vous en tenir à votre propre sentiment, mais vous deviez auparavant consulter le saint Siege : *Nam si sic videbatur, consulenda erat priùs Apostolicæ Sedis auctoritas, et non ità præcipitanter atque inconsultè paucorum sequenda simplicitas imperitorum.* Le saint Docteur finit sa Lettre, en protestant qu'il soumet tout ce qu'il a avancé sur ce sujet à l'autorité du saint Siege, étant prêt et disposé à corriger tout ce qui ne seroit pas conforme à son jugement; toutes ses paroles sont remarquables : *Quæ autem dixi, absque præjudicio sanè dicta sint saniùs sapientis, Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc, sicut et cætera quæ ejusmodi sunt universa reservo, ipsius, si quid aliter sapio, paratus judicio emendare.* Cette docilité de saint Bernard, pour l'autorité du saint Siege, peut-elle faire balancer un moment sur le parti qu'il eût pris, s'il eût vu le saint Siege se déclarer aussi ouvertement qu'il l'a fait depuis en faveur de l'immaculée Conception, dont il a ordonné la Fête avec Octave dans toute l'Eglise universelle ? Il est évident que la Lettre de saint Bernard aux Chanoines de Lyon, ne roule point sur la doctrine de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, mais seulement sur l'établissement prématuré de la fête, indépendamment du saint Siege ; ce que le saint Abbé improuvoit seulement.

L'Eglise de Lyon reçut cette Lettre avec respect, loua le zele de saint Bernard ; mais elle n'eut point d'égard à sa remontrance. La fête de l'immaculée Conception s'y est toujours célébrée avec plus de solemnité ; et on peut dire que, comme il n'est peut-être point d'Eglise particuliere dans la Chrétienté plus noble, plus illustre et plus respectable que l'Eglise de Lyon, il n'en

Digitized by Google

est peut-être point aussi qui soit plus dévouée à la gloire et au culte de la très-sainte Vierge. Ses rits, ses usages, époques sacrées de la plus vénérable antiquité, publient assez quelle est sa singuliere dévotion envers Marie. Nulle de ses Fêtes qui ne soit célébrée avec solemnité; on voit toujours quinze Officians à l'Autel le jour de toutes ses Fêtes. On ne prononce jamais durant l'Office le saint nom de Marie, qu'on ne fasse ou une génuflexion, ou une inclination de tête par respect. On chante tous les jours à la fin de Complies; une Antienne et une Oraison particuliere à son honneur; et cinq fois l'an on voit tous les Membres de cet illustre Corps, le cierge allumé à la main, chanter des hymnes de louanges et d'actions de graces en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ce qu'ils ajoutent au *Gloria in excelsis*, durant la Messe, n'est pas une preuve moins éclatante de leur insigne dévotion : *Qui tollis peccata mundi*, disent-ils, *suscipe deprecationem nostram, ad Mariæ gloriam.* O vous qui effacez les péchés du monde, recevez notre priere à la gloire de Marie : *Quoniam tu solus sanctus Mariam sanctificans; tu solus Dominus Mariam gubernans; tu solus altissimus Mariam coronans, Jesu Christe;* car vous, ô Jesus-Christ, vous êtes le seul Saint qui sanctifie Marie; le seul Seigneur qui gouverne Marie; le seul Très-haut qui couronne Marie.

Quoique la fête de l'immaculée Conception de la sainte Vierge ne soit de précepte dans toute la Chrétienté, que depuis les deux Bulles de Sixte IV, elle se célébroit déjà par dévotion dans la plupart des Eglises de France, d'Espagne, d'Italie et d'Angleterre, et par-tout avec beaucoup de piété et de fruit.

Digitized by Google

§. XXXIX.

Le zele de Jean I, Roi d'Espagne, pour l'immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Si les peuples sont si fort zélés pour l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, les plus grands Monarques ne témoignent pas moins de zele et de piété. Ce que les Empereurs et les Rois de France et d'Espagne ont fait pour rendre cette dévotion toujours plus florissante et plus ardente, sont des monumens éternels de la leur. L'Edit du Sérénissime Jean I, du nom, Roi d'Aragon et de Valence, de triomphante mémoire, en faveur de l'immaculée Conception, est trop glorieux à la Mere de Dieu, pour être omis dans cette histoire; il est tiré du Livre des Privileges du Royaume et de la ville de Valence, de l'an 1394.

« Nous Dom Jean, par la grace de Dieu, Roi
„ d'Aragon et de Valence, etc. Pourquoi quelques
„ personnes s'etonnent-elles de ce que la bien-
„ heureuse Marie, Mere de Dieu, ait été conçue
„ sans péché originel, tandis qu'ils ne doutent
„ point que saint Jean-Baptiste n'ait été sanctifié
„ dans le ventre de sa mere, par le Saint des
„ Saints, qui venant du haut du Ciel, et du
„ trône de la très-sainte et individue Trinité,
„ s'est renfermée dans les entrailles saintes de la
„ même Vierge, s'y étant fait chair ? Quelle
„ grace pensons-nous que Dieu devoit avoir
„ réservée pour sa sainte Mere, en se proposant
„ de faire en elle un ouvrage digne de sa toute-
„ puissance et de sa divine Majesté ? C'est lui qui
„ a créé de rien toutes choses, et qui a fait
„ qu'elle soit demeurée vierge et devant et après
„ et dans l'enfantement. Etant tout-puissant, et
„ aimant sa Mere au point qu'il l'aime, il a ré-
„ servé pour la conception, pour la nativité,

Digitized by Google

„ pour la vie et pour les mœurs de sa propre
„ Mere toujours vierge, des privileges singuliers
„ et incomparables de la plus grande sainteté.
„ Pourquoi révoquer en doute la glorieuse
„ Conception d'une Vierge si privilégiée, de
„ qui la foi catholique nous oblige de croire des
„ grandeurs et des merveilles que nous ne pou-
„ vons assez admirer ? N'est-ce pas un sujet
„ d'admiration beaucoup plus grande à tous les
„ Chrétiens, de voir qu'une créature ait engen-
„ dré son Créateur, et qu'elle soit devenue
„ mere sans cesser d'être vierge ? Comment donc
„ l'esprit humain sera-t-il suffisant pour louer
„ cette glorieuse Vierge, que la divine Majesté
„ a prédestinée pour jouir sans la moindre cor-
„ ruption, des avantages de la divine Mater-
„ nité, conjointement avec la gloire de la virgi-
„ nité la plus pure, et pour être élevée au-dessus
„ de tous les Saints et de tous les chœurs des
„ Anges, comme leur Reine et leur Souveraine ?
„ Il auroit donc manqué quelque pureté et quel-
„ que grace à cette excellente Vierge au premier
„ moment de sa conception, pour pouvoir lui
„ imputer la tache du peché originel ; elle à qui
„ l'Ange du Seigneur envoyé du Ciel, dit ces
„ paroles : *Je vous salue*, MARIE, *pleine de*
„ *grace*, *le Seigneur est avec vous*, *vous êtes*
„ *bénie entre toutes les femmes*. Que ces personnes
„ donc qui parlent si mal à propos se taisent,
„ que ceux qui n'ont à proposer que de vaines
„ et frivoles argumens contre l'immaculée con-
„ ception, si privilégiée et si pure de la sainte
„ Vierge, aient honte de les publier, parce qu'il
„ étoit convenable qu'elle fût douée d'une si
„ grande pureté, qu'après celle de Dieu, on
„ n'en pût imaginer une pareille. Il convient
„ aussi véritablement que celle qui a eu pour
„ Fils le créateur et le Pere de toutes choses, ait
„ été et soit toujours très-pure, très-belle, très-

„ parfaite, ayant dès le commencement et avant
„ tous les siecles, par un décret éternel de Dieu,
„ été choisie entre toutes les créatures pour ren-
„ fermer dans son sein celui que tout le monde
„ entier et toute l'immensité des Cieux ne peu-
„ vent contenir.

„ Mais nous, qui entre tous les Rois catho-
„ liques avons reçu de cette même Mere de mi-
„ séricorde tant de graces et de bienfaits sans
„ les avoir mérités, nous croyons fermement et
„ tenons que la Conception de cette bienheureuse
„ Vierge a été totalement sainte et immaculée,
„ dans le sein de laquelle le Fils de Dieu a dai-
„ gné se faire homme, et y faire sa demeure
„ durant neuf mois. Ainsi nous honorons d'un
„ cœur pur le Mystere de cette immaculée et
„ bienheureuse Conception de la très-sainte
„ Vierge ; et nous et tous ceux de la Maison
„ royale en célébrons chaque année la Fête avec
„ solemnité, de même que nos très-illustres
„ Prédécesseurs de glorieuse mémoire, l'ont
„ célébrée, y ayant fait établir une Confrairie
„ perpétuelle. C'est pourquoi nous ordonnons
„ que cette Fête de l'immaculée Conception soit
„ célébrée tous les ans à perpétuité avec une
„ grande solemnité et révérence dans tous les
„ Royaumes de notre obéissance, par tous les
„ Fideles Catholiques, soit Religieux, soit Sé-
„ culiers, Prêtres et autres personnes, de quel-
„ que état et condition qu'ils soient ; et que dé-
„ sormais il ne soit permis, et même défendons
„ à tous Prédicateurs, et à tous ceux qui font
„ des leçons publiques de l'Evangile, de dire,
„ de publier et d'avancer quoi que ce soit, qui
„ en quelque façon que ce soit, puisse apporter
„ quelque préjudice, ou faire tort à la pureté et
„ à la sainteté de cette bienheureuse Concep-
„ tion ; mais au contraire, ordonnons que les
„ Prédicateurs et autres personnes qui ont eu

„ d'autres sentimens, garde un exact silence,
„ puisque la foi catholique ne nous met en au-
„ cune nécessité de soutenir et de professer
„ l'opinion contraire, et que les autres qui
„ tiennent notre sainte et salutaire opinion dans
„ leur cœur, la publient par leurs discours, et
„ marquent avec empressement leur dévotion,
„ en célébrant par les louanges du Très-haut, la
„ gloire et l'honneur de sa très-sainte Mere, qui
„ est la Reine du Ciel, la porte du Paradis,
„ celle qui a soin de nos ames, le port assuré
„ du salut, et l'ancre de l'espérance des pé-
„ cheurs qui ont confiance en elle. Par la teneur
„ de ces présentes, nous établissons expressé-
„ ment à perpétuité, que s'il arrive à l'avenir
„ que quelque Prédicateur, ou quelqu'autre per-
„ sonne de nos sujets, de quelque état ou condi-
„ tion qu'ils soient, n'observe pas cette Ordon-
„ nance, sans qu'il soit nécessaire d'aucun autre
„ de nos édits, qu'ils soient bannis de leurs
„ Couvens et de leurs Maisons; et tant qu'ils
„ demeureront dans cette opinion contraire,
„ qu'ils sortent comme nos ennemis de toute
„ l'étendue de nos Royaumes. Voulant aussi, et
„ ordonnant de notre science et mûre délibéra-
„ tion, sous peine d'encourir notre colere et
„ notre indignation, et tous et chacun de nos
„ Officiers qui sont au-deçà et au-delà de la mer,
„ à ceux qui sont présentement, et qui seront
„ dans la suite, de garder et faire garder avec
„ grande diligence et respect notre présent Edit
„ et Ordonnance, aussi-tôt qu'ils en auront con-
„ noissance, et que chacun dans son district, la
„ fasse publier solemnellement et à son de
„ trompe, par tous les lieux accoutumés, afin
„ que personne n'en puisse prétendre cause
„ d'ignorance, et que la dévotion de la Concep-
„ tion immaculée de la très-sainte Vierge, que
„ les Chrétiens conservent il y a long-temps

Digitized by Google

„ dans leurs cœurs, s'augmente de plus en plus ,
„ et qu'on n'entende plus dans la suite ces sortes
„ de gens d'un sentiment opposé , ouvrir la
„ bouche : en foi de quoi nous ordonnons d'ex-
„ pédier les Présentes , autorisées de notre sceau
„ qui y est attaché. Donné à Valence le 2 de Fé-
„ vrier , jour auquel nous célébrons la fête de
„ la Purification de cette très-sainte Vierge , l'an
„ de Notre-Seigneur 1394 , et le huitieme de
„ notre regne. „

On sait quel est le culte , quel est la dévotion de toute l'Espagne envers la sainte Vierge , et quel est sur-tout son zele et sa religion pour l'immaculée Conception. Cette fête y est depuis longtemps des plus solemnelles ; et nul Prédicateur séculier et religieux , de quelque Ordre qu'il soit dans toute l'Espagne , qui ne commence son sermon par ces paroles : Loué soit le très-saint Sacrement de l'Autel et l'immaculée Conception de la Vierge Marie Notre-Dame , conçue sans péché originel au premier instant physique et réel de sa vie. Amen. *Sea alabado el santissimo Sacramento de el Altar, y la immaculada Conception de la Virgen Maria nuestra Senora , concevida sin peccado original en el primero instante physico y real de su animacion. Amen.*

§. XL.

Le zele des Rois de France Louis XIII et Louis XIV , surnommé le Grand , envers la sainte Vierge.

Mais si le Roi d'Espagne Jean I a laissé à la postérité , par son Edit, un monument si illustre de sa dévotion pour le mystere de la Conception immaculée de la très-sainte Vierge , les Rois de France Louis XIII , et son illustre successeur , Louis-le-Grand , ont encore enchéri par leur piété

et par leur religion envers l'immaculée Conception, sur le zele du Roi Catholique.

Le Roi Louis XIII, d'heureuse mémoire, l'un des plus dignes successeurs du Roi saint Louis, voulut signaler sa devotion envers la sainte Vierge, en la choisissant pour Protectrice spéciale de toute la famille royale et de tout son Royaume, par une déclaration solemnelle du 10 de Février 1637, en lui consacrant sa personne, ses Etats et ses sujets ; et lui offrant ensuite sur l'autel de l'Eglise Métropolitaine de Notre-Dame de Paris, sa couronne et son sceptre. Voici comme s'exprime sa Majesté dans cette Déclaration.

« Nous avons déclaré et déclarons que prenant » la très-sainte et très-glorieuse Vierge pour » protectrice spéciale de notre Royaume, nous » lui consacrons particuliérement notre Per- » sonne, notre Etat, notre Couronne et nos » Sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer » une si sainte conduite, et défendre avec tant » de soin ce Royaume contre tous les efforts de » ses ennemis, que soit qu'il souffre le fléau de » la guerre, ou qu'il jouisse de la douceur de la » paix que nous demandons à Dieu de tout notre » cœur, il ne sorte point des voies de la grace, » qui conduisent à celles de la gloire. Nous » exhortons tous les Archevêques et Evêques » d'admonester tous nos peuples d'avoir une dé- » votion particuliere à la sainte Vierge, et d'im- » plorer sa protection, afin que sous une si » puissante Patrone, notre Royaume soit à cou- » vert de toutes les entreprises de ses ennemis, » qu'il jouisse longuement d'une bonne paix, » que Dieu y soit servi et révéré si saintement, » que nous et nos sujets puissions arriver heu- » reusement à la derniere fin pour laquelle nous » avons tous été créés. »

La sainte Vierge ne fit pas attendre long-temps les heureux effets de sa protection spéciale en

faveur d'un Prince si pieux, et d'un Royaume qui lui étoit dévoué par une consécration si solemnelle. La naissance du plus grand Roi que la France ait jamais eu, laquelle arriva l'année suivante, après une stérilité de vingt ans, et une suite prodigieuse de victoires et de prospérités, firent bien voir que ce n'est jamais en vain qu'on a une dévotion pleine de confiance envers la sainte Vierge.

Louis-le-Grand, d'heureuse et triomphante mémoire, ratifia bientôt une si sainte consécration, par sa Déclaration du 25 Mars 1650. Voici comme il s'explique : « Nous ne pouvons pas » davantage différer de renouveller de sem- » blables vœux à l'honneur de la très-sainte » Vierge, à l'intercession de laquelle nous » croyons être redevables des faveurs et béné- » dictions du Ciel, lesquelles ont continué en » tous les événemens considérables de notre » regne, par plusieurs batailles gagnées sur nos » ennemis, qui nous ont produit ensuite les con- » quêtes de plusieurs de leurs villes des plus im- » portantes, tant en Flandres qu'en Allemagne » et en Italie. Nous voulons témoigner les » mêmes reconnoissances, et faire pareilles sou- » missions de nous et de notre Couronne à la » sainte Vierge, espérant de jouir long-temps » des effets d'une si sainte protection. »

La continuité des merveilles durant un regne de soixante et douze ans, a vérifié pleinement une confiance si bien fondée. Ce grand Monarque, l'admiration et le miracle de son siecle, non content d'avoir renouvellé par cette Déclaration de l'an 1650, la consécration solemnelle de Louis XIII, son pere, à la sainte Vierge, et d'avoir ordonné que tous les ans elle seroit renouvellée à Paris, le jour de l'Assomption, mais encore dans toutes les Eglises du Royaume, par l'exposition du saint Sacrement, et par une

Procession solemnelle, ce grand Prince voulut encore signaler sa piété singuliere envers l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, en obtenant du Pape Clément IX que la fête de cette immaculée Conception se célébreroit partout avec Octave.

§. XLI.

Le zele de l'Empereur Ferdinand III, pour l'immaculée Conception de la sainte Vierge.

Enfin l'an 1647, l'Empereur Ferdinand III voyant que les Suédois enflés des victoires remportées en Allemagne, venoient fondre sur la Bohême, sur les Provinces héréditaires de la Maison d'Autriche, eut recours à la protection toute-puissante de la Mere de Dieu, en lui consacrant solemnellement sa Personne, toute sa Famille Impériale, tous ses Etats, ses sujets, et tout l'Empire, et cela sous le titre glorieux de son immaculée Conception; lui faisant élever, dans la grande place de Vienne, une magnifique Colonne, enrichie d'emblêmes et de figures, qui sont autant de symboles des victoires que Marie a remportées sur le péché, par un privilege singulier, au premier instant de sa vie.

Cette superbe Colonne, à chaque angle de son piedestal, porte un Ange armé, chacun atterrant le monstre qu'il tient sous ses pieds, faisant allusion à la victoire que la sainte Vierge a remportée sur le péché dans sa Conception immaculée.

Le premier qui regarde l'orient, foule aux pieds un dragon ou serpent infernal, avec cette devise: *Ipsa conteret;* elle écrasera ta tête. *Gen.* 3. Le second, qui regarde l'occident, met le pied sur un lion, avec cette devise: *Conculcabis;* vous foulerez aux pieds le lion et le dragon sans

Digitized by Google

rien craindre. *Psal.* 90. Le troisieme, qui regarde le midi, marche sur un aspic, ayant ces mots sur son bouclier : *Ambulabis super;* vous marcherez hardiment sur l'aspic. *Psal.* 90. Et le quatrieme, qui regarde le septentrion, affronte hardiment le basilic, avec cette devise : *Non pro te lex ;* la loi qui condamne à la mort ne vous regarde point. *Esth.* 15. Sur le haut de cette magnifique et riche Colonne est la statue de la très-sainte Vierge, sous le symbole de son immaculée Conception, c'est-à-dire, ayant la lune sous les pieds, et écrasant de son talon le serpent infernal. Cette admirable Colonne est élevée au milieu de la grande place de Vienne, vis-à-vis la Maison Professe des Peres Jésuites, et l'Empereur y fit graver cette inscription :

DEO OPTIMO, MAXIMO,
Supremo Cœli Terræque Imperatori,
per quem Reges regnant :
VIRGINI DEI-PARÆ,
IMMACULATÆ CONCEPTÆ,
per quam Principes imperant :
in peculiarem Dominam,
Austriæ Patronam,
singulari pietate susceptæ,
se, liberos, populos, exercitus, provincias,
omnia denique confidit, donat, consecrat,
et in perpetuam memoriam
Statuam hanc ex voto ponit
Ferdinandus Tertius Augustus.

C'est-à-dire : A Dieu très-bon et très-grand, souverain Empereur du Ciel et de la terre, par qui les Rois regnent : A la Vierge mere de Dieu, conçue sans péché, par qui les Princes dominent, choisie par une singuliere dévotion, pour Dame, Souveraine et spéciale Patrone de l'Autriche : Ferdinand Empereur III du nom, confie,

se dévoue et consacre soi-même, ses enfans, ses Peuples, ses Armées, ses Provinces, et tout ce qui lui appartient ; en perpétuelle mémoire de quoi, il a érigé cette Statue et ce monument par vœu.

Or, pour rendre la dévotion envers l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, qui lui étoit si à cœur, plus solemnelle et plus universelle, sa Majesté Impériale jugea à propos de proposer ses motifs et les points suivans, aux Etats du pays, au Sénat de la Province et de la Ville, aux Supérieurs des Ordres Religieux, à l'Evêque et au Clergé.

1.° Que son dessein étoit d'honorer, par un culte universel et plus solemnel, l'immaculée Conception de la Mere de Dieu ; d'augmenter par ce monument éternel, et par cet acte de religion, la dévotion des Peuples et des Grands envers la sainte Vierge, qu'il chérissoit comme sa bonne Mere. 2.° Que c'étoit pour cette fin qu'il avoit fait dresser cette statue, laquelle il souhaitoit être bénie par l'Evêque avec beaucoup de solemnité. 3.° Qu'il requéroit qu'il fût ordonné par Edit public, qu'à l'avenir, le 8 de Décembre, la Fête de l'immaculée Conception fût non seulement célébrée et honorée avec toute la solemnité par tous ses Etats, ainsi que feu son pere Ferdinand II de très-glorieuse mémoire, l'avoit autrefois commandé, mais encore que la veille de cette grande Fête fût jeûne de précepte ordonné par les Evêques dans tous ses Etats. 4.° Que la très-sainte Vierge conçue sans péché, soit désormais reconnue par tous mes Etats, et honorée comme Patrone de l'Autriche. Tous ces articles furent reçus unanimement, et approuvés avec joie de tous, et aussi-tôt exécutés.

Le jour de cette auguste et sainte cérémonie fut fixé au 18 de Mai de la même année 1647. On ne vit jamais une Fête plus solemnelle, ni

un acte de religion plus célebre ni plus dévot ; ce fut proprement le triomphe de l'immaculée Conception de la sainte Vierge. Toute la ville voulut y assister, et dès la pointe du jour, l'Eglise, la grande place et toutes les rues furent pleines de monde. Nul qui ne voulût avoir part à la solemnité ; la joie universelle et l'empressement des grands et des petits faisoient assez voir combien la dévotion étoit générale. Le pieux Empereur, accompagné des Sérénissimes Archiducs ses enfans, Ferdinand IV, Roi de Bohême et de Hongrie, et de Marianne d'Autriche, Reine d'Espagne ; le Légat du Pape ; les Ambassadeurs d'Espagne et de Venise ; toute la Cour de l'Empereur et du Roi ; toutes les Dames et Demoiselles de la Reine ; toute la Noblesse ; toutes les Communautés des Ordres Religieux ; tout le Clergé ; en un mot, tout le monde de toutes conditions, sexes, âges et états, tout se mit en procession sur les huit heures du matin. La premiere station fut dans l'Eglise des Révérends Peres Augustins réformés, d'où cette auguste assemblée se rendit à travers un peuple infini qui ne pouvoit pas marcher en rang, à l'Eglise de la Maison Professe de la Compagnie de JESUS. Le Pere Gans, célebre Prédicateur de la même Compagnie, et Confesseur de l'Empereur, ayant fait un discours aussi éloquent que savant sur l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, l'illustrissime Prince Fréderic, Evêque de Vienne, dit la Messe pontificalement, qui fut chantée par la Musique de l'Empereur, avec une solemnité extraordinaire. Après que le Soudiacre, selon la coutume, lui eut porté la paix, sa Majesté descendit de son Trône, et vint se mettre à genoux au pied de l'Autel, où après la Communion de l'Evêque, l'Empereur ayant remis son épée au Comte de Puchain, son premier Chambellan, il reçut de son Confesseur la formule du vœu qu'il alloit

alloit faire. L'Evêque s'étant tourné vers l'Empereur, en tenant la sainte Hostie en ses mains, sa Majesté prononça à haute voix son vœu en ces termes :

Dieu tout-puissant et éternel, par qui les Rois regnent, en la main duquel sont les puissances et tous les droits de l'Empire : Je, Ferdinand, prosterné humblement devant votre divine Majesté, tant en mon nom qu'en celui de mes Successeurs, et de cette noble Province d'Autriche, j'invoque et je prends aujourd'hui l'immaculée Vierge Marie, mere de votre Fils, pour la spéciale Dame et Patrone de cet Archiduché. De plus, je voue et promets de faire garder et célébrer solemnellement tous les ans à perpétuité cette fête en cette Province, comme fête de précepte, le jour de son immaculée Conception, le 8 de Décembre, avec jeûne la veille. Je vous supplie, souverain Empereur du Ciel et de la terre, qui réputez comme fait à vous-même tout ce qui se fait en faveur de votre sainte Mere, qu'il vous plaise recevoir avec bonté ce vœu que vous avez daigné par votre clémence m'inspirer, et étendre votre main favorable pour me proteger et défendre avec ma Maison, et tous les peuples qui me sont soumis. Ainsi soit-il. Le 18 jour de Mai 1647, dans l'Eglise de la Maison Professe de la Compagnie de Jesus, devant le grand Autel, ès mains de Philippe Fréderic, de la maison de Breiniere, Prince et Evêque de Vienne.

La formule de ce vœu écrite et signée de la propre main de l'Empereur, fut remise entre les mains de son Confesseur, pour être gardée dans les Archives de la Maison Professe ; après quoi l'Empereur ayant communié de la main de l'Evêque, il revint à son oratoire, édifiant toute sa cour et tout le peuple par sa religion et par sa piété.

La Messe étant achevée, l'Empereur, accom-

pagné du Roi de Bohême et de Hongrie, son fils, et de l'Archiduchesse, la Reine d'Espagne, sa fille, de l'Evêque et de tout le Clergé séculier et régulier, alla à la grande place où étoit érigé le Trophée de l'immaculée Conception, et où toute la ville de Vienne s'étoit assemblée. L'Evêque ayant béni cette célebre Colonne, consacrée en l'honneur de l'immaculée Conception, on entendit, pendant qu'on chantoit les Litanies de la sainte Vierge, un des plus magnifiques concerts de la musique de l'Empereur, accompagné de celui des trompettes, des timbales, des hautbois, des tambours, et d'une salve générale de toute l'artillerie de la Ville. On ne vit peut-être jamais une cérémonie plus auguste, ni qui honorât avec plus de dévotion l'immaculée Conception de la mere de Dieu.

L'après-midi, la fête recommença avec autant de pompe et de célébrité que le matin, par le zele et la piété de l'Impératrice Eléonore, veuve de l'Empereur Ferdinand II, laquelle voulut donner à son tour des marques éclatantes de sa dévotion envers l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, en terminant cette fête par un nouveau spectacle des plus édifians et des plus pompeux. Après que la Cour et le peuple eurent passé le reste du jour dans les exercices de la plus tendre piété, on vit le soir une décoration encore plus frappante; non-seulement toutes les maisons de la ville furent éclairées par une illumination générale, et par des feux de joie, en quoi chaque particulier voulut se distinguer, mais on vit dans la place où on avoit élevé la statue de la mere de Dieu, une décoration des plus brillantes. Toute la Colonne chargée de flambeaux de cire blanche, parut toute en feu; on y voyoit un Arc-en-Ciel de lumiere, qui entouroit la statue de la sainte Vierge, et toutes les fenêtres des maisons qui bordent la

place, éclairées de plusieurs flambeaux, entourés des armes de la Maison d'Autriche. Ce spectacle éblouissant qui dura deux grandes heures dans la nuit, étoit encore rendu plus auguste par la présence de l'Empereur, de l'Impératrice douairiere, du Roi de Bohême et de Hongrie, de la Reine d'Espagne, et toutes leurs Cours dont la piété animoit celle de tout le peuple. Tout ce temps se passa en prieres, en litanies, en saluts chantés par la musique de l'Empereur, et toute cette pompe de Religion se termina par la bénédiction de l'Evêque. Sa Majesté voulant rendre cette dévotion éternelle, fonda à perpétuité les Litanies dites de Notre-Dame de Lorette, qu'on chante tous les Samedis de l'année, et toutes les fêtes de la sainte Vierge, avec beaucoup de solemnité, et encore plus de dévotion.

Cet acte de piété si éclatant à l'honneur de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge, plut tant à Dieu, qu'on vit bientôt après visiblement les effets de la protection toute-puissante d'une si grande Patrone; car l'Empereur, peu de jours après cette cérémonie de religion, s'étant rendu à Egra, ville voisine de l'ennemi, arrêta tout à coup les rapides conquêtes des Suédois, fiers jusqu'alors de leurs succès, qui avoient jeté la consternation dans toute l'Allemagne; il les obligea de se retirer, et les contraignit de faire une paix glorieuse à tout l'Empire.

§. XLII.

La seule qualité de Mere de Dieu, fondement de toutes ses prérogatives, aussi bien que de toute notre confiance en elle, renferme tous les titres, tous les éloges, toutes les dignités.

On s'étonne quelquefois, dit un des plus zélés serviteurs de Marie, de ce que le texte sacré du

nouveau Testament nous apprend si peu de chose des grandeurs de la sainte Vierge ; et pour peu qu'on ait de zele, on voudroit que l'Evangile s'étendît davantage sur les éloges de la Mere de Dieu ; mais voilà, répond un docte Interprete, de quoi fonder la plus grande estime, et de quoi remplir la plus haute idée que l'homme se puisse former d'une pure créature, ce sont ces deux mots de l'Evangile : *Maria de qua natus est Jesus ;* Marie de laquelle Jesus est né. Le Saint-Esprit qui n'ignoroit pas sur quel fondement il devoit établir la grandeur de son Epouse, a cru que la seule qualité de Mere de Dieu bien entendue, suppléeroit à tous les éloges ; et que faisant connoître la divinité du Fils, par un long récit de miracles incontestables, on ne pourroit ensuite refuser les plus grands honneurs à celle qui étoit reconnue pour la mere d'un tel fils.

En effet, quand on conçoit bien ce que c'est qu'être mere de Dieu, on comprend, disent les Peres de l'Eglise, qu'elle a dû être sainte et immaculée dans sa conception, qu'elle a dû être mere sans cesser d'être vierge ; qu'elle doit faire un rang à part entre Dieu et les autres créatures ; qu'elle doit être toute-puissante auprès de Dieu, parce qu'un Dieu ne sauroit rien refuser à sa mere ; on comprend qu'elle doit être honorée d'un culte particulier, et qu'à la divinité près, il n'est point de titre d'honneur, point de vertu, de louanges et de qualités qui ne soient dus à Marie. Donnez à Marie, s'écrie, saint Bernard dans cette célebre Epître aux Chanoines de Lyon : donnez à Marie les justes louanges qui lui appartiennent. Dites par exemple, que Marie a trouvé pour elle et pour nous la source de la grace ; dites qu'elle est la médiatrice du salut, et la restauratrice des siecles : vous le direz avec raison ; car c'est ce que toute l'Eglise publie, et ce qu'elle chante tous les jours : *Magnifica gratiæ inventricem Ma-*

riam, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum; hæc mihi de illa cantat Ecclesia. La très-sainte Vierge, dit saint Jean Damascene, est au-dessus de toutes les louanges qu'on lui peut donner : *Beata Virgo omnium encomiorum legem excedit.* Dites de la sainte Vierge tout ce qu'on peut dire de grand, de magnifique, d'admirable, de surprenant, dit le savant Basile de Seleucie, qui fleurissoit au cinquieme siecle; enfin, donnez à Marie toutes les louanges imaginables, vous ne direz jamais rien que de vrai; vous ne direz même jamais rien de si élevé qui ne soit au-dessous de ce qu'elle mérite : *De Virgine qui omnia illustria dixerit, numquam à veritatis aberraverit scopo; attamen dignitatis magnitudinem nulla unquam oratione exæquabit.* Ayons une confiance entiere en la bonté, en la protection toute-puissante de la très-sainte Vierge, dit le bienheureux Pierre Damien; car tous les trésors des miséricordes du Seigneur sont entre ses mains : *In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini.* Cherchons la grace, dit saint Bernard, et cherchons-la par l'intercession de Marie; car elle trouve tout ce qu'elle cherche, et elle ne demande jamais rien sans l'obtenir : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus, quia quod quærit invenit, et frustrari non potest.* Et à la vérité, est-il possible qu'un Dieu qui s'est engagé à exécuter les ordres de ses serviteurs, quand ils lui seroient fideles (ce sont les termes de l'Ecriture) *Voluntatem timentium se faciet* (*a*); qu'un Dieu qui a donné un pouvoir sans bornes à une foi vive, qui a asservi, pour ainsi dire, sa providence à l'autorité d'un homme, jusqu'à lui obéir en arrêtant le soleil, contre les loix et le cours ordinaire de la nature, *Obediente Domino voci hominis* (*b*); est-il possible que ce même Dieu ait voulu limiter la puissance d'une

(a) *Ps.* 144.
(b) *Josue* 10.

mere aussi pure, aussi sainte, aussi parfaite, et qui lui est aussi chere que Marie, à laquelle il a voulu toute sa vie être parfaitement soumis ! *Et erat subditis illis.* Non, non, ne ménagez point mon pouvoir ; lui dit son Fils, avec beaucoup plus de raison que Salomon ne le disoit à Bethsabée : *Pete* (a) *Mater mea :* Demandez, ma mere, ou plutôt commandez tout ce qui vous plaira : *Neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* Car comment pourrois-je vous rien refuser, lorsque vous élevez vers mon Trône ces mains pures, qui m'ont porté dans mon enfance.

Voilà la toute-puissance de Marie ; elle n'est pas absolue et indépendante comme celle de Dieu ; mais elle est suppliante, et n'en est pas moins efficace : *Omnipotentia supplex ;* et c'est ce que les Peres ont reconnu, dit un des plus habiles Prédicateurs du siecle passé, lorsqu'ils se sont adressés à Marie avec des termes si respectueux et si soumis. *Ad te recurrimus, ô Benedicta ;* Nous avons recours à vous, s'écrie Origene, ô bénie entre toutes les femmes. *Intercede Hera, Domina et Regina, et Mater Dei, pro nobis ;* intercédez pour nous, (c'est la priere de saint Athanase) intercédez pour nous, ô sainte Dame, Maîtresse, Reine du ciel et de la terre, Mere de Dieu. Je me jette à vos genoux, et je reconnois votre puissance ; c'est celle de saint Ephrem. *Supplica Deo ut animas nostras salvet ;* demandez à Dieu qu'il nous sauve ; c'est la priere de saint Jean Chrysostôme : *Aspice nos de cælo oculo propitio ;* jetez sur nous un regard favorable ; c'est celle de saint Basile. *Sancta Maria, succurre miseris ;* Vierge sainte, secourez-nous ; c'est celle de saint Augustin. *Salva Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo, spes nostra salve ;* nous vous saluons, Reine souveraine, mere de miséricorde, source de vie, consolation de nos ames. *Ad te*

(a) 3. *Reg.* 2.

clamamus ; comme Reine, nous vous prenons pour notre protectrice, et nous vous faisons entendre nos gémissemens. *Ad te clamamus, ad te suspiramus.* Ah ! Vierge sainte, notre Avocate, daignez nous regarder d'un œil favorable, et après ce triste exil où nous gémissons, daignez nous faire voir ce divin Sauveur, le béni fruit de vos entrailles, vous êtes notre bonne mere pleine de bonté, de tendresse et de douceur ; c'est la priere de l'Eglise.

Après ce concours unanime de tous les saints Peres, de tous les Conciles, de tous les souverains Pontifes, de tous les Saints, de toute l'Eglise, quelle impiété d'oser se récrier contre la religieuse dévotion de tous les vrais Fideles envers la mere de Dieu, et contre le culte qu'on lui rend, et les éloges qu'on lui donne ? On a osé appeller dévots indiscrets ceux qui rendoient à Marie les hommages dus à la mere de Dieu, ceux qui lui donnoient les titres d'honneur que les saints Peres lui ont donnés, ceux qui la croyoient conçue par un privilege singulier sans péché, ceux enfin qui réclamoient son pouvoir, et qui après Dieu, mettoient en elle toute leur confiance. Mais malgré le chagrin de l'hérésie, malgré la malignité de ces indiscrets réformateurs du culte de la mere de Dieu, nul véritable Fidele qu'une tendre dévotion envers la sainte Vierge ne caractérise ; nul qui ne mette en elle toute sa confiance, après Dieu ; nul qui ne réclame sa protection dans tous les dangers ; nul qui ne publie, qui ne soutienne jusqu'à la mort ses illustres prérogatives. Chose étrange ! Après que les premiers hommes de notre Religion se sont épuisés à célébrer les grandeurs de Marie, après qu'ils ont désespéré de trouver des termes proportionnés à la sublimité de son état ; après qu'au nom de tous, saint Augustin a confessé son insuffisance, et protesté hautement qu'il manquoit d'expressions

Digitized by Google

pour donner à la mere de Dieu les louanges qu lui sont dues : *Quibus te laudibus efferam nescio :* faut-il qu'il se soit trouvé des Chrétiens qui craignent de la louer avec excès, et qui blâment même sa dévotion et son culte ?

§. XLIII.

Nul hérétique qui ne se soit déchaîné contre le culte de la sainte Vierge.

Mais dans ce concours si unanime et si universel de tous les Saints, dans tous les siecles, à aimer, à louer, à honorer la mere de Dieu, nonobstant ce zele si ardent, si empressé, si constant de toute l'Eglise, depuis sa naissance, à inspirer à tous les Fideles l'amour, le culte, la confiance la plus tendre, la plus entiere envers la mere de Dieu, d'où vient qu'il n'y a point eu d'hérétique dans aucun siecle qui n'ait haï en particulier la sainte Vierge ? On ne peut pas disconvenir que c'est par elle que Dieu s'est donné aux hommes, et qu'il leur dispense les trésors de ses graces et de ses bienfaits ; elle est, comme chante l'Eglise, cette mystérieuse Tour de David, de laquelle pendent mille boucliers ; elle est l'Arche de la nouvelle Alliance ; elle est la porte du Ciel, notre Avocate auprès de Dieu, le salut des malades spirituels, le refuge des pécheurs, le secours le plus pressant de tous les Chrétiens, la consolation des affligés, et après Jesus-Christ, toute notre espérance. On trouve en elle tout ce qui peut mériter nos hommages et nos respects ; nulle qualité en elle qui ne soit un titre pour nous envers elle, de dévouement, de respect, d'amour et de reconnoissance. D'où vient cependant ce déchaînement, cet acharnement de tous les Sectaires de tous les temps, contre la plus tendre, la plus puissante et la plus bienfai-

sante de toutes les meres ? Quelle protectrice plus efficace ? Quelle avocate plus fidelle ? Quelle Vierge plus pure ? Quelle souveraine plus libérale ? Quelle mere, enfin, plus compatissante que Marie mere de Dieu ? Cette seule qualité de mere de Dieu vaut et renferme tous les titres. Sous quelle vue, par quelle face peut-on la regarder, pour découvrir en elle le moindre sujet d'aversion ou de refroidissement ? Cependant qu'on remonte jusqu'à la premiere époque de l'hérésie, et depuis la naissance de cette hydre infernale, jusqu'à ces derniers temps; quelle nuée d'ennemis de la très-sainte Vierge ? Les uns ont osé nier qu'elle fût mere de Dieu; les autres, qu'elle eût toujours été Vierge. L'enfer même a horreur, pour ainsi dire, des blasphêmes horribles qu'un Luther, qu'un Calvin ont vomi contre la mere de Dieu : avec quelle impiété n'a-t-elle pas été traitée par tous les autres Sectaires ? Les uns ont condamné les éloges magnifiques que tous les saints Peres lui ont donné; les autres, cette multiplicité de Temples érigés en son honneur, et ce grand nombre de Fêtes que l'Eglise a établies pour nourrir la piété des Fideles. *De toutes les fêtes qu'on fait à l'honneur de* MARIE, disoit l'impie Luther, *il n'en est point que j'aie plus en horreur que celle de son immaculée Conception.* Avec quelle irréligion, et par combien de fades et d'insolentes plaisanteries ne s'est-on pas efforcé de décrier parmi le peuple les plus saintes pratiques de piété, autorisées par l'exemple des Saints, et par l'approbation du saint Siege ? Avec quelle fureur ne s'est-on pas déchaîné contre les plus pieuses Sociétés érigées à son honneur ? Nulle dévotion envers la mere de Dieu, qui n'ait été traitée de superstition : Rosaire, Scapulaire, Litanies, Offices, Chapelets, Congrégations, rien n'a été épargné, et cette impiété a passé jusques à notre siecle. Enfin, on a traité de zele indiscret, celui

que fait paroître le peuple chrétien à défendre les plus illustres prérogatives de la mere de Dieu, et à mettre en elle, après Jesus-Christ, toute sa confiance.

D'où vient ce chagrin de l'hérésie contre la sainte Vierge ? Car on défie de trouver presque une seule Secte depuis dix-huit siecles, qui n'ait vomi contre elle tout son venin, qui ne se soit déclarée contre son culte : *Inimicitias ponam inter te et mulierem ;* voilà la cause de ce déchaînement de tous les Sectaires. Je mettrai une inimitié irréconciliable entre toi et la femme, qui doit écraser ta tête, dit Dieu au serpent ; et voilà la source de cette haine implacable qu'a l'hérésie contre la sainte Vierge. Elle a écrasé la tête du serpent, non-seulement parce qu'elle a été exempte du péché originel, source funeste de tous les autres ; mais principalement parce qu'elle a conçu dans son sein, et qu'elle a enfanté le Sauveur du monde, qui a désarmé tout l'enfer, et ruiné son empire : *Ipsa conteret caput tuum.* Elle l'a écrasée cette tête : faut-il être surpris si c'est contre elle que le démon vomit tout son venin ? Tant qu'il lui restera du fiel, le démon ne cessera de faire tous ses efforts pour décrier, pour empêcher le culte qui est dû à Marie ; il ne cessera de faire tous ses efforts pour obscurcir l'éclat de ses grandeurs, pour la priver des illustres prérogatives de son rang, pour lui disputer les plus beaux privileges qu'elle a reçus de Dieu ; il fera tous ses efforts, enfin, pour fermer cet asyle aux pécheurs, et pour affoiblir, pour étouffer même, s'il pouvoit, dans le cœur des Chrétiens, le titre le mieux fondé de leur plus douce confiance : *Et tu insidiaberis calcaneo ejus :* et tu ne cesseras de dresser des embûches et de tendre des pieges à son talon, et de chercher à empêcher, à obscurcir du moins le culte qu'on lui rend, et à le décrier par tes émissaires.

Digitized by Google

Mais les efforts de tout l'enfer seront toujours inutiles. Le serpent infernal a beau faire naître dans tous les siecles de nouveaux insectes, qui rampant sur la terre, ne pourront faire de vains efforts que pour mordre son talon, *calcaneo ejus*. C'est à quoi se réduiront toujours tous les malins efforts des hérétiques. Marie écrasera toujours les enfans, depuis qu'elle a écrasé la tête du pere. Nul ennemi de Jesus-Christ, qui ne le soit de sa sainte mere. Tous les hérétiques haïssent la mere, parce qu'ils haïssent le fils : *Qui me odit, et Matrem meam odit*, pourroit-on dire. Mais vous êtes, ô sainte mere de Dieu ! disoit le plus célebre des Orateurs sacrés du siecle passé, vous êtes l'écueil contre lequel ont échoué toutes les erreurs, et vous le serez toujours. Vous seule avez triomphé de toutes les hérésies ; à peine s'en est-il formé une dans le Christianisme, qui ne vous ait attaquée ; et il n'y en a point que vous n'ayez confondue : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*, dit toute l'Eglise avec saint Augustin. La victoire que vous avez remportée et que vous remporterez sur tous vos ennemis, et sur les téméraires censures de votre culte, achevera votre triomphe. Malgré toutes les entreprises malignes que l'hérésie a formées depuis tant de siecles, malgré tous les sophismes et les artifices que l'erreur a employés contre la très-sainte mere de Dieu, son culte a subsisté, et il subsistera ; et la dévotion envers cette divine mere est devenue et deviendra tous les jours plus fervente et plus universelle. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre le zele des véritables Chrétiens, ni contre leur religieux empressement et leur inviolable fidélité à lui rendre leurs justes hommages. De quelque artifice qu'on use, et quelque effort qu'on fasse pour arracher de leurs cœurs les sentimens tendres et respectueux qui les lient étroitement à ses inté-

rêts, ils les conserveront, ils les publieront ; ils en feront gloire. Leur piété, leur religion, leur tendresse pour leur bonne mere et leur souveraine, l'emporteront sur la malignité et la ruse impie de ses ennemis, et rien ne sera jamais capable de les ébranler ni de les séduire.

Ecrions-nous donc ici avec saint Jean Damascene : « Venez toutes les Nations du monde, » venez tous les habitans de la terre, de toute » langue, de toute âge et de toute dignité, cé- » lébrons ensemble avec joie les fêtes de celle » qui fait la joie de tout le monde. »

Nous vous supplions, Vierge sainte, bénie entre toutes les femmes, source de la vie, et mere du salut, s'écria saint Bernard, vous par qui nous avons trouvé la source de la grace, faites que par vous nous trouvions un accès favorable auprès de votre Fils : *Per te habeamus accessum ad Filium, ô Benedicta, inventrix gratiæ, genitrix vitæ, Mater salutis ;* afin que par vous nous soyons bien reçus de celui qui ne s'est donné à nous que par vous : *Ut per te nos suscipiat, qui per te datus est nobis ;* qu'en considération de votre incomparable virginité, et de votre profonde humilité, qui lui a été si agréable, il daigne nous pardonner tout ce qui vient de l'orgueil de notre esprit, et de la corruption de notre cœur : *Excuset apud ipsum integritas tua culpam nostræ corruptionis, et humilitas tua Deo tam grata, nostræ veniam impetret vanitati et superbiæ ;* que votre immense charité couvre le grand nombre de nos péchés, et que votre glorieuse et miraculeuse fécondité nous rende féconds en bonnes œuvres et en mérites. *Copiosa charitas tua nostrorum cooperiat multitudinem peccatorum, et fecunditas tua gloriosa fecunditatem nobis conferat meritorum.* Daignez, Vierge sainte, daignez agréer que je publie vos louanges, quelqu'indigne que j'en sois, et donnez-moi la force de combattre et

Digitized by Google

de confondre vos ennemis: *Dignare me laudare te, Virgo sacrata ; da mihi virtutem contra hostes tuos.* Daignez, notre souveraine maîtresse, notre puissante médiatrice, notre fidelle avocate, nous recommander à votre Fils, nous réconcilier avec votre Fils, nous présenter vous-même à votre Fils : *Domina nostra, mediatrix nostra, advocata nostra, tuo Filio nos commenda, tuo Filio nos reconcilia, Filio tuo repræsenta.* Faites, ô bienheureuse Vierge, et par la grace que vous avez méritée, et par la miséricorde que vous avez enfantée, que celui qui par votre moyen a daigné se rendre participant de nos miseres et de nos infirmités, daigne aussi, par votre intercession, nous faire part de sa félicité éternelle et de sa gloire; Jesus-Christ Notre-Seigneur, votre cher Fils, notre Dieu, béni sur toutes choses dans tous les siecles. Ainsi soit-il. *Fac ô benedicta, per gratiam quam meruisti, misericordiam quam peperisti, ut qui, te mediante, fieri dignatus est particeps infirmitatis et miseriæ nostræ, te quoque intercedente, participes faciat nos benedictionis et gloriæ suæ, Jesus Christus Filius tuus Dominus noster, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula.*

Nous ne saurions mieux finir l'histoire de la très-sainte Vierge, que par la dévote priere que lui fait saint Augustin.

(a) *O beata Maria, quis tibi dignè valeat jura gratiarum, ac laudum præconia rependere, quæ singulari tuo assensu mundo succurristi perdito?* O bienheureuse Marie, qui pourra jamais vous louer dignement, et vous rendre les actions de graces qui vous sont dues, pour avoir, par votre acquiescement aux desseins salutaires de la divine Providence, secouru le monde déjà perdu?

Quas tibi laudes fragilitas humani generis persolvet, quæ solo tuo commercio recuperandi aditum

(a) *Serm.* 18, *de Sanctis in medio.*

invenit ! Les hommes si foibles et d'un esprit si borné, pourront-ils jamais tous ensemble vous payer ce juste tribut de louanges qu'ils vous doivent pour leur avoir procuré par votre puissante médiation un accès aisé auprès de votre Fils !

Accipe itaque quascumque exiles, quascumque meritis tuis impares gratiarum actiones ; Daignez cependant, Vierge sainte, agréer nos foibles remerciemens, quelque disproportionnés qu'ils soient à vos mérites ; *et cùm susceperis vota, culpas nostras orando excusa ;* et après avoir bien voulu accepter nos foibles témoignages de reconnoissance, daignez encore excuser l'imperfection avec quoi nous vous les offrons.

Admitte nostras preces intra sacrarium exauditionis, et reporta nobis antidotum reconciliationis. Exaucez nos prieres, et faites que notre réconciliation avec le Pere des miséricordes nous serve en même temps de préservatif contre le poison du péché.

Si per te excusabile quod per te ingerimus, fiat impetrabile quod fidâ mente poscimus. En offrant vous-même nos vœux au Seigneur, rendez-les vous-même moins indignes de lui être présentés, afin que nous obtenions par votre intercession ce que nous lui demandons avec confiance.

Accipe quod offerimus, redona quod rogamus, excusa quod timemus, quia tu es spes unica peccatorum. Recevez avec bonté ce que nous vous offrons avec confiance, accordez-nous ce que nous vous demandons, et n'ayez point d'égard à notre pusillanimité et à notre défiance ; car vous êtes après Jesus-Christ, l'unique espérance des pécheurs.

Per te speramus delictorum veniam, et in te, beatissima Virgo, nostrorum est expectatio præmiorum : C'est par votre toute-puissante intercession, bienheureuse Vierge, que nous espérons le pardon de nos péchés ; et c'est sur elle aussi

que nous comptons pour obtenir de Dieu l'éternelle récompense.

Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles : Sainte Marie, ne refusez pas votre secours aux malheureux, relevez le courage des pusillanimes, et consolez ceux qui sont dans l'affliction. *Ora pro populo, interveni pro Clero, intercede pro devoto fœmineo sexu* : Priez pour tout le peuple, prenez sous votre spéciale protection tout le Clergé, et intercédez pour toutes les personnes du sexe qui vous sont singulierement dévouées ; enfin, que tous ceux qui ont recours à vous dans leurs besoins, ressentent les doux effets de votre protection toute-puissante : *Sentiant omnes tuum juvamen quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem.*

Comme les pratiques de piété sont toujours du goût de tous les vrais Fideles, et que le fruit principal qu'on doit tirer de la lecture de cette Histoire, doit être un accroissement de dévotion envers la mere de Dieu, on a cru qu'une Formule de consécration de toute une famille, et de chacun en particulier, à cette mere de miséricorde, ne sauroit que plaire au public ; sur-tout depuis qu'elle est devenue familiere à la plupart des familles chrétiennes.

FORMULE DE CONSÉCRATION de toute une famille.

Au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit. Sainte Marie, mere de Dieu, Vierge très-pure et immaculée, Reine des Anges et des hommes, refuge assuré des pécheurs, voici que je me prosterne à vos pieds, devant votre trône, avec toute ma famille : Je vous reconnois et choisis aujourd'hui pour ma souveraine Dame, pour ma mere et mon avocate auprès de Dieu. Nous savons que vous êtes la Reine de l'univers, et que toutes les

Digitized by Google

créatures qui sont au Ciel et en la terre sont soumises à votre empire ; cependant voulant, autant qu'il est en notre pouvoir, étendre votre domination et augmenter le nombre de vos sujets et de vos serviteurs, nous vous faisons ici une offrande volontaire de nous-mêmes, nous nous dévouons et consacrons à votre service ; et si nous n'étions pas vos sujets, comme nous le sommes par bien des titres, nous protestons que nous le deviendrions durant le temps, et pendant toute l'éternité, en vertu de cette consécration que nous vous faisons à présent.

C'est au nom de toute ma famille et de toutes les personnes qui la composent, très-sainte Vierge, que je parle ; daignez, mere de miséricorde, nous recevoir tous au nombre de vos enfans et de vos serviteurs ; daignez jeter vos yeux charitables sur moi et sur ma famille, qui sera désormais la vôtre ; daignez en prendre soin et la protéger. Donnez-nous, Vierge sainte, votre bénédiction à tous, et à chacun de nous en particulier ; et ne souffrez pas qu'aucun de ceux qui sont ici prosternés à vos pieds se rende jamais indigne de votre protection et de vos graces. Assistez-nous dans tous nos besoins, secourez-nous dans tous les dangers, consolez-nous dans nos afflictions, et rendez tous les jours plus ardente notre dévotion envers vous et notre confiance ; protégez-nous durant la vie, et sur-tout à l'heure de la mort, pour augmenter le nombre de vos fideles serviteurs dans l'heureux séjour de la gloire éternelle ; par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils. Ainsi soit-il.

Fait ce jour . . . du mois . . . de l'année . . .

Digitized by Google

FORMULE DE CONSÉCRATION
à la très-sainte Vierge, pour chaque Particulier.

Très-sainte Vierge Marie, mere de Dieu, notre vie, notre consolation, et après Dieu, toute notre espérance ; je N. N. quoiqu'indigne d'être du nombre de vos serviteurs, me confiant néanmoins en votre miséricorde, et poussé d'un desir sincere de vous servir, vous choisis aujourd'hui en présence de toute la Cour céleste, pour ma souveraine Dame, ma chere Mere, et pour mon Avocate, et je fais un ferme propos de vous honorer, de vous aimer et de vous servir fidellement le reste de ma vie ; de ne jamais rien faire ni dire contre le respect et l'honneur qui vous sont dus ; et de ne permettre jamais qu'aucun de ceux qui dépendent de moi dise ou fasse jamais rien qui vous puisse déplaire. Je vous supplie donc, ô Mere de miséricorde, et je vous conjure par le sang précieux que votre cher Fils a répandu pour moi, de me recevoir au nombre de vos enfans et de vos plus petits serviteurs, de m'assister dans toutes mes actions, de m'obtenir toutes les graces qui me sont nécessaires, et sur-tout de ne me point abandonner à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

FIN.

Digitized by Google

TABLE

DES Paragraphes contenus dans la Vie de JESUS-CHRIST.

§. I. *LE Mystere de l'Incarnation et du Verbe divin*, page 2
§. II. *Accomplissement des Prophéties dans la personne de Jesus-Christ*, 6
§. III. *Autres prédictions touchant la venue du Sauveur*, 11
§. IV. *La Conception de Jesus-Christ*, 14
§. V. *La sainte Vierge fait une visite à sainte Elizabeth*, 17
§. VI. *La Naissance de Jesus-Christ*, 21
§. VII. *Les Mages viennent adorer J. C.* 26
§. VIII. *La Purification de la Ste. Vierge après ses couches, ou la Présentation de Jesus-Christ au Temple de Jérusalem*, 30
§. IX. *La fuite du Sauveur en Egypte, et le massacre des saints Innocens*, 34
§. X. *L'Enfant Jesus au milieu des Docteurs dans le Temple de Jérusalem*, 38
§. XI. *La Prédication de saint Jean, Précurseur de Jesus-Christ*, 42
§. XII. *Jesus-Christ dans le Désert*, 45
§. XIII. *Le Baptême de Jesus-Christ, qui commence à avoir des Disciples*, 48
§. XIV. *Le premier Miracle que fait Jesus-Christ en public*, 51
§. XV. *Les Merveilles que Jesus-Christ opere démontrent qu'il est le Messie promis*, 55
§. XVI. *Saint Jean rend témoignage à J. C.* 59
§. XVII. *La conversion de la Samaritaine*, 60
§. XVIII. *Le Sauveur prêche à Nazareth*, 63
§. XIX. *Nouveaux Miracles*, 66

§. XX. *La guérison du Paralytique*, 70
§. XXI. *Le choix que Jesus-Christ fait des douze Apôtres*, 74
§. XXII. *Les Béatitudes de ce monde sont annoncées par Jesus-Christ, au nombre de huit*, 77
§. XXIII. *Le précis de la Morale Chrétienne*, 79
§. XXIV. *Suite de la Morale de Jesus-Christ*, 83
§. XXV. *Autres Miracles de Jesus-Christ*, 87
§. XXVI. *La conversion de la femme pécheresse, et les paraboles qu'il propose au peuple*, 90
§. XXVII. *La Mission des septante-deux Disciples*, 95
§. XXVIII. *Jesus rassasie avec cinq pains et deux poissons plus de cinq mille personnes*, 98
§. XXIX. *Jesus-Christ déclare positivement sa présence réelle dans le Sacrement de l'Eucharistie*, 105
§. XXX. *Le mystere de l'Eucharistie rebute quelques Disciples de Jesus-Christ, et ils deviennent apostats*, 111
§. XXXI. *Saint Pierre ayant confessé que Jesus-Christ étoit le Fils de Dieu, devient le Chef visible de l'Eglise*, 115
§. XXXII. *La Transfiguration de J. C.* 117
§. XXXIII. *Jesus-Christ prédit sa mort à ses Disciples, et leur fait une importante leçon d'humilité*, 119
§. XXXIV. *Jesus-Christ instruit ses Disciples par plusieurs paraboles*, 121
§. XXXV. *La douceur de Jesus-Christ à l'égard de la femme adultere, et la malice des Juifs pour le rendre odieux*, 125
§. XXXVI. *Le témoignage que Jesus-Christ rend de sa divinité*, 130
§. XXXVII. *Jesus-Christ rend la vue à un homme né aveugle*, 132
§. XXXVIII. *La parabole du bon Pasteur est un nouveau témoignage de sa divinité*, 136
§. XXXIX. *Jesus-Christ loge chez Marthe, et démasque l'hypocrisie des Pharisiens*, 140

§. XL. *Jesus-Christ prédit encore la ruine entiere de Jérusalem, figure de ce qui doit précéder le dernier jugement, et il exhorte ses Disciples à être fideles.* 143
§. XLI. *Jesus-Christ déclare qu'il est venu singuliérement pour les pécheurs, et il donne de salutaires avis à ses Disciples,* 147
§. XLII. *Jesus-Christ ressuscite le Lazare,* 150
§. XLIII. *Les Juifs tiennent conseil contre le Sauveur, et concluent à le faire mourir,* 155
§. XLIV. *Jesus-Christ prédit sa mort et toutes les circonstances de sa Passion,* 158
§. XLV. *Le Sauveur loge chez Zachée. On croit qu'il va faire paroître le regne de Dieu. Judas condamne la dévotion de Magdeleine,* 160
§. XLVI. *L'entrée de J. C. dans Jérusalem,* 163
§. XLVII. *Le Sauveur prédit la conversion des Gentils à la Foi,* 167
§. XLVIII. *Les Juifs déliberent sur les moyens de se saisir de Jesus-Christ,* 170
§. XLIX. *Judas trahi son divin Maître pour la somme de trente deniers,* 171
§. L. *Jesus-Christ fait la Cene, lave les pieds à ses Apôtres, et institue la divine Eucharistie,* 173
§. LI. *Judas sort pour livrer son divin Maître. J. C. ayant donné ses dernieres instructions à ses Apôtres, et ayant prédit à saint Pierre qu'il le renonceroit la nuit même, va faire sa priere dans le jardin des Oliviers,* 177
§. LII. *L'agonie de Jesus-Christ dans le Jardin des Olives, où il est livré aux soldats par le traître Judas,* 180
§. LIII. *Jesus-Christ chez Anne et Caïphe, où il déclare qu'il est Fils de Dieu,* 183
§. LIV. *Pierre renie Jesus-Christ, et Judas se pend par désespoir,* 185
§. LV. *Jesus-Christ chez Pilate, qui le déclare innocent,* 187
§. LVI. *Jesus-Christ envoyé à Hérode, et renvoyé*

à Pilate, qui, quoique persuadé de l'innocence du Sauveur, le fait cruellement fouetter, 190
§. LVII. *Jesus condamné à être crucifié,* 193
§. LVIII. *Jesus-Christ portant sa croix, va sur le Calvaire,* 196
§. LIX. *Jesus-Christ attaché à la croix, prie pour ses ennemis. Paroles de Jesus-Christ sur la croix,* 198
§. LX. *Jesus-Christ expire sur la croix,* 202
§. LXI. *La sépulture de Jesus-Christ,* 206
§. LXII. *La résurrection glorieuse de J. C.* 208
§. LXIII. *Apparition de Jesus-Christ à Magdeleine, et aux autres saintes femmes,* 210
§. LXIV. *Apparition de Jesus ressuscité aux deux Disciples qui alloient à Emmaüs, à S. Pierre et à tous les Disciples assemblés, et puis à saint Thomas.* 214
§. LXV. *Pêche miraculeuse. Jesus confie ses brebis à saint Pierre, et instruit ses Apôtres,* 218
§. LXVI. *L'Ascension glorieuse de Notre-Seigneur Jesus-Christ,* 222
§. LXVII. *Les Mysteres et Fêtes principales à l'honneur de Jesus-Christ,* 225
§. LXVIII. *L'Invention de la sainte Croix,* 229
§. LXIX. *La fête de l'Exaltation de la sainte Croix,* 232
§. LXX. *Des Cloux sacrés, de la sainte Couronne d'épines, du titre de la Croix, de l'éponge qui fut présentée à Jesus-Christ sur la croix,* 234
§. LXXI. *Des saints Suaires qui ont servi à ensevelir le Corps adorable de Jesus-Christ; 1.° de celui de Besançon,* 237
§. LXXII. *Le saint Suaire de Turin,* 245
§. LXXIII. *La cessation des Oracles dès la naissance de Jesus-Christ,* 254
§. LXXIV. *L'établissement de la Religion Chrétienne sur les ruines de l'idolâtrie,* 260
§. LXXV. *La divinité de Jesus-Christ reconnue par les Païens même,* 267

Digitized by Google

TABLE

DES Paragraphes contenus dans la Vie de la très-sainte VIERGE.

§. I. *IDÉES générales des prérogatives de la très-sainte Vierge*, page 275
§. II. *Le portrait que l'Esprit-Saint à fait de la Sainte Vierge*, 276
§. III. *Les figures de l'ancien Testament, et les Prophéties qui regardent la sainte Vierge*, 280
§. IV. *La sainte Vierge, par une grace spéciale, conçue sans péché originel*, 283
§. V. *Le sentiment des Peres de l'Eglise touchant l'immaculée Conception de la sainte Vierge*, 286
§. VI. *Les Souverains Pontifes et les Conciles touchant l'immaculée Conception*, 290
§. VII. *Les prérogatives qui ont accompagné le privilege de l'immaculée Conception de la sainte Vierge*, 293
§. VIII. *La Nativité de la sainte Vierge*, 296
§. IX. *Du saint nom de Marie*, 298
§. X. *La Ste Vierge élevée dans la maison paternelle à Nazareth, jusqu'à l'âge de trois ans*, 302
§. XI. *La Présentation de la sainte Vierge*, 304
§. XII. *De quelle maniere vécut la sainte Vierge tout le temps qu'elle fut dans le Temple*, 308
§. XIII. *La mort de saint Joachim et de sainte Anne*, 312
§. XIV. *La sainte Vierge épouse S. Joseph*, 314
§. XV. *L'Annonciation de la sainte Vierge*, 318
§. XVI. *La profonde humilité de la sainte Vierge, et l'amour qu'elle a pour la virginité*, 322
§. XVII. *La sainte Vierge fait une visite à sainte Elisabeth, chez qui elle passe trois mois*, 324
§. XVIII. *Saint Joseph ignorant le mystere de*

l'Incarnation du Verbe divin, s'apperçoit de la grossesse de la sainte Vierge, 329
§. XIX. *La sainte Vierge accouche du Sauveur du monde à Bethléem,* 332
§. XX. *La Purification de la sainte Vierge,* 335
§. XXI. *La fuite de la Sainte Vierge en Egypte avec l'Enfant Jesus,* 337
§. XXII. *La vie cachée de la sainte Vierge à Nazareth. C'est à sa considération que le Sauveur fit son premier miracle aux Noces de Cana, en Galilée,* 342
§. XXIII. *Ce que la sainte Vierge eut à souffrir durant la Passion de J. C. son cher Fils,* 346
§. XXIV. *La sainte Vierge au pied de la Croix de son cher Fils,* 351
§. XXV. *Au moment que Jesus-Christ ressuscite, il apparoît à sa chere Mere,* 353
§. XXVI. *La sainte Vierge est présente à l'Ascension de Jesus-Christ dans le Ciel,* 355
§. XXVII. *Des dernieres années de la vie mortelle de la sainte Vierge,* 359
§. XXVIII. *La mort bienheureuse de la sainte Vierge,* 363
§. XXIX. *La glorieuse Assomption de la sainte Vierge au Ciel,* 366
§. XXX. *La solemnité de la Fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge,* 371
§. XXXI. *La dévotion envers la sainte Vierge fait en partie le caractere de tous les Elus, et elle a été ordinaire à tous les Fideles,* 378
§. XXXII. *Des Fêtes particulieres établies dans l'Eglise en l'honneur de la sainte Vierge,* 381
La fête du saint Rosaire, 384
La fête du saint Scapulaire, 387
La fête de Notre-Dame de la Mercy, 389
La fête du saint Nom de Marie, 390
§. XXXIII. *Des saintes sociétés établies à l'honneur de la sainte Vierge;* 394
Des Congrégations, idem.

Digitized by Google

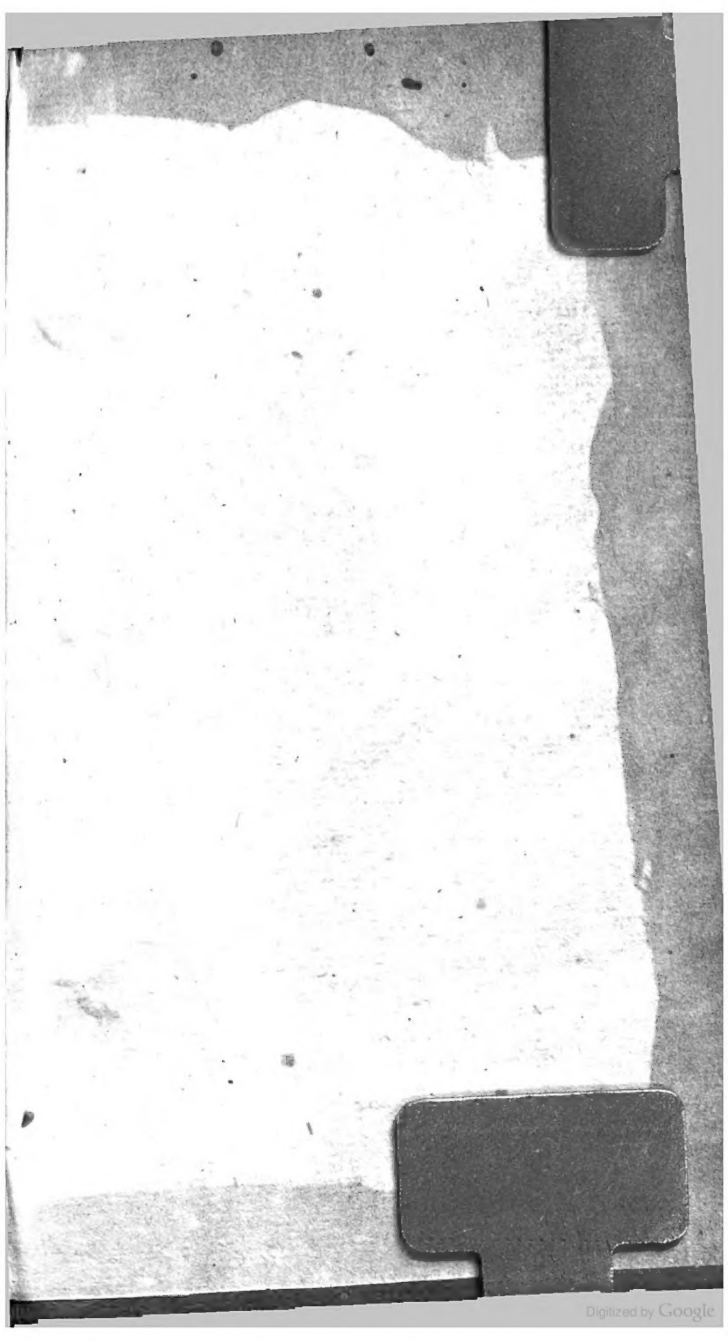
De la Confrairie sous le titre de la Ceinture de la sainte Vierge, 397
Confrairie sous le titre du S. Cœur de Marie, 399
§. XXXIV. *Le zele ardent que l'Eglise a eu de tout temps pour la gloire et pour le culte de la sainte Vierge*, 401
§. XXXV. *Du zele en particulier de tous les fideles, pour l'immac. Conception de la mere de Dieu*, 404
§. XXXVI. *Le zele des souverains Pontifes, des Conciles même, et de tous les Ordres Religieux pour l'immaculée Conception de la Ste Vierge*, 410
§. XXXVII. *Le zele des plus célebres Universités de l'Europe pour l'immaculée Conception*, 416
§. XXXVIII. *La dévotion de la célebre Eglise de Lyon en particulier pour l'immaculée Conception de la sainte Vierge*, 418
§. XXXIX. *Le zele de Jean I, Roi d'Espagne, pour l'immaculee Conception de la Ste Vierge*, 422
§. XL. *Le zele des Rois de France Louis XIII et Louis XIV, surnommé le Grand, envers la sainte Vierge*, 426
§. XLI. *Le zele de l'Empereur Ferdinand III, pour l'immaculée Conception de la Ste. Vierge*, 429
§. XLII. *La seule qualité de Mere de Dieu, fondement de toutes ses prérogatives, aussi bien que toute notre confiance en elle, renferme tous les titres, tous les éloges, toutes les dignités*, 435
§. XLIII. *Nul hérétique qui ne se soit déchaîné contre le culte de la sainte Vierge*, 440
Priere de S. Bernard à la très-sainte Vierge, 444
Priere de S. Augustin à la très-sainte Vierge, 445
Formule de Consécration à la très-sainte Vierge pour une famille, 447
Formule de Consécration pour chaque particulier, 449

Fin de la Table.

590637

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google